



*SOURCE(S)*  
Arts, Civilisation et Histoire  
de l'Europe

ARCHE



ARTS, CIVILISATION ET  
HISTOIRE DE L'EUROPE

2018 - N° 13  
Dossier: De l'utilisation  
des modèles étrangers

# *SOURCE(S)*

Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe

N° 13

-

2018

## *SOURCE(S)*

Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe

*Directrice de la publication* : Catherine Maurer

*Comité de rédaction* : Stéphanie Alkofer, Peter Andersen, Nicolas Bourguinat, Laurence Buchholzer, Antoine Fersing, André Gounot, Aziza Gril-Mariotte, Éric Hassler, Tiphaine Larroque, Maryse Simon

*Rédacteur en chef* : André Gounot

*Secrétaire de rédaction* : Guillaume Porte

*Numéro coordonné par* : Séverine Antigone Marin

La revue *SOURCE(S)* est éditée par l'Équipe d'Accueil ARCHE EA 3400 de l'Université de Strasbourg. Pour les informations sur la revue : [www.ea3400.unistra.fr](http://www.ea3400.unistra.fr)

*Adresse de la rédaction* :

Revue *SOURCE(S)* - Faculté des Sciences  
Historiques, équipe ARCHE,  
à l'att. de A. Gounot - Palais  
universitaire - 67084 Strasbourg Cedex  
courriel : [gounot@unistra.fr](mailto:gounot@unistra.fr)

*Impression* :

Service imprimerie et reprographie  
de l'Université de Strasbourg

ISSN : 2265-1306

ISSN du présent support électronique : 2261-8562

### I. DOSSIER : DE L'UTILISATION DES MODELES ETRANGERS.

---

- 7 *Présentation*  
Séverine Antigone Marin
- 15 *L'imprimeur allemand dans les premiers temps des presses européennes : modèle et contre-modèle*  
Catherine Kikuchi
- 29 *« Discurso[s] en razón de la Compañía que tienen los rebeldes de Olanda ». Les projets espagnols de réformes économiques en Asie au XVII<sup>e</sup> siècle à l'aune du modèle de la VOC*  
Jean-Noël Sanchez
- 53 *Réflexion sur les modèles curiaux : le cas des cours « d'entre-deux » au XVIII<sup>e</sup> siècle*  
Éric Hassler
- 69 *Le textile, un objet interculturel ? Processus de valorisation et d'appropriation des modèles étrangers dans les toiles peintes (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*  
Aziza Gril-Mariotte
- 87 *Réception de modèles étrangers et tradition académique dans la conception des ensembles d'habitation en France (1945-1965)*  
Gauthier Bolle
- 109 *Réception et usages français du livre « Libres enfants de Summerhill » dans les années 1970*  
Suzon Walin

### II. AUTOUR D'UNE SOURCE

---

- 129 *Culture, nation et politique. Penser l'Espagne dans l'Europe de 1868*  
Alexandre Dupont
- 159 *Sur l'opinion que l'on se fait aujourd'hui de l'Espagne*  
Édition annotée

### III. COMPTES RENDUS, ANNONCES, CHANTIERS EN COURS

---

- 183 *Un nouvel axe pour l'ARCHE EA 3400 : « Transmission(s) : enseignement, modèles, patrimoines »*  
Denise Borlée et Hervé Doucet
- 193 *Rencontre en Pologne avec un illustre diplômé de l'Université de Strasbourg. Entretien avec Piotr Cywiński, directeur du musée d'Auschwitz*  
Audrey Kichelewski

- 201** *Rencontre de jeunes au Bundestag à l'occasion des actes de commémoration du 74<sup>e</sup> anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz. Compte-rendu*  
Nathalie Heller
- 205** *La vie quotidienne en zone frontalière franco-allemande dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Perspectives transnationales*  
André Gounot et Jan Hassink
- 209** *« De l'immeuble à la petite cuillère » : l'architecte, le décor, l'objet*  
Hervé Doucet et Aziza Gril-Mariotte
- 215** Résumés

I.  
DOSSIER

DE L'UTILISATION DES MODELES ETRANGERS



## PRESENTATION

Séverine Antigone MARIN

Pourquoi un discours de réforme passe-t-il par l'invocation de modèles étrangers ? La pratique est-elle ancienne ? Comment sont choisis ces modèles ? Quels sont leurs usages ? Le procédé est-il efficace ? Voici les questions auxquelles voudraient répondre les différents articles de ce numéro de *Source(s)* en s'inscrivant dans une historiographie sur la France qui s'est intéressée depuis longtemps à la question de l'importation de modèles. Cet intérêt s'explique par une histoire nationale qui a vu se succéder de vifs débats autour du modèle italien dans la Renaissance française<sup>1</sup>, de l'influence de l'Angleterre sur la révolution industrielle en France<sup>2</sup>, et enfin de l'américanisation supposée de la France de l'entre-deux guerres et surtout de l'après Seconde Guerre mondiale<sup>3</sup>.

Les réflexions historiographiques sont d'autant plus dynamiques qu'elles ont connu un renversement dans leur approche. Pendant longtemps, les historiens se sont appliqués à prendre position dans les disputes initiées par les contemporains eux-mêmes : le modèle italien était-il insurpassable ou bien le génie français avait-il puisé en lui-même les ressources à l'origine de la Renaissance<sup>4</sup> ? De telles questions sont, depuis quelques décennies déjà, devenues obsolètes et peu à peu, ces efforts pour identifier ce qui relevait de chaque spécificité nationale ont été réorientés vers la recherche des transferts et des échanges. Le schéma diffusionniste a été définitivement abandonné dans tous les cas évoqués, au profit d'une description serrée des réseaux transnationaux d'expertise et l'analyse des caractéristiques des passeurs<sup>5</sup>. Même

---

<sup>1</sup> Fernand BRAUDEL, *Le modèle italien*, Paris, Arthaud, 1989.

<sup>2</sup> François CROUZET, *De la supériorité de l'Angleterre sur la France : l'économique et l'imaginaire, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 1985.

<sup>3</sup> Olivier DARD et Hans-Jürgen LÜSEBRINK (éd.), *Américanisations et anti-américanismes comparés*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2008.

<sup>4</sup> Henri ZERNER et Marc BAYARD (dir.), *La Renaissance en France, renaissance française ?*, Paris/Rome, Somogy/Académie de France à Rome, 2009.

<sup>5</sup> Par exemple : Daniel T. RODGERS, *Atlantic Crossings : Social Politics in a Progressive Age*, Cambridge (Mass.)/Londres, Belknap Press of Harvard University Press, 1998. Outre ses qualités

si les transferts impliquent deux aires culturelles distinctes, aucune d'elles ne représente un ensemble homogène et encore moins original, puisqu'elles sont « le résultat de déplacements antérieurs<sup>6</sup> ».

Les articles de ce numéro s'inscrivent dans ce contexte et montrent à quel point il est difficile – et souvent vain – de chercher une origine nationale définie à un mouvement. Ainsi, l'influence du Mouvement moderne dans l'urbanisme français des années 1950, étudiée par Gauthier Bolle, ne relève pas d'un modèle national, pas plus que la notion d'exotisme, telle que l'analyse Aziza Gril-Mariotte, ne renvoie à un pays particulier<sup>7</sup>. Catherine Kikuchi montre même comment est élaboré, en particulier à travers la figure d'Alde Manuce, un idéal d'imprimeur humaniste, « aveugle à l'origine de [celui-ci] ».

Cependant, les mêmes historiens qui mettent au jour les courants transnationaux doivent aussi rendre compte des discours des acteurs qu'ils étudient. Or ceux-ci ne cessent de faire référence à des identités nationales qui leur permettent de promouvoir ou de critiquer des évolutions ou des réformes : les discours anti-américains en constituent une des nombreuses illustrations possibles<sup>8</sup>. C'est pourquoi on en est venu à distinguer les pratiques, transnationales, des représentations, nationales<sup>9</sup>. Il ne s'agit pas de renouer avec une histoire des mentalités qui opposerait celles-ci à des réalités sociales et économiques, mais, dans la logique de l'histoire des représentations, de montrer les décalages et les contradictions qui existent entre les phénomènes d'hybridation qui gouvernent largement les pratiques et les discours nationaux qui répondent à des préoccupations différentes.

Utiliser l'histoire des représentations permet ainsi d'être attentif à la façon dont s'entrelacent dans les discours des éléments issus de l'observation de pratiques étrangères et des stéréotypes. Ces derniers présentent une importance particulière en raison de leur permanence dans les représentations à partir de la toute fin du Moyen Âge européen. C'est en effet le moment où on observe les premiers signes d'une constitution des identités nationales<sup>10</sup> qui dessinent leurs

propres, le mérite de ce livre a été de convaincre les historiens spécialistes de ce thème, de part et d'autre de l'Atlantique, de l'importance de cette approche transnationale pour leurs recherches.

<sup>6</sup> Michel ESPAGNE, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013 [en ligne : <<https://journals.openedition.org/rsl/219>>].

<sup>7</sup> Ceci n'est pas toujours le cas, comme le montre par exemple Vanessa ALAYRAC-FIELDING, *La Chine dans l'imaginaire anglais des Lumières, 1685-1798*, Paris, Presses Universitaires de l'Université Paris-Sorbonne, 2015.

<sup>8</sup> Philippe ROGER, *L'Ennemi américain. Généalogie de l'anti-américanisme français*, Paris, Éd. du Seuil, 2002.

<sup>9</sup> Liliane PEREZ, « Technique, économie et politique entre la France et l'Angleterre (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », dans Patrice BRET, Irina GOUZEVITCH et Liliane PEREZ (dir), *Les techniques et la technologie entre la France et la Grande-Bretagne XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Centre de documentation d'histoire des techniques (« Documents pour l'histoire des techniques », n° 19), 2010, p. 9-29.

<sup>10</sup> Si la notion de nation n'est guère discutée à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelles que soient les positions prises par les différentes historiographies sur le degré de conscience nationale

contours par comparaisons constantes de types nationaux. Les stéréotypes ethniques hérités de l'Antiquité s'enrichissent alors de ceux accolés aux principales nations qui s'affrontent dans l'Europe moderne, Anglais, Français, Italiens, Espagnols, Hollandais et Allemands<sup>11</sup>. Constamment présents dans les discours sur l'étranger, ces stéréotypes n'en subissent pas moins des modifications importantes, voire des inversions – le courage espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle se transforme en vanité ou en cruauté à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, moment où ils sont à peu près fixés. Ils conservent cependant suffisamment de souplesse pour influencer par exemple les relations politiques entre la France et l'Angleterre jusqu'au début des années 1960<sup>12</sup>.

Aussi riche soit-elle, cette analyse des stéréotypes fait courir le risque de reléguer les différences nationales dans la pure subjectivité, une conséquence contre laquelle les promoteurs de l'histoire des représentations mettaient en garde<sup>13</sup>. De fait, même si l'utilisation de stéréotypes par des hommes politiques ou par des experts est prise en compte, elle semble relever d'une part d'irrationnel, d'un « imaginaire » qui peut être d'ailleurs particulièrement sensible à des opérations de communication voire de propagande<sup>14</sup>. Dépasant cette lecture, certains historiens ont donc insisté sur les usages qui étaient concrètement faits de ces stéréotypes. A ainsi été étudiée la façon dont les ingénieurs au XIX<sup>e</sup> siècle ont identifié des approches nationales dans leur métier pour mieux valoriser l'importance de leur expertise : les ingénieurs allemands ont ainsi pu développer des discours opposant l'ingénieur français qui, pour chaque nouvelle locomotive, repart d'une feuille blanche, à son homologue américain qui se satisfait des quelques modèles qu'il maîtrise parfaitement. Cette déclinaison professionnelle de stéréotypes nationaux – le Français artiste, l'Américain trop pragmatique – est naturellement destinée ici à valoriser le juste milieu que représenteraient les ingénieurs allemands<sup>15</sup>. Le plus souvent, le stéréotype se glisse dans un discours plus général sur la compétition internationale, incarnée par des homologues étrangers dont les compétences

---

développée par les populations, elle est beaucoup plus discutée pour les périodes antérieures. Blaise WILFERT-PORTAL, « Nation et nationalismes », dans Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographies, II. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010.

<sup>11</sup> Jean-François DUBOST, « Les stéréotypes nationaux à l'époque moderne (vers 1500-vers 1800) », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*. t. 111, n° 2, 1999, p. 667-682.

<sup>12</sup> Agnès TACHIN, « La Grande-Bretagne dans l'imaginaire français à l'époque gaullienne », *Revue historique*, n° 638, 2006, p. 335-354.

<sup>13</sup> Roger CHARTIER, « Le monde comme représentation », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 44<sup>e</sup> année, n° 6, 1989, p. 1505-1520.

<sup>14</sup> Ariane D'ANGELO, *Promouvoir la RFA à l'étranger. L'exemple de la France (1958-1969)*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2018.

<sup>15</sup> Kess GISPEN, *New Profession Old Order: Engineers and German Society, 1815-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 (rééd.).

célébrées doivent stimuler l'orgueil national<sup>16</sup> : parfois, le stéréotype est si bien intégré qu'une référence suffit, sans même qu'il soit besoin de la justifier.

Ce dernier exemple montre en même temps que ces représentations stéréotypées ne relèvent pas seulement de la valorisation de soi et alimentent aussi un discours de réforme, sans que l'on puisse véritablement distinguer les deux. C'est alors que la notion de modèle peut servir à décrire cette approche particulière de la réalité étrangère. L'histoire des techniques<sup>17</sup> présente différents exemples d'utilisation de ces modèles, mais aussi et peut-être surtout l'histoire intellectuelle et politique. Lucette Le Van Lemesle s'est employée à montrer comment les économistes français ont cherché dans l'argument anglais le moyen de défendre les principes de leur nouvelle discipline avant, toujours au nom de celle-ci, de mettre à distance le modèle anglais, accusé de nourrir la misère sociale<sup>18</sup> : dans ce second temps, le modèle risque d'autant plus de se transformer en contre-modèle que la réduction du décalage économique de la France par rapport à l'Angleterre semble rendre le modèle anglais inutile. L'histoire des idées de réforme au XVIII<sup>e</sup> siècle a aussi fourni des cas d'étude de cette fonction de modèle : Édouard Tillet a montré comment les philosophes français se sont efforcés de trouver, d'abord en Angleterre, à partir de 1748 et la parution de *L'Esprit des Lois*, puis aux États-Unis dans les années 1775-1780, des modèles à opposer à la monarchie absolue<sup>19</sup>. Le travail d'Arnault Skornicki sur le patriotisme anglais comme source d'inspiration pour les Français vient compléter cette analyse, puisqu'il montre comment fut construit un « référent britannique » qui a permis non seulement de critiquer l'ordre politique « dans des formes acceptables », mais surtout de développer l'idée d'un patriotisme détaché de la personne du Roi<sup>20</sup>.

L'article d'A. Skornicki provient d'un numéro de la *Revue française de science politique* qui a publié en 2009 un dossier sur « L'Étranger ou la question des modèles et transferts ». Les sciences politiques se sont en effet particulièrement intéressées à la question de l'usage des modèles, théorisant la question sous le terme de « *policy transfer* », une pratique particulièrement valorisée dans la

<sup>16</sup> André GRELON, « Du bon usage du modèle étranger : la mise en place de l'École centrale des arts et manufactures », *Bulletin de la Sabix*, n° 26, 2000, p. 47-52. Le modèle anglais est mentionné dans le premier paragraphe du prospectus en faveur de la création de l'École centrale, alors même qu'il n'existe aucun équivalent outre-Manche à ce type de formation. Il s'agit donc moins d'un modèle que de l'invocation d'un problème, la supériorité économique et technologique de l'Angleterre, qui conduit entre autres à faire venir à grands frais des techniciens anglais.

<sup>17</sup> Plusieurs exemples sont proposés par L. PEREZ, « Technique, économie et politique... », *op. cit.*

<sup>18</sup> Lucette LE VAN LEMESLE, « Les économistes français et l'usage des modèles étrangers », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 23, 2001, p. 73-86.

<sup>19</sup> Édouard TILLET, *La Constitution anglaise, un modèle politique et institutionnel dans la France des Lumières*, Aix-en-Provence, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 2001.

<sup>20</sup> Arnault SKORNICKI, « England, England. La référence britannique dans le patriotisme français au 18<sup>e</sup> siècle », *Revue française de science politique*, vol. 59, 2009, p. 681-700.

politique actuelle. L'enjeu est de comprendre comment sont constitués ces modèles qui tournent ensuite dans les débats et sont utilisés à des fins parfois contradictoires. A cet égard, la référence aux pays nordiques représente un cas exemplaire<sup>21</sup>, d'autant plus que, depuis plusieurs décennies, les États concernés utilisent eux-mêmes leur statut de modèle pour développer une diplomatie publique<sup>22</sup>.

Reste que les frontières entre sciences politiques et histoire sont, en la matière, très floues. La construction du modèle suédois a aussi fait l'objet d'études historiques, comme celle de Jenny Andersson<sup>23</sup>, qui montre comment, en Suède, les différents partis politiques en sont venus à définir l'identité nationale par rapport au « modèle suédois » tel qu'il a été promu à l'étranger. Plus généralement, tout un champ des études historiques, malheureusement non présent dans ce numéro de *Source(s)*, s'est emparé récemment de ce thème : l'histoire des politiques de développement, qui s'enrichit et se diversifie depuis le début des années 2000, a mis en lumière les mécanismes qui ont conduit les sciences sociales, à partir des années 1930, mais surtout après 1945, à se mettre au service des politiques de développement prônées par les grandes puissances comme par les organisations internationales<sup>24</sup>. Non seulement elles ont mis au point des outils de comparaison systématiques et ont identifié des modèles à suivre, mais elles ont diffusé ces méthodes bien au-delà de la sphère du développement. Ce sont précisément ces évolutions qui expliquent l'intérêt des sciences politiques pour les pratiques actuelles d'évaluation des politiques publiques fondées sur la comparaison.

Les articles de ce numéro de *Source(s)* viennent donc nourrir à la fois un contexte historiographique très riche, mais aussi une réflexion plus large des sciences sociales en permettant de tirer un certain nombre de conclusions.

Comment sont choisis les modèles ? Si leur sélection répond souvent à la reconnaissance d'une supériorité politique ou économique, dans une logique de rattrapage, notre hypothèse était que ce schéma n'était pas universel. Choisir la puissance dominante comme modèle expose en effet à l'accusation de renforcer

<sup>21</sup> Yohann AUCANTE, « La chasse au modèle : l'État social suédois en science politique », *Raisons politiques*, n° 6, 2002, p. 117-133.

<sup>22</sup> Carl MARKLUND et Klaus PETERSEN, « Return to sender - American Images of the Nordic Welfare States and Nordic Welfare State Branding », *European Journal of Scandinavian Studies*, vol. 43, n° 2, octobre 2013, p. 245-257.

<sup>23</sup> Jenny ANDERSSON, « Nordic Nostalgia and Nordic Light : the Swedish model as Utopia 1930-2007 », *Scandinavian Journal of History*, vol. 34, n° 3, 2009, p. 229-245.

<sup>24</sup> Frederick COOPER et Randall PACKARD (éd.), *International Development and the Social Sciences. Essays on the History and Politics of Knowledge*, Berkeley, University of California Press, 1997 ; Nick CULLATHER, *The Hungry World : America's Cold War Against Poverty in Asia*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2010 ; Matthias SCHMELZER, « "Expandiere oder Stirb." Wachstumsziele, die OECD und die Steigerungslogik wirtschaftlicher Expansion », *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 41, 2015, p. 355-393.

la domination de celle-ci en se plaçant résolument dans son orbite : tel a été le procès fait à l'« américanisation ». L'autre critère de choix est alors celui de l'alternative au modèle représenté par la puissance dominante. Parmi différents exemples, on peut citer le *Zollverein* invoqué en Amérique latine pour combattre le libre-échangeisme anglais triomphant, la constitution américaine célébrée par les libéraux allemands des années 1820 contre la Révolution française ou, de nouveau, les pays scandinaves portés aux nues par les social-démocraties européennes à partir des années 1970.

Ce schéma ne se retrouve qu'imparfaitement dans les articles présentés. Dans deux cas, le modèle retenu correspond à la puissance dominante de l'époque, mais les raisons de ce choix et les usages qui en sont faits se révèlent particulièrement complexes. Éric Hassler explique ainsi que le choix du modèle versaillais s'inscrit dans un jeu d'équilibres diplomatiques : la cour de Bavière marque son émancipation de l'influence autrichienne et son alliance avec la France par l'adoption d'un modèle curial français – au reste très aménagé. Dans les années 1950, si certains architectes français choisissent de revendiquer un modèle américain de *shopping centers* pour la construction de centres commerciaux, leur démarche s'inscrit bien moins dans un processus d'« américanisation » que dans une recherche générale de renouvellement qui s'appuie sur des modèles étrangers, parmi lesquels le modèle brésilien d'Oscar Niemeyer se distingue : Gauthier Bolle rappelle en effet que celui-ci joua un rôle important pour acclimater en France certaines des principales idées de Le Corbusier.

Dans les autres articles, le modèle est choisi sur des critères de supériorité technique, dont le caractère indiscutable fait aussi la fragilité : l'imprimeur allemand n'est reconnu comme modèle que le temps que sa technique soit assimilée par d'autres. L'industrie anglaise de l'indiennage fait l'objet d'espionnage de la part des Français, mais dans un contexte de rivalités permanentes. Enfin, si la Compagnie des Indes orientales est désignée comme le modèle à suivre par les publicistes espagnols qui se veulent conseillers de l'État, c'est pour que l'Espagne puisse retrouver les moyens financiers nécessaires pour vaincre les Hollandais. Ces différents cas montrent qu'on a affaire bien moins à un modèle général qu'à un rival direct dont il faut prendre les armes pour mieux le combattre.

Les modes de formation et de diffusion des modèles sont variés et correspondent à des thèmes et à des pratiques bien ancrés dans chaque période, comme celui de la *translatio* développé par Catherine Kikuchi, celui de l'espionnage industriel, utilisé par Aziza Gril-Mariotte ou du voyage d'études évoqué par Gauthier Bolle. Ils ont en commun l'échange de pratiques et la circulation des hommes, telle qu'elles ont été étudiées par l'histoire transnationale, et prouvent une fois de plus que celle-ci peut parfaitement s'accommoder d'une réflexion sur la réception de modèles étrangers vus comme des outils de réforme. Que l'on songe à l'importance des voyages non seulement pour apprendre ou développer des contacts, mais aussi pour

réaffirmer sa propre identité professionnelle et nationale<sup>25</sup>. Cette dimension rhétorique est évidente quand le modèle est promu par les livres et les revues, comme ce fut le cas pour les modèles de cour, les réformes éducatives étudiées par Suzon Walin ou les réflexions urbanistiques. Dans tous les cas, ces modèles sont proposés par des professionnels, légitimés par leur expertise mais qui, précisément en raison de celle-ci, tiennent à intégrer le modèle étranger dans une réflexion qui leur demeure propre. De façon un peu surprenante, aucun des articles ne montre le processus d'utilisation en trois temps du modèle, tel que Lucette Le Van Lemesle ou Arnault Skornicki ont pu l'identifier, la promotion, la mise à distance et, finalement, le dépassement, voire le rejet<sup>26</sup>. En revanche, deux études montrent comment des modèles non revendiqués peuvent avoir une influence considérable : les imprimés anglais sont étudiés avec le plus grand soin, reproduits, parfois adaptés, mais naturellement sans jamais que les industriels français reconnaissent ces emprunts. Plus frappant encore, Gauthier Bolle montre que le véritable modèle américain est un modèle économique : il s'agit de l'agence d'architectes conçue comme un « véritable organe de production industriel », une transformation majeure du métier qui se fait en dehors de tout discours de réforme.

Que ce soit en réaction à la promotion d'un modèle étranger ou parce que ses propres promoteurs jugent stratégique de relativiser celui-ci, l'affirmation d'une voie nationale, sous diverses formes, fait partie du processus d'appropriation d'un modèle étranger. Les architectes français en fournissent un bel exemple, alors même qu'ils se confrontent aux courants internationaux et au modèle américain. Ils sont certes animés par la conviction qu'il faut panser les blessures laissées par la Seconde Guerre mondiale en réaffirmant une supériorité française. Surtout, la conviction d'avoir eux-mêmes un modèle à proposer aux autres pays se nourrit de la présence de nombreux étudiants étrangers, qui semble authentifier l'existence d'une manière française originale. L'étude d'Alexandre Dupont illustre parfaitement la promotion de voies nationales dans un jeu de miroirs avec les modèles étrangers. Dans l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle, le thème d'une voie nationale est central dans les multiples discours de réforme qui cherchent à combattre le retard économique – et, pour certains, politique et culturel – qui marque le pays. Promouvoir les modèles anglais et français, tout en soulignant la nécessité de les adapter au contexte espagnol, était un choix naturel pour les libéraux. Beaucoup plus intéressant est le choix d'une partie des conservateurs de reprendre à leur compte en la retournant l'image stéréotypée et négative de l'Espagne qui circulait dans la littérature étrangère : ici, il n'est pas simplement question d'affirmer la spécifi-

---

<sup>25</sup> Séverine Antigone MARIN, *L'apprentissage de la mondialisation. Les milieux économiques allemands face à la réussite américaine (1876-1914)*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2012, chap. 5.

<sup>26</sup> L. LE VAN LEMESLE, « Les économistes français... », *op. cit.* ; A. SKORNICKI, « England, England... », *op. cit.* ; Séverine Antigone MARIN, « Le commis-voyageur allemand : une image mythifiée dans la France de 1900 », *Entreprises et Histoire*, n° 66, avril 2012, p. 177-194.

cité d'une voie nationale par rapport au modèle libéral étranger, mais bien de revendiquer un rôle de modèle alternatif à l'échelle de l'Europe, dans un renversement dont il n'existe que peu d'exemples.

Pour finir, comment expliquer que certains exemples étrangers proposés en modèle échouent à servir de référence dans les débats ? Jean-Noël Sanchez et Suzon Walin ont mis cette question au cœur de leurs études et leurs conclusions invitent à explorer le contexte qui a vu naître cette demande de modèle. Dans le cas espagnol, l'échec vient d'un déséquilibre entre les parties favorables ou défavorables à la réforme induite par le modèle : ce sont les milieux préoccupés par le sort de l'État qui ont recommandé de s'inspirer des méthodes de la Compagnie des Indes Orientales Néerlandaise afin que les finances publiques bénéficient du commerce du clou de girofle. Cependant, non seulement beaucoup de ceux qui prônent le modèle néerlandais ne sont pas au centre de l'État, mais ce dernier fait preuve d'une volonté bien insuffisante face à la détermination des commerçants aux intérêts bien identifiés et homogènes. Le cas examiné par Suzon Walin est tout à fait différent, puisqu'il montre que le succès d'un modèle dépend à la fois du moment auquel il apparaît dans le débat et de la présence de modèles concurrents. Enfin, son étude amène à relativiser la notion d'échec : certes, le modèle de Summerhill est rejeté par les experts et ne connaît guère d'efforts d'adaptation en France, mais il s'impose comme une référence incontournable dans les débats. Dans le cas espagnol, réflexion théorique et volonté politique se sont révélées impuissantes à partir du moment où le modèle proposé allait à l'encontre des intérêts des milieux concernés. Dans le cas français, le modèle arrive trop tard, alors que les termes du débat d'experts – largement marxistes – sont déjà posés. Ces différences montrent à quel point, bien plus que l'adaptabilité d'un modèle étranger à une identité nationale, ce sont les modalités concrètes qui doivent être examinées pour expliquer la réussite ou l'échec de sa réception.

*L'IMPRIMEUR ALLEMAND DANS LES PREMIERS TEMPS DES PRESSES  
EUROPEENNES : MODELE ET CONTRE-MODELE<sup>1</sup>*

Catherine KIKUCHI

La naissance de l'imprimerie européenne est intimement liée aux pays germaniques. La figure de Johann Gutenberg, que Strasbourg a célébré en 2018, attache durablement l'imprimerie à son contexte allemand, à partir duquel la technique rayonne et se développe en Europe. Après le sac de Mayence en 1462 par les troupes d'Adolphe de Nassau, les ouvriers de Gutenberg sont relevés de leur secret professionnel et dispersés<sup>2</sup>. D'autres villes allemandes, puis rapidement des villes italiennes et françaises, vont accueillir la nouvelle industrie. En 1465, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz s'installent à Subiaco, près de Rome ; un autre imprimeur allemand, Ulrich Han, s'installe à Rome sans doute dès 1466-1467 ; en 1469, Johann de Spire imprime le premier livre à Venise ; la même année, Johann Numeister est appelé à Foligno ; en 1470, Michael Friburger, Ulrich Gering et Martin Crantz installent leur presse à Paris à la demande de Johann Heynlin. Il est difficile de savoir si tous ces imprimeurs sont des ouvriers de Gutenberg mais il est clair que les premières presses hors des pays germaniques sont bien mises en place par des Allemands émigrés qui vont jouer par la suite un rôle fondamental dans le développement de l'imprimerie européenne.

Venise est particulièrement symptomatique de la manière dont l'imprimerie est reprise dans les contextes locaux, entre l'introduction d'une invention venant d'Allemagne et l'appropriation par des acteurs non germaniques. Dès la fin des années 1470, elle devient la première ville productrice d'imprimés en Europe. Cette prééminence a été construite par des imprimeurs et entrepreneurs allemands qui ont mis en place un vaste réseau libraire avant de passer la main dans les années 1480 à des acteurs italiens.

---

<sup>1</sup> Je tiens à remercier Florian Besson et Pauline Ducret qui m'ont aidée pour les traductions des textes latins utilisés ici.

<sup>2</sup> Neri POZZA, « Gutenberg e la diaspora dei tipografi di Magonza », dans *Idem, La Stampa degli incunaboli nel Veneto*, Vicence, Neri Pozza, 1984, p. 212-224.

Le cas vénitien sera au cœur de cette étude, mais nous chercherons à l'éclairer par des comparaisons avec les autres villes qui accueillent l'imprimerie dans les toutes premières années de l'imprimerie européenne. Il s'agira en particulier de comprendre les représentations qui accompagnent l'introduction de l'imprimerie dans des pays européens non-germaniques, particulièrement la France et l'Italie. Le transfert technologique est indéniable<sup>3</sup> : s'est-il accompagné d'une affirmation allemande en terre étrangère ? On verra qu'à Venise, le modèle de l'imprimeur allemand, développé par certains, rencontre néanmoins de nombreux obstacles. Ce modèle étranger revendiqué connaît une fortune éphémère et contestée, qui permet de mieux comprendre les enjeux symboliques des débuts de l'imprimerie.

### Un modèle allemand revendiqué

Avant de rentrer dans le détail des sources, il nous faut cependant préciser dans quelle mesure il est possible de parler d'Italie et d'Allemagne dans un contexte où ces États-nations n'existent pas<sup>4</sup>. Les derniers siècles du Moyen Âge voient en effet la constitution d'une conscience italienne, au-delà des divisions politiques qui traversent la péninsule. Cette conscience est bien souvent construite et verbalisée par une élite, par opposition à ceux d'au-delà des Alpes, les barbares allemands ou français selon les époques<sup>5</sup>. Cette opposition se transforme aussi en émulation, au travers de relations intellectuelles, artistiques, culturelles nombreuses et riches<sup>6</sup>. Dans la pratique, si les dénominations restent floues – *germanus*, *germanicus*, *theotonicus*, *alemanus*... –, les individus en provenance des pays germaniques et flamands sont souvent considérés comme un tout par les populations et les autorités. C'est particulièrement le cas à Venise où la définition des Allemands a une importance politique et économique. Philippe Braunstein a ainsi montré que le

---

<sup>3</sup> La question des proto-typographes allemands est notamment étudiée dans le cas de la France par Charlotte Kempf dans le cadre d'une thèse de doctorat, « Les premiers imprimeurs allemands dans les espaces de langue française jusqu'en 1500. Analyses de la matérialité et la présence des incunables », sous la direction de Pierre Monnet et Bernd Schneidmüller, Paris Sciences et Lettres (en préparation).

<sup>4</sup> Nous ne pouvons entrer dans le détail des évolutions historiographiques sur les nations au Moyen Âge. Nous renvoyons pour cela à la belle introduction aux actes du colloque de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (SHMESP) de Pierre MONNET, « Nation et nations au Moyen Âge : introduction », dans SHMESP (dir.) *Nation et nations*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, p. 9-34. Voir également Jean-Marie MOEGLIN, « De la "nation allemande" au Moyen Âge », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n° 14, 2001, p. 229-260.

<sup>5</sup> Voir en particulier Peter AMELUNG, *Das Bild des Deutschen in der Literatur der italienischen Renaissance (1400-1559)*, Munich, Max Hueber, 1964.

<sup>6</sup> Hagen KELLER, Werner PARAVICINI et Wolfgang SCHIEDER (dir.), *Italia e Germania. Liber amicorum Arnold Esch*, Tübingen, Niemeyer, 2001 ; Gaetano COZZI (dir.), *Venezia e la Germania : arte, politica, commercio, due civiltà a confronto*, Milan, Electa, 1986 ; Klaus ARNOLD (dir.), *Venezianisch-deutsche Kulturbeziehungen in der Renaissance*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2003.

terme de *tedesco* rassemble tout le commerce du Nord, redéfini par le Sénat en 1475 comme désignant ceux qui sont originaires « soit d'Allemagne du Sud, soit d'Allemagne du Nord, soit sujets de l'empereur, soit d'un autre prince » ; en pratique, les marchands qui résident dans le *Fondaco dei Tedeschi*, l'entrepôt des Allemands où ils doivent demeurer et à travers lequel ils disposent d'un certain nombre d'avantages commerciaux, peuvent également être « les Polonais, Hongrois et Bohémiens<sup>7</sup> ». La conscience – ou l'assignation – d'une appartenance à un espace linguistique et culturel allemand explique la création de nations, de confréries ou de corporations allemandes dans les villes européennes, ainsi que la revendication d'une origine allemande que l'on retrouve dans les actes de la pratique des membres de ces communautés germaniques, très développées et bien identifiées en Italie<sup>8</sup>.

Ces communautés allemandes ont joué un rôle majeur dans le développement de l'imprimerie<sup>9</sup>. À Venise, l'introduction de la technique par un Allemand a été largement mise en scène par les imprimeurs eux-mêmes, qui dans les premières années revendiquent haut et fort leur origine germanique et en font un titre de gloire. Les colophons des premiers ouvrages imprimés par les frères Johann et Vindelinus de Spire insistent sur le fait que les imprimeurs allemands rendent à Venise la culture classique que l'Italie a apportée au monde. Dans le premier de 1469, on apprend que ce livre est le premier imprimé en Adriatique, et qu'il a été imprimé par « Johannes, issu de la race de

---

<sup>7</sup> Archivio di Stato di Venezia (désormais ASV), *Capitolare del Fondaco dei Tedeschi*, n° 272, cité dans Philippe BRAUNSTEIN, « Erscheinungsformen einer Kollektividentität : die Bewohner des Fondaco dei Tedeschi in Venedig (12.-17. Jahrhundert) », dans Uwe BESTMANN, Franz IRSIGLER et Jürgen SCHNEIDER (dir.), *Hochfinanz, Wirtschaftsräume, Innovationen. Festschrift für Wolfgang von Stromer*, Trèves, Aenthal, 1987, p. 411-420, ici p. 416. Sur la communauté allemande à Venise, on renvoie à l'ouvrage majeur sur la question de *Idem, Les Allemands à Venise (1380-1520)*, Rome, École française de Rome, 2016. On trouvera également des éléments dans Cecilie HOLLBERG, *Deutsche in Venedig im späten Mittelalter : eine Untersuchung von Testamenten aus dem 15. Jahrhundert*, Göttingen, V&R Unipress, 2005.

<sup>8</sup> Sur les communautés allemandes en Italie hors de Venise, voir notamment Uwe ISRAEL, *Fremde aus dem Norden : Transalpine Zuwanderer im spätmittelalterlichen Italien*, Tübingen, Niemeyer, 2005 ; Alfred DOREN, *Deutsche Handwerker und Handwerkerbruderschaften im Mittelalterlichen Italien*, Berlin, Prager, 1903.

<sup>9</sup> Marino ZORZI, « Stampatori tedeschi a Venezia », dans G. COZZI (dir.), *Venezia e la Germania...*, *op. cit.*, p. 115-133 ; Philippe BRAUNSTEIN, « Les Allemands et la naissance de l'imprimerie vénitienne », *Revue d'études italiennes*, vol. 27, n° 4, 1981, p. 381-389 ; Arnold ESCH, « La prima generazione dei tipografi tedeschi a Roma (1465-1480) : nuovi dati dai registri di Paolo II e Sisto IV », *Bulletino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo*, vol. 109, n° 1, 2007, p. 401-418 ; Demetrio MARZI, « I tipografi tedeschi in Italia », dans Otto HARTWIG (dir.), *Festschrift zum fünfshundertjährigen Geburtstag von Johann Gutenberg*, Leipzig, Harrassowitz, 1900, p. 505-578 ; Pierre AQUILON, « La réception de l'humanisme allemand à Paris à travers la production imprimée : 1480-1540. », dans Colloque international des études humanistes, *L'Humanisme allemand (1480-1540)*, Munich/Paris, Fink/Vrin, 1979, p. 45-79.

Spire<sup>10</sup> » ; le colophon de la deuxième édition affirme que Johannes de Spire a restitué l'œuvre de Pline à Venise<sup>11</sup> ; enfin, un colophon de 1470 inscrit l'arrivée de Johann de Spire dans le temps long et fait référence au rayonnement culturel italien :

Autrefois, tous les Allemands prenaient des livres d'Italie. Aujourd'hui, Johann de Spire va donner davantage que ce qu'ils ont pris. En effet, Johann, homme dont le génie et l'art doivent être admirés, a montré que les livres sont écrits plus clairement par l'airain. Spire favorise Venise : en effet, en quatre mois, il a imprimé trois cent copies de ce Cicéron<sup>12</sup>.

Les premiers imprimeurs allemands à Venise revendiquent leur origine allemande, plutôt que d'essayer de se fondre dans l'artisanat italien local. Ils le font à l'attention du public de leurs ouvrages, mais on retrouve le même type de propos dans des discours formulés par les autorités vénitiennes, en particulier le premier privilège que reçoit Johann de Spire en 1469. Le texte insiste sur le fait que Johann de Spire « a côtoyé de nombreuses autres villes avant de s'établir » à Venise, où il a femme et enfants<sup>13</sup> ; autrement dit, il s'agit d'un étranger qui a choisi délibérément et durablement Venise. Ce faisant, il offre à la ville le bénéfice de l'invention, tout en faisant honneur à sa « nation », et même à sa ville : Spire sera désormais, à en croire ces imprimeurs, autant glorifiée que Mantoue, la ville de Virgile<sup>14</sup>.

On retrouve la même tonalité dans les colophons des premiers imprimeurs parisiens, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger. Au-

<sup>10</sup> « *Primus in Adriaca formis impressit aeris / Urbe libros Spira genitus de stirpe Johannes / In reliquis sit quanta, vides, spes, lector, habenda / Quam labor hic primus calami superaverit artem* » : CICÉRON, *Epistolae ad familiares*, Venise, Johann de Spire, 1469, fol. 125v [*Incunabula Short Title Catalogue*, n° ic00504000]. Les colophons sont retranscrits à partir de Georg Wolfgang PANZER, *Annales typographici*, Hildesheim, Olms, 1963-1964 ou à partir des numérisations des exemplaires recensés sur l'*Incunabula Short Title Catalogue* (désormais ISTC) [base de données en ligne : <<https://data.cerl.org/istc>>] ou le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* [base de données en ligne : <<https://www.gesamtkatalogderwiegendrucke.de>>].

<sup>11</sup> « *Restituit Venetis me nuper Spira Joannes, / Exscripsitque libros aere notante meos. / Fessa manus quondam, moneo : calamusque quiescat. / Namque labor studio cessit : et ingenio* » : PLINE LE JEUNE, *Historia naturalis*, Venise, Johann de Spire, 1469, fol. 355v [ISTC, n° ip00786000].

<sup>12</sup> « *Hesperiae quondam Germanus quisque libellos / Abstulit : en plures (plura) pise daturus adest. / Namque vir ingenio mirandus et arte Joannes / Exscribi docuit clarius aere libros. / Spira favet Venetis : quarto nam mense peregit / Hoc tercentenum his Ciceronis opus.* » : CICÉRON, *Epistolae ad familiares*, Venise, Johann de Spire, 1469, fol. 136r [ISTC, n° ic00505000].

<sup>13</sup> ASV, *Collegio, Notatorio*, reg 19, fol. 55, 18 septembre 1469, édité notamment dans Carlo CASTELLANI, *La Stampa in Venezia dalla origine alla morte di Aldo Manuzio*, Université du Michigan, Ongania, 1889, p. 69-70

<sup>14</sup> « *Vindelinum... / Cui tantum debes urbs spira superba nepoti / Quantum Virgilio mantua clara suo.* » : Niccolò TEDESCHI (Nicolaus Panormitanus de Tudeschis), *Lectura super primo et secundo Decretalium*, vol. 3, Vindelinus de Spire, Venise, 1472 [ISTC, n° ip00580000] ; et encore en 1473, « *Supra tua est virtus italiae jam nota per urbes / Ore tuum nomen posteritatis erit* » : Robert CARACCILO (Robertus Caracciolus), *Sermones quadragesimales de poenitentia*, Venise, Vindelinus de Spire, 1473, [ISTC, n° ic00172000].

delà de l'expression devenue classique de « l'art presque divin », l'insistance est mise sur le rôle de l'Allemagne qui a été à l'origine de la nouvelle invention : « Tandis que l'Allemagne rénove l'art d'écrire presque divin, reçois en [Paris] les bienfaits<sup>15</sup> ». Un colophon mentionne *Argentina* ou Strasbourg, patrie de Gutenberg, à qui on doit des louanges pour « avoir façonné cet art d'écrire presque divin par une très grande industrie<sup>16</sup> ». Le même motif de *translatio* entre Allemagne et Italie est utilisé par ces imprimeurs, bien que moins développé qu'à Venise : « L'Allemagne a engendré [Gering, Crantz et Friburger], maintenant Paris en profite<sup>17</sup> ».

On le voit, à Paris comme à Venise, la région et même la ville de provenance des imprimeurs sont particulièrement mises en valeur. À la lumière de ces différents éléments, on pourrait presque parler d'une revanche culturelle allemande dans des pôles intellectuels majeurs. L'Université de Paris jouit d'une autorité incontestable dans la Chrétienté occidentale ; l'Italie, quant à elle, bénéficie d'une aura culturelle à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à la faveur des études des humanités classiques et du modèle humaniste qui commence à s'imposer en Europe<sup>18</sup>. Mais ces imprimeurs allemands, les premiers à porter la nouvelle technique hors des pays germaniques, se prévalent d'être les premiers capables de diffuser largement les textes. Ces colophons vénitiens en particulier témoignent de la reconnaissance d'une dette envers l'Italie, mais que l'Allemagne paie à travers eux au centuple, par la multiplication des livres de la culture savante<sup>19</sup>. Ces textes mettent en scène une logique de don et de contre-

<sup>15</sup> « *Hinc prope divinam, tu quam Germania novit / Artem scribendi, suscipe promerita* » : Gasparino BARZIZZA (Gasparinus Barzizius), *Epistolae*, Paris, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger, 1470, dernière page (non numérotée) [ISTC, n° ib00260500].

<sup>16</sup> « *Plura licet summae dederis tu Argentina laudi / At reor hoc minus te genuisse nihil / Quam prope divinam summa ex industrie a fingis / Scribendi hanc artem multiplicans studia* » : PHALARIS, *Epistolae*, Paris, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger, 1472, dernière page (non numérotée) [ISTC, n° ip00550000].

<sup>17</sup> « *Quam nitide pressam Martinus reddidit atque / Michael, Ultricus, moribus unanimes. / Hos genuit Germania nunc Lutetia pascit* » : Bartholomaeus DE SANTO CONCORDIO, *Summa de casibus conscientiae*, Paris, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger, 1473-1475, fol. 253v [ISTC, n° ib00170500]. Voir encore ce colophon de 1470, « *Quadrigenta iterum forma volumina nuper / Crispi : dedit Venetis Spirea Vindelinius* » : SALLUSTE, *Opera*, Venise, Vindelinius de Spire, 1470, fol. 72r [ISTC, n° is00051000].

<sup>18</sup> L'horizon italien est particulièrement important pour les humanistes allemands, qui sont nombreux à se former dans les universités italiennes, même si les travaux insistent aussi bien sûr sur les échanges bilatéraux entre les deux aires culturelles, la réinterprétation de l'humanisme en Allemagne qui est loin d'être une simple copie de l'humanisme italien. On peut par exemple se référer à Ludwig BERTALOT, *Studien zum Italienischen und Deutschen Humanismus*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1975 ; Gerald DÖRNER, *Reuchlin und Italien*, Stuttgart, Thorbecke, 1999 ; Helmut GIER, « Italienrezeption im Augsburger Humanismus », dans Wolfgang WÜST et Peter FASSL (dir.), *Schwaben und Italien : zwei europäische Kulturlandschaften zwischen Antike und Moderne*, Augsburg, Wissner, 2010, p. 223-238.

<sup>19</sup> Peter Amelung a mentionné cette célébration du génie allemand à travers l'imprimerie, et à travers les colophons des imprimeurs, mais soulignait que ce discours était presque uniquement le

don, dans laquelle l'origine des acteurs joue un grand rôle. Nous avons tendance à voir dans l'introduction de l'imprimerie un transfert culturel : les imprimeurs allemands à Venise y voient au contraire une dette remboursée.

Dans ces colophons vénitiens et parisiens se dessine un modèle de l'imprimeur allemand. Il n'est jamais exclusif bien sûr, mais l'insistance mise sur l'origine allemande de l'invention, couplée à l'origine allemande des typographes souligne implicitement la filiation naturelle entre les deux. Surtout, les imprimeurs ne sont jamais relégués à un rôle purement technique : au contraire, ils insistent sur leur importance dans des contextes culturels prestigieux car ils sont amis des lettres et diffusent les textes écrits par d'autres. Cet aspect est particulièrement important, puisqu'il s'inscrit dans une logique de transfert technique et culturel à double sens entre Italie et Allemagne.

### Les vicissitudes de certains imprimeurs allemands en terre italienne

Pour autant, ce modèle d'imprimeur allemand, technicien favorisant les lettres là où il s'installe, est loin d'être généralisé. Si l'on se tourne vers les villes d'imprimerie de ces années-là en Italie, les colophons sont souvent peu loquaces, avec à peine la mention de l'origine germanique des imprimeurs. Sweynheim et Pannartz, les deux premiers typographes hors d'Allemagne, actifs à Subiaco à partir de 1465, puis à Rome, sont généralement qualifiés de *germanos homines* ou *gente thetonica* quand ils sont explicitement nommés, sans détails supplémentaires<sup>20</sup>. À Foligno, Johann Numeister est simplement décrit comme *alemannus* ou *theutonicus*<sup>21</sup>. Dans tous les cas, ils sont relégués à un rôle purement technique et ils ne sont jamais associés aux lettres ou au savoir qu'ils contribuent à diffuser. Les louanges, quand elles sont formulées, sont réservées à ceux qui les protègent et les financent : c'est par exemple le cas dans le colophon des *Lettres aux familiers* de Cicéron imprimées vers 1471 à Foligno, où l'éditeur italien Emiliano degli Orfini et son frère sont qualifiés de *ingenio prestante viri* tandis que Johann Numeister est simplement cité comme exécutant

---

fait de ceux qui ont directement prise avec l'imprimerie : P. AMELUNG, *Das Bild des Deutschen...*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>20</sup> Par exemple, dans Rodrigo Sánchez DE AREVALO (Rodericus Zamorensis), *Speculum vitae humanae*, Rome, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, 1468, fol. 148r [ISTC, n° ir00214000], ou encore CICERON, *Epistolae ad familiares*, Rome, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, 1467, fol. 246r [ISTC, n° ic00503500]. La mention de l'origine des individus est un des marqueurs essentiels d'identification dans les sociétés médiévales, il n'est donc pas étonnant qu'on la retrouve ici quasi systématiquement.

<sup>21</sup> Leonardo BRUNI, *De bello Italico adversus Gothos gesto*, Foligno, Johann Neumeister et Emiliano degli Orfini, 1470, fol. 72r [ISTC, n° ib01234000] ; CICERON, *Epistolae ad familiares*, Foligno, Johann Neumeister et Emiliano degli Orfini, 1471, fol. 243r [ISTC, n° ic00507000].

technique<sup>22</sup>. Ces différents exemples montrent bien que l'association des imprimeurs typographes à la propagation des lettres ne va pas de soi. Dans certains cas, ce sont les investisseurs, qui financent et accueillent les presses, qui retirent le bénéfice symbolique.

La glorification de l'imprimeur allemand a sans doute été rendue plus aisée dans des contextes où les relations intellectuelles avec les pays germaniques étaient bien établies. Venise avait depuis longtemps des contacts étroits avec le nord des Alpes et, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les étudiants allemands sont nombreux à l'Université de Padoue contrôlée par la Sérénissime<sup>23</sup>. De même, la nation anglo-allemande à Paris est une institution importante de la communauté universitaire<sup>24</sup> ; Johann Heynlin, qui fait venir les imprimeurs, est prieur du Collège de Sorbonne et recteur de l'Université de Paris. Cette explication ne tient pourtant pas complètement, puisqu'au même moment la communauté allemande est également très développée à Rome<sup>25</sup> et la Curie est un environnement international qui entretient des relations étroites avec l'Allemagne. Or, le cas de Sweynheim et Pannartz, montre que l'origine allemande des imprimeurs peut y être vue avec mépris : un colophon, régulièrement repris dans les années 1469-1471, réutilise ainsi le stéréotype de l'Allemand rude, à travers sa langue même :

Illustre lecteur, quels que livres que tu regardes, lis si tu désires connaître les noms des artisans. Tu riras de ces rudes noms allemands ; peut-être l'art des muses adoucira-t-il les mots incultes de l'homme. Les maîtres Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz en ont imprimé à Rome de nombreux semblables. Pietro avec son frère Francesco Massimi tous deux ont contribué à cette œuvre par leur maison adaptée<sup>26</sup>.

Comment la germanité peut-elle être d'un côté la clef de voûte d'un éloge de l'imprimeur, tandis que de l'autre elle devient un repoussoir qu'il convient de

<sup>22</sup> « *Emilianus auctor fulginas, et fratres una / Ignenio [sic] prestante viri. Numeister et auctor / Iohannes almanus recte qui plura peregit / Tulli ducenta nuper pressere volumina recte / Que viserat probus episcopus aleriansis Fulginei acta vides et laribus Emiliani* » : *Ibid.*

<sup>23</sup> Voir notamment les travaux de Ludwig Bertalot.

<sup>24</sup> Nation anglaise à l'origine, qui devient nation allemande au XV<sup>e</sup> siècle : Mineo TANAKA, *La Nation anglo-allemande de l'Université de Paris à la fin du Moyen Âge*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1990. Sur les nations universitaires, voir les travaux de Jacques Verger ainsi que Martin KINTZINGER, « Les nations universitaires du Moyen Âge : l'université sous conditions ? » et Nathalie GOROCHOV, « Genèse et organisation des nations universitaires en Europe aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles » dans SHMESP (dir.) *Nation et nations...*, *op. cit.*, p. 261-272 et p. 273-286.

<sup>25</sup> Clifford William MAAS, *The German Community in Renaissance Rome, 1378-1523*, Rome, Herder, 1981 ; Friedrich NOACK, *Das Deutschtum in Rom seit dem Ausgang des Mittelalters*, Stuttgart/Aalen, Scientia, 1927.

<sup>26</sup> « *Aspicis illustris lector quicunquelibellos / Si cupis artificum nomina nosse lege. / Aspera ridebis cognomina Teutona, forsitan / Mitiget ars musis [sic] inscia verba virum. / Conradus Sweynheim, Arnoldus Pannartzque magistri / Rome impresserunt talia multa simul / Petrus cum fratre Francisco Maximus ambo / Huic operi aptatam contribuere domum* » : Léon I, *Sermones*, Rome, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, 1470, fol. 133r [ISTC, n° il00129000].

désamorcer, instaurant entre l'éditeur italien et le lecteur une connivence au détriment des typographes étrangers ? Certes, le contexte romain ne prête pas à la germanophilie. Malgré une communauté allemande nombreuse et des confréries reconnues par les autorités, il existe un certain climat anti-allemand, dû au contexte politique. Dans la péninsule de façon générale, la « fureur teutonique » est un *topos* de la littérature, renforcé par un certain nombre de satires politiques<sup>27</sup>. Cependant, le dernier colophon que nous avons cité est un cas extrême et, bien qu'il soit reproduit à de nombreuses reprises dans les éditions de ces imprimeurs, il ne semble pas complètement représentatif du monde des livres romain : les colophons des autres typographes allemands de la ville sont plus sobres ; Ulrich Han quant à lui se met volontiers en scène par un jeu de mots autour de son nom<sup>28</sup>.

Quel que soit le regard que l'on porte sur eux, ces imprimeurs restent étrangers, soit parce qu'on les assigne à ce rôle, soit parce qu'ils revendiquent eux-mêmes leurs origines comme un titre de gloire. Certains vont ainsi se servir de cette raison pour en faire au contraire un repoussoir. En effet, la présence même des imprimeurs allemands dans les villes étrangères a parfois été remise en cause dès le départ : l'argument utilisé était notamment leur origine étrangère dans un contexte économique tendu. L'imprimerie allemande est alors érigée en contre-modèle étranger. C'est en particulier le cas à Gênes, où les copistes adressent une supplique au vice-gouverneur et au conseil des Anciens un peu avant le 12 mai 1472 pour dénoncer les dommages que leur causent les imprimeurs et demander leur interdiction dans la ville : ils leur reprochent notamment d'exercer leur activité dont la cité ne tire pas de bénéfice sans être soumis aux taxes locales, et de quitter la ville dès qu'ils ont pu gagner de l'argent<sup>29</sup>. Les copistes génois expliquent que, contrairement à ce que les imprimeurs de Venise prétendaient, ces étrangers prennent de l'Italie au lieu de lui apporter un bénéfice, puisque :

si l'art d'écrire existe depuis toujours, ce n'est pas le cas pour l'art d'imprimer qui vient seulement d'être inventé et qui est entre les mains des Allemands qui emportent l'argent hors d'Italie sans aucune utilité publique<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> P. AMELUNG, *Das Bild des Deutschen...*, *op. cit.*, p. 73-85.

<sup>28</sup> « *Anser Tarpeii custos iovis, unde quod alis / Constrepere Gallus decedit, ultor adest / Uldaricus Gallus, ne quem poscantur in usum / Edocuit pennis nil opus esse tuis. / Imprimi ille die quantum non scribitur anno. Ingenio haud nocens omnia vincit homo* » : CICÉRON, *Orationes Philippicae*, Rome, Ulrich Han, 1470, fol. 111v [ISTC, n° ic00554000].

<sup>29</sup> « *prout solent facere in aliis locis in quibus iam fuerunt et ex eis recesserunt* » : cité dans Geo PISTARINO, *Bartolomeo Lupoto e l'arte libraria a Genova nel Quattrocento*, Gênes, di Stefano, 1961, p. xxiv.

<sup>30</sup> « *Nam ars bene scribendi semper fuit, ista vero imprimendi non semper, sed per intervalla inventa, et que est in manibus Alamannorum, qui pecunias ex Italia exportant sine nulla utilitate publica* » : cité dans *Ibid.*, p. xxv.

À Venise même, les réactions du copiste Filippo de Strata laissent penser que certains ont vu d'un très mauvais œil l'installation de ces Allemands qui leur font directement concurrence. Bien sûr, de Strata s'en défend et ne critique pas « par envie ou malveillance », mais parce que les œuvres publiées sont incorrectes, en raison de l'« ignorance de toute bonne grammaire et de toute vraie construction (car [les imprimeurs] sont pour la plupart des ultramontains vagabonds,...)<sup>31</sup> ». Cette critique acerbe, qui n'est pas datée, remonte sans doute aux premières années de l'imprimerie. En tant que copiste, son nom se récrie face à cette invention qui « prostitue » les textes<sup>32</sup> ; il dénonce ces étrangers qui viennent prendre le travail des honnêtes copistes installés à Venise. Étrangers, les imprimeurs le sont autant par leur instabilité (« *vaganti* ») que par leur origine (« *ultramontani* »)<sup>33</sup>. L'imprimeur allemand dans ces discours est plutôt érigé en contre-modèle face aux copistes italiens, lettrés et connaisseurs des textes qu'ils reproduisent, œuvrant pour le bien commun et stabilisés dans la ville.

Sans aller jusqu'aux récriminations d'un copiste aigri, il est clair que le modèle de l'imprimeur allemand, que certains acteurs avaient cherché à faire valoir et à rendre visible par les livres qu'ils imprimaient, n'a pas pris. Des contextes spécifiques avaient permis de l'affirmer, mais il se heurtait à la germanophobie latente, à l'accusation d'extranéité, à l'altérité linguistique qui peut poser problème quand il s'agit d'éditer des textes en vernaculaire. Le modèle se heurtait surtout au développement même de l'imprimerie, dont la technique est de plus en plus apprise par des artisans d'origines diverses, en particulier des ouvriers et techniciens locaux. Les Allemands perdent rapidement le monopole de la technique et donc un de leurs titres de gloire. Les années passant, la filiation avec Gutenberg s'estompe également et il devient plus difficile de se référer à ce grand précurseur pour justifier le caractère germanique de l'imprimerie.

---

<sup>31</sup> « *Questo non dico (dio me sia giudice) per invidia, o malivolentia, che habia ad li torculari intinti in caligine, et ignorantia de ogni bona grammaticha et vera sententia del parlare (come la maggior parte ultramontani vaganti, et assai tempo stati per famegli per case)* » : Venise, Biblioteca Marciana, Mss. italiani, II, 133, n° 4846, fol. 1v.

<sup>32</sup> Dans un autre texte, celui-ci dit d'ailleurs « *Est virgo hec penna, meretrix que est stampificata* » : Venise, Biblioteca Marciana, Mss. Italiani, cl. I, cod. 72, n° 5054, fol. 2r.

<sup>33</sup> Sur Filippo de Strata et le débat contre l'imprimerie, voir Lorenzo DELL'OSO, « Un domenicano contro la stampa. Nuove acquisizioni al corpus di Filippo da Strada », *Tipofilologia. Rivista internazionale di studi filologici e linguistici sui testi a stampa*, vol. 7, 2014, p. 69-102 et Franco PIERNO (éd.), *Stampa meretrix. Scritti quattrocenteschi contro la stampa*, Venise, Marsilio, 2012. Le débat pour ou contre l'imprimerie est brillamment retracé dans Martin LOWRY, *Le Monde d'Alde Manuce. Imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, Évreux, Éditions du Cercle de la Librairie, 1989, p. 15-38.

## Un modèle aveugle à l'origine ?

Un autre modèle a-t-il remplacé celui proposé par les premiers imprimeurs allemands à Venise ? Il semble que l'un des grands changements du XVI<sup>e</sup> siècle est la construction d'un discours d'une certaine élite de libraires, d'imprimeurs, d'éditeurs et de lettrés, qu'on retrouve sous des formes proches dans différents centres européens. Un modèle se dégage de ces textes d'universitaires et d'humanistes : celui du libraire-éditeur international, ami de la République des lettres, faisant partie lui-même d'une « République des libraires<sup>34</sup> » correspondant entre les grandes places du commerce du livre. Les échanges épistolaires d'humanistes et d'imprimeurs en Italie, mais aussi en Allemagne<sup>35</sup>, les préfaces des imprimeurs parisiens comme celles des Estienne, vont dans ce sens. Ce modèle ne se trouve que peu dans les colophons, devenus bien plus succincts et factuels depuis les premières années de l'imprimerie européenne. Mais les lettrés ont pris le relais, et ce nouveau modèle pourrait bien être une co-production cette fois des savants liés aux presses et des imprimeurs, éditeurs et libraires.

Une étude à l'échelle de l'Europe reste encore à faire, mais le cas vénitien offre un bon observatoire de cette co-production. Dans la lagune, les discours autour du monde de l'imprimerie sont dominés par un modèle : celui de l'imprimeur humaniste Alde Manuce, et dans une moindre mesure de Nicolas Jenson, vu comme son précurseur. Ces deux imprimeurs sont célébrés par des Italiens mais pas seulement. Parmi les textes les plus fameux, on peut bien sûr citer le commentaire d'Érasme sur l'adage « *Festina lente* ». Celui-ci écrit un véritable panégyrique de l'entreprise d'Alde, par opposition aux nombreux « imprimeurs de bas étage [qui] abusent du renom [de Venise] » :

Je pense tout particulièrement à ceux qui méprisent ce qui est barbare et grossier et qui aspirent à une érudition vraie et antique, pour la restauration de laquelle [Alde Manuce] semble né, fait et modelé par le destin même. Il brûle d'une telle dévotion qui ne vise que ce but, il travaille avec un zèle si infatigable, il n'est aucune tâche qu'il ne refuse pour restaurer notre bagage littéraire intégralement, sans que le texte en soit altéré ou corrompu, à l'usage des gens de bien<sup>36</sup>.

L'auteur Girolamo de Bologne (1454-1517) cherche quant à lui une continuité entre Alde Manuce et Nicolas Jenson, les seuls à sauver l'imprimerie vénitienne de la « barbarie » et de la décadence :

---

<sup>34</sup> Frédéric BARBIER, « De la république des auteurs à la République des libraires : statut de l'auteur, fonctions et pratiques de la librairie en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Idem* et Sabine JURATIC (dir.), *L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Langres, Klincksieck, 1996.

<sup>35</sup> Voir par exemple la correspondance des imprimeurs bâlois comme les Amerbach, ou la correspondance d'Érasme avec ses imprimeurs.

<sup>36</sup> ÉRASME, *Adages*, Paris, Les Belles Lettres, 2011, vol. 2, Adage 1001, « Hâte-toi lentement ».

Le Français Jenson est depuis peu célébré chez les Vénitiens, [...] il aura écrit de doctes livres par le bronze de Minerve. La barbarie a envahi après lui l'art honnête [...] Alde, remarquable élève des Muses et de Phébus, délivre nos siècles de la marque infâme<sup>37</sup>.

Les imprimeurs élaborent leur propre mythe, Alde Manuce imprimant les *Adages* d'Érasme en 1508. Son usage du paratexte, des lettres dédicatoires et de la marque d'imprimeur contribue à construire une véritable stratégie publicitaire<sup>38</sup>. La mise en scène de ses relations avec les lettrés vise à construire son autorité et sa centralité dans la communauté imaginaire de la République des lettres, comme l'a bien montré Rosa Salzberg<sup>39</sup>. Le mythe d'un âge d'or vénitien continue à se développer dans les décennies suivantes. Les fils d'Alde Manuce utilisent la marque, le nom et le portrait même de leur père pour poursuivre son entreprise éditoriale<sup>40</sup>. Encore au XVII<sup>e</sup> siècle, Giovanni Battista Marino écrit à l'éditeur Giovanni Battista Ciotti dans des termes très proches de ceux d'Érasme plus d'un siècle auparavant :

Bénis soient Manuce, Giolito et Valgrisi, dont la mémoire survivra, à jamais honorée dans l'imprimerie italienne. Aujourd'hui, l'imprimerie est réduite à un simple commerce, et parmi les libraires, il y a tant d'avidité pour le gain, qu'ils le mettent avant même leur propre réputation et celle de l'auteur<sup>41</sup>.

Le modèle qui est proposé dans ces textes est un modèle *anational* dans le sens où l'origine n'est jamais un critère, qu'il soit positif ou négatif. On retrouve des textes présentant les mêmes échos à Paris, Bâle ou aux Pays-Bas<sup>42</sup>, au moment où de grands réseaux libraires à l'échelle de l'Europe voient le jour,

---

<sup>37</sup> « *Gallum apud Venetos dudum celebratur Jenson / Propter opes tantum lingua latina tuas / Doctorum studiis quod suffragantibus usus / Palladio doctos scripserit aere libros / Barbaries artem posthunc investit honestam [...] Aldus Pieridum, Phoebique insigne alumnus / Vindicat infami saecula nostra nota* » : Venise, Museo Correr, Mss. Cicogna n° 949, fol. 16r, cité dans Martin LOWRY, *Nicholas Jenson and the Rise of Venetian Publishing in Renaissance Europe*, Oxford, Blackwell, 1991, p. 207.

<sup>38</sup> Martin LOWRY, « The Manutius Publicity Campaign », dans David ZIEDBERG (dir.), *Aldus Manutius and Renaissance Culture*, Florence, Olschki, 1998, p. 31-46.

<sup>39</sup> Rosa SALZBERG, « Masculine Republics : Establishing Authority in the Early Modern Venetian Printshop », dans Susan BROOMHALL et Jacqueline VAN GENT (dir.), *Governing Masculinities in the Early Modern Period*, Farnham/Burlington, Ashgate, 2011, p. 47-64.

<sup>40</sup> Voir par exemple ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Paul Manuce, Venise, 1576.

<sup>41</sup> « *Benedetto il Manuzio, il Giolito e l'Valgrisi, la cui memoria vivrà sempre onorata tra le stampe italiane. Oggi la stampa è ridotta a semplice mercatura, et ne' librai è tanta l'avidità del guadagno che pospongono all'interesse la propria reputazione et quella dell'autore* » : cité dans Angela Nuovo, *The Book Trade in the Italian Renaissance*, Leiden/Boston, Brill, 2013, p. 420.

<sup>42</sup> Voir les travaux concernant les Estienne, Thierry Martens, Johann Amerbach ou encore Johann Froben. Nous nous permettons de renvoyer à la discussion de ce thème dans le dernier chapitre de Catherine KIKUCHI, *La Venise des livres*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.

faisant circuler les acteurs du livre à travers les grandes places du livre<sup>43</sup>. En ce sens, on pourrait également avancer qu'il s'agit d'un modèle transnational, qui dépasse les frontières politiques et linguistiques, à l'image de la République des lettres humaniste qui s'en fait largement le héraut. Le modèle que les discours proposent est celui d'un imprimeur attentif aux auteurs, attentif à la correction des textes et à la diffusion des belles lettres, peu importe son origine ou son lieu d'activité<sup>44</sup>. Cette représentation, quelque peu irénique, gomme non seulement les origines géographiques, mais également les rapports de forces économiques et sociaux au sein d'un monde du livre particulièrement concurrentiel. Ce discours produit par une élite dans le milieu du livre européen doit cependant être confronté aux pratiques des acteurs, qui influencent largement les modèles dont ils se réclament.

### Représentation et position dans l'imprimerie locale

La pratique concrète et les enjeux locaux de pouvoir au sein d'un marché très concurrentiel expliquent aussi en partie le fait que les contemporains italiens soient si réticents à reconnaître le rôle de modèles étrangers dans la naissance et les premiers développements de l'imprimerie sur leurs terres. Par exemple, l'un des premiers témoignages de l'arrivée de l'imprimerie en Italie, la *Vie de Paul II* de Gaspar de Vérone, rédigé sans doute vers 1468, en attribue le mérite non pas aux imprimeurs eux-mêmes mais au pape pour avoir fait venir cette « invention de grand talent <sup>45</sup> ». Johann Numeister à Foligno ou Sweynheim et Pannartz à Subiaco et à Rome ont été appelés et financés par des commanditaires italiens, de riches familles locales comme les Massimi, ou des autorités ecclésiastiques. Ils n'étaient donc pas en position de produire un discours les valorisant. À l'inverse, les imprimeurs vénitiens Johann et Vindelinius de Spire sont maîtres d'eux-mêmes et de leur atelier ; ils ont donc la mainmise sur les textes qu'ils impriment et notamment sur leur auto-représentation dans les colophons. Ulrich Han semble être arrivé à Rome par

---

<sup>43</sup> Voir en particulier les travaux d'Angela Nuovo sur les Gioliti et sur le commerce du livre européen : Angela NUOVO et Cristian COPPENS, *I Gioliti e la stampa nell'Italia del XVI secolo*, Genève, Droz, 2005 ; Angela NUOVO, *Alessandro Paganino : 1509-1538*, Padoue, Antenore, 1990.

<sup>44</sup> Il y aurait beaucoup à dire sur cette application au monde du livre d'un modèle en partie issu du monde des lettres. En dehors de la question de l'origine, une tension fondamentale du modèle de l'imprimeur ou du libraire à cette époque réside entre les arts mécaniques et les lettres. Voir à ce sujet R. SALZBERG, « Masculine republics... », *op. cit.*

<sup>45</sup> « *Hac tempestate sanctissima [le pontificat de Paul II] Romam quidam iuvenes accesserunt, et ii quidem Teutonici, qui Lactantium Firmianum de hominis opificio, de Dei ira, necnon contra Gentiles mense uno formaverunt, et ducentos huiusmodi libros quoque mense efficiebant. Quorum artificium narratu perdifficile foret, sed plurimi omne ipsum cognoverunt, quae fuit magni ingenii inventio. Sed et Augustinum de Dei civitate itidem finxerunt, nec non de Oratore ad Quintum fratrem et Ciceronis epistolas et vili venum dederunt precio ; sicque alios codices sunt formaturi* » : Gaspare DA VERONA et Michele CANENSI, « Le vite di Paolo II di Gaspare da Verona e Michele Canensi », dans Giuseppe ZIPPEL (éd.) *Rerum Italicarum Scriptores*, t. 3.16, Castello/Bologne, Lapi/Zanichelli, 1914, p. 58-59.

ses propres moyens, ce qui expliquerait la différence de représentation par rapport à ses confrères<sup>46</sup>. Enfin, à Paris, les artisans ont été appelés par Johann Heynlin, un Allemand en position d'autorité ; la représentation de l'Allemagne aura donc tendance à être également laudative.

Les circonstances du développement de l'industrie dans ces différentes places entraînent la dépossession économique des Allemands dans ce nouveau milieu, et donc la perte de vitesse d'un modèle allemand, remplacé par un modèle *anational*, mais en réalité favorisant certaines catégories d'individus. À Venise, des compagnies dirigées par des Allemands dominent largement le marché jusqu'en 1480, année durant laquelle plusieurs membres importants de ces sociétés décèdent. S'amorce alors une évolution qui, jusqu'aux années 1530, voit l'affirmation de grandes familles italiennes contrôlant le milieu du livre. À mesure que l'imprimerie s'enracine dans le tissu économique et social local italien, les chefs d'ateliers et les investisseurs du monde du livre vénitien sont très majoritairement italiens, les acteurs du livre non-italiens ayant les plus grandes difficultés à briser le plafond de verre qui les empêche d'arriver à l'indépendance économique<sup>47</sup>. Les grandes compagnies libraires, les Scotto, Sessa, Giolito, Giunta ou Gabiano, sont toutes des compagnies italiennes et déploient leurs réseaux à l'aide de filiales en Europe et jouant également de leurs ancrages italiens propres, en dehors de Venise<sup>48</sup>. Enfin, une étude des privilèges accordés par les autorités vénitiennes montre également que les imprimeurs italiens ont beaucoup plus de chances de se voir accorder plusieurs monopoles durant leur activité. La procédure de demande de privilège tend à privilégier ceux qui sont familiers avec les arcanes administratifs de la République, et avec sa langue. Les instances vénitiennes ne légifèrent pas pour interdire l'activité à quiconque mais une politique tacite tend à favoriser les Italiens sur les autres<sup>49</sup>.

Alors certes, le modèle du parfait imprimeur ou éditeur, qui émerge au tournant du XV<sup>e</sup> siècle et se développe par la suite, semble indifférent à l'origine italienne, allemande, française, grecque ou même juive des individus. L'imprimerie vénitienne montre que la réalité est beaucoup plus regardante. N'aurait-on pas remplacé le modèle allemand des premières années par un

---

<sup>46</sup> Anna MODIGLIANI, *Tipografi a Roma prima della stampa. Due società per fare libri con le forme (1466-1470)*, Rome, Romanèl Rinascimento, 1989 ; Anna MODIGLIANI, « Tipografi a Roma (1467-1477) », dans Massimo MIGLIO et Orietta ROSSINI (dir.), *Gutenberg e Roma : le origini della stampa nella città dei papi (1467-1477)*, Naples, Electa, 1997, p. 41-48.

<sup>47</sup> Sans pouvoir développer ces aspects ici, nous nous permettons de renvoyer à C. KIKUCHI, *La Venise des livres...*, *op. cit.*

<sup>48</sup> Voir en particulier Angela NUOVO, « Da Trino a Venezia a Lione. Le imprese librerie dei mercanti trinesi », dans Magda BALBONI (dir.), *Trino e l'arte tipografica nel XVI secolo : dal marchesato del Monferrato all'Europa al mondo*, Novare, Studi storici, 2014, p. 137-146 ; A. NUOVO et C. COPPENS, *I Giolito e la stampa...*, *op. cit.* ; Angela NUOVO, *The Book Trade in the Italian Renaissance*, Leiden/Boston, Brill, 2013.

<sup>49</sup> C. KIKUCHI, *La Venise des livres...*, *op. cit.*

modèle italien, sans l'afficher ? Le modèle ainsi promu sert les intérêts de l'élite libraire, qui se déploie à un niveau international et bénéficie ainsi du soutien des intellectuels travaillant pour eux. L'idéologie humaniste, partagée par les classes dirigeantes vénitiennes, aurait gommé dans les discours les aspects exclusifs de ce nouveau modèle, qui se traduit pourtant par une reprise en main italienne très nette. On a dans tous les cas une dissociation entre le modèle normatif promu dans certains discours et la pratique des presses vénitiennes, où les Italiens sont plus à même de s'insérer dans les réseaux institutionnels et commerciaux. La comparaison avec d'autres terrains pour observer l'adéquation ou au contraire la dichotomie entre les discours savants ou des libraires eux-mêmes et la réalité, doit encore être réalisée<sup>50</sup>.

L'imprimerie a bien été perçue par certains acteurs comme un véritable transfert technique étranger, dans une logique d'échanges, de rivalité et d'émulation entre Italie et Allemagne. Ce modèle étranger de l'imprimeur allemand n'a pu être promu que dans les cas où les typographes germaniques étaient eux-mêmes aux commandes de leurs ateliers, et non sous la tutelle de patrons italiens, sans compter les rejets de ce modèle étranger sur fond de germanophobie et de tensions économiques. Rapidement, la filiation germanique s'estompe pour être remplacée par un modèle sans référence à l'origine, en accord avec les principes professés par certains grands humanistes, mais qui cache pourtant des réalités locales moins ouvertes aux étrangers qu'il n'y paraît. Est-ce une manière pour l'élite intellectuelle et marchande italienne de reprendre la main sur l'industrie qui a prouvé depuis son intérêt culturel et surtout commercial ? Derrière ces enjeux symboliques, pour les de Spire à Venise, les Massimi à Rome ou les Gioliti en Italie du Nord, il y a aussi et avant tout des enjeux économiques. Les grands libraires italiens, et plus largement les grands libraires internationaux européens, ont tout intérêt à promouvoir une image ouverte en miroir de la République des lettres, tout en cherchant à assurer leur domination locale. La question du modèle allemand dans l'imprimerie européenne révèle ainsi les tensions qui traversent ce nouveau milieu : des tensions entre l'origine étrangère de la technique, vite oubliée, la nécessité d'un solide ancrage local et la nécessité tout aussi forte d'une diffusion via le commerce international ; des tensions entre acteurs techniques dépendants et investisseurs finançant les éditions. La domination économique finit par recouper la domination symbolique de ceux qui sont en mesure de produire un discours normatif sur leur propre pratique. Avec la naissance du marché du livre imprimé, les presses de Gutenberg sont désormais bien loin.

---

<sup>50</sup> Il s'agit d'un champ de recherche en cours, qui donnera lieu à un colloque en mai 2019 à l'École française de Rome, « Le monde économique et social de l'imprimerie en Italie et en Europe. Un espace transnational et européen du livre ? », organisé par Catherine Kikuchi et Andrea Ottone.

« DISCURSO[S] EN RAZON DE LA COMPAÑIA QUE TIENEN LOS  
REBELDES DE OLANDA »

LES PROJETS ESPAGNOLS DE REFORMES ECONOMIQUES EN ASIE AU  
XVII<sup>e</sup> SIECLE A L'AUNE DU MODELE DE LA VOC

Jean-Noël SANCHEZ

Si l'homme n'a pas le pouvoir  
de modeler le monde à sa convenance,  
il a du moins celui de tailler des verres  
qui lui permettent de le faire apparaître  
à peu près comme il veut.

Georg Christoph Lichtenberg

En termes d'expansion coloniale européenne ultramarine, le XVI<sup>e</sup> siècle est assurément celui des Ibériques, à partir de projets et de méthodes au demeurant très différents entre eux voire, notamment en ce qui concerne le déploiement lusitain, très différents d'une région à l'autre. Cependant, dès le début du siècle en ce qui concerne les intrusions françaises au Brésil, dans sa seconde moitié pour ce qui est des incursions anglaises, ce monopole du premier arrivant, vainement sanctionné par la bulle papale *Inter Cetera* de 1493, est rapidement remis en cause. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les entreprises septentrionales entrent ainsi de plein fouet et de toutes parts dans les espaces espagnol et portugais. Certainement davantage que l'Angleterre, dont la grande heure n'a pas encore sonné, ce sont les Néerlandais des futurs Pays-Bas qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, donnent le ton en matière d'expansion coloniale. À partir d'un modèle spécifique, la compagnie commerciale telle qu'elle se structure avec la Vereenigde Oostindische Compagnie, ou VOC, le commerce de produits asiatiques contribuera ainsi en bonne part à la fortune d'Amsterdam. Dès lors, si on se propose d'observer une première et substantielle confrontation des modèles coloniaux du XVI<sup>e</sup> siècle avec ceux qui voient le jour au XVII<sup>e</sup> siècle afin de saisir dans quelle mesure ces derniers ont pu exercer un pouvoir d'attraction sur les premiers, c'est sans doute en Asie qu'on doit en chercher la

manifestation la plus explicite. Or, dans ce vaste cadre qui s'étend d'Ormuz à Nagasaki, un petit chapelet d'îles fournit un cadre d'observation particulièrement privilégié : les Moluques.

Ternate et Tidore, situées dans l'est de l'Insulinde, aux portes de la Mélanésie, se disputent le pouvoir sur un archipel<sup>1</sup> ayant l'insigne privilège d'être jusqu'à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle le seul endroit au monde où pousse le clou de girofle<sup>2</sup>, épice des plus rares et chères, de celles que Christophe Colomb se propose d'atteindre à leur source par l'ouest. Érigés en sultanats dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, les deux potentats sont étroitement connectés au réseau des cités portuaires malaises, Malacca, Aceh et, au-delà, avec les relais de cette longue route des épices qui mènent la girofle jusqu'à Alexandrie et Beyrouth, où, à la fin du Moyen Âge, les Vénitiens acquièrent l'odorante denrée afin d'approvisionner le marché européen. C'est précisément cette redistribution méditerranéenne que viennent contrecarrer les Portugais avec leur route Atlantique. Depuis Malacca, conquise en 1511, ceux-ci atteignent un an plus tard les îles du girofler où ils établissent une relation privilégiée avec le sultan de Ternate, qui voit dans cette alliance l'opportunité de s'imposer sur son rival tidorais. En dépit du traité de Tordesillas de 1494 qui réserve en théorie l'expansion en Asie aux seuls sujets du souverain lusitain, le renégat Ferdinand de Magellan tente de les rallier pour le compte de Charles Quint en 1519. À l'issue de la traversée des immensités encore inconnues de l'Océan Pacifique, son décès brutal remet entre les mains d'Elcano le soin de parvenir jusqu'aux îles aux Épices, où le souverain de Tidore s'empresse de déclarer son allégeance à un aussi lointain qu'abstrait roi d'Espagne afin de rétablir l'équilibre des forces avec son voisin.

Malgré les véhémentes plaintes portugaises, deux autres voyages sont organisés, celui de García Jofre de Loaisa depuis la Péninsule en 1525, et celui d'Álvaro de Saavedra depuis le Mexique en 1527. Cependant, face à l'échec de ces expéditions qui atteignent les Moluques sans parvenir à en repartir par la route Pacifique (la seule possible en vertu du traité de Tordesillas, il est vrai peu respecté), Charles Quint va hypothéquer ses revendications sur les Moluques au bénéfice de son futur beau-père Jean III du Portugal par le traité de Saragosse de 1529, lequel recule encore vers l'ouest la ligne de démarcation des deux zones d'expansion. Ceci n'empêchera pas l'élaboration de divers projets au

---

<sup>1</sup> Les Moluques historiques, au sens strict, sont Ternate, Tidore, Motir, Makian et Bachan, situées au large de la grande île d'Halmahera. Cependant, les Occidentaux et ultérieurement la République d'Indonésie ont inclus sous l'appellation de Moluques cette dernière île, ainsi que, au Sud, la région d'Ambon, où les Flamands transplanteront le girofler, et les îles Banda, qui produisent la noix de muscade.

<sup>2</sup> C'est au bien-nommé Pierre Poivre qu'on doit son acclimatation en dehors de l'archipel, sur l'Île de France (Maurice).

<sup>3</sup> Adnan AMAL, *Maluku Utara Perjalanan Sejarah 1250-1800, Jilid I*, Kota Ternate, Universitas Khairun, 2002, p. 122-170.

début des années 1530<sup>4</sup> et le lancement d'une nouvelle expédition vers l'Asie en 1542, toujours sans succès. Ce n'est donc qu'en 1565 que les Espagnols s'installent aux Philippines, et ce n'est encore qu'une quarantaine d'années plus tard qu'enfin, en 1606, les forces de la Monarchie Catholique s'imposent pour un temps aux Moluques.

Mais, à cette date, les navires hollandais fréquentent déjà les mers insulindiennes, la VOC a déjà été fondée et s'est brièvement emparée des îles du clou de girofle l'année précédente. Bientôt, ses activités dans la région vont constituer un fulgurant succès et fournir de précieux dividendes à investir dans la guerre d'indépendance que mènent les Provinces Unies contre l'Espagne, en Asie comme en Europe.

On a donc là un cas de figure exceptionnel, dans un cadre géographique tout à la fois très restreint<sup>5</sup> et ultra-connecté, où se côtoient et se confrontent autochtones, Portugais, Espagnols et Néerlandais, et autant de circuits et méthodes commerciales. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les Moluques s'inscrivent déjà dans une longue histoire de projets et d'expectatives espagnoles, un récit que les Hollandais s'approprient à bouleverser en l'écrivant dans leur propre grammaire coloniale. C'est la place de la monarchie hispanique dans cette configuration, la prise de conscience des carences qui la desservent et la subséquente tentation d'imiter ce modèle néerlandais qui la place en position d'échec que nous allons ainsi étudier.

Dans une première partie, il conviendra de procéder à une contextualisation succincte du modèle économique qui se met en place aux Philippines, en présentant brièvement les autres structures ibériques qui constituent son contexte. Dans un second temps, on étudiera la présence espagnole aux Moluques face à celle de la VOC, afin de saisir la paradoxale configuration économique qu'elle implique. Dans une troisième partie, on examinera les différents projets proposés depuis la Péninsule et les Philippines en vue d'imiter le modèle néerlandais et les changements concrets qui ont pu ou non en découler sur place. Enfin, on s'attachera dans un épilogue à tirer des conclusions structurelles de l'échec espagnol mais aussi à le nuancer à la lumière des tendances tardives qui marquent la présence espagnole aux Moluques.

## **Le modèle économique philippin et son contexte**

À l'origine de l'aventure américaine, on trouve Christophe Colomb, un Génois formé à la navigation atlantique dans les jeunes comptoirs africains du Portugal, et Ferdinand II, souverain d'Aragon, un royaume intensément

---

<sup>4</sup> Jean-Noël SANCHEZ, « Un projet colonial des Fugger (1530-1531) », *Source(s)*, n° 7, 2015 (dossier « Réseaux, Clientèles et Associations dans les Espaces Hispaniques », dirigé par André GOUNOT et Jean-Noël SANCHEZ), p. 19-38.

<sup>5</sup> La superficie de Ternate, 111 km<sup>2</sup>, n'est guère supérieure à celle de la ville de Strasbourg.

impliqué dans le commerce méditerranéen au XIV<sup>e</sup> siècle. Il y a donc une perspective et un projet mercantiles, s'inscrivant tout particulièrement dans la tradition des comptoirs commerciaux méditerranéens, qui président à la naissance du Nouveau Monde<sup>6</sup>. Plus tard, l'expédition de Magellan, en partie financée par les banquiers augsbourgeois Fugger, rend bien compte de l'existence de projets étatiques de nature fondamentalement mercantile. Cependant, c'est à la Castille d'Isabelle la Catholique, qui vient de reconquérir Grenade, entend propager la foi et administrer les hommes, que vont échoir la possession et la prise en charge de l'Amérique, puis à Charles I<sup>er</sup> d'Espagne, qui devient l'empereur Charles Quint l'année même du lancement de la conquête du Mexique et de l'épopée magellanique. De fait, on assiste à un désengagement progressif de l'État vis-à-vis de l'investissement commercial proprement dit<sup>7</sup>, et si la création en 1503 de la *Casa de Contratación* semble s'inspirer du système portugais de la *Casa da Índia*<sup>8</sup>, au sein de laquelle le commerce se fait pour le compte et au nom du roi, l'Espagne, comme le souligne fort bien Pierre Chaunu<sup>9</sup>, recule devant le modèle du « roi marchand ». La *Casa* va ainsi basculer pour devenir rapidement l'interface des intérêts de la communauté marchande de Séville, le seul port autorisé à commercer avec le Nouveau Monde<sup>10</sup>, et derrière elle, des réseaux de marchands étrangers, en particulier génois, une évolution encore accentuée par la création en 1543 du *Consulado de cargadores* de Séville, chargé de défendre les intérêts des négociants et armateurs<sup>11</sup>.

L'État va certes organiser les flottes, gérer les flux de passagers, prélever le *quinto real* (20% automatiquement prélevés sur les ressources des Indes), les impôts portuaires (*almojarifazgo*) et la taxe de l'*alcabala* par le biais de la *Casa*, mais son domaine sera surtout la gestion politique, administrative et militaire de l'Amérique via le Conseil des Indes, qui fonctionne de façon autonome à partir de 1524. On a donc là une approche qu'on pourrait qualifier d'impériale de l'économie coloniale, au sens où c'est fondamentalement par la ponction de revenus fiscaux que l'État participe à celle-ci, mais aussi, plus profondément,

---

<sup>6</sup> Mario HERNÁNDEZ SÁNCHEZ-BARBA, *Historia de América*, t. 2, *América Europea 1*, Madrid, Alambra Universidad, 1988 (1<sup>ère</sup> éd. 1981), p. 21-27.

<sup>7</sup> Antonio Miguel BERNAL, *España, proyecto inacabado. Costes/beneficios del Imperio*, Madrid, Marcial Pons Historia-Fundación Carolina, 2005, p. 200-206.

<sup>8</sup> La *Casa da Guiné* est créée en 1455 à Lagos, puis transférée à Lisbonne en 1463. Elle devient *Casa da Guiné e Mina* en 1482, puis *Casa da Índia e da Guiné* en 1499, pour devenir simplement la *Casa da Índia* en 1503.

<sup>9</sup> Pierre CHAUNU, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Nouvelle Cléo »), 1969, p. 229.

<sup>10</sup> Le voyage de Loaisa vers les Îles aux Épices en 1525 s'inscrit dans le cadre d'un projet visant à faire de La Corogne le siège d'une future *Casa de la Especies* capable de contrebalancer le pouvoir de Séville. Mais l'échec de l'expédition mettra fin à cette tentative de pluralisation du commerce colonial espagnol.

<sup>11</sup> Henry KAMEN, *Imperio, La forja de España como potencia mundial*, Madrid, Santillana, 2004, p. 455-472.

parce que les bénéfiques économiques extraits de cet espace colonial ont en premier lieu pour vocation de financer les priorités politiques européennes de l'Espagne<sup>12</sup>. De ce point de vue, le système économique-colonial espagnol a d'ailleurs été indéniablement efficace puisque, avec des investissements et des risques essentiellement assumés par des particuliers, l'État castillan a pu très grassement financer les guerres de l'Empire carolin puis de la Monarchie Catholique des Philippe, de même qu'une gigantesque infrastructure coloniale. Mais, par contrecoup, il aura très peu de prise sur le commerce des Indes, ce qui contribuera à la fuite massive des métaux précieux américains vers les autres pays européens, laquelle s'articulera avec une inflation galopante, la fameuse « révolution des prix », dont l'épicentre sera Séville<sup>13</sup>.

Les Portugais, quant à eux, atteignent l'Inde, à Calicut, en 1498 et, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, parviennent à détourner vers les cales des caraques de Manuel I<sup>er</sup> une conséquente portion des épices précédemment acheminées en direction de la Méditerranée. Mais c'est au second vice-roi Afonso de Albuquerque qu'on doit la véritable construction de l'*Estado da Índia*, avec la prise de Goa en 1510, celle de Malacca en 1511, puis d'Ormuz, la porte du golfe Persique, en 1514. Un réseau de places fortifiées marquant l'autorité du roi du Portugal en Asie est ainsi créé, en même temps que le système des *carreiras*, les routes commerciales officielles où transitent les navires du roi marchand. Cependant, son successeur Lopo Soares de Albergaria verra davantage dans l'Inde portugaise un espace où la grande noblesse pourrait se tailler des fiefs commerciaux, participant ainsi d'une tendance précoce à une privatisation du système qui ne va pas se démentir, de sorte que le monde colonial officiel va se trouver rapidement débordé par les initiatives individuelles, licites ou non.

Malgré l'indéniable réussite de l'entreprise, qui fait pour un temps de Lisbonne, en binôme avec Anvers, le port de commerce d'une économie-monde<sup>14</sup>, on débat déjà au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle de la supposée décadence du système. Il en résulte deux réorientations antithétiques et nonobstant

---

<sup>12</sup> On notera cependant que, dans la mesure où nous sommes partisans d'une définition restrictive de la notion, à l'instar de celle proposée dans Jean TULARD (éd.), *Les empires occidentaux, de Rome à Berlin*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, nous éviterons d'employer l'expression d'« empire colonial » dans ce travail.

<sup>13</sup> Sur cette question fondamentale, il reste pertinent de citer quelques références classiques : Earl HAMILTON, *American Treasure and the Price Revolution in Spain, 1501-1650*, Harvard, Harvard University Press, 1934 ; Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, t. II, *Destins collectifs et mouvements d'ensemble*, Paris, Le Livre de Poche, 1990 (1<sup>ère</sup> éd. 1949), p. 137-230 ; Pierre VILAR, *Or et monnaie dans l'histoire : 1450-1920*, Paris, Flammarion, 1974, p. 49-235.

<sup>14</sup> Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, t. III, p. 114-129.

concomitantes<sup>15</sup>. D'une part, en effet, on assiste à un repositionnement vers la terre et la prise en charge effective de l'espace et de ses hommes, dans une logique que l'on pourrait qualifier de castillane, comme l'illustre fort bien la mise en place d'une administration centrale au Brésil à partir de 1549. D'autre part, l'*Estado da Índia* va dans le même temps prendre acte de la tendance à la privatisation des activités commerciales en généralisant, à côté des *carreiras* officielles, le système des *viagens*, des routes commerciales dont l'exploitation est concédée à des particuliers. À partir des années 1570, significativement afin de financer la funeste campagne de conquête du Maroc de Dom Sébastien, le « roi marchand » se transforme en « roi bailleur » puisque le commerce royal de la *carreira* est offert en concession à des investisseurs privés. Avec l'union des deux Couronnes ibériques, qui durera de 1580 à 1640, Philippe I<sup>er</sup> du Portugal va continuer cette pratique pour le négoce du poivre, notamment autour du consortium formé par l'augsbourgeois Konrad Rott et le milanais Giovanni Rovaesca, un système qui ne va pas donner les résultats escomptés et va voir diminuer l'arrivée des épices à Lisbonne, contribuant ainsi à renforcer le déclin du commerce d'État face aux florissantes affaires des grands marchands portugais, notamment d'origine judéo-converse. Par ailleurs, l'union ibérique va aussi ouvrir les portes des Indes espagnoles à ces derniers, qui vont voir dans Manille le point de jonction idéal des deux Indes sur lesquelles ils s'attacheront à superposer leur propre réseau d'affaires mondialisé<sup>16</sup>.

Entre 1519, date du départ de Magellan et de la création du Conseil des Indes, et 1565, lorsque commence l'implantation aux Philippines, l'expérience américaine a profondément modelé l'approche coloniale de l'Espagne, désormais relativement stabilisée en un certain nombre de pratiques et d'institutions. Au lendemain de leur illégale installation dans l'archipel, plusieurs visites portugaises leur intimant de quitter la place inciteront les Espagnols à se faire discrets et, conséquemment, à déporter provisoirement leur regard des Moluques. Dans un premier temps, étant donné le peu d'attrait mercantile des Philippines et la nécessité de mettre en place une route maritime régulière afin d'y pérenniser la présence espagnole, la Couronne va chercher à encourager le commerce : en 1574, deux ans après que la ligne Manille-Acapulco a été définitivement fixée, Madrid envoie ainsi une lettre au gouverneur Guido de Lavezaris lui demandant « qu'il favorise le commerce avec les Chinois qui vont là-bas [à Manille] »<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Sanjay SUBRAHMANYAM, *The Portuguese Empire in Asia, 1500-1700 : A Political and Economic History*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1999 (éd. française. 1<sup>ère</sup> édition Londres, Longman, 1993), p. 107-184.

<sup>16</sup> James BOYAJIAN, *Portuguese Trade in Asia under the Habsburgs, 1580-1640*, Londres, The John Hopkins University Press, 1993, p. 18-52 et 128-145.

<sup>17</sup> Archivo General de Indias, Séville (désormais AGI), Filipinas, 339, 1, fol. 44r-45r. Traduit par l'auteur, comme les citations et titres de textes traduits ci-dessous.

Il ne sera cependant pas longtemps nécessaire d'encourager ce trafic. Rapidement, tandis qu'on se prête à rêver à la cour de Philippe II d'une conquête militaire de la Chine, les alléchantes promesses de profit font leur œuvre. Les perspectives de vente des produits de l'Empire du milieu sur un marché américain que l'industrie minière a déjà doté d'un fort pouvoir acquisitif amènent les communautés marchandes de Nouvelle-Espagne et du Pérou à réaliser des envois massifs d'argent afin d'acquérir les précieuses soieries, porcelaines et autres chinoiseries disponibles sur le marché manillais<sup>18</sup>. De l'autre côté, c'est Macao avec son accès privilégié aux marchandises de l'Empire du Milieu vendues à Canton qui bouscule la jeune cité hispano-asiatique et cherche même à commercer directement avec le Mexique<sup>19</sup>. Ainsi, tandis que l'archipel philippin se transforme rapidement en colonie de type américain où l'on soumet, convertit et administre des *indios*, Manille devient rapidement le nouveau terrain de jeu du grand commerce privé des deux Indes ibériques.

Au début des années 1590 cependant, le mode de fonctionnement du circuit commercial du galion de Manille, sur lequel la *Casa de Contratación* n'a que peu de prise puisque c'est Acapulco et non Séville qui en constitue le point d'arrivée, n'a pas encore été véritablement formalisé. Un débat se met alors en place, au sein duquel le vice-roi de Nouvelle-Espagne Luis de Velasco fils défend la cession intégrale du trafic, c'est-à-dire le négoce mais aussi l'organisation des flottes, à l'initiative privée. Le Conseil des Indes semble s'incliner en faveur de cette option<sup>20</sup>, mais opte finalement pour une ligne maritime contrôlée par l'État et surtout, une activité commerciale particulièrement restreinte. C'est ainsi que le 11 janvier 1593, le Conseil des Indes prohibe les voyages commerciaux privés vers le Mexique, rénové l'interdiction du trafic entre les Philippines et le Pérou ou Panama, met son veto sur le commerce avec Macao, et restreint les relations maritimes entre le Pérou et la Nouvelle-Espagne pour éviter l'envoi d'argent péruvien vers les Philippines<sup>21</sup>. Dans le même temps, la valeur de la charge du galion de Manille à Acapulco est limitée à 250 000 pesos et à 500 000 pesos dans l'autre sens, une différence qui s'explique par le « secours » que doit envoyer la vice-royauté de Nouvelle-Espagne à une colonie qui s'avère dès cette époque-là déficitaire.

Madrid a certainement cherché ici à protéger la petite communauté des Espagnols installés aux Philippines, laquelle se plaint depuis le milieu des années 1580 de l'asphyxie causée par des capitaux américains qui s'imposent sur

---

<sup>18</sup> Le gouverneur Gonzalo Ronquillo ayant envoyé un navire de marchandises au Pérou en 1580, Madrid interdit ce trafic deux ans plus tard. Consulter AGI, Filipinas, 339, 1, fol. 210v-211r.

<sup>19</sup> Pour les relations commerciales entre Manille et Macao, consulter Benjamim VIDEIRA PIRES, *A viagem de comércio Macau-Manila nos séculos XVI a XIX*, Macao, Museu Marítimo de Macau, 1994 (1<sup>ère</sup> éd., Centro de Estudos Marítimos de Macau, 1987).

<sup>20</sup> L'exposition au Conseil des Indes des différentes options possibles se trouve dans AGI, Indiferente, 741, n° 266.

<sup>21</sup> AGI, Filipinas, 339, 2, fol. 69r-74v.

ses maigres ressources dans l'achat des produits chinois<sup>22</sup> ainsi que des projets macanais de commercer directement avec la Nouvelle-Espagne<sup>23</sup>. De même, le lobby sévillan a assurément pesé ici de tout son poids, inquiet qu'il est de la concurrence de la soie asiatique sur la production andalouse<sup>24</sup> et, plus généralement, de l'ouverture d'un circuit commercial concurrent. Cependant, étant donné l'envergure des profits possibles, ces prohibitions ne vont guère être respectées. Le trafic illégal Manille-Acapulco et Manille-Macao pourra ainsi atteindre des sommes vertigineuses, un chiffre d'affaire de plusieurs millions de pesos qui esquivent pour l'essentiel les droits de douane royaux et diminueront d'autant les arrivées d'argent dans la Péninsule<sup>25</sup>.

### L'Espagne et la voie sans issue des Moluques

À partir de 1522, les Portugais se sont installés fermement aux Moluques où ils se sont attachés à exercer une tutelle sur le sultanat ternatais à coups d'intrigues et de forfaitures<sup>26</sup>. Mais, de son côté, Ternate a tout autant utilisé la présence lusitaine pour asseoir sa prédominance sur la région. En 1570, après que le sultan Hairun a été assassiné par un soldat de Dom Sébastien, s'ouvre une guerre de siège qui se solde en 1575 par l'expulsion des Portugais. Ceux-ci se réfugient alors à Tidore, dont le sultan voit dans l'accueil de ses anciens ennemis un pis-aller face à la puissance acquise par son redoutable voisin. Sollicitée par le gouverneur portugais des Moluques dès l'annonce de l'union des deux Couronnes, Manille va alors lancer une série d'expéditions, en 1582, 1584 et 1585<sup>27</sup> dont aucune ne permet la reconquête de Ternate. Quoi qu'il en soit, les Îles aux Épices sont désormais de retour dans l'horizon espagnol. Dès 1583, les soldats reviennent avec quelques quantités de clous de girofle et les officiers des finances royales demandent comment réguler ce trafic<sup>28</sup>. En 1584, le facteur du roi aux Philippines<sup>29</sup> Juan Bautista Román fait part à Madrid de ses

---

<sup>22</sup> Voir le rapport élaboré par le conseil municipal de Manille en 1586, AGI, Filipinas, 27, n° 15.

<sup>23</sup> B. VIDEIRA PIRES, *A viagem de comércio...*, *op. cit.*, p. 9-12.

<sup>24</sup> Ernst SCHÄFER, *El Consejo Real y Supremo de las Indias*, t. II, Madrid, Marcial Pons Historia, 2003 (1<sup>ère</sup> éd. Séville, Estudios Hispanoamericanos de Sevilla, 1947), p. 298-301.

<sup>25</sup> Pour une étude récente et renouvelée de ce trafic, voir les travaux de Mariano BONALIAN, et par exemple « La historia económica del Pacífico en su larga duración. Una revisión a Las Filipinas y el Pacífico de los Ibéricos de Pierre Chaunu », *Illes i Imperis*, n° 19, 2017, p. 77-99.

<sup>26</sup> Leonard ANDAYA, *The World of Maluku*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1993, p. 114-150.

<sup>27</sup> AGI, Patronato, 46, n° 14 et Filipinas, 6, 5, n° 55 pour 1582 ; Patronato, 25, n° 24 pour 1584 ; Patronato, 46, n° 20 pour 1585.

<sup>28</sup> AGI, Filipinas, 29, n° 43.

<sup>29</sup> Le rôle du facteur royal est de vérifier l'état et l'approvisionnement des navires ainsi que la logistique des marchandises acheminées par et pour la Couronne, soit souvent des armes, des munitions, du matériel divers.

réflexions sur un éventuel commerce du clou<sup>30</sup>, « en supposant la pacification [le terme politiquement correct pour conquête] des Moluques ». Constatant que les Portugais n'ont jamais pu asseoir un véritable monopole, il affirme qu'il faudra en premier lieu interdire par la force l'accès au commerce du précieux girofle aux Malais et aux Javanais qui y prennent part. Surtout, il se montre partisan de l'ouverture d'un circuit acheminant les épices vers l'Espagne via les Indes Occidentales, ce qui permettrait, années 1580 obligent, de financer la campagne de conquête de la Chine. Cependant, il n'exclut pas l'alternative consistant à laisser ce même circuit américain aux mains des Lusitains afin de « consolider les Indes Occidentales avec les Orientales et conforter leur bonne volonté quant au service de Sa Majesté ». Mais la grande expédition de 1593 menée par le gouverneur des Philippines Gómez Pérez Dasmariñas ne va toujours pas ramener Ternate dans le giron des Ibériques puisqu'elle avorte avec l'assassinat de celui-ci.

C'est à ce moment-là que commence l'aventure coloniale batave en Asie. En 1594, Cornelis de Houtman et Jan Huyghen van Linschoten, qui avaient pu séjourner en Asie portugaise et en ramener de précieuses informations, fondent la « Compagnie du Lointain » (Compagnie van Verre). Dans un premier temps, les visites hollandaises des eaux insulindiennes n'inquiètent guère Madrid qui craint essentiellement les intrusions anglaises<sup>31</sup>. Mais les attaques flamandes à l'espagnole Manille et à la portugaise Ambon en 1600 vont précipiter les choses. Tandis qu'aux Pays-Bas, on en vient à l'idée que les entreprises jusqu'alors dispersées doivent être canalisées au sein d'une structure unique, le Conseil des Indes cherche à proposer une réponse adéquate à cette réplique excentrée du conflit européen. Une expédition luso-hispanique de quelque envergure est lancée en 1603, mais échoue, laissant ainsi à la VOC l'initiative des nouvelles hostilités avec la prise, en 1605, de Ternate et Tidore. Entre 1595 et 1602, date de création de la VOC, ce ne sont pas moins de 14 flottes, totalisant 65 navires, qui sont envoyées vers l'Asie<sup>32</sup>. Cette imposante marine marchande des Pays-Bas ne s'est pas faite en un jour et s'est construite d'abord dans l'intense activité commerciale batave en mer Baltique, avec la Péninsule Ibérique, puis, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en Méditerranée<sup>33</sup>. Et si on ne peut plus aujourd'hui cautionner l'explication classique selon laquelle le saut hollandais vers l'Insulinde aurait pour cause les embargos imposés par Philippe II sur le commerce entre le Portugal et les Pays-Bas, en revanche, il est certain que le sac d'Anvers par les troupes espagnoles en 1585 a largement contribué à faire affluer les capitaux

---

<sup>30</sup> AGI, Filipinas, 29, n° 38 et n° 46.

<sup>31</sup> Francis Drake visite les Moluques en 1579, tandis que Nicolas Cavendish attaque les arsenaux d'Arevalo, au centre de l'archipel philippin, en 1588, l'année où Philippe II lance sa désastreuse tentative d'invasion de l'Angleterre.

<sup>32</sup> Jonathan ISRAEL, *Dutch Primacy in World Trade, 1585-1740*, New York, Oxford University Press, 1989, p. 68.

<sup>33</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, *op. cit.*, t. II, p. 334-347.

vers Amsterdam et, par là même, facilité l'entreprise batave en Asie. Dès sa fondation, la VOC va jouir ainsi d'un formidable potentiel naval, mais aussi financier. Elle dispose d'un capital de départ de près de 6 500 000 florins. Chacune des six chambres représentant les provinces néerlandaises impliquées dans le projet doit, à hauteur de sa participation, délivrer des actions cotées en bourse. Cependant, contrairement à l'*East India Company* anglaise fondée en 1600, les investisseurs ne peuvent retirer leurs fonds quand bon leur semble. Dès lors, la VOC dispose d'une formidable stabilité financière, renforcée encore par la création, en 1609, de la banque centrale d'Amsterdam, qui se dotera du monopole sur les taux de change. La VOC jouit en conséquence d'un temps « long » pour parvenir à ses fins, en même temps économiques et politiques, puisque sa base financière et sa tête dirigeante, les fameux *Heeren XVII* ou 17 Messieurs, sont l'expression effective de l'existence des Provinces-Unies<sup>34</sup>. Entre commerce et lutte nationale, la puissance navale et militaire de la VOC jouera en même temps le rôle de moyen et de conséquence, puisqu'il s'agit de faire usage de la force pour s'imposer commercialement, mais aussi bien de constituer des bénéfices à investir dans la force armée, condition nécessaire à la victoire de la cause néerlandaise.

Le 26 mars 1606, une prodigieuse flotte hispanique composée de cinq galions et quatre galères, pour un total de 3 095 hommes, libère immédiatement Tidore. Le 10 avril, Ternate capitule. Mais ce succès ne saurait occulter le fait que les Espagnols ont clairement perdu l'initiative et se trouvent désormais soumis à un rythme qui leur est imposé. La victoire ne sera en outre que très provisoire. En effet, il n'y a eu aucune confrontation avec les forces de la VOC, dont la majeure partie mouille à ce moment-là dans la Grande Sonde en vue d'attaquer Malacca. Une fois la victoire assurée, l'armada rentre aux Philippines en ne laissant sur place que 600 soldats et surtout une force navale bien trop maigre<sup>35</sup> pour faire face au retour des Hollandais aux Moluques. Enfin, la posture diplomatique adoptée, consistant en l'affirmation de la souveraineté exclusive du Monarque Catholique sur les Îles aux Épices, et la déportation du sultan Saïd à Manille, vont précipiter Ternate dans le giron de la Compagnie, qui s'attachera à se présenter comme un allié sans prétentions hégémoniques engagé dans une même lutte contre la tyrannie espagnole. Ainsi, dès 1607, l'hégémonie espagnole sur l'archipel est en souffrance et, puisque la victoire sur les ondes salées de ses entrelacs est compromise, mais qu'il faut bien tenir tête,

---

<sup>34</sup> Michel MORINEAU, « La “substitution” aux Indes Orientales », dans Pierre LEON, *Histoire économique et sociale du monde*, t. 2, *Les hésitations de la croissance, 1580-1730*, Paris, Armand Colin, 1978, p. 164-168 ; J. ISRAEL, *Dutch Primacy...*, *op. cit.*, p. 67-79.

<sup>35</sup> Voir le compte-rendu de 1607 du maître de camp Juan de Esquivel, dans lequel il rend compte en 68 points de sa « si stérile année » passée aux Moluques, *AGI, Filipinas*, 20, 1, n° 2.

on se retranche dans une laborieuse course terrestre à la construction de présides<sup>36</sup>.

Ce faisant, qu'en est-il donc des mirifiques profits promis par le commerce du clou de girofle ? Dès 1606, on s'intéresse aux méthodes mercantiles de la VOC, comme en témoigne la liste de questions à poser aux Hollandais capturés, laquelle, à côté des items d'ordre militaire ou stratégique, comporte des questions sur les moyens et méthodes commerciales de l'ennemi<sup>37</sup>. Plus généralement, au lendemain de la « conquête », on se remet, aux Philippines, à penser au commerce du clou de girofle. C'est en particulier le cas du procureur général, le porte-parole de la ville de Manille, Hernando de los Ríos Coronel<sup>38</sup>, qui rédige en 1607 un *Mémoire sur la négociation du clou*<sup>39</sup>, lequel anticipe de quelques mois la demande d'information du Conseil des Indes au gouverneur des Philippines et au vice-roi de Nouvelle-Espagne sur la façon de mettre en place le commerce du girofle de Ternate<sup>40</sup>. Cependant, pour Ríos Coronel, l'enjeu se limite à décider qui, des Portugais ou des Espagnols, doit prendre en charge ce commerce. Sans prendre en compte le paramètre hollandais, il s'efforce de démontrer qu'il est juste de remettre le bénéfice du commerce du clou entre les mains des Espagnols étant donné l'effort logistique et militaire qu'ils fournissent. De même, il faudrait à son avis éviter à tout prix d'emprunter la route de la *carreira* portugaise, du fait de ses nombreuses escales qui multiplieraient les possibilités de fraudes. Au même moment, mais depuis la Péninsule cette fois, Pedro de Baeza, un marchand lusitain d'origine judéo-converse qui avait séjourné pendant de longues années aux Indes, donne également ses conseils sur la future mise à profit d'un négoce du clou de girofle<sup>41</sup>. Fin connaisseur des réseaux marchands malais et javanais qu'il entend, comme jadis le facteur Román, tenir à l'écart des précieuses épices, il se montre pour sa part pleinement conscient du péril qu'implique l'arrivée des Néerlandais dans la région. Son constat est sans appel, puisqu'il juge que « si les Hollandais se rendaient maîtres [de l'Insulinde], rusés et industriels comme ils sont et continueront à l'être, [...] ils feraient aussi la guerre à Sa Majesté dans les Flandres et lui quitteraient l'Inde Orientale ». Dès lors, pour Baeza, peu importe

---

<sup>36</sup> La seule île de Ternate abritera au même moment les forts Orange (Malayu), Hollandia (Tolucco), Willemstadt (Tacome), Calamata du côté hollandais, et Nuestra Señora del Rosario, San Pedro et Santa Lucía de Calamata (distant d'un tir de mousquet du fort Calamata néerlandais), appuyés par les fortifications de San Lucas del Rumen et San José del Cobo, sur la côte de Tidore faisant immédiatement face à Ternate, pour les Espagnols.

<sup>37</sup> AGI, Patronato, 47, n° 26 et Filipinas, 19, 7, n° 99.

<sup>38</sup> Sur ce personnage, consulter John CROSSLEY, *Hernando de los Ríos Coronel and the Spanish Philippines in the Golden Age*, Farnham, Surrey, Ashgate, 2011.

<sup>39</sup> AGI, Patronato, 47, n° 24.

<sup>40</sup> AGI, Filipinas, 329, 2, f 60r-60v et f 61r-61v.

<sup>41</sup> Pedro de BAEZA, *Pedro de Baeza, vecino desta villa de Madrid, digo que...*, Madrid, 1608 et *Este memorial se dio a Su Magestad en su mano propia en la villa de Madrid...*, 1609, Indiana University, Bloomington, sources digitalisées.

qu'il passe entre les mains des Portugais ou des Espagnols, à partir du moment où le clou du girofle est acheté pour le compte du roi, ce qui générera de substantiels bénéfices qui pourront être investis dans une force navale à même de nettoyer la région de tous les ennemis du Monarque Catholique.

Ainsi, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, face à un commerce américain au fonctionnement verrouillé de longue date, à une *Índia* portugaise où prime désormais le commerce privé et à un circuit du galion de Manille hermétiquement fermé mais qui fuit déjà de toutes parts, le commerce du clou semble pouvoir constituer pour certains une nouvelle voie commerciale par laquelle la Couronne pourrait renflouer ses caisses, très sollicitées par sa politique asiatique.

De 1610 à 1611<sup>42</sup>, les membres du Conseil des Indes et du Portugal se réuniront, chacun de leur côté, afin de résoudre l'épineuse question de la répartition des prérogatives politiques, économiques et religieuses sur l'archipel des Moluques. Or, le 26 juin 1610, le Conseil des Indes décide de réserver la prise en charge politique et militaire des Moluques aux Castellans mais de laisser le commerce du clou de girofle au bénéfice des seuls Portugais. Selon Donald Lach<sup>43</sup>, un des rares historiens à s'être posé la question des raisons de cette décision, celle-ci s'expliquerait par le souci de la Couronne de témoigner sa bonne volonté vis-à-vis de sujets portugais échaudés par les attaques hollandaises. À notre sens, il faut aussi prendre en compte le malaise qu'a pu susciter la perspective d'ouvrir une ligne commerciale nouvelle, qui eût en outre impliqué de négocier avec des partenaires commerciaux musulmans, un fourvoiement potentiel que la Monarchie Catholique préférerait peut-être laisser à ses sujets lusitains<sup>44</sup>. Dans tous les cas, Madrid décide de renoncer aux Moluques comme une séduisante promesse de profits commerciaux pour se concentrer sur l'impérieuse et impériale responsabilité politique et militaire qu'elles impliquent.

Mais ces Portugais, qui sont-ils ? Régulièrement attaquée par les flottes de la VOC et du sultanat d'Aceh, Malacca, qui avait été le principal emporium depuis lequel les épices étaient redistribuées vers l'Ouest au XV<sup>e</sup> siècle et que les Portugais s'étaient attachés à conserver comme telle, est alors bien incapable d'assurer une liaison commerciale régulière avec les Moluques. En réalité, cela

---

<sup>42</sup> L'intégralité du dossier se trouve dans AGI, Filipinas 1, n° 135.

<sup>43</sup> Donald LACH et Edwin VAN KLEY, *Asia in the Making of Europe*, vol. III, *A Century of Advance*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993, livre 1, p. 36.

<sup>44</sup> Bartolomé de ARGENSOLA, dans sa *Conquista de las islas Molucas*, Madrid, Alonso Martín, 1609, œuvre de commande écrite à la gloire des exploits asiatiques de Philippe III, se plaint ainsi à dépeindre la coupable promiscuité portugaise avec les populations autochtones avant l'arrivée des Espagnols. Eu égard à l'administration religieuse de l'archipel, on laissera aussi les choses entre les mains des Portugais. Voir Jean-Noël SANCHEZ, « Misión y Dimisión, Las Molucas en el siglo XVII entre jesuitas portuguesas y españolas », Alexandre COELLO DE LA ROSA, Javier BURRIEZA et Doris MORENO (éd.), *Jesuitas e Imperios de Ultramar, Siglos XVI-XX*, Madrid, Sílex, 2012, p. 81-102.

n'a jamais été le cas, et l'archipel a été passablement délaissé par les autres places de l'*Estado da Índia*<sup>45</sup>, dont les marchands préféraient souvent acquérir leurs épices auprès des ports malais ou javanais qui concurrençaient le circuit officiel de la *Carreira*, afin de ne pas avoir à acquitter les droits de douane dévolus au souverain portugais<sup>46</sup>. Conséquemment, ce ne sont que les quelques résidents portugais (*casados*), qui en 1605 ont préféré rejoindre Manille pour être réinstallés sur leur île plutôt que de migrer vers Flores, Timor ou encore Macassar, et qui, ayant fondé des familles sur place, sont devenus des locaux plus sensibles aux aléas de la conjoncture autochtone qu'aux intérêts de Sa Majesté, qui bénéficient concrètement de cette exclusivité commerciale officielle.

Comment, dès lors, s'accommoder d'une telle situation, étant donné le sombre déficit de l'administration philippine, en moyenne plue de 200 000 pesos annuels précisément dépensés pour le maintien aux Moluques, face à l'étrénelant succès économique de l'entreprise néerlandaise ?

### **L'arbitrisme des idées et l'arbitrage des faits**

Le règne de Philippe III est réputé iréniste : paix avec l'Angleterre en 1604 et trêve avec les Provinces-Unies en 1609. Pourtant, en Asie, où les « rebelles flamands » feront fi du cessez-le-feu européen, la monarchie catholique ne sera jamais autant impliquée dans des activités militaires de grande ampleur qu'à cette période, et tout particulièrement durant la seconde décennie du XVII<sup>e</sup> siècle. Face à l'avancée hollandaise dans la région, Madrid s'agite afin d'organiser l'expédition massive qui pourra expulser les rebelles d'Extrême-Orient. Durant cette séquence, essentielle pour notre étude, Juan de Silva, fort d'une brillante carrière militaire dans les Flandres, est gouverneur des Philippines, tandis que son cousin Jerónimo de Silva assume ces mêmes fonctions à Ternate. Ce dernier est donc aux premières loges pour observer le modèle de la VOC et son criant contraste avec les modalités de la présence espagnole aux Moluques, ce dont il rend compte dans sa correspondance officielle. Jerónimo de Silva souligne ainsi les différences déjà évoquées dans les approches diplomatiques de chacun des deux camps vis-à-vis des autorités autochtones, en soulignant dès 1612 que « les Flamands [...] prétendent les protéger en tant que leurs confédérés, et moi au nom de Sa Majesté je prétends qu'ils soient ses vassaux<sup>47</sup> ». Surtout, sur la base d'une analyse du fonction-

---

<sup>45</sup> Vitorino MAGALHÃES GODINHO, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, vol. III, Lisbonne, Presença, 1987 (1<sup>ère</sup> éd. 1963-1971), p. 142 ; Hubert JACOBS, *Documenta Malucensia*, vol. II, Rome, Jesuit Historical Institute (coll. « Monumenta Historica Societas Iesu »), vol. 119, 1980, p. 5\*-7\*.

<sup>46</sup> Manuel LOBATO, *Política e comércio dos Portugueses na Insulândia, Malaca e as Molucas de 1575 a 1605*, Macao, Instituto Português do Oriente, 1999, p. 154-164.

<sup>47</sup> *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España* (désormais CODOIN), t. LII, Vaduz, Krauss Reprint, 1966 (1<sup>ère</sup> éd. Madrid, Imprenta de la Viuda de Calero, 1868), p. 11-12.

nement de l'appareil commercial hollandais, il recommande comme Baeza que le roi achète le clou en son nom et sur ses propres fonds par l'intermédiaire d'un facteur, « dans le même style que ce que font les Flamands », c'est-à-dire en monopolisant l'achat des épices. La même année, en flagrante infraction des décisions prises deux ans plus tôt dans la Péninsule, son cousin Juan de Silva lui demande d'acquérir pour le compte du roi 350 *babars*, soit quelque 100 tonnes de clou de girofle, en les troquant contre des vêtements en provenance de l'Inde qu'il lui fait parvenir<sup>48</sup>, comme le conseillait déjà le facteur Román en 1584, suivant l'usage asiatique adopté par les Portugais et en train d'être repris par les Hollandais, dont la machine commerciale sait se montrer attentive aux pratiques qui la précèdent. L'année suivante, Jerónimo de Silva annonce avoir réuni 200 *babars*, un peu plus de 50 tonnes<sup>49</sup>. Les quantités peuvent sembler conséquentes, mais elles ne représentent que peu de choses face à la production annuelle de la région, située, selon les estimations et leur époque, entre 3 000 et 6 000 *babars*. Un expédient en somme.

Les courriers et réunions du Conseil de Guerre s'accumulant, les retards aussi, le gouverneur Juan de Silva part à la tête d'une impressionnante flotte (dix galions dont trois de plus de 1 000 tonnes, 5 000 hommes dont 2 000 soldats espagnols) rejoindre les hypothétiques navires de guerre portugais à Malacca. Il y meurt de fièvre en 1616, mettant ainsi fin à la seule tentative d'envergure d'unir les armes ibériques contre l'ennemi commun en Orient, même si on cherche encore à réunir l'armada décisive en 1622<sup>50</sup>.

Dans la Péninsule, la politique du duc de Lerma, le favori de Philippe III qui assume l'exercice effectif du pouvoir jusqu'en 1618, aura été marquée par la corruption et le laisser-aller. À sa chute, contemporaine de l'ouverture de la guerre de Trente Ans, le camp des contempteurs de la décadence de l'Espagne et de la perte de sa *Reputación* va s'attacher à reprendre en main le régime. Avec l'accession au pouvoir de Philippe IV et surtout du comte d'Olivares, le nouvel homme fort de la politique espagnole, on cherche à mettre en place des réformes structurelles à même de maximiser la capacité de la monarchie à s'imposer sur le champ de bataille européen. Le 19 décembre 1618, Madrid demande instamment au gouverneur des Philippines Alonso Fajardo de Tenza que, au regard de son déficit, la colonie s'attache à se rendre productive, « l'unique remède » étant d'exploiter les ressources minières comme ses sœurs américaines<sup>51</sup>. Mais d'autres remèdes peuvent être aussi administrés. Ainsi, le

---

<sup>48</sup> CODOIN, t. LII, *op. cit.*, p. 63.

<sup>49</sup> CODOIN, t. LII, *op. cit.*, p. 102-103.

<sup>50</sup> Jean-Noël SANCHEZ, « Tiempos Malucos. España y sus Islas de las Especies, 1565-1663 », dans Susana TRUCHUELO GARCÍA (éd.), *Andrés de Urdaneta : un hombre moderno*, Ordizia, Lasarte-Oria, 2009, p. 621-650.

<sup>51</sup> AGI, Filipinas, 329, 2, fol. 266v-268r.

même jour, on demande au gouverneur de s'attacher à rendre la présence espagnole aux Moluques autosuffisante en achetant du clou,

quel que soit le moyen qui convienne par le biais d'une factorerie ou d'une administration, en envoyant à Ternate des personnes qui tiennent les comptes et réfléchissent au meilleur moyen de tirer le plus grand bénéfice pour mes Royales Finances<sup>52</sup>.

En 1620, Fajardo répond qu'il va envoyer du clou vers l'Espagne<sup>53</sup>, ce qui suscite les encouragements du Conseil des Indes<sup>54</sup>. Mais c'est vers Goa qu'un an plus tôt il a expédié le girofle collecté aux Muloques<sup>55</sup>, une solution assurément plus facile à mettre en œuvre et qui a sans doute permis de couvrir quelque trafic interlope, comme le sont souvent les échanges commerciaux de Manille avec les sujets lusitains de Sa Majesté.

La période est tout particulièrement propice aux arbitristes, ces penseurs qui, dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, s'improvisent conseillers de l'État et proposent des traités (*arbitrios*) qui pointent les dysfonctionnements économiques de la monarchie et la méthode pour y mettre un terme. Anthony Sherley est l'un d'entre eux. L'aventurier britannique, qui a été soldat dans les Flandres, corsaire dans les Caraïbes, émissaire du Shah de Perse pour finalement s'installer à Madrid, est essentiellement connu pour ses récits de voyage et son traité intitulé *Poids politique de tout le monde*, rédigé en 1622 et dédié à Olivares, qu'on peut considérer à bon droit comme le premier traité de géopolitique mondiale<sup>56</sup>. Mais en 1619 déjà, il met en garde contre le péril anglais et néerlandais en Asie. Il propose en conséquence de créer une « compagnie de marchands prudents à l'imitation de la Hollande » pour les produits qui transitent par le golfe Persique et une autre, au Mexique, pour le clou de girofle des Moluques, qui sera ensuite acheminé vers le port ligurien de Finale, ce qui permettrait de résoudre le problème du déficit des Philippines et de faire en outre concurrence au trafic vénitien et génois<sup>57</sup>. Il n'est pas le seul à réfléchir au sujet : à la même époque, Duarte Gomes Solis, un négociant portugais au profil fort similaire à celui de Pedro de Baeza puisqu'il est lui aussi d'ascendance converse et a passé de longues années aux Indes, propose un

---

<sup>52</sup> AGI, Filipinas, 329, 2, fol. 255r-259v.

<sup>53</sup> AGI, Filipinas, 7, 5, n<sup>o</sup> 61.

<sup>54</sup> AGI, Filipinas, 329, 2, fol. 402v-424r.

<sup>55</sup> AGI, Filipinas, 20, 19, 123.

<sup>56</sup> Anthony SHERLEY, *Peso Político de todo el mundo*, Madrid, 1622, édité par Xavier-André FLORES, Paris, SEVPEN, 1963.

<sup>57</sup> Mémoire d'Anthony SHERLEY, British Library, Egerton Collection, ms. 1131, publié dans *Documentação Ultramarina Portuguesa*, II, Lisbonne, Estudos Históricos Ultramarinos, 1962, p. 263-267. Il s'agit sans doute du manuscrit que Xavier-André FLORES mentionne comme perdu dans sa bibliographie, A. SHERLEY, *Peso político...*, *op. cit.*, p. 10.

*Discours en raison de la Compagnie que possèdent les rebelles de Hollande*<sup>58</sup>. Les deux réflexions présentent des inflexions différentes : dans son *Peso político de todo el mundo*, Sherley déploie une pensée globale qui l'amène à pointer deux problèmes fondamentaux du système économique colonial espagnol. Dans la mesure où l'homme est un politique de la « Raison d'État » plus qu'un économiste, il s'intéresse moins au débat monétariste qu'implique la fuite des métaux précieux, intense depuis la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup> et omniprésent chez Gomes Solis, qu'à la diminution des revenus des mines américaines en tant que révélatrice d'une culture de la fraude qui remet en cause l'autorité de l'État sur ses colonies. Le second problème développé par Sherley, en particulier dans un mémoire de 1625<sup>60</sup>, c'est évidemment la montée en puissance des Septentrionaux, dont les ressources proviennent presque exclusivement du commerce. Pour autant, les deux auteurs se rejoignent sur des points essentiels : dans son *Discours sur le Commerce des deux Indes* de 1622<sup>61</sup>, Gomes Solis affirme que « les forces du commerce sont supérieures au pouvoir des armes » et que le « bon capitaine doit être bon marchand ». Sherley, pour sa part, dénonce l'inanité des projets de constitution d'une armada déconnectée de l'activité commerciale en une grandiloquente apostrophe : « Monsieur, les semailles de vaisseaux, c'est le commerce, et tout autre discours est mensonger ». Pour lui, comme pour Gomes Solis, il faut intéresser et non persécuter les hommes d'affaires judéo-convers portugais qui, sinon, quittent la Péninsule pour s'installer en Angleterre ou à Amsterdam, « rendre fidèle le larron » (Sherley) en créant pour chaque route commerciale stratégique<sup>62</sup> des compagnies sous charte royale dans lesquelles les forces vives de l'économie de la Monarchie pourront investir au lieu de chercher leur bénéfice anarchiquement au détriment de celle-ci.

Dans quelle mesure l'avis de ces auteurs a pu peser sur les décisions de l'État ? C'est difficile à dire. Rien ne prouve qu'Olivares ait lu le traité de Sherley, même si sa nomination ultérieure comme amiral d'une flotte destinée au Levant semble indiquer la reconnaissance de services rendus. Quant à Gomes Solis, il semble n'avoir guère été pris au sérieux par les rapporteurs de

---

<sup>58</sup> Biblioteca Nacional de España, ms. 3015, fol. 223-230, publié dans *Documentação Ultramarina Portuguesa*, II, *op. cit.*, p. 224-232. V. MAGALHÃES GODINHO, *Os Descobrimentos...*, *op. cit.*, lui attribue la date de 1618 (vol. I, p. 253), et assure que l'auteur en est bien Gomes Solis (vol. IV, p. 240).

<sup>59</sup> C'est autour de ce problème déjà évoqué que se sont structurées les grandes réflexions arbitristes dites de l'école de Salamanque, à l'instar de celles de Tomás de Mercado dans sa *Suma de tratos y contratos*, Séville, 1571, étudiées par Joseph SCHUMPETER, *History of Economic Analysis*, New York, Oxford University Press, 1954.

<sup>60</sup> *Colección de documentos y manuscritos compilados por Fernández de Navarrete*, Musée Naval de Madrid, Nendeln, Krauss-Thomson, 1971, IX, doc. 4, p. 149-248.

<sup>61</sup> Duarte GOMES SOLIS, *Discurso sobre los comercios de las dos Indias*, Madrid, 1622, édité par Moses BENSABAT AMZALAK, Lisbonne, Gráfica lisbonense, 1943.

<sup>62</sup> Dans son mémoire de 1625, il propose ainsi la création de deux compagnies pour les épices moluques, une au Mexique et l'autre au Pérou.

ses mémoires<sup>63</sup>. À tout le moins, ces auteurs se font l'écho des réflexions de l'époque puisqu'en 1628, la même année que la rédaction par Gomes Solis d'une *Allégation en faveur de la Compagnie de l'Inde Orientale*<sup>64</sup>, le pas est franchi avec la création de la *Companhia da Índia Oriental*. C'est à nouveau autour du négoce du poivre portugais qu'on décide d'expérimenter en constituant une compagnie commerciale, avec, dès l'origine, un rôle décisif du politique : le projet voit le jour sous l'impulsion de Jorge Mascarenhas, futur comte de Castelo Novo et vice-roi du Brésil, à ce moment-là président du conseil municipal de Lisbonne<sup>65</sup>. Surtout, rien n'eût été possible sans l'appui du désormais comte-duc d'Olivares, qui s'attache à ce moment-là à s'appuyer sur le secteur nouveau-chrétien portugais pour financer la politique de la monarchie<sup>66</sup>, ce qui devient indispensable après la banqueroute de 1627. Ce poids du politique se révèle être un premier obstacle majeur dans la réussite de l'entreprise : certes, en vertu des statuts établis à sa fondation, la Compagnie est dirigée par un collège de sept directeurs, qui sont Mascarenhas, le président, et six riches commerçants convers. Mais le désintéret de la communauté marchande lisboète est manifeste, puisque des 1 500 000 cruzados qui constituent son capital initial, l'État fournit 1 000 000 et les conseils municipaux portugais impliqués 320 000, de sorte que ce qui devait être une compagnie commerciale sous charte royale devient plutôt une compagnie royale sous charte commerciale. À ceci s'ajoute un second obstacle, non moins important : les réticences de la communauté commerçante de Goa qui voit dans l'entreprise une concurrente directe à ses activités mercantiles. N'obtenant que des résultats économiques insignifiants et plusieurs membres de la famille des directeurs étant arrêtés par l'Inquisition, la compagnie, arrivée tout à la fois trop tard et trop tôt, cesse d'exister en 1633.

C'est donc aux Moluques, que, en fin de compte, il faut revenir afin d'évaluer les changements concrets qu'ont pu induire les réflexions des années 1620. D'un point de vue militaire, la fin des années 1610 a pu être porteuse de quelque espoir, car la VOC du vigoureux gouverneur-général Jan Pieterszoon Coen est alors en pleine phase de mutation : migration du quartier-général de Ternate à Batavia, sur Java, conflit avec les Anglais au sud des Moluques<sup>67</sup>, passage d'une stratégie de libre commerce à l'imposition d'un monopole sur la

---

<sup>63</sup> Léon BOURDON, *Mémoires inédits de Duarte Gomes Solis*, Lisbonne, Império, 1955, p. 9-10. L'auteur a cependant attiré l'attention de l'historien et anthropologue Nathan WACHTEL, « The "Marrano" Mercantilist Theory of Duarte Gomes Solis », *The Jewish Quarterly Review*, n° 101/2, printemps 2011, p. 164-188.

<sup>64</sup> Duarte GOMES SOLIS, *Alegación en favor de la Compañía de la India Oriental*, Madrid, 1628, édité par Moses BENSABAT AMZALAK, Lisbonne, Editorial Império, 1955.

<sup>65</sup> Anthony DISNEY, *Twilight of the Pepper Empire, Portuguese Trade in Southwest India in the Early Seventeenth Century*, Harvard, Harvard University Press, 1977.

<sup>66</sup> James BOYAJIAN, *Portuguese bankers at the court of Spain*, Nouvelle-Brunswick, Rutgers University Press, 1983.

<sup>67</sup> Vincent LOTH, « Armed Incidents and Unpaid Bills : Anglo-Dutch Rivalry in the Banda Islands in the Seventeenth Century », *Modern Asian Studies*, n° 29/4, octobre 1995, p. 705-740.

distribution des épices, toutes choses qui la mettront un temps en situation de relative instabilité. Mais cela ne suffira pas à renverser la balance, et la marge de manœuvre des Espagnols sur place sera de plus en plus étroite, à l'opposé des relations avec Tidore qui se distendent à mesure que l'incapacité espagnole à contrebalancer l'alliance hollando-ternataise devient davantage manifeste. Pourtant, ils maintiendront leur position aux Moluques, même au-delà de 1648 et de la fin de la guerre de Quatre-Vingts Ans, pour une multiplicité de raisons, parmi lesquelles on peut dénombrer le poids symbolique de ce qu'ont pu représenter les Moluques pour la monarchie, la méconnaissance de la situation réelle au Conseil des Indes, les petits trafics des Espagnols sur place, les postes de soldats que les présides permettent d'occuper<sup>68</sup>. Vaille que vaille, le commerce lié au clou de girofle continue donc lui aussi. Bien sûr, une bonne partie de celui-ci se joue certainement en coulisses selon des modalités et par l'intermédiaire d'acteurs que l'historiographie doit encore préciser. Mais on peut se faire une idée des montants en jeu en évoquant les achats officiels de clou réalisés au début des années 1630 sous la gouvernance de Juan Niño de Távora : 50 *babars*, pour un bénéfice estimé à 35 000 pesos, de quoi acheter « du salpêtre, du fer, des ancres, des galères [on parlerait plus volontiers de galiotes], des esclaves pour les galères »<sup>69</sup>. Du bricolage, donc. En somme, le clou de la Monarchie Catholique restera un vague fantasme, de temps à autre réactualisé au gré des stratégies discursives des gouverneurs successifs. Il est ainsi très révélateur de constater que, dans son célèbre *Memorial* de 1637, le procureur général Juan Grau y Monfalcón traite des épices des Moluques au titre de chapitres de l'histoire économique des Européens en Asie, en marge de ses explications sur le fonctionnement économique effectif de la colonie fondamentalement déterminé par le commerce de produits chinois<sup>70</sup>. Le dernier de ces chapitres propose une estimation de la part de clou qui revient aux Ibériques, calculée par soustraction sur la base des seuls chiffres dont il dispose, à savoir l'évaluation de la production totale de l'archipel et...l'estimation de la quantité annuelle de clou qui échoit à la VOC.

### Épilogue en forme de porte dérobée

Il semblerait ainsi que les Moluques n'aient été que le tombeau des ambitions espagnoles. De ce fait, justement, ce qui s'y passe et ne s'y passe pas a assurément valeur exemplaire, dans la mesure où, comme on a tâché de le mettre en évidence, la problématique qu'elles posent est tout du long étroitement connectée à un devenir général de la monarchie espagnole qu'on

---

<sup>68</sup> En 1645, les Moluques emploient ainsi 560 soldats et 44 officiers, comme l'indique la lettre citée dans AGI, Filipinas, 22, 1, 1, fol. 408r-428v.

<sup>69</sup> AGI, Filipinas, 8, 1, n° 7.

<sup>70</sup> Juan GRAU Y MONFALCÓN, *Memorial informatorio al Rey Nuestro Señor...*, Madrid, Imprenta del Reino, 1637, Real Academia de la Historia (Madrid), Jesuitas, Tomos, 84, n° 19, chap. 23-35.

pourrait lire à travers elles : un XVI<sup>e</sup> siècle où tout semble possible, une série de rendez-vous manqués, une confrontation inéluctable avec une certaine modernité européenne qui renvoie l'Espagne à ses propres carences, une clairvoyante conscience de la nécessité du changement qui, au moment de se traduire en acte, se refuse à elle-même. Une morne épopée scandée par les banqueroutes de l'État : 1557, 1576, 1596, 1607, 1627, 1647.

Dans son étude du commerce portugais en Asie à l'époque de l'union des deux Couronnes, James Boyajian met en évidence que c'est la privatisation du commerce portugais qui a empêché les marchands lusitains de pouvoir investir une portion de leurs bénéfices, réalisés en grande partie en dehors du circuit officiel et donc très peu profitables à l'appareil d'État, dans le renforcement de l'infrastructure navale et militaire. La VOC, quant à elle, pouvait en revanche directement allouer ses profits au renforcement de sa flotte et, par-là, à la guerre contre la monarchie ibérique<sup>71</sup>. Ainsi, en poussant plus avant les conclusions de l'auteur, on pourrait dire que le succès hollandais en Asie ne saurait être interprété comme la victoire de l'individualisme et du pragmatisme protestants sur un irréaliste holisme ibérique<sup>72</sup>, une perspective que le présent travail sur la configuration philippine appréhendée depuis l'angle de la problématique des Moluques permet de confirmer et d'approfondir.

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, on a pu proposer à Philippe II de reprendre la main sur le commerce colonial ; mais le coût que cela aurait impliqué au moment où l'impératif est à la guerre avec la France empêche de songer au projet plus avant<sup>73</sup>. Dès lors, au moment où les Espagnols arrivent aux Philippines, les grands secteurs marchands, sévillan d'un côté, américain de l'autre, sont déjà voués à fonctionner en vertu d'intérêts qui ne sont pas directement ceux de la Couronne. Le circuit Pacifique aurait pu être conçu

---

<sup>71</sup> J. BOYAJIAN, *Portuguese Trade...*, *op. cit.*, p. 123. En fait, pendant plus de vingt ans, la VOC est déficitaire (voir les tableaux réalisés par Jan de VRIES et Ad VAN DER WOUDE, *ce of the Dutch Economy : 1500-1815*, New York, Cambridge University Press, 1997, p. 390-393), car elle investit une grande partie de ses bénéfices, jusqu'à 70%, dans le renforcement de la puissance militaire hollandaise. Sur ce dernier point, consulter Geoffrey PARKER, *The Military Revolution : Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*, New York, Cambridge University Press, 1988, édition française, Paris, Gallimard, 1993, p. 163.

<sup>72</sup> En revanche, le contraste entre la diplomatie pragmatique de la VOC, qui n'hésite pas à renoncer au pouvoir symbolique pour mieux asseoir son pouvoir effectif, se pose en allié ou partenaire commercial et se garde d'ordinaire d'afficher une quelconque prétention à la prééminence culturelle (ce qui sera décisif dans le maintien des Hollandais au Japon quand les Ibériques en sont expulsés dans la seconde moitié des années 1630), et le positionnement des représentants d'une monarchie espagnole qui impose d'ordinaire la reconnaissance de sa préséance politique et morale, comme on l'a vu aux Moluques, atteste en quelque manière de la validité de cette dichotomie du point de vue de l'approche de chacun dans un contexte interculturel. Sur la posture diplomatique des Hollandais, consulter Anthony REID, « Early Southeast Asian Categorizations of Europeans », dans *Idem*, *Charting the Shape of Early Modern Southeast Asia* (recueil d'articles de l'auteur), Bangkok, Silkworm Books, 1999, p. 155-180.

<sup>73</sup> A. M. BERNAL, *España, proyecto inacabado...*, *op. cit.*, p. 206-207.

différemment, et même inaugurer une union commerciale des Indes espagnoles et portugaises, mais en 1593, Madrid décide d'en faire, pour reprendre la fameuse image du dramaturge Lope de Vega, un « *chien du jardinier, qui ne mange pas et ne laisse manger* ». Dès lors, les particuliers se débrouillent de ce « non-modèle commercial », au détriment d'un intérêt public qui n'a pu ou voulu s'imposer comme tel. Dès avant la reconquête des Moluques, et notamment avec la « consommation » de celle-ci, le clou de girofle moluquois offre un espace alternatif où un commerce d'État pourrait prendre place. Ce commerce en projet acquiert très vite une forme, celle du modèle développé par les Hollandais avec la VOC. Mais la métropole s'y refuse, à nouveau. Manque de souplesse ? Incapacité à développer une stratégie économique sur le long terme impliquant des investissements dans le présent afin de s'assurer des bénéfices pour l'avenir ? Frilosité face aux changements et au risque qu'ils impliquent ? Réticence à faire siennes les méthodes de l'ennemi ou, plus radicalement, opposition de principe au rôle de roi-marchand, en ce qui concerne la Couronne castillane tout au moins ? Le fait est qu'aucune véritable réponse n'est proposée au constat pourtant clairvoyant des dysfonctionnements économiques de la monarchie et à celui non moins manifeste de l'articulation entre puissance militaire et commerciale des Hollandais. Dès lors, à nouveau, les individus bricolent, vont à leurs intérêts, qu'ils justifient comme ils peuvent lorsque cela est nécessaire. Bien sûr, il y a souvent là quelque hypocrisie ou pari sur l'ignorance des dossiers de la part des fonctionnaires du Conseil des Indes, comme en 1626, lorsque le gouverneur Fernando de Silva implante l'Espagne à Formose (Taïwan, où elle restera jusqu'en 1642) deux ans après que les Hollandais s'y soient installés, en arguant de l'extension de la lutte aux Moluques et de la défense des Philippines alors que l'enjeu est en grande partie la sécurité du commerce illégal entre Manille et Macao<sup>74</sup>. Mais on ne saurait en revanche taxer de cynique le positionnement d'un Ríos Coronel<sup>75</sup>. Pourtant, le procureur général des Philippines, qui en 1607 propose comme d'autres ses réflexions sur le négoce du clou pour le plus grand intérêt des finances royales, n'en demeure pas moins le représentant des intérêts de la ville de Manille et de son commerce si peu profitable à la Couronne<sup>76</sup>, qu'il tente comme il peut de

---

<sup>74</sup> Sur la présence espagnole à Formose, voir José Eugenio BORAO, *The Spanish Experience in Taiwan 1626-1642: The Baroque Ending of a Renaissance Endeavour*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2009. L'argument de la lutte contre les forces de la VOC est en effet très relatif dans la mesure où celles-ci sont établies au sud de l'île tandis que les Espagnols s'installent en son nord. Le successeur de Fernando de Silva, Juan Niño de Távora n'en appellera pas moins en 1632 à une nouvelle union des armes en Asie afin d'expulser les Bataves de l'île (AGI, Filipinas 8, 1, n° 16).

<sup>75</sup> La simple acceptation de l'office de procureur général de l'archipel demande en effet un sens certain du sacrifice, l'aller-retour à Madrid afin d'y présenter les suppliques de la colonie représentant un voyage de plus de deux années.

<sup>76</sup> Hernando de los RÍOS CORONEL, *Memorial y relacion para su Magestad del Procurador General de las Filipinas, de lo que conuiene remediar y de las riquezas que ay en ellas y en las Islas de Maluco*, Madrid, Viuda de Fernando Correa, 1621.

justifier dans son grand mémorial de 1621. Et à cette posture diphasique du serviteur de l'État qui ne peut guère servir parce que ce même État n'a pas créé le cadre lui permettant de le faire, répond celle d'une administration métropolitaine qui connaît globalement les problèmes mais se résout à ne s'en plaindre que de loin en loin en assumant qu'il faudra bien en fin de compte laisser faire, puisqu'elle n'a jamais imposé de solution modélisante à même de résoudre ces mêmes problèmes.

Malgré tout, quoique tardivement, les Moluques ont pu finalement constituer une porte vers de nouveaux horizons commerciaux. Ainsi, si durant les années 1620, le commerce de produits chinois depuis les Philippines atteint son zénith, on voit aussi mouiller dans le port de Manille des navires en provenance de places inaccoutumées et notamment de Macassar, où les Espagnols des Moluques vont de plus en plus souvent s'approvisionner en vivres et matériel<sup>77</sup>.

Situé à la pointe sud-ouest des Célèbes, le royaume de Macassar ou Gowa<sup>78</sup> s'attache à maintenir dans la région de l'Est insulindien une politique de libre commerce qui jure avec le monopole exclusif que s'attachent à imposer les Néerlandais. C'est donc autour de Macassar que va graviter la résistance indigène à la VOC, à l'instar de celle de ces Ambonais qui, dès les années 1620, déclarent préférer vendre leur noix de muscade à un quart de réal à Gowa qu'à deux réaux aux Hollandais. Macassar est l'emporium de la dernière chance pour les marchands autochtones, mais aussi pour les Espagnols et les Portugais, lesquels y sont nombreux, puisqu'avec plus de 3 000 résidents, Macassar devient la première place lusitanienne en Insulinde après 1641, date de la prise de Malacca par la VOC<sup>79</sup>. Un an plus tôt, la séparation du Portugal de la Monarchie Catholique a bouleversé les anciennes habitudes puisque les voisins macanais qui, quoique détestés, s'avéraient souvent indispensables au commerce, sont devenus officiellement les ennemis de Manille. C'est donc à Macassar que continueront les échanges interlopes entre les deux cités et c'est d'ailleurs ce trafic qui explique en partie le fait que, malgré les débats qui ont

---

<sup>77</sup> Pierre CHAUNU, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques (XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Introduction méthodologique et indices d'activités, Paris, S.E.V.P.E.N., 1959, p. 156. Pour l'importance de Macassar pour l'approvisionnement des Moluques, voir par exemple AGI, Filipinas 27, n° 123.

<sup>78</sup> Sur les interactions entre Macassar et les Ibériques, on peut se référer à l'ouvrage pionnier de Charles BOXER, *Francisco Vieira de Figueiredo*, Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1967, ainsi qu'à Maria do Carmo MIRA BORGES, *Os Portugueses e o sultanato de Macaçar no século XVII*, Cascais, Câmara Municipal de Cascais, 2005. Par ailleurs, l'auteur de ces lignes prépare actuellement un article intitulé « Tardíos amores insulindios : Manila y el sultanato de Macasar en el siglo XVII », qui devrait prochainement paraître dans la revue *Vegueta, Anuario de la Facultad de Geografía e Historia*, Universidad de Las Palmas Gran Canaria.

<sup>79</sup> Anthony REID, « The rise of Makassar » et « A Great Seventeenth Century Indonesia Family : Matoaya and Pattingalloang of Makasar », dans *Idem, Charting the Shap, op. cit.*, p. 100-125, 126-154.

lieu à Manille autour de 1645 sur la pertinence d'un abandon des Moluques, on décide finalement de maintenir la présence espagnole dans l'archipel<sup>80</sup>.

On a donc là, finalement, un prolongement inattendu à l'histoire des Ibériques aux Îles aux Épices et à l'obstacle tout aussi émulant que frustrant qu'a pu constituer l'arrivée des Hollandais dans la région. L'horizontalité des échanges que ceux-ci semblent proposer dans un premier temps aux Moluquois a pesé son poids dans la balance si rapidement défavorable à l'Espagne. Pourtant, cette horizontalité s'est rapidement transformée en l'imposition brutale d'un monopole sous couvert d'alliance avec Ternate. Dans ce contexte, les Espagnols pourront occuper, certes tardivement et pour un temps seulement, un espace dans cet Est insulindien qui leur avait jusqu'alors échappé, et développer dans ce cadre des interactions sur un pied d'égalité avec une puissance autochtone, en renonçant un tant soit peu à voir l'autre et soi-même à travers ces verres déformants dont parle Lichtenberg. En somme, découvrir l'Asie du Sud-Est, non pas à l'occasion de projets de conquête, ni dans les échoppes des marchands chinois installés à Manille, mais par le biais de relations commerciales ouvertes qui s'inscrivent dans les stratégies non pas de l'État mais des particuliers.

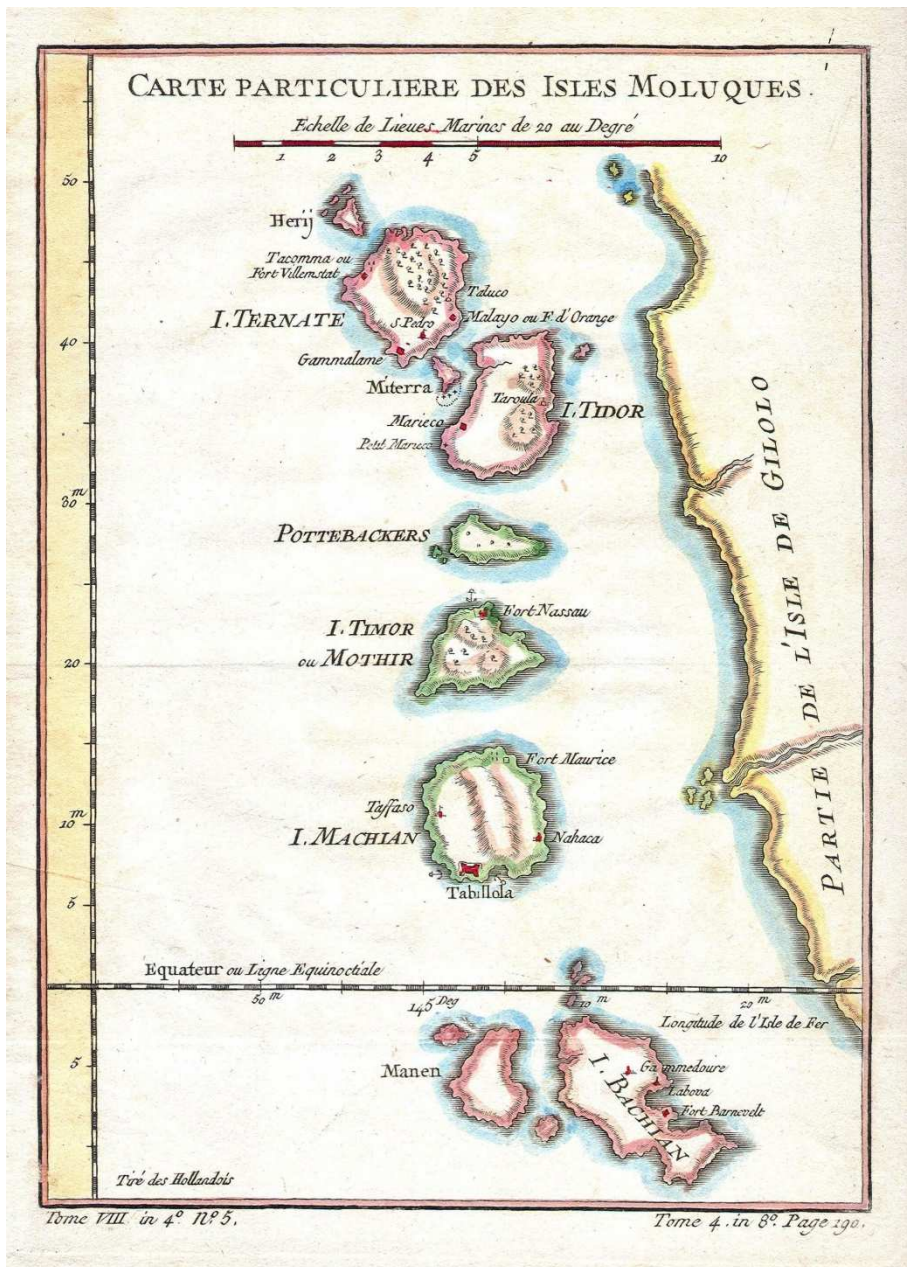
Cependant cet espace est étroit, puisqu'il n'est que celui que tâchent tant bien que mal de se ménager les perdants. Au début des années 1660, le conflit entre Macassar et la VOC est inévitable. La guerre éclate en 1660 et se terminera neuf ans plus tard par la défaite du sultanat de Gowa. Les Espagnols, quant à eux, abandonnent leur position aux Moluques en 1663, pour ne plus jamais y revenir.

---

<sup>80</sup> AGI, Filipinas, 22, 1, 1, fol. 408r-428v.



Quelques localités évoquées dans le texte, sur un détail de *Indiae Orientalis Insularumque Adiacentium Typus*, par Abraham Ortelius, Anvers, 1574 (State Library of Victoria).



Carte Particulière des Isles Moluques par Jacques-Nicolas Bellin, dans Antoine François Prévost d'Exiles, *Histoire Générale des Voyages*, Paris, Didot, 1746. Collection particulière de l'auteur.

**REFLEXION SUR LES MODELES CURIAUX :  
LE CAS DES COURS « D'ENTRE-DEUX » AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE**

Éric HASSLER

Considérée comme l'alpha et l'oméga de l'histoire des cours européennes, le Versailles de Louis XIV aurait à la fois porté à son acmé l'institution curiale et imposé un « modèle » de cour que les autres souverains européens se seraient échinés à imiter, voire singer afin de donner l'illusion d'un absolutisme qui n'en aurait pourtant jamais été qu'un pâle reflet. Avant, le Siècle d'Or espagnol n'aurait su produire qu'une cour largement inspirée de la cour des ducs de Bourgogne et confite dans l'austérité inquisitoriale de l'Escorial. Après 1715, la situation serait plus complexe : l'institution curiale française, incapable de renouveler un modèle louis-quatorzien désormais archaïque au regard des idées des Lumières, aurait entamé un inéluctable déclin menant tout naturellement à la Révolution et à la fin de l'Europe des cours. Pour autant, la cour de Versailles continuerait malgré tout à rayonner dans une Europe résolument française<sup>1</sup>. C'est du reste davantage par le constat d'une reproductibilité apparente que réellement en tant que tel que la cour de France put être interprétée par les historiens comme un modèle curial.

Sans doute la parution tardive, en 1969, de la *Société de cour* de Norbert Elias a-t-elle apporté une certaine validité à ce constat. Le sociologue allemand érigeait la cour du Roi-Soleil en un modèle sociologique séduisant, illustratif et explicatif du processus de civilisation<sup>2</sup>. L'inhibition précoce des violences et des passions qui conditionnent les rapports sociaux devenait donc une clef d'analyse générique de la domestication des élites nobiliaires constitutive de l'institution curiale, susceptible d'être réinvestie pour les autres cours

---

<sup>1</sup> Pierre DU COLOMBIER, *L'Art français dans les cours rhénanes*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930 et *L'Architecture française en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 2 tomes, Paris, Presses universitaires de France, 1955 ; Louis REAUX, *L'Europe française au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1971.

<sup>2</sup> Norbert ELIAS, *Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie*, Neuwied/Berlin, Luchterhand, 1969 (trad. française, 1974). Ce mémoire d'habilitation avait été déposé en 1933 à l'Université de Mannheim, mais l'arrivée des nazis en avait compromis la soutenance et la publication.

européennes, lesquelles se voyaient *de facto* placées dans une position de subordination à l'égard de la cour de Louis XIV. Sous l'influence de l'anthropologie et du courant cérémonialiste anglo-saxon<sup>3</sup>, les historiens s'échinèrent alors à repérer, dans les formes d'expression (*Ausdrucksformen*) matérielles et esthétiques notamment, les symptômes d'une dépendance à ce qui aurait constitué un modèle curial versaillais<sup>4</sup>. De Queluz à Peterhof et d'Hampton Court à Caserte, l'Europe se serait ainsi couverte d'*ersatz* plus ou moins convaincants de Versailles, hébergeant des épigones du Roi-Soleil, la France dictant aux cours d'Europe la conduite à tenir en matière de temps et d'espace. Si cette vision pour le moins stéréotypée a encore la vie dure<sup>5</sup>, certaines études ont relativisé une telle approche univoque en suggérant une bipolarité Vienne-Versailles de l'Europe des cours<sup>6</sup>. D'autres ont entrepris de démonter le mythe de l'absolutisme, en particulier dans le cadre germanique, en nuancant la capacité de contrainte du Prince, soumis au bon vouloir de corps politiques intermédiaires ou d'une noblesse puissante avec lesquels il partage la souveraineté<sup>7</sup>. Cette double déconstruction favorise une dissociation entre la puissance souveraine effectivement acquise par le prince et les formes prises par le discours monarchique, iconographique, littéraire ou encore curial, qu'il s'agisse du cérémonial ou de l'ampleur même de la cour.

---

<sup>3</sup> Parmi les nombreux travaux de cette école, largement influencée par les réflexions d'Ernst Kantorowicz et de P. E. Schramm sur les rites monarchiques et leur dimension culturelle et sociale, citons notamment ceux de Ralph E. GIESEY, *Le Roi ne meurt jamais : les obsèques royales dans la France de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1987, (éd. anglaise, 1960), de Sarah HANLEY, *Le Lit de justice des rois de France : l'idéologie constitutionnelle dans la légende, le rituel et le discours*, Paris, Aubier, 1991 (éd. américaine, 1983) ou encore de Richard A. JACKSON, *Vivat rex : histoire des sacres et couronnements en France*, Paris, Ophrys, 1984 (trad. française). Il s'agit pour eux d'analyser les cérémonies comme un miroir des discours politiques. Cette approche a été relativisée par la suite. Voir notamment sur ce point : Frédérique LEFERME-FALGUIERES, *Les courtisans. Une société de spectacle sous l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.

<sup>4</sup> On renverra seulement à l'ouvrage, exemplaire de ce point de vue, de l'historien et sociologue Hubert Christian EHALT, *Ausdrucksformen absolutistischer Herrschaft. Der Wiener Hof im 17. und 18. Jahrhundert*, Vienne, Verlag für Geschichte und Politik (coll. Sozial- und wirtschaftshistorische Studien, vol. 14), 1980.

<sup>5</sup> Voir en particulier le nouveau programme de recherche du Centre de Recherche du château de Versailles portant sur les « Identités curiales et le mythe de Versailles en Europe » : <<http://chateauversailles-recherche.fr/francais/recherche/programmes-de-recherche/programmes-de-recherche-en-cours/identites-curiales-et-le-mythe-de-versailles-en-europe-perceptions-adhesions-et.html>>. On notera que le terme « modèle » a fort opportunément été tempéré en « identités ».

<sup>6</sup> Jeroen DUINDAM, *Vienna and Versailles. The Courts of Europe's Major Dynastic Rivals, 1550-1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

<sup>7</sup> Voir notamment Lothar SCHILLING (dir.), *Absolutismus, ein unersetzliches Forschungskonzept ? Eine deutsch-französische Bilanz / L'absolutisme, un concept irremplaçable ? Une mise au point franco-allemande*, Munich, Oldenbourg, 2008 et Ronald G. ASCH et Heinz DUCHHARDT (dir.), *Der Absolutismus – ein Mythos ? Strukturwandel monarchischer Herrschaft in West- und Mitteleuropa (ca. 1550-1700)*, Cologne, Böhlau, 1996. Voir aussi : Fanny COSANDEY et Robert DESCIMON, *L'absolutisme en France. Histoire et historiographie*, Paris, Seuil, 2002.

C'est surtout à l'aune de l'histoire connectée et des circulations que doit désormais être questionné le problème des modèles, comme l'ont entrepris plusieurs études récentes qui s'attèlent à observer les cours d'« entre-deux », ces cours moyennes d'Empire mais aussi frontalières, à l'image des cours de Nancy ou de Turin, qui s'inscrivent dans un savant balancement au gré des intérêts dynastiques et invoquent tantôt Versailles, tantôt Vienne<sup>8</sup>. Il s'agira ici d'évaluer l'historicité de la notion de « modèle » curial en tentant de comprendre dans quelle mesure, et selon quels processus, ces cours éminentes ont pu être invoquées, explicitement ou implicitement, comme des « modèles » à imiter ou dont s'inspirer dans l'élaboration de pratiques curiales « indigènes ». Plutôt que les grandes cours, Vienne, Madrid ou Versailles, nous renverserons la focale en partant de ces cours périphériques qui nous semblent présenter un réel intérêt heuristique en tant que potentielles réceptrices de ces modèles curiaux. Autrement dit, se pose la question de la capacité de ces cours secondaires à s'inscrire dans une influence ou à s'en affranchir.

Nous reviendrons dans un premier temps sur l'élaboration historiographique de modèles curiaux pour ensuite en évaluer la dimension historique en analysant les phénomènes de réification des pratiques curiales. Enfin, nous nous arrêterons sur les mécanismes de reproduction de ces modèles, qu'il s'agisse de transferts culturels ou d'hybridations.

## Les modèles curiaux : une approche historiographique du problème

### *De la construction des modèles curiaux par l'historiographie*

Le rapport de l'historiographie de la cour à la notion de modèle demeura longtemps complexe car en partie induit davantage que réellement explicité. Sous l'influence des réflexions de Norbert Elias, mais aussi du caractère *a priori* exemplaire de la cour de Louis XIV, les historiens ont érigé cette dernière en référent par excellence, sans nécessairement opérer de réflexion sur les modalités d'une quelconque modélisation. Perçus comme des outils privilégiés de l'absolutisme, la cour comme le château de Versailles devenaient des paradigmes de l'institution curiale, non sans recours à de nombreux poncifs : la contrainte de la résidence auprès du roi en tout moment, la capacité de ce dernier à concentrer un pouvoir à l'exercice solitaire, le château comme miroir de ce centralisme, la chambre du roi où se déroulait la liturgie royale étant

---

<sup>8</sup> Eva-Bettina KREMS, *Die Wittelsbacher und Europa. Kulturtransfer am frühneuzeitlichen Hof*, Vienne, Böhlau, 2012 ; Elisabeth WÜNSCHE-WERDEHAUSEN, « Habsburg Tradition - French Fashion : The Residence of Vittorio Amadeo II in Turin (1684-1730) », dans Birgitte BØGGILD JOHANNSEN et Konrad OTTENHEYM (dir.), *Beyond Scylla and Charybdis. European Courts and Court Residences outside Habsburg and Valois/Bourbon Territories, 1500-1700*, Odense, University Press of Southern Denmark, 2015, p. 137-147 ; Anne MOTTA (dir.), *Échanges, passages et transferts à la cour du duc Léopold (1697-1729)* (actes du colloque, Château de Lunéville, 12-13 mai 2015), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

d'emblée conçue comme le centre névralgique du microcosme curial vers lequel convergeraient les perspectives aménagées par Le Nôtre<sup>9</sup>. Il s'agissait ensuite de procéder par analogie pour les autres cours. En constatant d'apparentes similitudes cérémonielles ou architecturales notamment, on érigeait la cour de France en modèle : la chambre de parade, séparée en deux espaces par une balustrade et le cérémonial du Lever et du Coucher afférent, la présence d'une galerie imitant de près ou de loin la galerie des glaces, l'articulation monumentale entre le palais et une ville de préférence neuve, le choix de l'onomastique ou tout bonnement la taille des bâtiments et le faste de jardins aux larges perspectives étaient considérés comme les symptômes d'une imitation plus ou moins poussée de Versailles.

### *Des généalogies curiales*

L'approche était également téléologique, la cour de Versailles constituant en quelque sorte l'aboutissement inégalable d'une longue maturation de l'institution curiale dont le questionnement nécessitait d'explorer les généalogies curiales : héritages bourguignon, espagnol/habsbourgeois et versaillais ont été convoqués dans la compréhension des formes – et de leur élaboration – de l'institution curiale à l'échelle européenne. La conjugaison des deux premiers était alors perçue comme la matrice des cours européennes de l'ère moderne<sup>10</sup>, à commencer par la cour versaillaise, et en particulier d'un cérémonial dont la principale ambition était l'instauration d'une distance entre le souverain et le reste de ses sujets, à même d'accentuer la majesté princière, voire de donner substance à la sacralité du corps royal. L'affinement de la chronologie de l'élaboration du cérémonial à la cour de France a depuis permis de montrer que cette distance avait été instaurée beaucoup plus précocement, sous les derniers Valois, soucieux de réaffirmer une autorité contestée<sup>11</sup>. Les historiens ont aussi souligné les écarts entre les pratiques madrilènes et versaillaises, en particulier dans l'exposition du corps du prince à la cour<sup>12</sup>. Même allégé d'une empreinte

---

<sup>9</sup> Tous ces poncifs ont depuis été déconstruits par l'historiographie. La géographie palatiale notamment a fait l'objet de nombreuses altérations sous le règne de Louis XIV, la position de la chambre n'étant finalement arrêtée qu'en 1701, ce qui rendait du reste difficile l'articulation entre l'appartement du roi et la galerie des glaces, les portes par lesquelles le souverain devait paraître le matin – à l'aplomb de la peinture de Lebrun figurant le *Roi gouvernant par lui-même* – étant de facto condamnées par l'aménagement de l'alcôve royale. Voir notamment les travaux de William R. Newton sur l'espace de Versailles.

<sup>10</sup> Ludwig PFANDL, *Philipp II. Gemälde eines Lebens und einer Zeit*, Munich, Kastner & Callwey, 1938. Le dossier a été repris dans Christina HOFMANN-RANDALL, *Das spanische Hofzeremoniell 1500-1700*, Berlin, Frank & Timme, rééd. 2012.

<sup>11</sup> Voir notamment Nicolas LE ROUX, *Le Roi, la Cour, l'État de la Renaissance à l'absolutisme*, Seyssel, Champ Vallon, 2013, p. 53 et suiv.

<sup>12</sup> Gérard SABATIER et Margarita TORRIONE (dir.), *Louis XIV espagnol ? Madrid et Versailles, images et modèles*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2009.

espagnole trop lourde, le cérémonial curial versaillais n'en résultait pas moins dans l'historiographie, et de façon persistante, d'un savant mélange entre distance habsbourgeoise et proximité française, sublimé dans le décorum exceptionnel de Versailles et des résidences royales périphériques, à commencer par Marly – somptueuse retraite – dont la conception allait être allègrement reproduite par des princes en mal de reconnaissance<sup>13</sup>.

### *Expliquer le mimétisme curial*

La raison invoquée par les historiens pour expliquer ces phénomènes de reprise et d'imitation résidait essentiellement dans la portée politique de modèles considérés comme éprouvés. Au faste bourguignon aurait succédé le prestige de la cour espagnole, qui prétendait s'inscrire dans cette continuité – Charles Quint servant de courroie de transmission. La cour du Roi-Soleil se serait ensuite nourrie des deux modèles, si bien que l'historiographie hésite souvent sur le modèle à invoquer pour comprendre la genèse de la cour absolutiste. Il s'agirait donc d'imiter pour capter une part de prestige, voire de légitimité politique. Sans doute la densification du cérémonial et, en particulier, cette liturgie royale élaborée dans les cours de Bourgogne et de Madrid, puis amplifiée en France, y contribue-t-elle<sup>14</sup>. Des postures *a priori* rétives à l'influence française ont cependant pu être détectées dans le maintien de formes architecturales archaïsantes. C'est ainsi que fut par exemple interprété le refus apparent des Habsbourg d'un *aggiornamento* architectural de la Hofburg viennoise, ceux-ci souhaitant affirmer tout à la fois une modestie chrétienne et le caractère immémorial de la Maison d'Autriche face à l'*hubris* impie d'une dynastie somme toute récente, les Bourbons<sup>15</sup>. De la sorte, ils s'érigeaient en contre-modèle – ou en modèle chrétien véritable de leur point de vue – fédérateur de l'Europe catholique, mais aussi des puissances coalisées contre Louis XIV<sup>16</sup>. Ces constatations ont été relativisées par l'étude de nombreux projets de reconstruction de tout ou partie de la Hofburg, mais aussi par la prise

---

<sup>13</sup> Les résidences de retraite se référant à Marly se multiplient au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, optant soit pour une disposition similaire, « en chartreuse », qui juxtapose des petits pavillons – citons la Favorite de Mayence ou Clemenswerth près de Cologne –, soit dans des déclinaisons plus ou moins simplifiées qui en reprennent l'esprit. Certains souverains n'hésitent pas à réutiliser le nom même de Marly, par exemple à Peterhof (Saint-Pétersbourg), d'autres optent pour un nom francophone, par exemple « Favorite », ainsi les Schönborn près de Mayence.

<sup>14</sup> F. LEFERME-FALGUIERES, *Les courtisans...*, *op. cit.*

<sup>15</sup> Voir notamment les analyses de Helmut LORENZ, « The Imperial Hofburg. The Theory and Practice of Architectural Representation in Baroque Vienna », dans Charles W. INGRAO (dir.), *State and Society in Early Modern Austria*, West-Lafayette, Purdue University Press, 1994, p. 93-109.

<sup>16</sup> Voir en particulier sur ce point la thèse de Jutta SCHUMANN, *Die andere Sonne. Kaiserbild und Medienstrategien im Zeitalter Leopolds I.*, Berlin, Akademie Verlag, 2003, mais aussi Hendrik ZIEGLER, *Der Sonnenkönig und seine Feinde : die Bildpropaganda Ludwigs XIV. in der Kritik*, Petersberg, M. Imhof, 2010 (traduit en français en 2013) ; Isaure BOITEL, *L'image noire de Louis XIV. Provinces-Unies, Angleterre (1668-1715)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.

en compte d'autres facettes de la vie de cour viennoise, plus exubérantes<sup>17</sup>. La construction assez précoce du château de Schönbrunn, certes réellement achevé dans les années 1760, sous le règne de Marie-Thérèse, confirme la volonté de mise en place d'une politique architecturale prestigieuse, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Se cantonner à une lecture symbolique, c'est toutefois oublier qu'un modèle peut également revêtir une valeur pratique. L'intérêt récent pour les institutions curiales elles-mêmes, dans leur profondeur organisationnelle et fonctionnelle, plaidé notamment par Jeroen Duindam<sup>18</sup>, a permis d'élargir les champs d'investigation, initialement concentrés sur les aspects cérémoniels et esthétiques. Ont pu être mis en lumière des évolutions, des ajustements, des réformes qui contestent une vision hiératique de la cour au profit d'une conception organique ouverte aux influences extérieures. Se posait là aussi la question du caractère opératoire de modèles curiaux. L'étude des cours d'entre-deux ou d'élaboration récente, comme la cour de Russie dont l'occidentalisation s'est faite par emprunts successifs à des cours extérieures, jusqu'à adopter pour plusieurs charges curiales les dénominations originales, en particulier allemandes, a servi d'aiguillon aux historiens quant à la nécessité de repenser les phénomènes de mimétisme curial plus souplement<sup>19</sup>. Surtout, la certitude d'un modèle curial unique, même évolutif, largement étayée par les propositions de Norbert Elias, a été battue en brèche à partir de la fin des années 1980 par certains historiens qui entendaient à la fois nuancer les mécanismes sociaux de la cour tels que les avaient analysés Norbert Elias<sup>20</sup>, et au-delà identifier d'autres situations curiales concurrentes<sup>21</sup>.

Est-ce à dire que ces constructions historiographiques ne correspondent à aucune réalité historique ? La question n'est pas aussi simple. Les sources laissent apparaître une réelle perception de déclinaisons différentes, voire divergentes, dans les pratiques curiales qui ont pu être assimilées à des matrices, voire des modèles reproductibles.

---

<sup>17</sup> Pour une synthèse : Elisabeth KOVACS, « Die Apotheose des Hauses Österreich. Repräsentation und politischer Anspruch », dans Rupert FEUCHTMÜLLER et Elisabeth KOVACS (éd.), *Welt des Barock*, Vienne/Fribourg/Bâle, Herder, p. 53-86.

<sup>18</sup> J. DUINDAM, *Vienna and Versailles...*, *op. cit.*

<sup>19</sup> Paul KEENAN, *St Petersburg and the Russian court, 1703-1761*, Basingstoke, Palgrave, 2013.

<sup>20</sup> Voir en particulier : Aloys WINTERLING, *Der Hof der Kurfürsten von Köln 1688-1794. Eine Fallstudie zur Bedeutung "absolutistischer" Hofhaltung*, Bonn, Röhrscheid, 1986 et la critique sévère de Norbert Elias dans Emmanuel LE ROY LADURIE, *Saint-Simon ou Le système de la Cour*, Paris, Fayard, 1997.

<sup>21</sup> En particulier la proposition de J. Duindam de deux pôles curiaux européens, Versailles et Vienne dans *Myths of Power. Norbert Elias and the Early Modern European Court*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1994.

## Une réification des pratiques : l'élaboration de modèles curiaux

### *Catégoriser les cours*

Les sources sont assez mutiques lorsqu'il s'agit d'énoncer clairement l'existence et la substance de modèles curiaux qui n'apparaissent le plus souvent que de façon latente. De fait, le travail de catégorisation demeure le plus souvent approximatif, laissant davantage entendre la reprise de pratiques existantes que réellement l'adhésion à un modèle qui serait clairement identifié. La lecture des manuels de cérémonial qui fleurissent dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du siècle suivant est assez instructive car, en juxtaposant des situations considérées comme exemplaires, ces ouvrages mettent en évidence des similitudes que leurs auteurs peuvent ensuite signaler<sup>22</sup>. Il faut rappeler que les rédacteurs de ces manuels prennent bien garde de ne pas penser le cérémonial comme un tout cohérent susceptible d'être normalisé, voire théorisé, mais bien davantage comme une suite d'exemples qui constituent des précédents susceptibles d'être reproduits au besoin. Une normalisation définitive retirerait à l'édifice toute souplesse et surtout au prince la maîtrise de l'économie des interactions entre les courtisans<sup>23</sup>. Les exemples sont donc d'abord développés pour eux-mêmes, même si des analogies peuvent être suggérées, comme des références à une possible matrice curiale.

C'est en particulier le cas pour les questions d'accès au prince, centrales dans les pratiques curiales, car elles déterminent la géométrie sociale de la cour autour du souverain. La distance au prince est ainsi signifiante du capital social de l'individu, qui cumule tout à la fois rang curial et nobiliaire, mais aussi faveur et capacité de distinction. Le publiciste Johann Bernhard von Rohr note ainsi dans son manuel de cérémonial, au début des années 1730, des différences très nettes entre les pratiques germaniques et françaises, en particulier dans l'accès aux espaces palatiaux :

Dans les châteaux princiers en Allemagne, un étranger [sous entendu à la cour] ne pourrait pas déambuler comme en France. À Versailles, les étrangers peuvent librement et sans contrainte entrer et sortir de la plupart des pièces du château, même si elles sont gardées, y compris dans la chambre à coucher royale<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> Gottfried STEVE, *Europäisches Hoff-Ceremoniel*, Leipzig, Gleditsch, 1715 ; Johann Christian LÜNIG, *Theatrum ceremoniale historico-politicum, oder historisch- und politischer Schau-Platz aller Ceremonien*, Leipzig, Moritz Georg Weidmann, 1719-1720 ; Julius Bernhard von ROHR, *Einleitung zur Ceremoniel-Wissenschaft der Privat-Personen*, Berlin, Rüdiger, 1728 et *Einleitung zur Ceremoniel-Wissenschaft der grossen Herren*, Berlin, Rüdiger, 1733 ; Friedrich Carl von MOSER, *Teutsches Hof-Recht*, Francfort et Leipzig, Andreä in Comm., 1754-1755, 2 vol.

<sup>23</sup> Fanny COSANDEY, *Le rang. Préséances et hiérarchies dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Gallimard, 2016.

<sup>24</sup> J. B. von ROHR, *Einleitung zur Ceremoniel-Wissenschaft...*, *op. cit.*, p. 76 : « *Auff den Fürstlichen Schlössern in Teutschland darff sich ein Frembder nicht mit solcher Freyheit umsehen, als wie in Frankreich.* »

Vingt ans plus tard, le juriste Moser, dont on peut supposer qu'il connaissait les travaux de Rohr, identifie deux catégories (*Gattungen*) de cérémonial en vigueur dans l'Empire (*Teutschland*), un espagnol et l'autre français, précisant du premier qu'il « régente les cours impériale, de Bavière et, depuis 1743, de l'Électorat du Palatinat, mais en partie aussi celle de l'Électorat de Cologne, qui ont toutes repris le modèle de la cour de l'Empereur<sup>25</sup> ».

Ces deux passages mettent en lumière la prise de conscience progressive par les théoriciens du cérémonial d'une catégorisation des pratiques curiales en « modèles », c'est-à-dire en un ensemble de pratiques reproductibles et consciemment reproduites par des cours qui se placent donc dans la sphère d'influence culturelle et politique de cours plus prestigieuses. Si la France est bien identifiée, le cas habsbourgeois est en revanche plus nébuleux dans la mesure où Rohr identifie des pratiques germaniques que Moser attribue au cérémonial espagnol. Cette question d'attribution revient fréquemment au détour des descriptions des voyageurs de passage à Vienne, qui s'étonnent la plupart du temps de la rigidité d'un cérémonial archaïque qui contraint jusqu'au souverain lui-même<sup>26</sup> et que certains attribuent au cérémonial espagnol<sup>27</sup>. Derrière cette différenciation fonctionnelle agissent de fait des représentations, voire des poncifs qui catégorisent les cours : la cour de France se veut ouverte et accessible quand l'austérité espagnole, reprise ici par les cours allemandes sous l'influence de la branche cadette de l'Archimaison, annihile en revanche toute liberté. Ces poncifs ne sont pas étrangers aux représentations que les nations développent de leurs voisins et stimulent l'élaboration de nivellements entre les cours qui privilégient progressivement une influence française qui semble triompher en Europe au détriment des autres.

---

*Daselbst können die Fremdbden in den meisten Zimmern des Schlosses zu Versailles nicht nur frey und ungehindert aus- und eingehen, ob gleich die Wache da stehet, sondern auch selbst in des Königs Schlaf-Gemach.*

<sup>25</sup> F. C. von MOSER, *Teutsches Hof-Recht*, *op. cit.*, p. 46 : « *Das spanische regiert an dem Kayserlichen, Bayrischen, seit anno 1743 an dem Chur-Pfälzischen, zum Teil auch an dem Chur-Cöllnischen Hofe, welche alle das Modell von dem Kayserlichen genommen haben* ».

<sup>26</sup> Charles Louis baron de PÖLLNITZ, *Mémoires contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages et le caractère des Personnes qui composent les principales Cours de l'Europe*, Amsterdam, Impr. Hoguel, 1735, lettre XII, p. 214 : « les Cérémonies, & l'Étiquette qui est le nom qu'on a donné aux anciens Usages, lui donnent un air de contrainte que l'on ne voit nulle-part ailleurs. Tout le monde crie contre cette Étiquette, l'Empereur lui-même paroît quelquefois en être ennuyé ; & cependant elle est observée comme un Point de Religion, & comme s'il falloit un Concile Oecuménique pour la réformer. »

<sup>27</sup> Par exemple : Johann Basilius KÜCHELBECKER, *Allerneueste Nachricht vom Römisch Kayserl. Hofe*, Hanovre, Nicolaus Forster, ch. XI. Précisons ici que l'empereur Charles VI, qui règne alors, avait été couronné roi d'Espagne à Barcelone en 1703 pendant la Guerre de Succession d'Espagne. Vaincu par le prétendant français, Philippe V, il n'en avait pas moins conservé la nostalgie de sa couronne perdue et aurait durci le cérémonial en vigueur à la cour de Vienne après son retour, en référence à l'Espagne, si l'on en croit certains témoins qui insistent notamment sur son inaccessibilité.

*Une Europe à la mode « française » ?*

C'est bien ce qu'illustre le frontispice de l'ouvrage de Julius Bernhard von Rohr dédié au cérémonial des particuliers<sup>28</sup>. S'opposent un couple de courtisans allemands de l'ancienne mode (*alte Teutschen*) habillés à l'espagnole, dans un décor architectural de maisons médiévalo-bourgeoises, et un couple de courtisans « à la mode » (*jetzige Teutschen*), l'un faisant la révérence à l'autre qui touche simplement son chapeau sans se découvrir, dans un environnement architectural cette fois-ci monumental et palatial. Le propos du publiciste attribue très explicitement la manière à la mode à l'influence française, observable dans les habits de cour des deux personnages, mais également dans la régularité et la monumentalité de l'arrière-plan architectural. Une ombre sur le sol confère une dimension morale à la scène en indiquant clairement au lectorat le propos du publiciste. Il s'agit bien de diffuser largement la nécessité civilisatrice d'adopter les mœurs et la culture dominante dans un espace encore souvent réputé arriéré depuis Paris comme, du reste, depuis Vienne<sup>29</sup>.

Quelques années plus tard, au cours de la décennie 1730, le baron Pöllnitz n'hésite pas à se référer aux résidences royales françaises lorsqu'il décrit les palais allemands. Il qualifie ainsi la nouvelle résidence électorale de Schleißheim, aux dimensions alors inusitées, de « Versailles bavarois » (« *Bayerisches Versailles* »), faisant de Nymphenburg, résidence estivale plus ancienne, le « Marly » des Électeurs de Bavière<sup>30</sup>. Voltaire aurait également assimilé le château de Lunéville à un Versailles lorrain et l'analogie entre les nouvelles résidences princières qui se construisent et Versailles devient un *topos* de la littérature de voyage, sans du reste que cela tourne toujours à l'avantage de la résidence du Roi-Soleil qui suscite aussi des déceptions<sup>31</sup>. L'invocation d'un « modèle » français demeurait donc à double tranchant. Comme nous l'avons

<sup>28</sup> J. B. von ROHR, *Einleitung zur Ceremoniel-Wissenschaft...*, *op. cit.*

<sup>29</sup> Hugo HANTSCH (éd.), *Quellen zur Geschichte des Barocks in Franken unter dem Einfluss des Hauses Schönborn*, Augsburg, Filser, 1931, t. I, p. 148-149 : l'archichancelier d'Empire Schönborn dénonce, au détour d'une lettre du 17 février 1708, le dénigrement systématique dont fait l'objet le Saint-Empire de la part de la noblesse viennoise, à grand renfort de stéréotypes.

<sup>30</sup> Charles Louis baron de PÖLLNITZ, *Neue Nachrichten*, Francfort, 1739, t. 2, p. 30.

<sup>31</sup> Lady Mary WORTLEY MONTAGU, *Je ne mens pas autant que les autres voyageurs. Lettres choisies, 1716-1718*, Paris, Payot, 2008, Lettre à Anne Thistlethwayte, Paris, 16 octobre 1718 : « J'ai trouvé que Versailles était plutôt un très grand château qu'un beau palais ; après avoir vu en Italie tant d'édifices bâtis avec toutes les proportions de l'art, j'ai été très choquée de ses irrégularités » et plus loin « j'ai été bien mécontente des tableaux de Lebrun, dont le brillant pinceau s'est abaissé jusqu'à une adulation révoltante, dans la galerie ». On trouve un jugement encore plus négatif dans le journal du comte Ferdinand Bonaventura Harrach, ambassadeur de l'Empereur de passage à Versailles pour aller négocier la succession d'Espagne en faveur de l'archiduc Charles à Madrid (Österreichisches Staatsarchiv, Allgemeines Verwaltungsarchiv, Familienarchiv Harrach, Hss. 134, fol. 481 et suiv., 9 novembre 1698) ou à la fin du siècle dans les mémoires de Sophie von LA ROCHE, *Journal d'un voyage à travers la France, 1785*, Michel LUNG, Thomas DUNSKUS et Anne LUNG-FAIVRE (éd.), Saint-Quentin-de-Baron, Les Éditions de l'Entre-Deux-Mers, 2012.

vu, les souverains eux-mêmes usent de l'onomastique française pour nommer leurs résidences : références explicites aux palais français, Marly notamment, ou simple mode francophone, parfois teintée de germanismes, ainsi Favorite, Solitude, Belvédère, Bellevue, Monrepos ou Sans-Souci... Sans doute cette Europe à la mode française demeure superficielle car, malgré d'indubitables traits communs qui s'affirment au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les cours princières conservent des particularismes. Il n'en demeure pas moins que les discours affirment désormais haut et fort la prédominance d'un modèle qui fait école jusqu'à Vienne.

Cette perméabilité des cours allemandes à l'égard des modes françaises intervient finalement assez tardivement au regard de l'apogée de la cour de France sous le règne de Louis XIV. Sans doute la situation diplomatique et politique troublée de la fin du siècle n'était-elle pas propice aux développements somptuaires. D'autre part, la majorité des cours demeurait dans l'orbite du pouvoir impérial, qui jouait, on l'a vu, sur l'image noire de Louis XIV pour en faire un repoussoir absolu. Certains voyageurs de passage à Vienne précisaient même que l'empereur proscrivait l'usage du français à la cour<sup>32</sup> et plus globalement des lois somptuaires interdisaient l'importation de produits de luxe français. Il n'en demeurait pas moins que le faste français fascinait comme en témoignent les voyages de certains souverains, comme Pierre le Grand<sup>33</sup>. Le succès des modes françaises se serait davantage fait par capillarité, grâce à l'influence de quelques princes allemands, notamment les Wittelsbach qui, ayant trouvé refuge à la cour de France au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, en seraient devenus les promoteurs.

## Modèles ou transferts et circulations : éléments d'évaluation

*Transferts et imitations : revendiquer sa proximité ?*

Il [le Margrave de Brandebourg-Bayreuth] étoit debout, fort richement vêtu, à côté d'une table, sur laquelle il s'appuyoit d'une main, pour imiter l'étiquette de Vienne. Il tâchoit même de contrefaire l'Empereur, et

---

<sup>32</sup> Casimir FRESCHOT, *Mémoire de la Cour de Vienne*, Cologne, Guillaume Étienne, 1705, p. 68 : « La langue Française est aussi universellement connue de toutes les personnes de qualité, mais on n'ose la parler à la Cour, au moins trop librement, dès que l'Empereur fit une fois entendre dans son Antichambre qu'il n'avoit nullement pour agréable que la langue de ses ennemis fut dans la bouche de ceux qui faisoient profession d'être attachez à ses intérêts. Les Ministres de France, dès le tems de l'Imperatrice Eleonore avoient tellement mis leur langue à la mode dans la Cour de Vienne, qu'on n'en parloit quasi point d'autre ; mais les guerres étant survenuës, l'Empereur fit cesser cet usage. »

<sup>33</sup> Voir Gwenola FIRMIN, Francine-Dominique LIECHTENHAM et Thierry SARMANT (dir.), *Pierre le Grand : un tsar en France, 1717*, Paris/Versailles, Lienart/Château de Versailles, 2017 et Daniëlle KISLUK-GROSHEIDE (dir.), *Visiteurs de Versailles : voyageurs, princes, ambassadeurs, 1682-1789*, Paris, Gallimard, 2017. Le parti-pris de ces parutions est toutefois un peu hagiographique en faveur de Versailles.

affectoit un air grave et soi-disant majestueux, pour inspirer le respect. Il n'y réussit pas avec moi ; je trouvai cela si ridicule, que j'eus bien de la peine à conserver mon sérieux<sup>34</sup>.

Si la *vis comica* de la scène en accentue le caractère bassement mimétique, ce passage des *Mémoires* de la Margrave de Bayreuth est tout à fait révélateur des processus de reprise d'éléments cérémoniels, empruntés à de grandes cours auxquelles ces princes allemands de rang secondaire sont de près ou de loin liées. Il s'agirait ici d'aller chercher à la cour de Vienne, dont le cérémonial était réputé pour sa rigueur majestueuse – et le fait que la Margrave en précise ici l'origine verbalise clairement l'identification à un « modèle » curial –, des pratiques censées renforcer le crédit politique d'un prince de rang secondaire. Si le Margrave prétend ici, bien maladroitement, en capter le prestige pour accroître la majesté de sa personne, il n'en fait pas pour autant un manifeste politique ou diplomatique. Il s'agit moins ici d'un modèle clairement invoqué, que d'un effet de mode ou d'une posture, en passe de devenir une norme de représentation du souverain, à laquelle le prince entend adhérer. De surcroît, cette référence à Vienne ne paraît pas historiquement évidente, à l'étude des portraits de cour ou du cérémonial viennois pour lequel nous n'avons pas trouvé de mention spécifique de cette posture. Le témoignage de la Margrave n'en est pas moins éclairant de la capacité des contemporains à assimiler des signes ou des pratiques à des postures politiques ou morales – ici la *gravitas* des Habsbourg – participant d'un ensemble de références, voire d'un modèle reproductible.

Le Margrave n'est en effet pas un cas isolé. Cette posture devient canonique dans les portraits de cour des souverains européens, auparavant tributaires de déclinaisons différentes. À l'austérité espagnole dont témoignent les chefs-d'œuvre de Vélasquez, s'opposait la grandiloquence française des portraits de sacre. Au même moment, Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, par exemple, décline ses représentations en fonction de ses attributions : gentilhomme, chef de guerre ou encore courtisan. Dès la fin du premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle cependant, les souverains européens apparaissent désormais de façon générique, debouts, accoudés à une table ou une console sur laquelle reposent les *regalia*. Si le port de la perruque est généralisé, le costume présente encore quelques déclinaisons singulières, malgré une allure similaire (manteau, culotte et bas). On notera cependant que les portraits de sacre français y font exception, le souverain s'appuyant sur le sceptre et non sur une console. En revanche, les portraits en majesté des souveraines, Marie Leszczyńska ou Marie-Antoinette, s'en rapprochent. Il pourrait s'agir d'une hybridation progressive d'une posture effectivement fréquente chez les Habsbourg au XVII<sup>e</sup> siècle et de la grandiloquence des portraits de sacre français.

---

<sup>34</sup> *Mémoires de Frédérique-Sophie Wilhelmine, Margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric-le-Grand, depuis l'année 1706 jusqu'à 1742, écrits de sa main*, Paris, Mercure de France, 2001, p. 345 (année 1732).

Le recours à un « modèle » curial peut cependant constituer une véritable rhétorique formelle qui participe de façon assumée de la volonté de rapprochement diplomatique. Le cas de la Bavière illustre ainsi le basculement partiel, mais assumé d'une sphère d'influence à une autre. Inscrite dans la proximité du grand voisin autrichien, la cour électorale de Munich observait assez scrupuleusement depuis le XVII<sup>e</sup> siècle les habitudes curiales viennoises, notamment dans la distribution des appartements de la *Residenz* : une suite d'antichambres filtre l'accès à l'appartement princier en fonction du rang du visiteur, la chambre à coucher, séparée des pièces publiques par une retirade, cabinet qui étanchéifie la partie privée de l'appartement, demeure inaccessible aux courtisans, à l'exception du service de la Chambre. Eva-Bettina Krems a toutefois pu observer les évolutions dans la spatialisation de la cour qui soumettent progressivement les résidences électorales aux modes françaises, à savoir une plus grande accessibilité de la chambre qui devient un espace du cérémonial public à part entière<sup>35</sup>. Le basculement cérémoniel devait être également opéré sur le même mode, au cours de la décennie 1720, par l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel au château de Schleißheim puis à la résidence électorale de Munich au cours des années 1730 (*Reiche Zimmer*)<sup>36</sup>. Le prince, qui avait pris fait et cause pour la France pendant la guerre de Succession d'Espagne, avait connu l'exil en France, chassé par les Autrichiens après la défaite de Höchstädt (1704). Cette période d'éloignement lui avait fait connaître les fastes de la cour de France. Le séquençage des appartements princiers se fait désormais sur le modèle français, à savoir d'un appartement double, composé d'une antichambre, d'une salle d'audience et d'une chambre de parade, laquelle était positionnée avant le cabinet, c'est-à-dire à l'interface entre espaces accessibles et « privés ». Si Schleißheim est une résidence neuve qui peut directement adopter ce parti-pris, la *Residenz* munichoise en revanche joue sur l'hybridité des spatialités en conjuguant l'enfilade française<sup>37</sup>, à la longue suite habsbourgeoise des antichambres au moyen d'une double entrée dans les appartements.

Au même moment, le margrave de Baden-Baden et l'archevêque-électeur de Cologne restructurent les appartements de leurs résidences dans un esprit français. Le premier, Louis-Georges de Bade, lié aux Bourbons par sa sœur qui a épousé le fils du Régent, introduit le premier en terre d'Empire, au début des années 1720, une chambre à coucher d'apparat dans sa résidence de Rastatt. Le second, Joseph-Clément de Bavière, exilé en France comme son frère à la suite d'une procédure de privation de sa charge par l'Empereur, réaménage sa

---

<sup>35</sup> E.-B. KREMS, *Die Wittelsbacher...*, *op. cit.*, p. 309-325.

<sup>36</sup> Samuel John KLINGENSMITH, *The Utility of Splendor. Ceremony, Social Life, and Architecture at the Court of Bavaria, 1600-1800*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.

<sup>37</sup> L'appartement électoral reprend, outre les antichambres, une salle d'audience qui fait office de pivot entre les deux accès, une salle de conférences, la chambre de parade et deux cabinets à la décoration prestigieuse, le premier à miroirs, le second à laques chinoises.

résidence de Bonn en faisant appel à l'architecte français Robert de Cotte au tournant des années 1720 et opte pour un parti-pris similaire, alliant une très longue enfilade d'antichambres et une chambre de parade, au centre de la façade, le tout dans des proportions inusitées puisqu'il faut traverser sept pièces pour atteindre la chambre. Comme à Versailles, un appartement de commodité, situé à l'arrière de l'appartement de parade, constitue le séjour ordinaire d'un prélat dont l'ambition politique est très clairement énoncée par la dilatation extrême des espaces<sup>38</sup>. Dans une autre cour d'entre-deux, Turin, Elisabeth Wünsche-Werdehausen constate de semblables phénomènes à la même période au palais royal<sup>39</sup>.

Reprise ne signifiait pas pour autant servilité. Une quinzaine d'années plus tard, dans les années 1735, le baron Pöllnitz, de passage à Munich, note que « la cour de Bavière observe presque toutes les Étiquettes de la Cour de Vienne, quant aux Cérémonies ; car au reste, c'est une manière très différente de vivre : il y a plus d'aisance & plus de divertissement<sup>40</sup> ». Le déplacement de la chambre de parade en amont de l'appartement ne signifie pas pour autant la mise en place d'un cérémonial semblable aux Lever et Coucher versaillais. Cette pièce n'était pas utilisée pour cet usage, mais seulement pour la réception de quelques hôtes de marque qu'on voulait distinguer en leur faisant grâce de la salle d'audience ordinaire<sup>41</sup>. On se rapprochait donc de l'usage de la chambre de parade française, mais sans en assumer totalement la dimension symbolique, même lorsque le basculement diplomatique vers la France fut complet, après 1740 et l'élection de l'électeur Charles-Albert à la dignité impériale. De même, la suite d'antichambres qui constituait une relique de l'influence habsbourgeoise n'était pas totalement délaissée puisqu'un *Mémoire pour le cérémonial de Bavière* précise qu'« il y a un Days dans toutes les pièces de l'appartement de l'Électeur, parce que toutes ces pièces sont destinées à y donner audience à différents ordres de personnes<sup>42</sup> ».

Il n'en demeurerait pas moins que l'idée de « modèle » curial était désormais assez clairement assumée, au moins dans les traités théoriques, même si la pratique demeurerait bien moins explicite et montre assez clairement la nécessité de penser en terme de transferts et de circulations plutôt que d'une reproduction qui pourrait être servile par obédience politique ou diplomatique ou plus simplement par séduction pour le brillant et le fastueux. Le cas de la

---

<sup>38</sup> Georg SATZINGER (dir.), *Das kurfürstliche Schloss in Bonn : Residenz der Kölner Erzbischöfe - Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität*, Munich, Deutscher Kunstverlag, 2007.

<sup>39</sup> E. WÜNSCHE-WERDEHAUSEN, « Habsburg Tradition... », *op. cit.*, p. 137-147.

<sup>40</sup> Charles Louis baron de PÖLLNITZ, *Mémoires de Charles-Louis baron de Pöllnitz, contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages*, Liège, Joseph Demen, 1734, p. 348.

<sup>41</sup> Henriette GRAF, *Die Residenz in München. Hofzeremoniell, Innenräume und Möblierung von Kurfürst Maximilian I. bis Kaiser Karl VII.*, Munich, Bayerische Verwaltung der staatlichen Schlösser, Gärten und Seen, 2002, p. 209 sqq.

<sup>42</sup> Cité dans E.-B. KREMS, *Die Wittelsbacher...*, *op. cit.*, note 704.

Bavière montre l'importance des transferts culturels dans les milieux curiaux, globalement régis par de mêmes référents culturels, qui peuvent conduire à une homogénéisation des pratiques, mais dont on voit bien qu'ils n'excluent pas pour autant des subcultures induites par des sensibilités différentes<sup>43</sup>.

*Hybridations : le cas lorrain ou ne pas choisir opportunément*

C'est bien ce qui résulte de la résurrection de la cour de Lorraine, en 1698. Revenu lui aussi en ses duchés après un long exil, mais à Vienne cette fois, le duc Léopold ambitionne de reformer une cour à la hauteur du prestige de ses États<sup>44</sup>. La gestation n'en est pas moins relativement longue du fait de l'inexpérience du duc qui, faute de documents permettant une pure et simple réactivation de l'institution curiale lorraine, doit faire preuve d'initiative pour mettre de l'ordre au sein d'une société de cour volontiers désobéissante. Nanti d'une double culture curiale – sa mère est une Habsbourg et son épouse la nièce de Louis XIV –, il invoque les deux modèles, français et habsbourgeois, écrivant noir sur blanc dans une note *Sur la nécessité d'établir un cérémonial*, datée des années 1720, qu'il « faudra prendre et de l'un et de l'autre »<sup>45</sup>. Nous retrouvons donc bien, dans l'esprit du duc, ces référents curiaux clairement distincts qui apparaissent dans la littérature théorique et qu'il érige ici en modèles susceptibles d'être imités, mais nécessairement de façon partielle puisqu'il s'agit d'en retirer ce qu'il y en a de meilleur, ou de plus opportun, tout en veillant à sa compatibilité avec l'apport de l'autre modèle.

Politiquement placé dans une position d'entre-deux, le duc ne souhaite pas choisir entre Vienne et Versailles, les deux voisins dont l'influence sur la Lorraine est lourde. Durant son exil, Léopold a été élevé à l'autrichienne entre les cours de Vienne et d'Innsbruck, avec ses deux cousins, les futurs empereurs Joseph I<sup>er</sup> et Charles VI, sous la tutelle de son oncle, Léopold I<sup>er</sup>. La duchesse Élisabeth-Charlotte d'Orléans exerce cependant un réel ascendant culturel et intellectuel sur son mari et ambitionne de retrouver à Nancy et à Lunéville le

---

<sup>43</sup> Sanjay SUBRAHMANYAM, *L'éléphant, le canon et le pinceau : Histoires connectées des cours d'Europe et d'Asie. 1500-1750*, Paris, Alma Éditions, 2015.

<sup>44</sup> Nous nous permettons de renvoyer à deux études que nous avons publiées sur ce cas : Éric HASSLER, « Définir et élaborer l'étiquette : les réflexions du duc Léopold de Lorraine sur la mise en place d'un nouveau cérémonial de cour au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles*, 2016 [en ligne : <<http://crcv.revues.org/13706>> ; DOI : 10.4000/crcv.13706] et *Idem*, « “Mes estats estant situés entre l'Allemagne et la France il faudra prendre de l'un et de l'autre”. Vienne, Versailles, Lunéville : réflexions sur les “modèles” de cour au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Anne MOTTA (dir.), *Échanges, passages et transferts...*, *op. cit.*, p. 151-165.

<sup>45</sup> Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 1 MI 845, art. 24, fol. 49.

brillant de la cour de France<sup>46</sup>. Au-delà, la France entend bien, en outre, exercer une semi-tutelle sur cet État pourtant toujours indépendant, comme en témoignent les longues occupations des duchés au XVII<sup>e</sup> siècle (1633-1641, 1645-1661, 1670-1697). Elles ne sont du reste pas les dernières puisqu'à peine revenu à Nancy, Léopold doit partir à Lunéville, sa capitale étant à nouveau occupée de 1702 à 1714. Enfin, une dernière difficulté, et non des moindres, se présente au duc : ses moyens ne sont pas ceux du Roi-Soleil, ni même de l'empereur, et les multiples travaux qu'il entreprend pour embellir ses résidences se soldent par un endettement rapide qui contraint irrémédiablement le prince à modérer ses ambitions.

La datation tardive de la note *Sur la nécessité d'établir un cérémonial* montre la difficulté de l'entreprise. En effet, au fil des livres de gages apparaît une architecture complexe qui mêle les structures curiales française et viennoise, mais aussi les errements du fonctionnement au quotidien d'une cour confrontée aux revendications des différentes noblesses qui la composent. Fruit d'une hybridation, la Chambre ducale comprend ainsi à la fois des gentilshommes comparables à la Chambre royale et un groupe de chambellans dont le fonctionnement a été emprunté à Vienne<sup>47</sup>. La mise en ordre de ces derniers, dont les effectifs ne cessent de croître à mesure que s'exerce la faveur ducale, connaît de multiples remaniements qui l'éloignent progressivement du « modèle » viennois, la situation lorraine exigeant des solutions particulières qui relativisent alors le caractère opératoire du modèle.

Envisager la question des modèles curiaux depuis ces cours secondaires, Munich, Bonn/Cologne, Bayreuth, Nancy/Lunéville ou encore Turin, met en lumière la complexité des processus de réception, mais aussi d'élaboration des normes cérémonielles, organisationnelles ou esthétiques produites dans les cours les plus éminentes. Celles-ci sont sous-tendues par des discours qui différencient, voire catégorisent les pratiques curiales selon des critères à la fois objectifs et conditionnés par des représentations générées par la conscience d'une altérité. Outre le simple effet de mimétisme lié à l'ambition de princes de second rang qui entendent s'affirmer sur la scène européenne, des transferts plus complexes sont motivés par la volonté de marquer un attachement à une sphère d'influence dominée par une cour, essentiellement Vienne ou Versailles à l'époque qui nous intéresse. Une véritable rhétorique qui mise sur les formes cérémonielles ou architecturales peut ainsi être mise en œuvre pour dire son

---

<sup>46</sup> Thierry FRANZ, « Élisabeth-Charlotte d'Orléans (1676-1744) duchesse de Lorraine et la culture de cour au château de Lunéville », dans Renate ZEDINGER (dir.), *Innsbruck 1765. Prunkvolle Hochzeit, fröhliche Feste, tragischer Ausklang*, Bochum, Dr. Dieter Winkler, 2015, p. 109-124.

<sup>47</sup> Ces derniers assurent manifestement le service effectif de la chambre, sur le modèle de la cour de Vienne, selon un roulement dont les modalités évoluent au cours du règne de Léopold : É. HASSLER, « "Mes estats estant situés..." », *op. cit.*

attachement à une puissance plutôt qu'à une autre, en particulier entre 1650 et 1750, période de leur pleine expression, pendant laquelle elles se distinguent clairement, avant que la cour de Vienne n'infléchisse ses pratiques en cédant en partie aux modes françaises, suivant en cela la majorité des cours européennes. Ainsi assiste-t-on indubitablement à un phénomène d'homogénéisation des pratiques curiales, mais qui demeure largement superficiel. Cet infléchissement que nous avons pu constater autour des années 1720 pour ces cours d'entre-deux ne signifie pas un renoncement aux traditions indigènes. Ces cours modelées au début de l'époque moderne à la façon viennoise élaborent en réalité des pratiques hybrides dans lesquelles la part d'innovation ne doit pas être négligée. Confrontées à des difficultés résultant d'un contexte socio-politique propre, leur prince doit alors dépasser le modèle pour adopter des solutions propres.

Cette approche connectée contribue à déconstruire les modèles curiaux élaborés par l'historiographie, à l'aune du prestige acquis par la cour de Louis XIV et du succès des thèses sociologiques de Norbert Elias qui avaient largement borné l'horizon des historiens. Enjeu majeur des *Court Studies*, le dépassement d'une conception holiste et hiératique de la cour, et *a fortiori* Versaillo-centrée, doit mener à l'envisager dans la complexité de ses relations sociales, politiques et culturelles, comme un espace ouvert aux influences extérieures. Décentrer le regard de ces grandes cours qui ont capté toute l'attention des chercheurs pour analyser les sociétés et institutions curiales à partir des périphéries, mais aussi d'espaces extra-européens<sup>48</sup>, en réfléchissant sur les convergences et les singularités, offre ainsi la possibilité de renouveler les approches des thématiques traditionnelles, mais aussi d'aborder de nouveaux objets historiques.

---

<sup>48</sup> S. SUBRAHMANYAM, *L'éléphant, le canon et le pinceau...*, *op. cit.*

## LE TEXTILE, UN OBJET INTERCULTUREL ?

### PROCESSUS DE VALORISATION ET D'APPROPRIATION DES MODELES ETRANGERS DANS LES TOILES PEINTES (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> SIECLE)

Aziza GRIL-MARIOTTE

L'essor des productions textiles en Europe à l'époque moderne repose en partie sur l'appropriation de processus techniques venus de l'étranger. L'Orient, après avoir exporté les étoffes luxueuses en Europe depuis les ports italiens, a fourni des matières premières indispensables pour produire des toiles peintes en Occident. Entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'industrie textile a profité du développement des échanges commerciaux, un phénomène de la culture matérielle dont les historiens ont renouvelé les travaux par une approche globale<sup>1</sup>. Les produits importés, soieries, indiennes, porcelaines, ont diffusé de nouveaux *designs* qui ont contribué à la créativité des arts décoratifs<sup>2</sup>. Ces objets illustrent le concept de « transfert culturel <sup>3</sup> » dont l'approche comme « interactions complexes entre plusieurs pôles <sup>4</sup> », est perçue ici à travers

---

<sup>1</sup> Pour une étude historiographique richement documentée, nous renvoyons à l'introduction de Natacha COQUERY, « La diffusion des biens à l'époque moderne. Une histoire connectée de la consommation », *Histoire urbaine*, n° 30, 2011/1, p. 5-30.

<sup>2</sup> Nous renvoyons aux publications des historiens qui ont appréhendé le phénomène d'une consommation globalisée : Neil MCKENDRICK, John BREWER et John Harold PLUMB, *The Birth of a Consumer Society: The Commercialization of Eighteenth-Century England*, Bloomington, Indiana University Press, 1982 ; Arjun APPADURAI (dir.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1988 ; John BREWER et Roy PORTER (dir.), *Consumption and the World of Goods*, Londres, Routledge, 1993 ; Daniel ROCHE, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1989, et *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1997.

<sup>3</sup> Un concept qui s'est d'abord élaboré dans l'histoire des relations culturelles franco-allemandes, voir Hans-Jürgen LÜSEBRINK et Relf REICHARDT, « Histoire des concepts et transferts culturels, 1770-1815. Note sur une recherche », *Genèses, Sciences sociales et histoire, France-Allemagne, transferts, voyages, transactions*, n° 14, 1994, p. 27-41, avant de se développer dans les sciences humaines.

<sup>4</sup> Michel ESPAGNE, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013 [en ligne : <<https://journals.openedition.org/rsl/219>>, consulté le 30 septembre 2016].

l'importation de produits exotiques en Europe<sup>5</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le terme « exotique » est doublement lié aux indiennes car il « se dit d'une plante étrangère<sup>6</sup> » d'après *L'Encyclopédie*, désignant celles-là même qui ornent les cotons imprimés, mais aussi les drogues importées, obtenues à partir de végétaux comme l'indigo. Il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'il évoque des objets provenant de lointaines contrées et leurs imitations en Europe<sup>7</sup>, et l'exotisme considéré comme un courant artistique emblématique du siècle des Lumières<sup>8</sup>. Par leurs décors, les indiennes participent à cette esthétique, mais seulement de façon partielle, les motifs de plantes étrangères réelles ou inventées ne formant qu'une petite part, les autres relevant d'une tradition picturale européenne<sup>9</sup>.

Le textile illustre la capacité des industriels à s'appropriier des sources variées, faisant de ce support un objet interculturel qui résulte des relations commerciales et des échanges culturels. L'indiennage puise son origine en Inde et en Perse, mais l'adaptation des procédés de fabrication en Europe s'est d'abord traduite par l'utilisation de motifs empruntés à l'esthétique occidentale, en particulier la flore déjà très présente dans les soieries. Puis, une fois les procédés techniques maîtrisés, les manufactures ont pu imiter les belles indiennes importées par les Compagnies de commerce, diversifiant le vocabulaire décoratif des toiles peintes<sup>10</sup>. La notion de modèle est ici envisagée selon la terminologie des recueils d'ornements du XVIII<sup>e</sup> siècle qui correspond à

<sup>5</sup> Cette question a fait l'objet de nombreux travaux, dont Maxime BERG, Felicia GOTTMANN, Hanna HODACS et Chris NIERSTRASZ (dir.), *Goods from the East, 1600-1800 Trading Eurasia*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015 ; Anne GERRITSEN et Giorgio RIELLO, *Writing Material Culture History*, Londres, Bloomsbury, 2015 ; *dem*, *The Global Lives of Things. The Material Culture of Connections in the Early Modern World*, Londres, Routledge, 2016.

<sup>6</sup> Denis DIDEROT et Jean d'ALEMBERT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des Arts et des Métiers*, tome VI, Paris, Briasson, 1756, p. 274.

<sup>7</sup> Concernant l'historiographie du terme « exotisme » et son appréhension par les historiens, voir Anaïs FLECHET, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, vol. 1, 2008, p. 15-26.

<sup>8</sup> Le goût pour l'Orient et l'Asie dans les arts décoratifs au XVIII<sup>e</sup> siècle a fait l'objet d'ouvrages richement illustrés. on peut citer : *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, catalogue d'exposition, musée Cernuschi, Paris, Paris-Musées, 2007 ; Emmanuelle GAILLARD, *Un certain goût pour l'Orient XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Citadelle & Mazenod, 2010.

<sup>9</sup> Aziza GRIL-MARIOTTE, « Des fleurs d'indiennes aux roses de Lyon, la production des manufactures provençales et l'influence du modèle floral enseigné dans les Académies au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Olivier BONFAIT, Marie-Pauline MARTIN et Magali THERON (dir.), *L'Académie de peinture, sculpture et architecture civile*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence (coll. « Rives méditerranéennes », n° 56), 2018, p. 111-125 ; *Eadem*, « Aux sources de la création, modèles, emprunts et circulation des formes occidentales dans les toiles peintes de Neuchâtel au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Lisa LAURENTI (dir.) *Made in Neuchâtel, deux siècles d'indiennes*, Paris, Somogy édition d'art, 2018, p. 86-97.

<sup>10</sup> *Eadem*, « De quoi les perses sont-elles faites ? L'imaginaire et l'esthétique des indiennes au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe », dans Ariane FENNETAUX, Anne-Marie MILLER-BLAISE et Nancy ODDO (dir.), *Objets nomades. Circulations, appropriations et identités à l'époque moderne, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, à paraître.

l'« original que l'on se propose d'imiter<sup>11</sup> ». L'étude des productions françaises, durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, révèle une attitude ambivalente des manufacturiers vis-à-vis des modèles étrangers, tantôt revendiqués, tantôt ignorés, l'invocation de leur origine relevant d'un discours de l'innovation. Cette ambiguïté repose sur un principe simple : lorsqu'il est lointain – espace et temps – il est valorisé dans les traités théoriques et les discours commerciaux. À l'inverse, lorsqu'il est proche, notamment géographiquement, il est considéré comme concurrent, aussi l'appropriation de ces motifs étrangers sera souvent présentée comme relevant du génie français ! Alors que les innovations techniques empruntées à l'industrie anglaise sont connues<sup>12</sup>, l'origine des inventions graphiques reprises aux manufactures anglaises n'est pas revendiquée. Dans une situation de concurrence, le discours sur la créativité défendu par les fabricants justifie ces appropriations qui se font dans les deux sens. En posant la question de l'utilisation des modèles étrangers dans l'indiennage, nous tenterons de définir les modalités du discours entre les références revendiquées par les manufacturiers et celles qui ont été tuées à dessein. Pour appréhender la différence entre la réalité et le discours, nous confronterons la part des modèles exposés, en montrant les différents moyens de s'approprier un vocabulaire exotique et la part de l'influence cachée des cotonnades anglaises sur l'inventivité de l'indiennage français, entre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les années 1820.

### L'étranger aux sources de la création dans l'indiennage

L'indiennage dont le terme découle d'*indienne*, nom donné aux toiles de coton imprimées qui débarquent au XVI<sup>e</sup> siècle en Europe depuis les Indes, illustre les processus d'adaptation qui concernent autant les procédés de fabrication que l'appropriation de formes perçues comme exotiques<sup>13</sup>. Ces étoffes incarnent des transferts qui ont été perçus à l'époque de leur arrivée en

---

<sup>11</sup> Jacques SAVARY DES BRUSLONS, *Dictionnaire universel du commerce*, tome second, Genève, Chez les Héritiers Cramer & les frères Philibert, 1742, p. 1358.

<sup>12</sup> Voir l'introduction de Liliane PEREZ, « Technique, économie et politique entre la France et l'Angleterre (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », dans Patrice BRET, Irina GOUZEVTCH et Liliane PEREZ (dir.), *Les techniques et la technologie entre la France et la Grande-Bretagne XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Centre de documentation d'histoire des techniques (« Documents pour l'histoire des techniques », n° 19), 2010, p. 9-29.

<sup>13</sup> Prasannan PARTHASARATHI et Giorgio RIELLO (dir.), *The Spinning World. A Global History of Cotton Textiles, 1200-1850*, New York, Oxford University Press, 2009 et *Eidem*, « From India to the World : Cotton and Fashionability », dans Frank TRENTMANN (dir.), *The Oxford Handbook of the History of consumption*, New York, Oxford University Press, 2012 ; Olivier RAVEUX, « Des réseaux marchands aux consommateurs : la diffusion des indiennes en Europe méditerranéenne dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle », *Liame, Histoire et histoire de l'art des époques moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses Périphéries*, n° 25, 2012, p. 1-17 [en ligne : <<http://liame.revues.org/227>>] ; Giorgio RIELLO, *Cotton : The fabric that made the Modern World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

Europe dans une vision binaire – de l’Orient à l’Occident – alors qu’ils résultent d’une approche interculturelle. En effet, leurs motifs proviennent d’une circulation à plusieurs sens qui complexifie leur filiation. Aux Indes, les artisans ont répondu aux demandes des Compagnies de commerce en adaptant les décors au goût européen, plusieurs centres se sont spécialisés pour le marché occidental<sup>14</sup>. Les Européens se passionnent pour ces motifs étrangers et étranges qui serviront ensuite de sources d’inspiration aux dessinateurs pour imiter les véritables indiennes en Europe. Lorsque les manufacturiers et les consommateurs découvrent le goût des Indes, à travers les différents textiles importés, ils ignorent qu’ils sont issus d’une hybridation à partir de modèles européens<sup>15</sup>. L’engouement des contemporains pour ces étoffes, appréciées autant pour la douceur et la finesse du coton tissé que pour la vivacité des coloris résistant au lavage, justifie le discours sur l’origine étrangère des toiles imprimées en Europe. Les manufactures, en Angleterre, en Suisse, puis en France, proposent aux consommateurs des toiles « à la manière des Indiens<sup>16</sup> ». Dans le contexte de la première mondialisation, l’indiennage européen a dû relever le défi d’adapter ces procédés techniques, décrits par des voyageurs, des commerçants et des missionnaires jésuites, sans disposer exactement des mêmes drogues. D’après le manufacturier de Bâle, Jean Ryhiner :

Il était réservé à la nation anglaise de tenter l’imitation de ce qui se fait de plus beau aux Indes et en fait de toiles peintes, et à parvenir à un degré de perfection, que l’on avait cru impraticable. Tout le monde connaît cette nation dont l’industrie et la patience opiniâtre pour vaincre toutes sortes d’obstacles passent toute imagination, ce peuple ne peut pas se glorifier de beaucoup d’inventions mais d’avoir perfectionné tout ce qui a été inventé par d’autres. De là vient le proverbe que pour ce que quelque chose soit parfait il fallait qu’elle ait été inventée en France et travaillée en Angleterre, aussi nous verrons plus bas que si les Anglais n’avaient pas pu rendre les toiles peintes aussi parfaites pour l’adhérence des couleurs parce que les drogues leur manquent, du moins les ont-ils surpassés pour l’élégance des dessins et la netteté de l’exécution<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> Agnès GEIJER, « Some Evidence of Indo-European Cotton Trade in Pre-Mughal Times », *Journal of Indian Textile History*, n° I, 1955 (rééd. 1996), p. 34-39 ; Katharine B. BRETT, « An English Source of Indian Chintz Design », *Journal of Indian Textile History*, n° I, 1955, (rééd. 1996), p. 40-3 ; *Eadem*, « A French Source of Indian Chintz Design », *Journal of Indian Textile History*, n° II, 1956 (rééd. 1996), p. 43-52 ; Veronica MURPHY, *Europeans and the Textile Trade in the Arts of India, 1550 – 1900*, Londres, Victoria & Albert Museum, Mopin Publishing Pvt. Ltd., 1990.

<sup>15</sup> Brigitte NICOLAS, « La Compagnie française des Indes et le textile indien », dans Gérard LE BOUËDEC et Brigitte NICOLAS, *Le goût de l’Inde*, Rennes, Musée de la Compagnie des Indes de Lorient/Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 20-31.

<sup>16</sup> « indienne », dans Antoine FURETIERE, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois, etc.*, tome II, La Haye, Rotterdam, 1690.

<sup>17</sup> Jean RYHINER, *Traité sur la fabrication et le commerce des toiles peintes commencé en 1766 et fini l’année ... par Jean Ryhiner*, Bibliothèque du musée de l’Impression sur étoffes de Mulhouse, p. 7.

L'auteur distingue les toiles importées des Indes, imprimées à la planche de bois et parfois peintes, de qualité supérieure, et l'adaptation de ces procédés tout en reconnaissant que « lorsque l'on vit par les productions anglaises qu'il était possible de faire dans nos contrées des toiles peintes fort approchantes de celles des Indes ; les tentatives devinrent générales ; la Hollande et la France, l'Allemagne et la Suisse<sup>18</sup>. » L'Angleterre dispose d'un atout non négligeable car les fabricants peuvent se procurer les matières premières indispensables – toiles de coton et colorants – rapportées par la Compagnie des Indes orientales (*British East India Company*). À partir de 1686, la prohibition sur les importations de toiles de coton, brutes ou imprimées et leur fabrication dans le royaume, laisse la France en dehors de ce mouvement<sup>19</sup>. Toutefois, la Compagnie française des Indes continue son commerce avec le port de Lorient, comme la Compagnie du Levant à Marseille, à condition de réexporter ces étoffes. Dans la réalité seule une partie était réexpédiée, le reste alimentant la contrebande des toiles peintes<sup>20</sup>.

Les indiennes suscitent l'attrait par leur provenance étrangère, leurs décors qui contrastent avec l'art européen, ainsi que l'aura d'un produit défendu, avant la levée de la prohibition en 1759. Lorsque l'industrie des toiles se développe en France durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'attraction pour les décors indiens perdure, mais ils ne forment qu'un genre de motifs parmi les nombreux décors floraux repris aux soieries. C'est pourtant cette filiation avec les Indes qui est le plus mis en avant dans les traités techniques et les écrits des fabricants<sup>21</sup>. La relation avec l'ailleurs pour la création des dessins dans les manufactures de toiles peintes apparaît comme un marqueur d'attrait, après que la littérature a favorisé la fascination pour l'Orient<sup>22</sup>. Christophe-Philippe Oberkampf, fondateur de la manufacture de Jouy en 1760, écrit dans ses mémoires : « Les *perses* que j'ai d'abord imitées et que j'ai fini ensuite par

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>19</sup> L'étude des nombreux décrets pendant la prohibition a été réalisée par Edgard DEPITRE, *La toile peinte en France au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, industries, commerce, prohibition*, Paris, M. Rivière et Oie, 1912.

<sup>20</sup> Olivier NANTOIS, « Le commerce des toiles peintes et imprimées "indiennes" en France au temps de la prohibition (octobre 1686-septembre 1759) », thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Poussou, Paris-IV, 2006 ; Eugénie MARGOLINE-PLOT, « Les circuits parallèles des toiles de l'océan Indien, Lorient au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue Histoire Urbaine*, n° 30, 2011/1 (« Ville, consommation, exotisme dans l'Europe atlantique XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles »), p. 109-125 ; Olivier LE GOUIC, « La contrebande des indiennes à Lyon au temps de la prohibition (1686-1759) », dans Marguerite FIGEAC-MONTHUS ET Christophe LASTECOUCERES *Territoires de l'illégalité : ports et îles. De la fraude au contrôle (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 55-93.

<sup>21</sup> Jean RYHINER, « Sur l'imitation des toiles peintes des Indes par les différents peuples de l'Europe », dans *Idem, Traité sur la fabrication...*, *op. cit.*, p. 5-9.

<sup>22</sup> La traduction des *Milles et une nuit*, entre 1704 et 1717, et surtout la publication des *Lettres persanes* de Montesquieu en 1721 y ont grandement contribué : Ferial OUMSALEM, « Le mythe de l'Orient dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, Montesquieu, un Persan l'espace d'un roman », *Synergies Algérie*, n° 3, 2008, p. 181-187.

copier ont fait ma réputation même chez l'étranger<sup>23</sup>. » En revendiquant cette parenté, Oberkampf évoque comment il a su séduire une clientèle aisée en s'appropriant un *design* étranger. Dans le vocabulaire de l'époque, les *perses* désignent les très belles indiennes rapportées par les Compagnies de commerce et par analogie leur imitation en Europe, on parle ainsi de « *perses* de Jouy<sup>24</sup> ». Les manufacturiers européens, en produisant des motifs « à la manière des Indiens » répondent à cet engouement pour un ailleurs rêvé, entre la Chine, les Indes et la Perse.

### Quand l'étranger est lointain et exotique

Lorsque l'industrie des toiles peintes se développe en France à partir de 1759, le vocabulaire des indiennes reste réservé aux importations et les manufactures reprennent des motifs floraux très simples, plus adaptés au goût du peuple. Il faut en réalité attendre une décennie plus tard pour que la maîtrise des procédés techniques avec de nombreux coloris offre la possibilité aux manufactures françaises d'imiter les impressions luxueuses, séduisant une clientèle plus exigeante. À partir des années 1770, la manufacture de Jouy, à côté des nombreux motifs ordinaires pour le vêtement, développe l'impression de *perses* dont Oberkampf a pu admirer les motifs aux ventes de la Compagnie des Indes à Londres ou chez les manufacturiers anglais qui les imitent. Les dessinateurs s'approprient les décors des bordures de *palempores*, ces grands panneaux aux arbres de vie, encadrés de guirlandes fleuries dont les décors s'adaptent en fonction des époques : motifs à la Bérain au XVIII<sup>e</sup> siècle ou nœud Louis XVI dans les années 1770. D'autres sources d'inspiration complètent les formes déployées dans les manufactures françaises : recueils de botanique étrangère et albums de modèles. Parmi les nombreux livres qui ont inspiré les dessinateurs textiles, le recueil de gravures de la collection du château de Chantilly par Jean-Antoine Fraisse, après avoir servi aux soyeux lyonnais, est utilisé par les indienneurs<sup>25</sup>. Le vocable « Chine » suffit à convoquer l'image d'une terre lointaine et étrangère, source de motifs, la préface précisant leur origine :

La Perse, la Chine, les Indes n'ont rien produit en particulier qui ne se trouve réuni dans Chantilly ; étoffes des Indes les plus magnifiques, toiles

---

<sup>23</sup> Archives nationales du Monde du Travail (désormais ANMT), 2003 059 1 (Fonds Oberkampf : anciennement 41AQ), dossier n° 83 « Opinion d'Oberkampf fondateur des manufactures de Jouy et d'Essonnes sur leur prospérité et leur conservation (1814) ».

<sup>24</sup> Jacques SAVARY des BRUSLONS, *Dictionnaire universel du commerce...*, tome IV, Copenhague, les frères C. et A. Philibert, 1759, p. 138.

<sup>25</sup> Jean-Antoine FRAISSE, *Live de dessins chinois tirés d'après les originaux de Perse, des Indes, de la Chine et du Japon*, Paris, P. N. Lottin, 1735.

peintes et perses du goût le plus exquis, porcelaines de la Chine et du Japon de la première ancienneté, ouvrages de laques et de vernis<sup>26</sup>.

Plusieurs motifs, chinoiserie ou fleurs indiennes, imprimés dans les manufactures françaises, s'inspirent de cet ouvrage qui a connu un grand succès chez les ornemanistes à la recherche de modèles originaux dans le goût de l'exotisme<sup>27</sup>. L'appropriation des modèles étrangers s'illustre également par la copie de toiles rapportées des Indes. Des albums provenant de la manufacture de Jouy conservent des calques de *perses* dont les formes ont été ensuite imprimées en adaptant les contours et les coloris sur des toiles de coton de qualité supérieure, importées des Indes<sup>28</sup>. En copiant ces motifs, le fabricant répond à un marché d'étoffes luxueuses pour l'ameublement. Il fabrique de grands décors, vendus au mètre, et des bordures assorties en différentes tailles. Ces toiles sont commercialisées par les merciers du Palais-Royal et quelques marchands londoniens pour des consommateurs amateurs des « étoffes des Indes<sup>29</sup> ».

La créativité des dessinateurs s'illustre dans ces impressions représentant une végétation exotique, diffusée par des recueils de botanique ou de compositions imaginaires. Parmi les planches de flore étrangère, les formes de l'ananas ont fasciné les dessinateurs<sup>30</sup>. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les tentatives d'acclimatation à Versailles donnent lieu à une riche iconographie pour ce fruit considéré comme « le Roi des fruits, parce qu'il est le plus beau, & le meilleur de tous ceux qui sont sur la terre. C'est sans doute pour cette raison, que le Roi des rois lui a mis une couronne sur la tête<sup>31</sup>. » Vers 1777, la manufacture de Jouy commercialise une toile pour meuble (fig. 1) sur le thème de la végétation exotique dont l'élément central est un ananas représenté avec un important feuillage dentelé. Le fruit a déjà fait l'objet d'une nature morte en 1733 par Jean-Baptiste Oudry<sup>32</sup>, mais ici, l'ananas apparaît au milieu d'une végétation dont les

<sup>26</sup> *Ibid.*, préface.

<sup>27</sup> Aziza GRIL-MARIOTTE, *Les toiles de Jouy. Histoire d'un art décoratif 1760-1821*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 139.

<sup>28</sup> Paris, musée des Arts décoratifs (désormais MAD), BAD en. 5231 (AA 22.2).

<sup>29</sup> Cité par Guillaume GLORIEUX, *À l'enseigne de Gersaint, Edme-François Gersaint, marchand d'art sur le pont Notre-Dame (1694-1750)*, Seyssel, Champ Vallon, 2002, p. 289.

<sup>30</sup> Jacques CHARTON, *Collection de plantes étrangères en fleurs, fruits, corail et coquillages*, Paris, Chez l'Auteur, 1784, pl. 18, « Ananas des Indes Orientales ».

<sup>31</sup> Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, tome II, Paris, Chez Thomas Jolly, 1667, p. 127 [en ligne : <<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30389168m>>, consulté le 14 janvier 2019].

<sup>32</sup> Jean-Baptiste OUDRY, *Un ananas dans un pot, posé sur une plinthe de pierre*, 1733, Versailles, château de Versailles et de Trianon, cabinet doré de Marie-Antoinette. Ce tableau immortalise le premier ananas cultivé par le jardinier Louis le Normand dans les serres de Versailles sous le règne de Louis XV.

feuilles évoquent le caféier et le cacaoyer<sup>33</sup>. Pour renforcer l'aspect exotique de ce dessin, le dessinateur a disséminé des oiseaux de paradis qui peuplent certains *palempores* tandis que des branchages évoquent les arbres de vie caractéristiques des panneaux imprimés rapportés des Indes. Mais alors que les *palempores* se composent d'un imposant arbre au centre, encadré de bordures, la composition créée à la manufacture de Jouy privilégie une végétation luxuriante en continu. Le dessin aux dimensions imposantes (100 de hauteur sur 70 cm de large) se répète dans la hauteur, facilitant sa mise en œuvre par le tapissier qui peut l'adapter aux dimensions des murs, recouvrir des fauteuils et confectionner les rideaux de croisées, ou encore l'enveloppe du lit. Pour compléter son usage dans les intérieurs, la manufacture commercialise une bordure assortie en trois largeurs pour réaliser les finitions des murs, rideaux ou coussins. Chaque dimension est prévue pour un usage précis, les plus petites bordures pour décorer les coussins, les plus larges pour compléter la toile tendue au mur en cachant les clous<sup>34</sup>.

Cet exemple illustre l'appropriation et l'accumulation de références étrangères – formes évoquant les luxueuses importations des Indes, végétations exotiques diffusées par l'estampe – dont la déclinaison en tissu par pièces de 20 aunes (environ 24 mètres) et en bordures assorties est plus adaptée aux pratiques de décoration des intérieurs que les panneaux ramenés des Indes. Pour satisfaire l'attrait des consommateurs pour une végétation étrangère, les manufactures multiplient les propositions à des prix variés, en jouant sur des effets d'échelles, les motifs plus petits étant employés dans le vêtement. Si les fabricants revendiquent l'origine de ces décors, c'est qu'ils participent à l'attrait pour le lointain et l'étrange, contribuant à valoriser des impressions capables de rivaliser avec les originales, tant que sur le plan technique qu'esthétique.

### Quand l'étranger est proche et concurrent

En France, après la levée de la prohibition, les liens et les emprunts à l'indiennage suisse et surtout anglais sont constants, mais loin de l'attrait du lointain, ils ne font pas l'objet d'une revendication, par exemple dans les discours commerciaux. Pourtant, l'essor de l'indiennage en France dépend de l'étranger : matières premières, ouvriers spécialisés et capitaux proviennent majoritairement de Suisse et d'Angleterre. Sur le plan technique, la Grande-Bretagne dispose d'une longueur d'avance et l'introduction des innovations techniques mises au point dans les manufactures londoniennes connaît parfois des chemins détournés avant d'être appliquées en France. L'impression à la plaque de cuivre, ce nouveau procédé inventé en Irlande au milieu du XVIII<sup>e</sup>

<sup>33</sup> « Le café », « Le cacaoyer », *L'Encyclopédie*, planches t. VI, *Histoire naturelle*, 1768, pl. 100 et pl. 150.

<sup>34</sup> MAD, BAD en. 5150 (AA 26), « dessins gouachés de la manufacture de Jouy », p. 25 : Dessins « 6702 » et « 6703 », p. 26 « 6701 ».

siècle et développé en Angleterre<sup>35</sup>, arrive en France par l'intermédiaire de la Suisse<sup>36</sup>. Sous l'Empire, l'adaptation des innovations techniques anglaises est encouragée par les pouvoirs publics, même si le phénomène est antérieur<sup>37</sup>. Oberkampf obtient ainsi la libération conditionnelle de l'écossais Robert Hendry qui lui a déjà fourni quelques procédés, lorsqu'il se trouve en France en 1803, au moment de la reprise de la guerre avec l'Angleterre<sup>38</sup>. Dans ses notes, il relate le séjour du technicien :

Celui qui nous a donné toutes les connaissances mécaniques pour les presses à imprimer en planches de cuivre et jusqu'à trois couleurs avec deux planches et les premières connaissances sur les enlevages de toute espèce, enfin il nous a montré fidèlement tout ce qu'il savait et qu'on pratiquait alors de plus nouveau en Angleterre, ayant été le principal artiste nombre d'années dans la meilleure manufacture d'Angleterre et étant resté trois ans et demi avec nous comme prisonnier de guerre. Je compte son apparition chez moi comme une chose la plus heureuse qui m'est arrivé dans ma vie<sup>39</sup>.

Au même moment, Oberkampf cherche à introduire l'impression au cylindre de cuivre : « Quand j'ai été assuré qu'on employait ce moyen en Angleterre alors j'ai pris la résolution d'en faire la dépense<sup>40</sup>. » Il a été convaincu de la nécessité de maîtriser cette technique lorsque « les marchandises anglaises, dont quelques dessins rayés dont on ne pouvait voir aucun rapport, imprimées au cylindre sont entrées en foule en France<sup>41</sup>. » La dette de l'indiennage français vis-à-vis de l'Angleterre sur le plan technique se retrouve à de nombreuses reprises dans les archives de la manufacture de Jouy, mais elle était incompatible avec la politique économique de l'Empire. L'historiographie a préféré retenir la célèbre phrase que Napoléon aurait prononcé lors de sa visite à Jouy : « Vous et moi, nous faisons une bonne guerre aux Anglais, vous par votre industrie, moi par mes armes. Mais c'est encore vous qui faite la meilleure<sup>42</sup>. »

---

<sup>35</sup> Joyce STOREY, *Impression textile*, Montréal, Saint-Martin et Centre de recherche et de design en impression textile de Montréal, 1993 (réed.), p. 53.

<sup>36</sup> Serge CHASSAGNE, *Oberkampf, un entrepreneur capitaliste au Siècle des Lumières*, Paris, Aubier, 1980, p. 74, note 13.

<sup>37</sup> Cette question a été largement étudiée et débattue par les historiens, voir Liliane HILAIRE-PEREZ, « Transferts technologiques, droit et territoire : le cas franco-anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 44/4, octobre-décembre 1997, p. 547-589.

<sup>38</sup> S. CHASSAGNE, *Oberkampf...*, *op. cit.*, p. 258, note 11.

<sup>39</sup> ANMT, 2003 059 1, dossier n° 3, « séjour d'Hendry ».

<sup>40</sup> ANMT, 2003 059 1, dossier n° 80, « 1803, réflexions et conseils d'Oberkampf sur les techniques d'impression, les couleurs, les matériaux utilisés ».

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> ANMT, 2003 059 1, « notice de Pierre Philippon, précepteur des enfants d'Oberkampf, s.d. ». Cette citation a été ensuite reprise dans de nombreux ouvrages tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

Si les archives de la manufacture relatent en détail l'espionnage industriel pratiqué en Angleterre pour y importer les dernières innovations<sup>43</sup>, elles sont en revanche quasi muettes concernant l'appropriation de motifs imprimés dans les manufactures anglaises. Pourtant au début des années 1770, le fabricant rapporte de Londres dessins et plaques de cuivre gravées lorsque cette technique d'impression est introduite à Jouy<sup>44</sup>. En effet, les manufactures anglaises ont été les premières à imprimer de grands dessins figuratifs, transposant l'esthétique des estampes dans le textile<sup>45</sup>. Mais rapidement, les manufactures françaises se sont affranchies des modèles anglais pour proposer de grandes compositions de paysages ou d'arabesques. L'influence des impressions anglaises se trouve bien davantage dans les productions ordinaires de petits motifs pour le vêtement, sans que leur origine ne soit revendiquée. Oberkampf encourage ses successeurs à se tenir informés des fabrications étrangères, mais sans nommer « l'ennemi anglais » :

Il faut dans tous les temps chercher à se procurer des échantillons des meilleures manufactures étrangères non pour les faire exécuter tels qu'ils sont, à moins qu'on en puisse tirer un meilleur parti, mais pour en faire exécuter dans le même genre de manière à les pousser encore un plus haut point de perfection [...].

Il faut conserver avec soin les livres de dessins sous le rapport d'utilité pour voir les progrès ou la dégénération du goût. Il faut aussi continuer à conserver dans des livres des échantillons des meilleures manufactures étrangères, c'est le meilleur moyen d'éviter la perte<sup>46</sup>.

L'influence des cotonnades anglaises sur la créativité de l'indiennage français, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est pourtant visible en comparant des fabrications contemporaines. Parmi l'importante documentation qui nous est parvenue de la manufacture de Jouy, se trouvent deux recueils annotés :

Échantillons étrangers de toiles peintes recueillis par Oberkampf (fabrique de Jouy dans le courant du 18<sup>e</sup> siècle de 1760 à 1800). Beaucoup de ces échantillons sont de véritables toiles peintes de l'Inde et de la Perse, recueillis sur les lieux par les agents de Mr Oberkampf. La collection d'échantillons anglais rapportés par l'abbé Morellet<sup>47</sup> se trouve confondue dans cette collection générale d'anciens échantillons. Cette collection provient des matériaux de la fabrique de Jouy vendue en mars

---

<sup>43</sup> Oberkampf envoie ses neveux à plusieurs reprises en mission d'espionnage en Angleterre et en Alsace, voir S. CHASSAGNE, *Oberkampf...*, *op. cit.*, p. 218-219.

<sup>44</sup> ANMT, 2003 059 3, courrier du 5 novembre 1773 concernant « planches de cuivre fabriquées en Angleterre pour dessins enluminés ».

<sup>45</sup> A. GRIL-MARIOTTE, *Les toiles de Jouy...*, *op. cit.*, p. 53-62.

<sup>46</sup> ANMT, 2003 059 1, « Opinion d'Oberkampf fondateur des manufactures de Jouy et d'Essonne sur leur prospérité et leur conservation (1814) ».

<sup>47</sup> L'abbé Morellet (1727-1819) est connu pour sa prise de position en faveur des toiles peintes durant la polémique à la fin de la prohibition, Oberkampf et sa famille ont entretenu des liens étroits avec cette personnalité.

1845. Ils ont été nettoyés et collés avec soin leur malpropreté et leur mauvais état l'ont exigé<sup>48</sup>.

On distingue sans difficulté les échantillons provenant des Indes et ceux d'Angleterre qui peuvent être comparés aux toiles imprimées à Jouy dont on conserve de nombreux morceaux datés<sup>49</sup>. Parmi les grands succès créés à la manufacture de Jouy, repris dans toutes les manufactures françaises jusqu'en Alsace, les « Bonnes herbes<sup>50</sup> » sont les motifs les plus connus pour le vêtement. Vers 1793, les dessinateurs ont imaginé des parterres de fleurs des champs sur un fond sombre : « C'était cependant tout simplement un mélange touffu d'herbages légèrement enluminés de petites fleurs des prés<sup>51</sup>. » La manufacture de Jouy va revendiquer la paternité de cette invention, d'autant plus que ses impressions sont copiées par des fabriques qui impriment les mêmes motifs. En Alsace, ses neveux Samuel et Gottlieb Widmer constatent : « Mr Heilmann, qui ne fait pas autre chose que des mouchoirs et des fonds bronze, c'est chez lui que sont imités presque tous nos dessins fonds riches<sup>52</sup>. » La comparaison d'échantillons de toiles anglaises conservés dans les recueils de la manufacture avec des impressions fabriquées à Jouy montre que les fonds bronze trouvent sans doute leur origine en Angleterre (fig. 2). Mais Oberkampf se garde bien de divulguer la source d'inspiration qui a débouché sur ces fonds bronze ou marron parsemés de fleurs. Pourtant au même moment, l'anglomanie faisait fureur dans l'art des jardins et les modes vestimentaires, et Oberkampf lui-même n'hésite pas à s'emparer de ce vocable pour séduire les consommateurs<sup>53</sup>. Cependant ces motifs floraux relèvent de décors ordinaires pour le vêtement dont les couleurs et les formes se sont largement diffusées sans pour autant être identifiées comme relevant d'un genre anglais.

D'autres exemples s'avèrent une véritable copie, une bordure de style néoclassique imprimée à Jouy en plusieurs largeurs dans les années 1790 existe dans une version très légèrement différente parmi des échantillons anglais (fig. 3). D'autres motifs très ordinaires ont pu être empruntés aux manufactures britanniques, par exemple celui de la natte tressée imprimé pendant plusieurs décennies en différentes tailles pour l'ameublement, que l'on retrouve dans les échantillons anglais consultés par les dessinateurs de la manufacture.

---

<sup>48</sup> MAD, BAD en. 5306 (DD 82.1 et DD 82.2).

<sup>49</sup> Le musée de la toile de Jouy conserve plus de mille lettres de commandes avec leurs échantillons qui permettent de retracer l'évolution de la production ordinaire pour le vêtement entre 1790 et 1821.

<sup>50</sup> Ce terme apparaît en 1820 sous la plume d'Émile Oberkampf qui veut signifier par-là que ces motifs ont assuré la fortune de la manufacture.

<sup>51</sup> Gottlieb WIDMER, *Mémorial de la Manufacture de Jouy*, 1859, manuscrit, collection privée, copie tapuscrite au musée de la toile de Jouy, p. 187.

<sup>52</sup> ANMT, 2003 059 4, rapport du 19 juillet 1809.

<sup>53</sup> À plusieurs reprises, la manufacture fait référence à l'anglomanie avec des compositions figuratives vendues sous le nom de « chasse anglaise » et « ferme anglaise ».

Ces quelques échantillons provenant de la manufacture de Jouy et comparés à des toiles anglaises conservées au sein de cette manufacture révèlent comment les dessinateurs se sont appropriés des exemples anglais. Cependant, l'inverse a aussi existé comme le révèle cet extrait de correspondance d'un commerçant à Bruxelles qui prévient la manufacture : « Les Anglais ont copié quelques-uns de vos dessins ou en ont fait d'autres approchant, il faudra donc éviter de m'adresser les mêmes ou qui se ressemblent trop. Leurs toiles sont mauvaises & c'est ce qui nous sauve de la concurrence<sup>54</sup>. »

Il s'agit d'un phénomène ignoré de l'historiographie des indiennes, mais qui s'explique par la situation de l'indiennage français à partir des années 1810, quand les manufactures subissent une forte concurrence des bas-coûts anglais. Oberkampf s'en plaint régulièrement et non sans une certaine mauvaise foi auprès de ses clients. Ce discours commercial est d'autant plus indispensable qu'il se présente comme un inventeur de motifs et un fabricant d'indiennes de qualité supérieure. Conscient du retard technologique de la France, il cherche à perfectionner les procédés anglais, tout en refusant d'abaisser les prix de revient au détriment de la qualité, une manière de se distinguer de l'indiennage outre-Manche<sup>55</sup>. La beauté des impressions, la diversité des motifs et la qualité des toiles sont pour lui un moyen de se distinguer de la concurrence.

Le rapprochement entre les impressions anglaises et françaises pour le vêtement de la même période révèle surtout une circulation des motifs qui s'est faite dans le contexte industriel et commercial européen. En se tenant informé des créations anglaises, le fabricant peut à la fois s'en distinguer, notamment en termes de coloris et de qualité d'impression, et en même temps y trouver des idées pour ses dessinateurs. Son fils Émile Oberkampf qui lui succède après son décès en octobre 1815, met en œuvre un véritable espionnage industriel et artistique outre-Manche afin d'être informé très rapidement des nouveautés. Les autres indienneurs en France et en Europe ont certainement eu recours aux mêmes méthodes qui conduisent à propager plus rapidement les dernières modes. En 1818, Émile Oberkampf se met d'accord avec un industriel londonien pour procéder à :

Un échange mutuel de dessins & m'engage à vous en envoyer une égale quantité à celle que vous me ferez passer mais pour que ce mode soit avantageux pour tous il faudrait joindre aux dessins & échantillons de votre propre fabrication des échantillons de tous ce qui se fait tant à Londres qu'à Manchester et d'ailleurs je rassemblerais de mon côté des échantillons de tout ce qui paraîtrait de nouveau dans les manufactures d'Alsace, de Rouen & de Paris... Je ne trouve pas les dessins que vous m'avez envoyés d'un bien bon style & vous verrez que ceux-ci inclus

---

<sup>54</sup> Musée de la toile de Jouy, inv. 980.1033, lettre de commande d'A. Baert de Bruxelles du 3 février 1821.

<sup>55</sup> Stanley David CHAPMAN et Serge CHASSAGNE, *European Textile Printers in the Eighteenth Century. A study of Peel and Oberkampf*, Londres, Heinemann, 1981, p. 176.

sont bien plus jolis je vous recommande de ne composer vos envois que de choses les plus à la mode surtout nouvelles<sup>56</sup>.

Par ce moyen, les fabricants anticipent l'apparition d'entreprises spécialisées dans la vente d'échantillons qui apparaîtront au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle afin d'alimenter le besoin de modèles pour créer de nouveaux motifs<sup>57</sup>. Dans l'espace franco-anglais, la circulation des étoffes a donné lieu à des échanges à double-sens dans un contexte de concurrence, notamment sur les marchés étrangers (Belgique, Espagne et Italie). Leur circulation se fait de manière empirique et il est difficile de garantir leur grande nouveauté, l'enjeu étant d'être informé avant la concurrence des nouveaux dessins commercialisés. Mais cette circulation n'est pas connue des consommateurs, les fabricants pouvant difficilement revendiquer l'origine anglaise de ces dessins, tout en se plaignant d'être copiés à Londres et Manchester. L'indiennage français reste encore trop dépendant des innovations outre-Manche, notamment les impressions au cylindre de cuivre qui présentent de nouveaux genres de motifs, mais aussi l'usage de la vapeur, pour que les fabricants puissent le reconnaître. Le discours commercial a préféré mettre en avant l'inventivité des dessinateurs français qui ont contribué au renouvellement des modes décoratives.

En Europe, l'essor des toiles imprimées repose sur la circulation de formes provenant de pays lointains et proches. Les premières tentatives d'adaptation des techniques d'impression ont imité des indiennes ordinaires comme le montrent les échantillons des productions marseillaises, conservés pendant la prohibition<sup>58</sup> et il faut attendre les années 1770 pour que les manufactures diffusent des motifs caractéristiques des belles importations. Ce décalage entre l'appropriation des techniques d'impression et les motifs perçus comme indiens évoque la théorie de Gabriel Tarde :

Quand un ouvrage relève à la fois de l'industrie et de l'art, il faut donc s'attendre à ce que, semblable par ses caractères industriels à d'autres produits de provenance étrangère et indépendante, il en diffère par son côté esthétique<sup>59</sup>.

---

<sup>56</sup> ANMT, 2003 096, p. 123, courrier adressé à Mather & Cie à Londres, le 3 décembre 1818.

<sup>57</sup> Thierry MAILLET, « Les échantillons, un vecteur d'innovation dans l'industrie textile en France au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Jean-François ECK et Pierre TILLY, (dir.), *Innovations et transferts de technologie en Europe du Nord-Ouest aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Bruxelles/Berne, Peter Lang (coll. « Euroclio », vol. 60), 2011.

<sup>58</sup> *Manuscrit du duc de Richelieu, 1736-1740*, Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des estampes, LH 45, vol. 1, fol<sup>o</sup> 28 et 29. Ce recueil rassemble des échantillons de toutes les manufactures du royaume, une enquête pour connaître l'ensemble de la production textile française, depuis les draps de laine jusqu'aux soieries brochées. Deux pages sont consacrées aux indiennes marseillaises au début du XVIII<sup>e</sup> siècle en pleine prohibition à laquelle Marseille échappe grâce à son port-franc.

<sup>59</sup> Gabriel TARDE, *Les lois de l'imitation*, Paris, Seuil, 2001 (rééd.), p. 115.

Dans le textile, la perception des modèles étrangers repose sur l'apparition de formes étrangères, empruntés aux étoffes importées et aux recueils d'ornements car la diffusion de ces décors exotiques est une affaire de mode à laquelle les ornemanistes ont contribué<sup>60</sup>. L'attrait pour l'étranger se joue autour du concept « d'étrangeté » dans la tradition initiée par la rocaïlle dont les chinoïseries constituent les premiers décors. Or ces motifs sont repris à des recueils de gravures qui voyagent en Europe comme ceux du peintre Jean Pillement, ce qui explique que des toiles imprimées en France et en Angleterre présentent des motifs identiques<sup>61</sup>. Un phénomène d'appropriation qui relève d'une proximité tant géographique que culturelle.

Lorsque les indienneurs s'emparent de motifs issus des véritables indiennes, l'attrait pour ces étoffes, qui perdure en France après la fin de la prohibition, justifie la revendication d'une filiation artistique, mais aussi technique. Imprimer à « la façon des Indiens<sup>62</sup> », c'est maîtriser des procédés pour lesquels il a fallu adapter drogues et matières premières. À l'inverse, « la façon anglaise ne diffère en rien d'exécution de la nôtre<sup>63</sup> » ; dans ces conditions, en Suisse, comme en France, il est préférable de se positionner comme un créateur de nouveautés, plutôt qu'un imitateur de motifs anglais. Les modèles étrangers, revendiqués ou non par les fabricants, pose la question de l'originalité dans le contexte d'une production industrielle où la question du goût et des modes prévaut. Ce processus est d'autant plus indispensable pour les dessins ordinaires qu'ils sont renouvelés tous les ans pour satisfaire les demandes des commerçants en nouveautés.

Ces quelques exemples illustrent le phénomène de circulation des motifs sans pour autant que l'origine des modèles soit toujours clairement identifiée. L'influence des modèles indiens est connue, tandis que le rôle des créations britanniques reste peu envisagé car il relève de sources communes<sup>64</sup>. Les références indiennes et anglaises ne relèvent pas de la même identification pour les consommateurs : les motifs indiens, même influencés par l'Occident, restent identifiables, alors que ceux anglo-saxons pour le vêtement sont trop ordinaires pour être associés à une mode anglaise. Une comparaison systématique des indiennes anglaises et françaises entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle permettrait de mieux cerner la circulation des motifs de part et d'autre de la Manche dans l'industrie textile. Mais pour les fabricants, la référence à

---

<sup>60</sup> Michaël DECROSSAS et Lucie FLEJOU (dir.), *Ornements : XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles : chefs-d'œuvre de la Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet*, Paris, Mare & Martin, 2014.

<sup>61</sup> Jean PILLEMENT, *A New Book of Chinese Ornaments*, Londres, R. Sayer, 1755 ; *Idem, Œuvres complètes*, vol. 2, 1<sup>ère</sup> suite de divers sujets de figures, paysage et ornements chinois et français, Paris, s.d.

<sup>62</sup> J. RYHINER, *Traité sur la fabrication...*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> Les publications sur la création dans l'industrie textile anglaise sont rares, voir Stafford CLIFF, *The English Archive of Design and Decoration*, London, Thames & Hudson, 1998.

l'étranger n'a d'intérêt que s'il est associé à l'engouement pour des objets lointains.

La notion de modèles dans le textile est indissociable de l'art du dessin : Oberkampf commence son testament industriel en indiquant : « Le dessin est l'objet le plus essentiel pour faciliter la vente<sup>65</sup> ». Pour les manufacturiers, la création de motifs est synonyme de nouveautés et non de copie :

Le dessinateur doit du reste travailler sans cesse à acquérir de la facilité dans l'invention, rien ne procure si aisément cette facilité que l'occasion de voir beaucoup de divers dessins et de les étudier [...]. Les dessins pour ordinaire demandent un homme riche en invention, puisqu'on change de dessin journallement<sup>66</sup>.

En art, le modèle repose sur l'imitation, or dans l'industrie textile, elle est davantage soumise à une hybridation. Les réflexions des industriels évoquent l'idée d'invention et de nouveauté, sans préciser qu'inventer de nouveaux motifs revient à s'emparer de modèles qui circulent entre les nations, faisant du textile un objet par définition interculturel.

---

<sup>65</sup> ANMT, 2003 059 1, « Opinion d'Oberkampf fondateur des manufactures de Jouy et d'Essonnes sur leur prospérité et leur conservation (1814) ».

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 41.



Fig. 1. Toile pour ameublement, manufacture de Jouy, vers 1777, impression à la planche de bois. © Musée de la Toile de Jouy, inv. 2014.4.1.



Fig. 2. Échantillons de toiles anglaises, album de la manufacture de Jouy, Musée des Arts Décoratifs, Paris, en. 5306, cote DD82, volume 2, p. 1 et 21.  
© Aziza Gril-Mariotte.



Fig. 3. Échantillons de toiles anglaises, album de la manufacture de Jouy, Musée des Arts Décoratifs, Paris, en. 5306, cote DD82, volume 2, p. 6.

© Aziza Gril-Mariotte.

**RECEPTION DE MODELES ETRANGERS ET TRADITION ACADEMIQUE  
DANS LA CONCEPTION DES ENSEMBLES D'HABITATION EN FRANCE  
(1945-1965)**

Gauthier BOLLE

L'histoire des formes urbaines inédites puissamment développées durant les Trente Glorieuses en France, parmi lesquelles les grands ensembles, est riche de plusieurs décennies de recherches s'écartant du jugement idéologique ou du procès rapide<sup>1</sup>. La production architecturale de cette période a été inscrite dans un contexte socio-économique, politique et technique<sup>2</sup>. Cependant, la qualité des expérimentations urbanistiques menées après-guerre en dehors de la métropole<sup>3</sup> – notamment au Maroc et en Algérie –, les expériences à l'international de Le Corbusier ou encore la fortune commerciale de certains procédés constructifs inventés en France ont capté l'attention des historiens ou des pouvoirs publics. La valorisation de démarches exemplaires<sup>4</sup> est souvent préférée à l'analyse transversale de la production courante, encore méconnue. Si ces éléments soulignent la nécessité d'une mise en récit internationale de l'histoire de la construction en masse après 1945, l'importation de modèles étrangers employés dans la conception des ensembles d'habitation reste aussi à explorer. Les chercheurs nous livrent, à des échelles diverses, les indices d'une utilisation de modèles exogènes dans la conception des grands ensembles, références souvent associées à des processus affirmant la supériorité d'un

---

<sup>1</sup> Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction : le bard french ou l'architecture française des trente glorieuses*, Paris, Picard, 1988.

<sup>2</sup> Parmi cette importante littérature, citons aussi les travaux pionniers de Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954 : histoire d'une politique*, Paris, L'Harmattan, (coll. « Villes »), 1997. Citons dans les publications récentes : Gwenaëlle LE GOULLON, *Les grands ensembles en France : genèse d'une politique publique, 1945-1962*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2014 ; Camille CANTEUX, *Filmer les grands ensembles : villes rêvées, villes introuvables*, Paris, Créaphis, 2014.

<sup>3</sup> Jean-Louis COHEN, *L'architecture du XX<sup>e</sup> siècle en France : modernité et continuité*, Paris, Hazan, p. 145-150.

<sup>4</sup> *Les grands ensembles : une architecture du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Carré, 2011.

modèle français. Si un certain retard de la scène nationale d'après-guerre est cerné par les historiens, nous retenons néanmoins quelques éléments significatifs concernant ces échanges et métissages. La fortune tardive de certains concepts comme celui de l'unité de voisinage, sur lequel nous reviendrons, est éclairée par un article d'Hélène Jannière fondé sur les publications à ce sujet dans la revue *Urbanisme*<sup>5</sup>. Par ailleurs, Paul Landauer, dans l'étude qu'il consacre à un des grands maîtres d'ouvrages de la période – la Société Centrale Immobilière de la Caisse des dépôts (SCIC), filiale créée en 1954 – évoque la volonté de cet organisme de chercher, à l'étranger notamment, des modèles alternatifs aux procédures établies<sup>6</sup>. Pour notre analyse, le corpus d'étude est issu de la base de données élaborée dans le cadre du projet de recherche « Smart French » visant à évaluer la qualité environnementale des opérations de cette période<sup>7</sup>. Les investigations poursuivent également certaines des pistes ouvertes durant notre recherche doctorale<sup>8</sup>. Enfin, les aspects biographiques des acteurs mentionnés doivent beaucoup au *Dictionnaire en ligne des élèves architectes de l'École des beaux-arts (1800-1968)*<sup>9</sup>, la majorité des protagonistes impliqués dans la construction de masse en France après la Seconde Guerre mondiale étant diplômés de la section architecture de l'École nationale supérieure des beaux-arts (Ensba).

Cette contribution vise ainsi à confronter formes et discours de présentation des ensembles de logements collectifs construits en France durant les deux premiers tiers des Trente Glorieuses<sup>10</sup> comme un champ d'interférences entre académisme et modernité, empruntant à des modèles urbains étrangers. Dans un premier temps, il s'agira de questionner la

<sup>5</sup> Hélène JANNIERE, « Planifier le quotidien. Voisinage et unité de voisinage dans la conception des quartiers d'habitation en France (1945-1965) », *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, n° 14, janvier 2008, p. 21-28.

<sup>6</sup> Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble : la Caisse des dépôts maître d'ouvrage*, Paris, Picard, 2010.

<sup>7</sup> « SMARTFRENCH – le logement collectif du second xx<sup>e</sup> siècle, au prisme de l'énergie », recherche menée dans le cadre d'un programme interministériel de recherche et d'expérimentation, rassemblant six écoles d'architecture françaises (2016-2018, coordination scientifique : Raphaël Labrunye). Cette base de données est fondée sur un dépouillement des revues publiées entre 1944 and 1975, principalement *L'Architecture d'aujourd'hui*, *Architecture Française* et *Techniques et Architecture*, permettant de repérer 650 opérations de logement collectif sur l'ensemble du territoire français, certaines étant jusqu'à présent très peu renseignées.

<sup>8</sup> Gauthier BOLLE, C.-G. *Stoskopf (1907-2004), architecte : les Trente Glorieuses et la réinvention des traditions*, Rennes, Presses Universitaires, 2017.

<sup>9</sup> Marie-Laure CROSNIER LECONTE, *Dictionnaire en ligne des élèves architectes de l'École des beaux-arts (1800-1968)*, [en ligne : <<http://www.purl.org/inha/agorha/002/75633>>, consulté le 15 janvier 2019].

<sup>10</sup> Le milieu des années 1960 est marqué par l'introduction d'influences de nature différente et par les débuts d'une critique de la production des grands ensembles. C'est pourquoi nous avons décidé de limiter notre propos aux vingt années de construction qui suivent la Seconde Guerre mondiale.

réception<sup>11</sup> de modèles étrangers à l'échelle urbaine, notamment à travers les modalités d'emploi du concept d'unité de voisinage. Dans un deuxième temps, la question des influences étrangères sur l'architecture, notamment concernant certains équipements construits au sein des ensembles d'habitation, sera interrogée. Enfin, nous examinerons la nature des considérations qui fondent le discours des concepteurs français, dessinant les contours des spécificités nationales dans l'appropriation de modèles étrangers. L'objectif est d'appréhender les degrés d'hybridation entre modèles étrangers et tradition académique ou savoir-faire professionnels au sein de la conception des ensembles de logements entre 1945 et 1965.

## Circulation de nouveaux modèles urbains en France après 1945

### *Appropriation tacite et plasticité du modèle de l'unité de voisinage*

L'américanisme qui caractérise l'après-guerre favorise l'importation de techniques et de savoir-faire en provenance d'outre-Atlantique, selon des concepts innovants développés dès l'entre-deux-guerres et durant la Seconde Guerre mondiale<sup>12</sup>. Au sein de ce processus de transfert de techniques et de technologies, l'emploi tacite du concept de *Neighborhood Unit* (unité de voisinage) par les promoteurs français est caractéristique des opérations menées, notamment à partir du milieu des années 1950. Conceptualisée dans les années 1920 aux États-Unis par l'urbaniste Clarence Arthur Perry (1872-1944)<sup>13</sup> et aussi développée par l'historien américain Lewis Mumford (1895-1990), l'unité de voisinage est un instrument de conception urbanistique. Elle intègre l'étude des déplacements quotidiens, la fréquentation et les capacités de l'école primaire ou du centre civique, équipements qui occupent le cœur de l'unité au sein d'un espace vert collectif. Cet échelon intermédiaire – conçu artificiellement – regroupant environ 5 000 habitants, peu dense et vécu principalement du point de vue du piéton, n'a pas vocation à s'étendre mais plutôt à s'articuler à d'autres unités au sein de l'organisme urbain. Hélène Jannière a éclairé la persistance des débats autour d'une interprétation claire de ce concept, dont on interroge encore la paternité exacte<sup>14</sup>. Dans la définition donnée initialement par Perry, il n'existe pas de prescriptions précises notamment quant à la forme bâtie. Pour autant, cette notion trouve des applications précoces en Angleterre au début des années 1940, dans le cadre de

<sup>11</sup> Sur la réception en architecture voire Gérard MONNIER, « L'architecture et sa réception », *Cahiers Thématiques École d'Architecture de Lille*, n° 2, 2002, p. 43-46.

<sup>12</sup> Voir notamment Jean-Louis COHEN, *Architecture en uniforme : projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Hazan, 2011

<sup>13</sup> Clarence Arthur PERRY, « The Neighborhood Unit », *Regional Survey of New York and its Environs*, vol. VII, 1929, New York.

<sup>14</sup> H. JANNIERE, « Planifier le quotidien ... », *op. cit.*, p. 7-8.

la construction des *New towns*<sup>15</sup> où elle constitue l'échelon de base permettant un développement harmonieux et un ajustement de la trame urbaine du comté de Londres ainsi qu'en Italie, dans le cadre de l'extension urbaine des grandes villes, là aussi à partir des années 1940. Comme le souligne Jean-Louis Cohen, dans les deux cas, si les écritures architecturales peuvent varier, le modèle urbain qui émerge s'écarte autant de la vision moderne que de l'idée de la composition beaux-arts<sup>16</sup>, en prenant davantage en considération la géographie sociale des nouveaux quartiers créés<sup>17</sup>. Elle n'apparaît en France qu'une dizaine d'années plus tard, où son application se manifeste sans pour autant être toujours explicitement formulée. L'opération menée à Bondy en 1959 par l'architecte Henri Colboc (1917-1983), second Grand Prix de Rome en 1944, en est un témoignage évident<sup>18</sup>. Cette importante opération de 1 507 logements se développe dans une zone déjà partiellement urbanisée de la ville de Bondy. L'implantation de l'ensemble se fait selon trois zones, chacune pourvue d'un groupe commercial et d'une crèche-garderie-halte d'enfants (fig. 1D et 4D). Il est prévu qu'une des zones soit également dotée d'un équipement culturel important, rayonnant sur l'ensemble de l'unité. Chaque groupe d'immeubles définit ainsi un espace central planté et aménagé, tandis que les voies d'accès automobile sont volontairement placées au nord ou rejetées en périphérie.

L'usage de la notion d'unité de voisinage, récurrent dans notre corpus d'étude, s'accompagne d'un processus de re-sémantisation du champ lexical des concepteurs, un phénomène qui apparaît clairement dans les sources imprimées. Les discours des architectes banalisent, voire floutent ainsi l'application de ce concept nouveau. Diluée au sein du vocabulaire de l'urbanisme courant, l'unité de voisinage est parfois associée à l'idée d'îlot, bien qu'elle ne relève pas du tout de ce type : elle s'inscrit plus généralement dans les principes de l'urbanisme ouvert et moderne défendus notamment par les protagonistes des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM). C'est le cas à Bondy mais aussi à Epinay-sur-Seine, en 1960, où l'architecte Daniel Michelin (1916-2005), diplômé en 1946 de l'Ensba, divise là aussi une opération de 3 400 logements en trois zones, dénommées îlots alors qu'en

---

<sup>15</sup> Elise GUILLERM, « Anne Portnoi. La tradition du *town design* et sa transmission par les acteurs des villes nouvelles françaises », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne : <<http://journals.openedition.org/craup/412>>, consulté le 10 septembre 2018].

<sup>16</sup> La composition est le concept central de l'enseignement délivré à l'École des beaux-arts, lieu de formation central des architectes en France jusqu'en 1968. Il s'agit d'un mode d'association graphique des formes dans un ensemble hiérarchisé selon des systèmes de proportion et d'articulation spécifiques. Les rendus des élèves lors du concours du grand prix de Rome constituaient l'apogée de ce type d'exercice académique. Voir les définitions données dans Georges GROMORT, *Essai sur la théorie de l'architecture : cours professé à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts*, Paris, Vincent, Fréal & Cie, 1942.

<sup>17</sup> Jean-Louis COHEN, *L'architecture au futur depuis 1889*, Paris, Phaidon, 2012, p. 303.

<sup>18</sup> « Groupe de 1 507 logements à Bondy, Seine », *L'Architecture Française*, n° 205-506, 1959, p. 42-45.

réalité règne ici un ordre urbain ouvert, alternant des barres d'habitation placées à l'équerre les unes des autres, au sein de vastes espaces verts<sup>19</sup>. Un an plus tard, l'extension de cette opération marque une évolution du lexique : les îlots cèdent la place à des « unités d'habitation<sup>20</sup> », créant ainsi également une confusion avec le concept de Le Corbusier développé pour la première fois à Marseille entre 1946 et 1952<sup>21</sup>. En réalité, ces unités d'habitation ressemblent davantage aux subdivisions de l'unité de voisinage qu'au phalanstère monolithique, ingénieux et sculptural proposé par Le Corbusier. Cet emploi flou et ambigu du terme se prolonge notamment dans le cas d'une opération menée par les architectes Jean Le Couteur (1916-2010) et Paul Herbé (1903-1963) en 1952 au Mans. En guise d'« unité d'habitation<sup>22</sup> », le duo de concepteurs, diplômés de l'Ensbma en 1944 et 1934, répartissent en fait les logements en différents volumes collectifs et individuels, permettant de fournir 3 000 logis nouveaux, dans une conception proche de l'unité de voisinage, même si les équipements prévus ici permettent de faire la couture avec un quartier d'habitations à bon marché préexistant, illustrant le potentiel d'adaptabilité offert par le concept initial. Ainsi, la plupart du temps, le terme « unité » est associé par les architectes à des adjectifs variés, se référant tout autant au concept initial d'unité de voisinage qu'à une volonté d'atteindre une forme d'unité plastique, qu'elle soit un hommage à Le Corbusier ou à l'unité de la composition telle qu'entendue à l'École des beaux-arts.

Cependant, certains opérateurs assument plus ouvertement le concept d'unité de voisinage, tout en continuant à l'associer à la recherche d'effets visuels puissants. Pour la construction d'un ensemble de 1 260 logements – première opération d'envergure de l'Office HLM et de la ville de Saint-Etienne – dans le quartier Beaulieu, un groupe d'architectes placés sous la direction d'Édouard Hur (1903-1974) et Yves Gouyon (1925-) propose une unité de voisinage, réalisée entre 1950 et 1956. Des volumes variés aérés par de vastes espaces verts s'intègrent dans un site escarpé grâce à un plan de masse aux lignes radioconcentriques (fig. 2). En revanche, l'opération s'inscrit dans une zone résidentielle préexistante d'où une « réduction relative des zones d'intérêt commun<sup>23</sup> » tout en manifestant une volonté de dégager des vues sur

---

<sup>19</sup> « Groupe d'habitations à Épinay-sur-Seine », *Architecture d'aujourd'hui*, n° 87, 1960, p. 32-34.

<sup>20</sup> « Ensemble Épinay - St-Gratien », *Techniques et Architecture*, n° 4, 1961, p.120-127.

<sup>21</sup> Le projet de Marseille constitue l'aboutissement d'une longue recherche entamée durant l'entre-deux-guerres par Le Corbusier sur la question du logement communautaire. Rassemblant en seul volume 337 logements ingénieusement imbriqués, l'architecte dispose, comme dans un paquebot, une série d'équipements intégrés notamment sur le toit de l'Unité, où se déploie un vocabulaire esthétique du béton renouvelé, à la fois brut et lyrique.

<sup>22</sup> « Le Mans, étude d'une unité d'habitation », *Techniques et Architecture*, n° 3- 4, 1952, , p. 54-55.

<sup>23</sup> « Secteur industrialisé : Groupe d'H.L.M Beaulieu-le Rond-Point, Saint-Etienne », *Architecture d'aujourd'hui*, n° 57, 1954, p. 22-23.

le groupe scolaire depuis les volumes créés<sup>24</sup>. Le concept semble ainsi adaptable aux réalités du terrain économique, géographique et social. Dans les réalisations françaises, les équipements fournis ne sont pas toujours aussi nombreux et complets que ceux préconisés par Perry et le concept initial au caractère informel est associé à des principes esthétiques qui monumentalisent les quartiers et les figent parfois selon des dispositifs contraignants.

### *L'affirmation du modèle dans le contexte national*

L'application plus ferme de l'unité de voisinage est également dépendante d'autres facteurs. La question de la maîtrise d'ouvrage tout d'abord, lorsque celle-ci est en mesure de contrôler réellement l'ensemble de la construction d'un nouvel ensemble, y compris de prévoir l'intégralité des équipements nécessaires. Dès sa création, c'est le cas de la SCIC, cette importante agence de la Caisse des dépôts en charge de la construction des premiers grands ensembles, dont les cadres s'approprient le concept d'unité de voisinage en tant que véritable outil de planification. François Parfait, ingénieur des ponts et chaussées, devient le directeur technique de la société centrale d'équipement du territoire, filiale associée à la SCIC. Il a été sensibilisé aux théories du Mouvement moderne notamment par l'intermédiaire de l'architecte Marcel Lods (1891-1978), pionnier de la préfabrication et auteur avec Eugène Beaudouin (1898-1983), Prix de Rome 1928, d'un des premiers grands ensembles à Drancy au début des années 1930<sup>25</sup>. Cependant, François Parfait adopte une attitude plus nuancée que Lods et son ambition de *tabula rasa*, et exprime cette volonté d'adaptation de la formule de l'unité de voisinage :

Il est rare en effet que l'on plante des maisons en un lieu où rien d'autre n'existe et encore plus rare que le programme de construction coïncide, même approximativement avec les normes théoriques et idéales d'une telle unité<sup>26</sup>.

L'ingénieur affirme aussi la nécessité d'associer à la notion d'unité celle de la diversité, que ce soit dans le cadre du financement des opérations ou pour la question des équipements associés. Parfait insiste cependant toujours sur l'importance d'un rayon d'attractivité des équipements sur l'ensemble d'habitation, distinguant ainsi des ensembles unipolaires, bipolaires ou multipolaires. Les architectes vedettes de la SCIC mettent en musique cette partition : c'est le cas de l'Alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004), second Grand Prix de Rome en 1933, lorsqu'il construit en 1959 l'ensemble de

---

<sup>24</sup> « Groupe Beaulieu-le Rond-Point à Saint-Etienne », *L'Architecture Française*, n° 135-136, 1953, p. 20.

<sup>25</sup> P. LANDAUER, *L'invention du grand ensemble...*, *op. cit.*, p. 110.

<sup>26</sup> François PARFAIT, « Conception, organisation, réalisation des ensembles d'habitations », *Urbanisme*, n° 64, 1959, p. 18-39.

Vernouillet, installé dans les jardins d'un château aménagés par René-Louis de Girardin, marquis d'Ermenonville (1735-1808). La composition de cette cité de 800 logements destinés aux ouvriers des usines Simca de Poissy accueille une série d'équipements (groupes scolaires, centre social, chapelle) occupant les espaces libres de cette cité (fig. 1C et 4C). Une tour marque le centre de la composition : son socle accueille le centre commercial, devenant le cœur symbolique et spatial du quartier, matérialisation du centre communautaire (fig. 3). L'architecte affirme d'ailleurs : « À certains endroits, notamment aux abords de la tour centrale, on a recherché des effets monumentaux, en d'autres, des groupements plus modestes destinés à former des unités de voisinage<sup>27</sup> », témoignant encore ici du flou qui entoure l'échelle d'application de cet outil.

L'autre paramètre déterminant dans l'application directe de ce concept provient de l'évolution du cadre administratif national, qui accompagne ce processus de réception. À Strasbourg, le contexte de la Reconstruction donne l'occasion aux architectes de tester des formules inédites selon des échelles jusque-là inespérées. Claude Le Cœur (1906-1999), nommé à la Libération architecte en chef de la Reconstruction dans le Haut-Rhin, est chargé d'étudier la construction de 2 000 logements dans le quartier du Cronembourg à Strasbourg : son projet, non réalisé, est publié en 1949<sup>28</sup> et en 1950<sup>29</sup>. L'architecte dissocie nettement les flux, rejetant l'automobile en périphérie et valorisant la circulation piétonne. Il propose des volumes variés, de l'individuel au collectif, dominés par quatre grands immeubles de douze étages (fig. 1A et 4A). L'échelle globale et la répartition des équipements correspondent parfaitement à la définition d'une unité de voisinage : prévue pour 5 500 habitants, elle s'organise autour des écoles, chapelles et d'un centre commercial tandis que « les magasins indispensables au ravitaillement quotidien ont été rejetés vers la périphérie<sup>30</sup> ». L'organisation du projet répond par ailleurs à un autre genre de répartition qui anticipe sur la politique de l'État : les types d'immeubles correspondent ici en effet à des tailles de ménages, attestant d'une réception de l'unité de voisinage mais aussi de son association à des objectifs technocratiques spécifiques dans le cadre national.

On retrouve d'ailleurs cet aspect lors du concours organisé à Strasbourg en 1951 pour la construction de la cité Rotterdam, programme de construction de logements lancé en 1952 par le Ministère de la Reconstruction de l'Urbanisme (MRU), qui doit permettre le relogement de sinistrés, et qui ouvre

---

<sup>27</sup> « Vernouillet, 800 logements », *Techniques et Architecture*, n° 1, 1959, p. 48-49.

<sup>28</sup> Claude LE CŒUR, « Étude d'un nouveau quartier d'habitation à Strasbourg », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 53-55, p. 43.

<sup>29</sup> *Idem*, « Strasbourg, Unité de voisinage à Cronembourg », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 32, novembre 1950, p. 86-88.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 86.

la porte au secteur industrialisé<sup>31</sup>. Ce chantier d'expérience – il s'agit là d'associer architecte et entreprise de construction dès la conception de l'ensemble –, dont l'ampleur et le cadre sont tout à fait extraordinaires, est dirigé par l'architecte Eugène Beaudouin. Sa composition présente l'intérêt d'adopter et de suivre les contours de son îlot d'implantation grâce à une dizaine de volumes de hauteurs variées, regroupant 800 logements répartis selon sept types, en fonction de la démographie des familles. De plus, l'architecte aménage un généreux jardin central, occupé notamment par un équipement scolaire. Le projet de Beaudouin, érigé en modèle par sa forte médiatisation, est une sorte de compromis qui caractérise bien la production française de ces années d'après-guerre. Les innovations techniques sont ici associées à un dispositif urbain pas complètement inféodé au dogme moderniste, et qui tente encore, par la forme et le discours, une sorte d'intégration urbaine. En effet, les volumes dessinent ici les contours d'un îlot se référant au vocabulaire de la ville existante (fig. 1B et 4B).

Enfin, l'évolution du cadre d'intervention légal national prend acte de certains traits caractéristiques du concept d'unité de voisinage face aux critiques naissantes à l'encontre des grands ensembles en France<sup>32</sup>. La mise en place des zones à urbaniser en priorité (ZUP) vise à véritablement orienter la production de logements vers des grands ensembles de plus de 500 logements entièrement coordonnés par l'État<sup>33</sup>. « L'unité de voisinage est diffusée sur une grande échelle surtout à partir de 1958, lors de la promulgation du décret sur les ZUP<sup>34</sup> » rappelle Hélène Jannière. Ainsi, lors de la conception de la ZUP d'Allones en 1959, Le Couteur propose la construction de 3 300 logements, correspondant à environ 15 000 habitants selon une composition dominée par une grande artère nord-sud. Divisés en « quartiers d'habitations », les volumes reprennent les échelles que Le Cœur développait à Strasbourg, de l'individuel au grand collectif ainsi que la limitation de la circulation automobile au cœur de l'opération. Conformément aux ambitions initiales des ZUP, le plan intègre de très nombreux équipements scolaires, sociaux, commerciaux, sportifs ainsi qu'une église, fruits d'une mise en application française et technocratique de l'unité de voisinage. À la fois singulier et porteur de valeurs collectives, l'équipement devient ainsi un objet de spéculations et de recherches architecturales, perméables également à de nouvelles influences.

---

<sup>31</sup> « Le concours du chantier d'expérience de Strasbourg », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 36, août 1951.

<sup>32</sup> Françoise CHOAY, « Cité jardin ou cage à lapin ? », *France-Observateur*, 4 juin 1959.

<sup>33</sup> G. LE GOULLON, *Les grands ensembles en France...*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>34</sup> H. JANNIERE, « Planifier le quotidien ... », *op. cit.*, p. 11.

## Le logement et les équipements au prisme d'influences nouvelles

### *La fortune tardive et les détours des modèles de Le Corbusier ?*

D'autres influences s'exercent en effet à l'échelle architecturale. La reconnaissance – tardive ou posthume – de l'apport de Le Corbusier souligne à quel point ses idées, pour s'imposer en France, ont d'abord dues être digérées ailleurs, notamment au Brésil. Le Corbusier est en effet, en dépit de sa notoriété, écarté des commandes de la Reconstruction et de la construction des grands ensembles, mis à part les chantiers expérimentaux des unités d'habitation qu'il obtient grâce au soutien d'Eugène Claudius-Petit (1907-1989), ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme entre 1948 et 1953 et proche des théories modernes. Au premier rang de ses héritiers outre-Atlantique, Oscar Niemeyer (1907-2012) dont l'œuvre traduit une assimilation personnelle des modèles corbuséens associés à un sens particulier de la courbe, déjà présente dans certains projets non réalisés du maître avant la guerre, comme son plan pour la ville d'Alger imaginé dans les années 1930<sup>35</sup>. Chez Niemeyer, l'emploi de la courbe souligne le caractère sculptural des objets et « l'hédonisme de cette période du Mouvement moderne brésilien<sup>36</sup> ». À son tour, l'architecture de Niemeyer devient un modèle pour les architectes français, grâce à des publications, notamment dans les pages de *L'Architecture d'Aujourd'hui* dès la fin des années 1940. Outre l'influence démontrée du Brésil notamment dans le cadre de la Reconstruction de Royan<sup>37</sup>, la production originale d'Emile Aillaud (1902-1988), diplômé de l'Ensba en 1928, souligne un attrait singulier pour ces références brésiliennes. Aillaud propose pour ses barres de logement l'association de volumes colorés selon des tracés courbes, qui dénotent avec l'orthogonalité stricte de nombreuses opérations de la période. Cette influence est encore plus nette à travers la construction de certains équipements, que ce soit l'église Notre-Dame ou le groupe scolaire de la cité du Wiesberg à Forbach, opération de 1 200 logements réalisée entre 1959 et 1972<sup>38</sup>.

Au sein de notre corpus d'études, d'autres exemples moins célèbres traduisent de manière très nette les circulations entre les modèles de Le Corbusier, ceux du Brésil et la France. C'est notamment le cas à Marseille, où l'architecte Fernand Boukobza (1926-2012), diplômé de l'Ensba et fasciné par les maîtres du Mouvement moderne, conçoit un ensemble de 220 logements baptisé « unité d'habitation Brasilia » revendiquant le double héritage des œuvres de Le Corbusier et Niemeyer (fig. 4F) :

---

<sup>35</sup> Jean-Lucien BONILLO (dir.), *Le Corbusier : visions d'Alger. XVI<sup>e</sup> rencontres de la Fondation Le Corbusier*, Paris, Éd. de la Villette, 2012.

<sup>36</sup> William J. R. CURTIS, *L'architecture moderne depuis 1900*, Paris, Phaidon, 1997 (3<sup>e</sup> édition), p. 499.

<sup>37</sup> Voir Thierry JEANMONOD, Nicolas NOGUE et Gilles RAGOT, *L'invention d'une ville : Royan années 50*, Paris, Éditions du patrimoine, 2003.

<sup>38</sup> « Cité du Wiesberg à Forbach », *L'Architecture Française*, 1965, n° 271-272, p. 93-94.

Le projet de cet immeuble a été arrêté par un promoteur à la suite d'un voyage qu'il avait effectué en Amérique Latine et un bref séjour dans la nouvelle capitale du Brésil. Conçu dès le début de l'année 1957, sur le même lot de terrain que l'Unité d'habitation Le Corbusier à Marseille, ce projet a été étudié en hommage au maître aujourd'hui disparu et à l'influence qu'il a exercée sur l'architecture mondiale<sup>39</sup>.

La volonté de synthèse se poursuit au sein même du projet puisque la barre de logement interprète de nombreux thèmes corbusiens : dimensions de la trame constructive, association de logements en duplex, plastique forte du béton, pilotis qui soulève la masse de l'immeuble. En même temps, les façades sont incurvées selon un plan dont les limites sont définies par des arcs de cercle, qui adoucissent la sévérité du modèle initial. Dans ce processus de mariage des modèles, les promoteurs ne reconduisent pas ici l'expérience des équipements intégrés à l'immeuble et de la vaste toiture terrasse ouverte sur le paysage que proposait Le Corbusier quelques années plus tôt. Le sol redevient un espace public où s'articulent plusieurs équipements, dont un petit centre commercial. L'hommage aux maîtres est pondéré par des considérations permettant de se distancier de certains aspects du prototype initial jugés par trop radicaux.

Ce *corbusianisme* – attitude plus commode après la disparition de Le Corbusier lui-même en 1965 – peut aussi parfois se limiter à donner une expression architecturale plus prononcée aux façades d'une barre de logements « statistique<sup>40</sup> », en reprenant simplement quelques codes esthétiques tangibles. Ainsi, toujours au Mans, mais cette fois-ci en bordure de la Sarthe, Le Couteur<sup>41</sup> rassemble une centaine de logements orientés est-ouest en un seul volume monolithe, une barre de dix étages, sans introduction de duplex comme chez le maître. La présence de pilotis monumentaux au rez-de-chaussée, la plastique recherchée des façades évoque de façon encore plus lointaine que chez Boukobza le modèle marseillais de Le Corbusier. Les motifs inspirés de ce dernier modifient la surface extérieure de certains édifices sans remettre vraiment en cause leurs dispositions intérieures, qui reconduisent la plupart du temps des types courants. D'autres ensembles imaginés alors sont parfois très riches en équipements complémentaires au pied des immeubles, revendiquant ainsi le lien nécessaire de l'architecture avec le sol urbain, lien dénié par Le Corbusier et certains protagonistes du Mouvement moderne<sup>42</sup>. Ainsi, afin de les singulariser au sein des quartiers nouveaux, les équipements deviennent l'objet de spéculations architecturales spécifiques où sont convoquées des références étrangères.

<sup>39</sup> « Unité d'habitation Brasilia à Marseille », *L'Architecture Française*, 1968, n° 305-306, p. 66.

<sup>40</sup> Bruno VAYSSIERE, « "hard french" et "architecture statistique" », *AMC*, avril 1986, n° 11, p. 90.

<sup>41</sup> « Le Mans-immeuble d'HLM », *Techniques et Architectures*, n° 11-12, 1953, p. 59-61.

<sup>42</sup> « Ensemble résidentiel à Marseille », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 104, 1962, p. XLI.

*Types inédits et formes nouvelles : l'exemple du centre commercial*<sup>43</sup>

Héritier à la fois des modèles des *shopping centers* et des *shopping strips* américains, le centre commercial français constitue un modèle inédit et hybride<sup>44</sup> qui devient un terrain d'investigations et de débats pour les architectes. En 1952, un numéro de la revue militante du Mouvement moderne *L'Architecture d'aujourd'hui* propose un panorama des réalisations dédiées au commerce dans le monde<sup>45</sup>. Au regard du contexte international, les exemples français sont encore marqués par le type traditionnel parisien du grand magasin. À ce titre, le jeune architecte Claude Parent (1923-2016) propose d'étudier l'implantation et la configuration des centres commerciaux en s'inspirant scrupuleusement des réalisations américaines, dans lesquelles il voit une véritable opportunité<sup>46</sup>. Les projets nord-américains publiés à la suite de cette tribune illustrent en effet la constitution d'un type nouveau qui, outre sa fonctionnalité, est structuré autour de quelques éléments constants : ruban continu de vitrines, promenade piétonne couverte, éléments paysagers qui animent la déambulation. L'emploi dominant de la structure métallique pour ce type de programmes est également manifeste dans les exemples américains. Dans les années suivantes, les opérateurs des ensembles d'habitations en France favorisent le développement de ce nouveau type architectural dans le cadre de l'équipement des cités, comme le soulignent les propos de François Parfait, qui légitiment l'importation du modèle américain par des références historiques plus familières :

La notion de « centre commercial » doit d'abord s'imposer à l'esprit de l'urbaniste moderne, c'est-à-dire celle d'un ensemble de commerces bien localisés et bien groupés, conformément aux conceptions traditionnelles tout aussi structurées que sont les foires, les marchés ou les longues rues commerçantes. Ce n'est pas créer un centre commercial que de disperser des boutiques, parfois une par une, au rez-de-chaussée de chacun des immeubles d'un groupe d'habitations ; un tel schéma est peut-être très rentable pour l'organisme constructeur, mais il est aussi peu rationnel que possible en raison des longs parcours imposés aux acheteurs<sup>47</sup>.

Cette vision pragmatique se matérialise dans les ensembles réalisés par la SCIC, notamment dans la cité du parc de Vernouillet, mentionnée plus haut, où

---

<sup>43</sup> D'autres programmes font l'objet de traitements architecturaux originaux, au prisme d'influences allemandes ou suisses notamment, que ce soit pour la conception des églises ou encore pour celle des centres sociaux. Mais le propos se focalise ici sur l'invention typologique du centre commercial, qui constitue véritablement un modèle nouveau importé des États-Unis.

<sup>44</sup> Solange JUNGERS, « L'invention de l'hypermarché », dans Gérard MONNIER et Richard KLEIN (dir.), *Les années ZUP : architectures de la croissance 1960-1973*, Paris, Picard, 2002.

<sup>45</sup> « Commerces-Garages », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 83, mai 1959.

<sup>46</sup> Parent CLAUDE, « Les centres commerciaux », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 83, mai 1959, p. 28-31.

<sup>47</sup> F. PARFAIT, « Conception, organisation... », *op. cit.*, p. 28.

Stoskopf livre avec l'ensemble un édifice commercial prolongé par des portiques métalliques, abritant le parcours des familles et de la *ménagère*. Verre, métal, aménagements paysagers créent une accroche visuelle, un événement au sein de l'univers uniforme des barres et des tours.

Le soin apporté à la conception de ce type d'équipement est manifeste notamment dans le cadre de l'opération menée par Marcel Lods (1891-1978) et Jean-Jacques Honneger (1903-1985) à Marly-le-Roi pour le quartier des Grandes-Terres, application relativement précoce et fidèle du concept d'unité de voisinage. L'ensemble est clairement subdivisé en neuf sous-unités. Ces unités de résidence, regroupant 600 habitants chacune, sont finement articulées dans une composition globale rayonnante autour d'un petit centre commercial. L'architecture de ce dernier s'affirme aussi dans un jeu cubiste et élégant de verre et d'acier selon, là encore, le modèle américain.

On note cependant aussi des efforts pour se distancier quelque peu de ce modèle. Eugène Beaudouin, pour l'équipement de la cité des Bas-Coudrais à Sceaux, initiée par la SCIC, propose en association avec deux de ses anciens élèves, Michel Andrault (1926-) et Pierre Parat (1928-), un centre commercial dont l'architecture retient l'attention de certains critiques qui tentent de cerner les caractéristiques et singularités des renouveaux de la scène française<sup>48</sup>. Leur projet se détache en effet du strict fonctionnalisme généralement adopté en France par une recherche plus élaborée, la composition se développant selon un plan en forme de goutte d'eau marqué en son centre par une cour oblongue qui dessert l'ensemble des cellules commerciales, permettant l'inscription ingénieuse de l'ensemble dans une parcelle triangulaire.

Au-delà du développement de ce type singulier, certains voyages d'architectes aux États-Unis sont bien décrits et documentés, comme ceux de Marcel Lods dont le regard évolue au fil du temps<sup>49</sup>. En effet, Lods a longtemps été fasciné puis plus distancé vis-à-vis des réalisations américaines, mais il constate outre-Atlantique un esprit plus favorable aux réalisations et innovations. À plusieurs reprises, grâce à la SCIC, Stoskopf se rend aux États-Unis<sup>50</sup>. Dans un rapport de 1963, sous la forme d'un récit, il compare également les réalisations américaine et française, notamment au prisme des cadres d'exercice. Si l'architecte alsacien admire la collaboration plus étroite entre les architectes et ingénieurs aux États-Unis, l'architecture américaine s'égaré selon lui dans un caractère excessivement sculptural et des prouesses formelles là où « l'architecte français ne peut que très rarement s'évader des limites qui lui sont

---

<sup>48</sup> Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, Niggli, Teufen, 1967.

<sup>49</sup> Pieter UYTENHOVE, *Marcel Lods : action, architecture, histoire*, Paris, Verdier, 2009.

<sup>50</sup> A noter aussi qu'en 1958, il intègre avec Henri-Labourdette une délégation de la SCIC qui se rend en URSS.

imposées. L'austérité interdit tout acte téméraire<sup>51</sup>», cette assertion soulignant un contexte de production généralement plus contraint sur le Vieux Continent, et illustrant la prudence d'un milieu professionnel encore largement dominé par les architectes formés à l'École des beaux-arts.

### **Influences modernes et grande composition, ouverture et permanence de la scène architecturale française**

*De nouveaux paradigmes de conception : l'assimilation tardive des dogmes modernistes*

L'unité de voisinage et les influences américaines sur l'architecture ne sont pas les seuls éléments déterminant la conception des ensembles d'habitation de cette période. En effet, le contexte de production des nouveaux ensembles d'habitation est caractérisé par la prise en main par l'État du secteur confortant une structure élitiste et académique du milieu professionnel français. Ainsi, le plan de masse, outil privilégié de composition, devient l'instrument de la planification urbaine à la française. Les plans de masse traduisent clairement l'assimilation d'autres aspects théoriques venus de l'étranger, souvent adoptés là aussi de manière plus ou moins tacite. Il s'agit là de l'acceptation tardive de concepts défendus par les acteurs majeurs des CIAM et du Mouvement moderne sur la scène internationale durant l'entre-deux-guerres et dont Le Corbusier est le principal porte-voix en France. Ainsi, le milieu professionnel français s'ouvre, face à une conjoncture exceptionnelle, aux nécessités de la production en masse et de la rationalisation du logement.

À ce titre, la majorité des discours publiés revendiquent la prise en compte d'un ensoleillement optimal des logements tels que théorisés et expérimentés par les architectes du Mouvement moderne<sup>52</sup>, notamment lorsqu'il s'agit d'opérations implantées dans des zones peu ou pas urbanisées. Cet aspect devient un des leitmotifs des opérateurs d'après-guerre en France. L'espacement entre les volumes est généralement dicté par la portée de l'ombre la plus défavorable, au moment du solstice d'hiver, comme cela est prescrit dans la Charte d'Athènes<sup>53</sup>. Dans le projet mené par Colboc à Bondy, comme dans bien d'autres, le discours est essentiellement consacré aux questions d'orientation et de prospect vantées comme principes directeurs du plan de masse<sup>54</sup>. Pour autant, l'application de théories modernes, nourries d'expériences innovantes en Allemagne et aux Pays-Bas avant le second conflit mondial puis

---

<sup>51</sup> Charles-Gustave STOSKOPF, *Voyages d'études aux USA*, mai 1963, archives privées de la famille Stoskopf.

<sup>52</sup> Voir Siegfried GIEDION, *Befreites Wohnen*, Zürich, Orell Füssli Verlag, 1929.

<sup>53</sup> Karim EL ALAMI, *Les choix d'orientation solaire dans les grands ensembles de la reconstruction*, mémoire de master dirigé par Daniel Siret et Ignacio Requena-Ruiz, École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, 2017.

<sup>54</sup> « Groupe de 1 507 logements à Bondy... », *op. cit.*

développés ensuite aux États-Unis de manière massive, est parfois peu précise. En matière d'orientation de l'habitat, cette approximation reflète les controverses dont ces théories sont l'objet ainsi que la distance certaine du milieu professionnel français vis-à-vis du Mouvement moderne<sup>55</sup>.

Le projet d'unité de voisinage de Claude Le Cœur pour le quartier du Cronembourg illustre une prise en compte plus précise de ces notions. Ainsi, plus les édifices sont hauts, plus ils se trouvent espacés les uns des autres (fig. 1A et B). Quand Beaudouin encadre un jardin central grâce à ses volumes, Le Cœur étage progressivement les siens de la périphérie vers le centre du terrain : les quatre grands volumes monumentaux sont en cœur de parcelle. Une couronne de maisons individuelles assure la jonction avec l'environnement bâti. Cependant, les deux architectes privilégient exactement la même orientation solaire pour les barres d'habitation collectives, c'est-à-dire un axe intermédiaire du nord-est au sud-ouest. Il est significatif de voir que de nombreuses autres opérations s'inscrivent dans cette orientation<sup>56</sup>, notamment celle menée par Stoskopf à Vernouillet (fig. 1C et 4C). Mais la vision moderniste de Le Cœur ne voit finalement pas le jour, soulignant la réticence du milieu local – juste au sortir de la guerre – à l'application de modèles trop radicaux.

Cette réception et cette réappropriation spécifique et tardive de la modernité et des modèles développés plus intensément en dehors de l'hexagone dès l'entre-deux-guerres souligne une certaine résistance des savoir-faire et modèles nationaux en matière de composition urbaine. Ainsi, la réalisation des grands ensembles est caractérisée par le maintien d'une tradition académique dans la conception architecturale et un cadre productif extrêmement contraint, laissant l'innovation à la marge<sup>57</sup>.

### *Maintien de la tradition académique nationale : une manière française ?*

Les discours des architectes soulignent l'emploi d'un art de la composition héritier de la tradition beaux-arts<sup>58</sup>, associé sans heurt au processus d'industrialisation de la construction du logement pour le plus grand nombre,

---

<sup>55</sup> Voir Amina HARZALLAH, « Émergence et évolution des préconisations solaires dans les théories architecturales et urbaines en France, de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la Deuxième Guerre mondiale », thèse de doctorat sous la direction de Gérard Hégron, Université de Nantes, 2007.

<sup>56</sup> K. EL ALAMI, *Les choix d'orientation solaire...*, *op. cit.*

<sup>57</sup> Gilles RAGOT, *De la reconstruction aux grands ensembles : triomphe et déviation des principes de l'architecture et de l'urbanisme modernes* (conférence du 4 février 2010, Cité de l'architecture et du patrimoine) [en ligne : <<https://webtv.citedelarchitecture.fr/video/11-reconstruction-aux-grands-ensembles-triomphe-deviation-principes-larchitecture-lurbanisme>>, consulté le 15 janvier 2019].

<sup>58</sup> Jacques LUCAN, *Composition, non-composition : architecture et théories, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009.

proposant des noces inédites entre formes architecturales empreintes de modernité et dispositifs urbains se référant à la tradition académique. La grande échelle demeure ainsi un motif de composition et les références, en dépit de l'emploi de concepts urbanistiques récents, privilégient soit un vocabulaire abstrait soit des références historiques plus anciennes. À Strasbourg, pour la conception du jardin central de la Cité Rotterdam, Beaudouin fait référence aux qualités formelles du parc Monceau dont il entend s'inspirer. Ancien élève lui-aussi d'Emmanuel Pontremoli (1865-1956), un des grands patrons de l'école, Stoskopf multiplie ce type d'analogie. Lors d'une conférence donnée à de jeunes architectes étrangers à Paris en 1962, il déclare :

Au cours des dix dernières années, dans les grands ensembles, les architectes français ont très nettement exprimé leurs préférences pour des plans bien composés ; comportant un grand axe et souvent un axe secondaire sur lesquels viennent s'aligner des bâtiments implantés avec une évidente recherche d'ordre. Le souci de créer des perspectives urbaines et aussi de diversifier les effets plastiques est évident<sup>59</sup>.

La défense par Stoskopf d'une manière française de composer les ensembles est très éloquente et représentative de sa génération. Ainsi, les architectes de notre corpus prétendent vouloir éviter toute forme de monotonie par la variation volumétrique et l'alternance des tours et des barres, en recourant à ce qu'ils appellent des « effets plastiques », méthode assimilée durant leurs études.

Cette persistance de la tradition académique française sur la scène professionnelle d'après-guerre fait l'objet de critiques vives à partir des années 1960. L'historien d'art Maurice Besset (1921-2008), proche de Le Corbusier dont il est l'exécutif testamentaire, dresse à ce sujet un réquisitoire acide :

Le monopole de l'enseignement se prolonge en effet par un vaste système de domaines réservés. Tout au long de sa carrière, l'architecte a à compter avec l'influence, officielle ou occulte, des patrons de l'école et de ses plus purs produits, les prix de Rome. Un petit nombre d'agences monstrueusement gonflées, dont les patrons chargés d'honneurs et de fonctions rémunératrices ne se soucient guère de risquer leur situation dans l'aventure d'une quelconque recherche, drainent la quasi-totalité des programmes importants<sup>60</sup>.

En effet, la majeure partie des architectes de notre corpus d'études ont étudié au sein des ateliers à l'Ensba ou au sein d'écoles régionales, succursales pédagogiques de l'école mère fondées au fil du XX<sup>e</sup> siècle, et obtiennent leurs diplômes durant l'entre-deux-guerres et juste après la Libération<sup>61</sup>. Cependant,

---

<sup>59</sup> Archives départementales du Haut-Rhin, fonds G. S., 34 J 1564 : C.-G. STOSKOPF, *Études architecturales*.

<sup>60</sup> M. BESSET, *New French Architecture...*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>61</sup> Voir Amandine DIENER, « L'enseignement de l'architecture à l'École des beaux-arts au XX<sup>e</sup> siècle, une lecture des règlements et de la pédagogie (1863-1968) », thèse de doctorat sous la

certains poursuivent leurs études ailleurs, comme par exemple Henri Colboc : diplômé de l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris (IUP)<sup>62</sup>, il séjourne ensuite aux États-Unis quelques mois grâce à la *Delano and Aldrich/Emerson Fellowship* dont il est lauréat en 1948, dans la tradition des échanges académiques et des liens tissés entre l'Ensba et les universités américaines, bien avant les remises en question radicales et l'influence de la contre-culture américaine qui bouleverse l'enseignement de l'architecture dans les années 1960. L'Institut d'urbanisme permet ainsi aux étudiants de l'Ensba de compléter leur formation en matière d'urbanisme, alors qu'ils sont essentiellement entraînés à répondre à des commandes prestigieuses. Enfin, parmi ces « doubles » diplômés se trouve l'architecte urbaniste Gaston Bardet (1907-1989), diplômé en 1933 de l'Ensba et en 1936 de l'IUP : ses publications intenses dans les années 1940 acquièrent au fil des années une aura internationale, et ceci est d'autant plus remarquable qu'il tient une position d'équilibre. Certes, Bardet critique les limites de la manière académique française, dont il dénonce le caractère trop formel<sup>63</sup>. Dans *Le Nouvel urbanisme*, il développe d'ailleurs une théorie des échelons communautaires, se faisant ainsi l'un des rares passeurs des théories américaines, dont celle de Perry, en France<sup>64</sup>. Cependant, Bardet condamne tout autant la doctrine parfois simpliste du Mouvement moderne en matière de conception urbaine.

L'ouverture limitée du milieu français aux méthodes étrangères assimilées et défendues par Bardet, notamment sa prise en compte des « réseaux de sociabilité locale<sup>65</sup> », s'explique *in fine* par la domination des architectes dans la conception urbaine des nouveaux ensembles au détriment des urbanistes ainsi que par les liens – dénoncés par Besset – entre commandes et milieux académiques. À l'aube des années 1970, la SCIC se targue d'avoir fait travailler plus de 400 architectes, dont 28 titulaires du prix de Rome. De surcroît, certains des maîtres d'œuvres comme Jacques Henri-Labourdette (1915-2003), architecte du grand ensemble de Sarcelle, monopolise, avec Stoskopf, une grande part des commandes de cet organisme<sup>66</sup>. Le système élitiste des beaux-arts est prolongé par un système économique concentré, confortant la structuration mandarinale de la scène professionnelle française<sup>67</sup>. Comme le

---

direction d'Anne-Marie Châtelet, Université de Strasbourg, 2017. Voir aussi la publication régulière des cahiers du programme de recherche HEnsA20 (Histoire de l'enseignement de l'architecture au XX<sup>e</sup> siècle).

<sup>62</sup> L'École des hautes études urbaines, fondée en 1919, devient en 1924 l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris. Son corps professoral est en grande partie lié à la Société française des urbanistes, ce qui offre une renommée internationale à cet établissement.

<sup>63</sup> Gaston BARDET, *Le Nouvel urbanisme*, Paris, Editions Vincent, Fréal et Cie, 1946, p. 25.

<sup>64</sup> H. JANNIERE, « Planifier le quotidien ... », p. 14.

<sup>65</sup> Jean-Louis COHEN, « Le nouvel urbanisme de Gaston Bardet », *Le Visiteur*, n° 2, 1996.

<sup>66</sup> G. BOLLE, C.-G. Stoskopf..., *op. cit.*, p. 91-93.

<sup>67</sup> Raymonde MOULIN (dir.), *Les architectes : métamorphose d'une profession libérale*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

rappelle l'architecte Jacques Lucan, le changement d'échelle des opérations bouleverse l'organisation professionnelle des architectes « des agences devenant très importantes eu égard au volume des commandes qu'elles reçoivent et au nombre de personnes qu'elles emploient<sup>68</sup> ». La disparition de la profession d'architecte dans un secteur progressivement dominé par l'industrie est alors envisagée<sup>69</sup>. Certains, comme Henri-Labourdette, souhaitent même favoriser et accompagner cette évolution<sup>70</sup>. Ainsi, paradoxalement, le modèle étranger qui remporte véritablement du succès auprès des architectes français les plus importants est économique : c'est celui de l'agence américaine, véritable organe de production industriel, qui devient l'horizon d'une profession encore profondément ancrée dans une pratique artisanale voire artistique<sup>71</sup>. Les architectes qui dominent la scène professionnelle en France, pour répondre à des commandes de grande ampleur, se trouvent à la tête d'agences privées dont la taille était jusque-là inégalée, et renforcent ainsi leur prépondérance.

### Circulations de modèles, réalités et limites

L'influence de modèles urbains et architecturaux étrangers en France dans les ensembles d'habitation est aujourd'hui un chantier d'analyse encore ouvert. Les premières pistes esquissées ici permettent d'interroger la scène professionnelle française d'avant 1968, jugée autarcique et hermétique notamment par les critiques et sociologues qui scrutent la production et la scène française d'après-guerre. Si les discours des architectes vantent souvent la primauté d'un modèle national, l'analyse des opérations et des discours révèle une réalité plus complexe.

Dans le domaine purement architectural tout d'abord, on constate après la Seconde Guerre mondiale l'influence transnationale accrue du Mouvement moderne au sein duquel la France participe discrètement. En outre, certains modèles étrangers, associés à des types nouveaux clairement identifiés, à l'instar du centre commercial américain, sont diffusés et appliqués sur le territoire français de manière plus directe.

En ce qui concerne l'échelle urbaine, les cadres de formation, d'exercice et de production des architectes de la génération des Trente Glorieuses ont été poreux à plusieurs théories, concepts ou formes exogènes sans pour autant qu'ils soient toujours revendiqués explicitement ou manipulés de manière

---

<sup>68</sup> Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000 : histoire et théories*, Paris, Le Moniteur, 2001, p. 74.

<sup>69</sup> Edmond PRETECEILLE, *La Production Des Grands Ensembles*, Paris, Centre de Sociologie urbaine, 1973.

<sup>70</sup> Jacques HENRI-LABOURDETTE, « L'architecte face à l'industrialisation - Vivre Son Temps », *Techniques et Architecture*, 1967, p. 56-59.

<sup>71</sup> Maxime DECOMMER, *Les architectes au travail : l'institutionnalisation d'une profession, 1795-1940*, Rennes, Presses Universitaires, 2017.

précise. En dépit du développement récent de l'urbanisme en tant que discipline autonome, les architectes, formés principalement à l'art de la composition architecturale au sein des ateliers de l'Ensba, prennent la tête d'opérations de grande échelle sans forcément penser explicitement les rapports à la ville existante sous tous ses aspects. Pour autant, la souplesse et l'abstraction du vocabulaire académique permettent son adaptation à des modèles nouveaux qu'il entend absorber en son sein. Face à la diversité des appropriations et des déformations subies au fil du temps, les modèles réemployés ici exposent autant leurs propres limites qu'ils éclairent la nature de leurs territoires de réception. Ici, la résistance et la permanence d'un certain modèle national, une manière française particulièrement reconnue à l'étranger depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, caractérisent également ces effets de réception. À ce titre, la volonté manifeste de certains architectes, durant les Trente Glorieuses en France, de puiser leurs références dans les périodes fastes de l'architecture nationale plutôt que dans les icônes de nouvelles tendances illustre la continuité et la défense de ce modèle prôné à l'école des beaux-arts. Ainsi, l'histoire de la formation, des circulations et échanges d'acteurs durant la période sont une des clés de lecture qui permettraient de transcender la lecture uniquement formelle ou nationale de l'architecture courante de cette période, en décelant les prémisses des renouvellements et de la diversité qui caractérisent les décennies suivantes en matière de conception architecturale et urbaine.

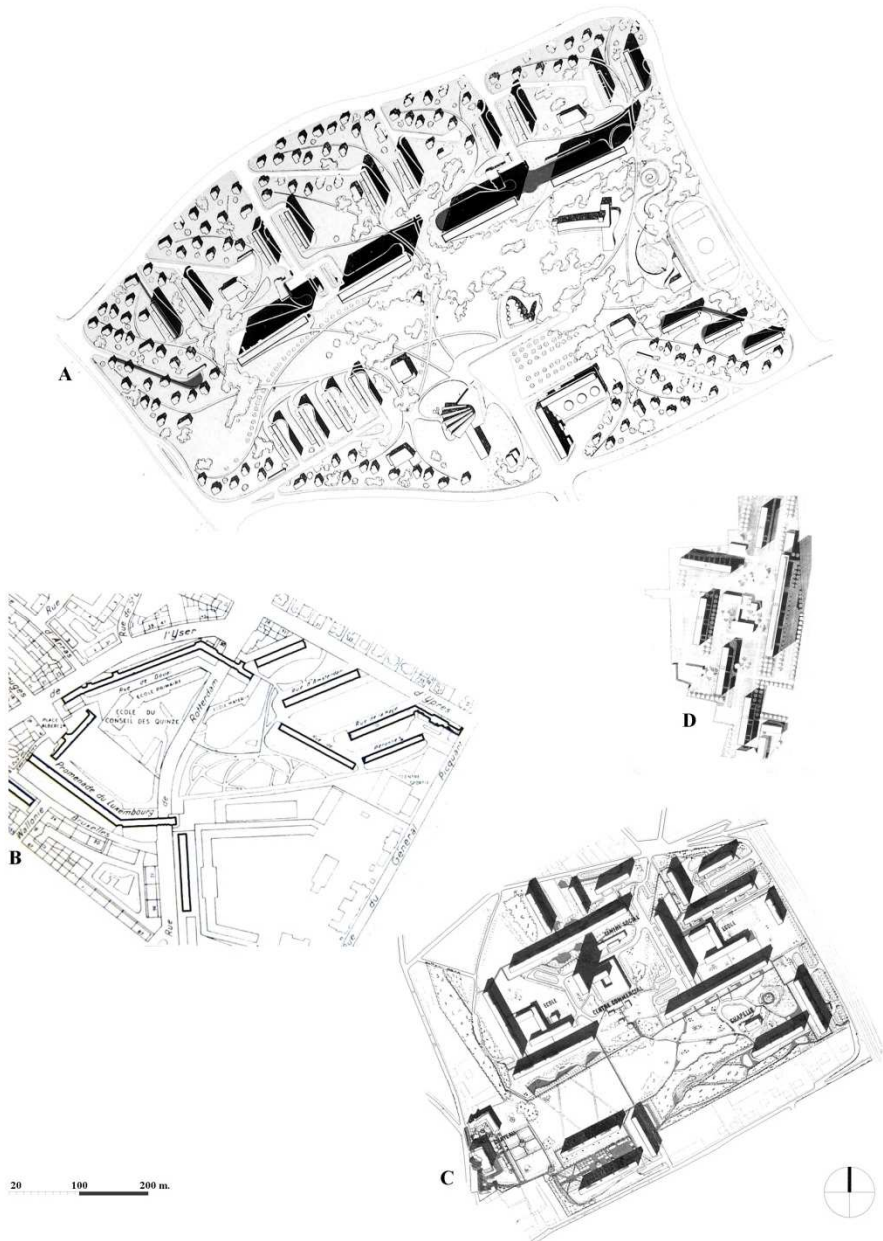


Fig. 1. Plans de masse d'ensembles d'habitations publiés dans les revues d'architecture entre 1949 et 1959 : **1.A.** Quartier d'habitation (non réalisé) à Cronenbourg, 5 500 logements, C. Le Cœur arch. (*L'Architecture d' Aujourd'hui*, 1950) ; **1.B.** Cité Rotterdam à Strasbourg, « chantier d'expérience » du MRU, 800 logements construits par E. Beaudouin arch. (*L'architecture Française*, 1953) ; **1.C.** Cité du Parc à Vernouillet (Yvelines), 810 logements, C.-G. Stoskopf arch. (*Techniques et Architecture*, 1959) ; **1.D.** Une des trois zones de la cité de 1 507 logements à Bondy (Seine-Saint-Denis), H. Colboc arch. (*L'architecture Française*, 1959).

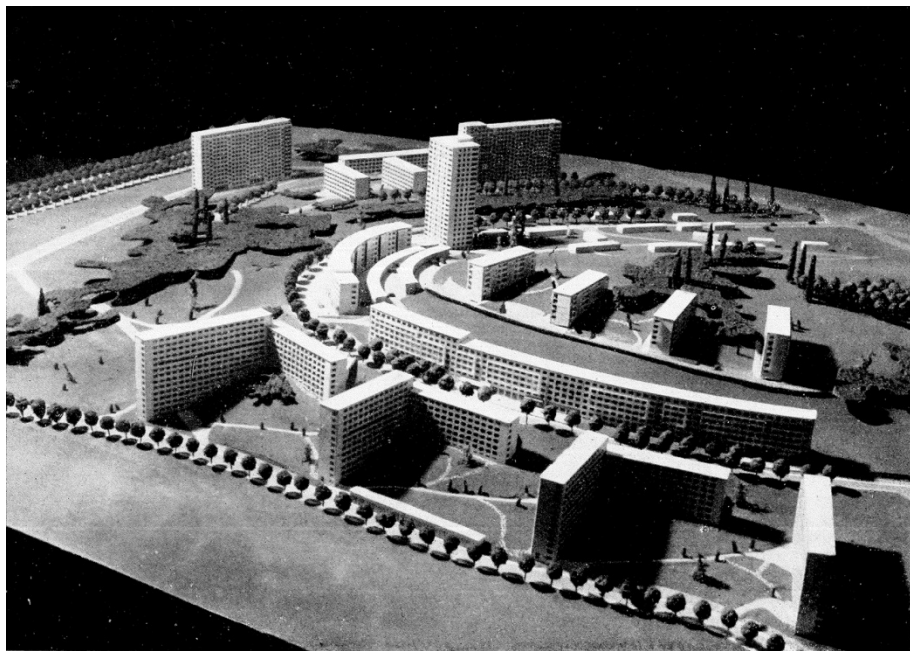


Fig. 2. Vue sud-est, maquette du quartier Beaulieu à Saint-Etienne, opération de 1260 logements sous la direction d'É. Hur et Y. Gouyon arch. publiée dans *L'Architecture Française* en 1953.



Fig. 3. Le centre commercial de la Cité du Parc à Vernouillet, vue sur une barre courante, C.-G. Stoskopf arch., s. d. (vers 1959), photo J. Biaugeaud (archives CDC).



Fig 4. Plans types de cellules d'habitation publiés entre 1949 et 1968 : **4.A.** Cellule de 4 pièces, Cronenbourg, C. Le Cœur arch. (*AA*, 1950) ; **4.B.** Cellule de 4 pièces, Strasbourg, E. Beaudouin arch. (*AF*, 1953) ; **4.C.** Cellule de 4 pièces, Vernouillet, C.-G. Stoskopf arch. (*TA*, 1959) ; **4.D.** Cellule de 3 pièces, Bondy, H. Colboc arch. (*AF*, 1959) ; **4.E.** Cellule de 3 pièces, Saint-Etienne, É. Hur et Y. Gouyon (*AF*, 1953) ; **4.F.** Association de duplex, « unité d'habitation Brasilia » Marseille, Boukobza (*AF*, 1968).



RECEPTION ET USAGES FRANÇAIS DU LIVRE « LIBRES ENFANTS DE  
SUMMERHILL » DANS LES ANNEES 1970

Suzon WALIN

En 1921, l'Écossais Alexandre Neill fonde l'école de Summerhill en Angleterre. Dans ce pensionnat situé à la campagne est expérimentée une éducation fondée sur la liberté et l'autodétermination des enfants, pratique désignée par le terme « *self-government* ». Les cours y sont facultatifs, les examens abolis, et les règles de vie sont établies conjointement par les enfants et les éducateurs, leurs votes ayant le même poids lors des assemblées hebdomadaires. Même si les principes ayant cours à Summerhill sortent de l'ordinaire, cette école demeure peu connue du public français jusqu'à la publication en 1970 de *Libres enfants de Summerhill*<sup>1</sup>. Il s'agit de la traduction d'un livre écrit par Alexandre Neill et paru initialement aux États-Unis en 1960 sous le titre *Summerhill: A Radical Approach to Child Rearing*<sup>2</sup>. Dans cet ouvrage, Alexandre Neill décrit son expérience avec les enfants de Summerhill avant de se livrer à des réflexions de portée plus générale sur l'éducation, la sexualité, la religion, etc. L'œuvre devient en une décennie un best-seller : en 1970, son éditeur américain annonce qu'elle a été traduite dans une dizaine de langues<sup>3</sup>.

En raison du succès international qu'il rencontre, *Libres enfants de Summerhill* peut être considéré comme un objet d'étude privilégié pour étudier la circulation transnationale des idées dans le domaine pédagogique. L'analyse de la réception du livre d'Alexandre Neill en France dans les années 1970 constitue en particulier un cas intéressant pouvant alimenter les réflexions historiographiques sur les facteurs d'adoption ou de rejet d'une innovation

---

<sup>1</sup> Alexander Sutherland NEILL, *Libres enfants de Summerhill*, Paris, Maspero, 1970 (traduit de l'anglais par Micheline Laguillhomie).

<sup>2</sup> *Idem*, *Summerhill: A Radical Approach to Child Rearing*, New York, Hart Publishing Company, 1960.

<sup>3</sup> Harold HART, « Introduction à l'édition originale », dans *Idem* (dir.) *Pour ou contre Summerhill*, Paris, Payot, 1970, p. 5-6 (traduit de l'anglais par Micheline Laguillhomie).

pédagogique étrangère<sup>4</sup>. Certains travaux, comme ceux d'Anne-Marie Chartier sur les méthodes d'apprentissage de la lecture, ont montré qu'une innovation pédagogique peut être reçue positivement dans une société sans pour autant passer dans les pratiques scolaires quotidiennes<sup>5</sup>. Tel semble être le cas de l'accueil réservé en France à Summerhill, ce qui n'empêche pas la production de discours sur cette expérience. Ces derniers remplissent des objectifs variés, plus complexes que la simple promotion d'un modèle étranger, et laissent apparaître des stéréotypes nationaux qui participent à la marginalisation de cette école. À partir d'archives de la presse généraliste, de revues et d'ouvrages spécialisés en éducation des années 1970, cet article se propose d'analyser à quelles fins rhétoriques répond l'utilisation de Summerhill en France.

### Summerhill : un modèle pour qui ?

#### *Un grand succès de librairie et une référence*

En France, le succès de *Libres enfants de Summerhill* est indéniable dès les premières années de sa publication. En septembre 1973, le nombre de livres vendus s'élève à 151 000 exemplaires d'après Julien Hage<sup>6</sup> : l'ouvrage devient donc rapidement un grand succès de librairie. Cette réussite commerciale est durable puisqu'elle se prolonge tout au long des années 1970 pour atteindre 234 000 exemplaires en mars 1980<sup>7</sup>.

À la lecture des recensions écrites au début des années 1970, tant dans une presse généraliste que spécialisée, *Libres enfants de Summerhill* apparaît comme un phénomène littéraire. Si des réserves sont formulées sur certaines idées d'Alexandre Neill, tout le monde semble d'accord pour dire que la lecture de ce livre est une expérience à la fois inédite et très intéressante. Qualifié tour à tour d'ouvrage « absolument passionnant<sup>8</sup> », « essentiel<sup>9</sup> », et qu'on ne « ferme [...] qu'avec regret<sup>10</sup> », *Libres enfants de Summerhill* ne laisse pas indifférent : « ce

---

<sup>4</sup> Marcel GRANDIERE et Agnès LAHALLE (dir.), *L'innovation dans l'enseignement français (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Nantes, Centre régional de documentation pédagogique Pays de la Loire, 2004.

<sup>5</sup> Anne-Marie CHARTIER, « Réussite, échec et ambivalence de l'innovation pédagogique : le cas de l'enseignement de la lecture » dans *Ibid.*, p. 145-160.

<sup>6</sup> Julien HAGE, « Feltrinelli, Maspero, Wagenbach : une nouvelle génération d'éditeurs politiques d'extrême gauche en Europe occidentale, 1955-1982 : histoire comparée, histoire croisée », thèse de doctorat sous la direction de Jean-Yves Mollier, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 2010, p. 521 et p. 755-935.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 521, p. 755-935.

<sup>8</sup> Jeanine VIGNON, « Libres enfants de Summerhill », *L'École Émancipée*, n° 19, juin 1971, p. 22.

<sup>9</sup> François GRESLE, « Neill A.S., *Libres enfants de Summerhill* », *Revue française de sociologie*, n° 13/1, 1972, p. 133-136.

<sup>10</sup> Émile PRADEL, « "Libres enfants de Summerhill" par A.S. Neill », *L'école libératrice*, n° 2, septembre 1971, p. 59.

qui reste essentiel de cet ouvrage, c'est qu'il recule les frontières du possible en pédagogie<sup>11</sup> ».

La réputation du livre d'Alexandre Neill a contribué à faire de Summerhill une véritable référence en matière d'éducation alternative<sup>12</sup> dans les années 1970 en France<sup>13</sup>. On trouve ainsi dans des publications généralistes comme *Le Nouvel Observateur*, *L'Express* ou *Le Monde*<sup>14</sup> quelques mentions de Summerhill au début des années 1970. Si ces allusions ne sont pas fréquentes, sauf dans *Le Monde*, elles n'en reflètent pas moins l'étendue de la notoriété de Summerhill. Même dans le journal *Le Figaro*, a priori peu enclin à s'intéresser aux expériences d'éducation libertaire, on trouve une référence à « l'expérience de Summer hill (*sic*)<sup>15</sup> » en octobre 1973.

### *Une influence plus limitée qu'aux États-Unis*

*Libres enfants de Summerhill* est surtout un succès de librairie en France. La réussite de Summerhill en tant que modèle pédagogique y est moins certaine, ce que la comparaison avec sa réception aux États-Unis permet de mettre en évidence. Rappelons que Summerhill est un modèle anglais : il est donc aussi reçu outre-Atlantique comme un modèle étranger.

L'équivalent américain de *Libres enfants de Summerhill* est un véritable best-seller aux États-Unis : entre 1960 et 1970, l'ouvrage se serait vendu à deux millions d'exemplaires<sup>16</sup>. Il faut dire qu'Harold Hart, grand adepte de Summerhill et éditeur du livre aux États-Unis, a déployé une importante stratégie éditoriale pour assurer les ventes, allant du financement de publicités dans la presse nationale à la proposition de rembourser l'ouvrage s'il ne se révélait pas « utile » avec les enfants<sup>17</sup>.

---

<sup>11</sup> Bernard GINISTY, « Comptes rendus. A.S. Neill – *Libres enfants de Summerhill* », *Orientations*, n° 38, avril 1971, p. 123-125.

<sup>12</sup> Par éducation ou pédagogie alternative, nous entendons dans cet article toute expérience cherchant à se démarquer ou à innover par rapport à l'enseignement dit « traditionnel ».

<sup>13</sup> Laurent GUTIERREZ, « État de la recherche sur l'histoire du mouvement de l'éducation nouvelle en France », *Carrefours de l'éducation*, n° 31, 1<sup>er</sup> trimestre 2011, p. 105-136.

<sup>14</sup> Voir par exemple Mariella RIGHINI, « Ni cancrs ni cracks », *Le Nouvel Observateur*, n° 462, septembre 1973, p. 46-47 ; « Carnet », *L'Express*, n° 1160, octobre 1973, p. 119 ; Émile COPFERMANN, « À propos de Summerhill », *Le Monde*, 7 avril 1972.

<sup>15</sup> Jean-Marie ROUART, « Communautés de jeunes : les illusions perdues... », *Le Figaro*, 1<sup>er</sup> octobre 1973, p. 6.

<sup>16</sup> Jonathan CROALL, *Neill of Summerhill. The Permanent Rebel*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1983, p. 353. Il est difficile de trouver des informations précises sur le nombre de tirages du livre aux États-Unis, nous citons donc une estimation du nombre de ventes.

<sup>17</sup> James Lee GREEN, « A History of the American Summerhill Movement : 1916-1971 », thèse de doctorat, Université d'État de l'Ohio, 1982, p. 99.

Cependant, au-delà de la réussite commerciale du livre, les idées d'Alexandre Neill ont une influence considérable aux États-Unis. C'est d'ailleurs pour lutter contre les détournements fréquents de sa pensée que le directeur de Summerhill se résout à écrire un nouveau livre à destination du public américain<sup>18</sup>. Cela aboutit à la publication du titre *Freedom, Not License !* en 1966. Composé d'extraits de lettres échangées entre des parents américains et Alexandre Neill, cet ouvrage devait permettre d'éviter la confusion entre liberté et « anarchie ». De même, la publication par Harold Hart de *Summerhill : For and Against*, ouvrage consacré à divers points de vue d'intellectuels sur Summerhill, témoigne de l'existence d'un débat d'ampleur autour de cette expérience aux États-Unis :

À cause de l'intérêt immense suscité par les conceptions fondamentales de Neill, il me parut bon d'inviter un certain nombre de penseurs connus à discuter le pour et le contre de ces principes<sup>19</sup>.

En France, si Summerhill fait débat, aucun ouvrage de synthèse ne lui est entièrement dédié dans les années 1970. L'expérience d'Alexandre Neill est plutôt incluse dans une réflexion d'ensemble sur l'offre en matière de pédagogies alternatives.

Sur le plan de la réflexion pédagogique, la pensée d'Alexandre Neill semble aussi avoir eu une influence plus concrète aux États-Unis qu'en France. *Summerhill : A Radical Approach to Child Rearing* est ainsi au programme de plusieurs centaines d'universités américaines<sup>20</sup>, même s'il s'agit parfois de l'utiliser comme contre-modèle<sup>21</sup>. Cette influence peut s'expliquer par le fait qu'Alexandre Neill a fourni des efforts importants pour faire connaître Summerhill aux États-Unis. Il a en effet entrepris plusieurs voyages pour promouvoir son école dans ce pays à la fin des années 1940, même s'il n'obtient pas immédiatement le succès escompté<sup>22</sup>. L'implication d'Alexandre Neill outre-Atlantique ne trouve pas d'équivalent en France, le directeur de Summerhill étant très âgé lorsque *Libres enfants de Summerhill* est traduit en français.

Enfin, au niveau des pratiques pédagogiques, un certain nombre d'Américains semble convaincu de la pertinence du modèle summerhillien dans les années 1960, notamment au sein de l'American Summerhill Society. Il s'agit d'une organisation créée en mars 1961 visant à soutenir, faire connaître et diffuser le modèle de Summerhill. Cette structure comprend un nombre variable mais conséquent de membres, de l'ordre de plusieurs centaines<sup>23</sup>, et a le

---

<sup>18</sup> J. CROALL, *Neill of Summerhill...*, *op. cit.*, p. 357.

<sup>19</sup> H. HART, « Introduction à l'édition... », *op. cit.*, p. 6.

<sup>20</sup> J. CROALL, *Neill of Summerhill...*, *op. cit.*, p. 353.

<sup>21</sup> H. HART, « Introduction à l'édition... », *op. cit.*, p. 6.

<sup>22</sup> J. CROALL, *Neill of Summerhill...*, *op. cit.*, p. 348.

<sup>23</sup> J. L. GREEN, *A History of...*, *op. cit.*, p. 136, p. 146.

soutien de personnalités importantes comme l'écrivain Paul Goodman ou l'acteur Orson Bean<sup>24</sup>. La présence de sympathisants de Summerhill aux États-Unis n'est d'ailleurs pas sans poser problème à Alexandre Neill qui s'oppose à l'utilisation du nom de « Summerhill » pour des écoles fondées outre-Atlantique par des adeptes de son modèle pédagogique :

Le nom de Summerhill a incarné pendant quarante ans une réalité non ternie, une foi intransigeante dans la liberté pour les enfants. Je refuse de voir ce nom utilisé par des hommes et des femmes que je n'ai jamais vus, dont les notions de liberté sont distinctes des miennes<sup>25</sup>.

Une Summerhill Society existe également en Grande-Bretagne (British Summerhill Society<sup>26</sup>). En revanche, si Alexandre Neill a des sympathisants en France, on ne trouve la trace d'aucune structure entièrement dédiée à la promotion de Summerhill et présentant la cohérence et l'envergure de l'American Summerhill Society. On pourrait considérer que le réseau de personnes impliquées dans le mouvement des « écoles parallèles<sup>27</sup> » en France est ce qui se rapprocherait le plus d'une telle organisation. Il s'agit d'adultes ou de parents qui adhèrent à une critique radicale du système scolaire considéré comme un instrument de conditionnement néfaste au développement de l'enfant. Ces personnes cherchent à fonder des alternatives anti-autoritaires et souvent autogestionnaires en dehors de l'école durant les années 1970. Pour ce faire, elles se réunissent par l'intermédiaire de bulletins de liaison ou d'annonces passées dans des journaux comme *Charlie Hebdo*, *La Gueule Ouverte*, ou encore *Libération*. Si l'école de Summerhill est une référence pour certaines des personnes impliquées dans ce mouvement, elle n'est pas un modèle complet, ce qui explique peut-être l'absence d'une *Summerhill Society* en France :

parmi les projets, la plupart se réfèrent à Summerhill, mais comme leurs auteurs sont conscients des limites de cette expérience (école privée s'adressant, par conséquent, à ceux qui peuvent payer), ils doivent chercher autre chose. Si Summerhill reste la référence d'un point de vue « pédagogique », on l'adopte rarement du point de vue institutionnel<sup>28</sup>.

---

<sup>24</sup> J. CROALL, *Neill of Summerhill...*, *op. cit.*, p. 360.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 361. Version originale : « *The name Summerhill has for 40 years stood for something untarnished, for an uncompromising belief in freedom for children. I refuse to have the name used by men and women I have never seen, whose notions of freedom are divorced from mine.* »

<sup>26</sup> J. L. GREEN, *A History of...*, *op. cit.*, p. 102.

<sup>27</sup> Ce mouvement a en fait diverses appellations : « écoles sauvages », « lieux de vie », « lieux pour enfants », etc. Voir notamment Catherine BAKER et Jules CHANCEL « Des "lieux pour enfants" où s'inventent d'autres rapports », *Autrement*, n° 13, avril 1978, p. 9-16.

<sup>28</sup> Christian POSLANIEC, « Vivre avec l'enfant », *La Gueule Ouverte*, n° 19, mai 1974, p. 15-20.

*Summerhill : un modèle parmi d'autres pour les spécialistes*<sup>29</sup>

Lorsque l'école de Summerhill commence à être connue en France, d'autres modèles pédagogiques innovants font déjà l'objet de l'attention des experts. Or ces derniers étaient les plus à même de favoriser l'adoption ou le rejet d'un modèle pédagogique étranger, en vertu de leur position institutionnelle et du crédit accordé à leur parole dans les débats sur l'éducation.

Les spécialistes mettent en avant différents modèles, à commencer par des expériences pédagogiques françaises. Élaborées dans les années 1920, les techniques Freinet jouissent encore dans les années 1970 d'une certaine reconnaissance, notamment auprès du chercheur en sciences de l'éducation Guy Avanzini<sup>30</sup>. Le courant de la « pédagogie institutionnelle » s'attire aussi la faveur des experts français dans les années 1960-1970. Il reprend les techniques Freinet créées dans un cadre rural en les adaptant au milieu urbain. S'y ajoute une conception originale de la classe vue comme une microsociété où les règles de vie doivent être instituées par l'ensemble des concernés, c'est-à-dire enfants et enseignant. La « pédagogie institutionnelle » est reconnue dans les milieux spécialisés en éducation et chez les experts<sup>31</sup>. Par exemple, la revue de pédagogie chrétienne *Orientations*, appréciée des milieux universitaires, y consacre un dossier complet en 1970<sup>32</sup>.

Certains modèles étrangers sont également remarquables, comme la proposition de « déscolariser » la société faite par Ivan Illich<sup>33</sup>. Ce penseur autrichien et fondateur d'un centre de formation interculturelle au Mexique, le Centro Intercultural de Documentación, affirme qu'il faut désacraliser et supprimer l'école en tant qu'institution du savoir. Estimant que les hommes sont dépendants de leurs institutions, il affirme qu'il faut se réapproprier l'accès aux connaissances en créant des réseaux privés qui permettraient de valoriser d'autres compétences que le savoir « scolaire ». Si cette proposition radicale n'est pas consensuelle, elle fait écho à des sujets importants en France à l'époque comme la formation permanente ou les inégalités scolaires. Elle obtient donc une grande audience et fait débat, tant chez les spécialistes, même si certains pointent son manque de rigueur<sup>34</sup>, que dans la presse généraliste.

<sup>29</sup> Par « spécialistes » ou « experts » de l'éducation, nous entendons ici des individus spécialisés en sciences de l'éducation, en pédagogie ou en psychologie, et qui sont reconnus socialement ou institutionnellement pour leur expertise à l'époque.

<sup>30</sup> Guy AVANZINI, *Immobilisme et novation dans l'éducation scolaire*, Toulouse, Privat, 1975, p. 66-67.

<sup>31</sup> Voir notamment Daniel HAMELINE, « Comptes-rendus. A. VASQUEZ et F. OURY, *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle* », *Orientations*, n° 42, avril 1972, p. 111-113 ; et dans une moindre mesure Georges SNYDERS, *Où vont les pédagogies non-directives ? Autorité du maître et liberté des élèves*, Paris, Presses universitaires de France, 1973, p. 215-241.

<sup>32</sup> *Orientations*, n° 34, avril 1970.

<sup>33</sup> Ivan ILLICH, *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971 (traduit de l'anglais par Gérard Durand).

<sup>34</sup> Joseph MAZURE, *Enfant à l'école, école(s) pour l'enfant : Ikor, Illich, Neill, Snyders et la rénovation pédagogique*, Tournai, Casterman, 1980, p. 82-83.

Ivan Illich est ainsi invité à contribuer dans *Le Monde*, *Orientations*, *Esprit* et *Les Temps Modernes*, et participe en octobre 1971 à un colloque sur l'éducation permanente tenu en France<sup>35</sup>. Enfin, un autre courant fait parler de lui à l'époque, celui de la « non-directivité » inspiré des Américains Carl Rogers et Kurt Lewin. Cependant, le succès de cette pédagogie concerne surtout les années 1960 en France, une réflexion critique étant développée par certains experts dès le début des années 1970<sup>36</sup>.

## Un modèle ou une figure de ralliement commode ?

### *Légitimer l'appel à la réforme*

Le fait que Summerhill ne soit pas considéré comme un modèle à part entière en France n'empêche pas son utilisation dans les réflexions et débats de l'époque. La mobilisation de cet exemple étranger répond à plusieurs objectifs rhétoriques, variables selon le type de personne (expert, journaliste, militant) ou de média qui l'utilise.

Il s'agit d'abord de défendre la réalisation d'une réforme générale de l'enseignement, attendue<sup>37</sup> mais ajournée ou seulement esquissée depuis l'abandon du plan Langevin-Wallon en 1947. Ce plan, qui prévoyait l'unification de l'enseignement en trois cycles obligatoires et l'intégration d'éléments de pédagogie nouvelle ne fut pas adopté mais il demeura une référence importante en matière de réforme jusqu'aux années 1960, surtout pour la gauche<sup>38</sup>. À ce moment-là, le débat sur une réforme de l'éducation se fait plus pressant. De nouveaux enjeux apparaissent, de la nécessité d'harmoniser les contenus de formation avec les évolutions scientifiques et techniques récentes, à l'adaptation des programmes à un enseignement devenu « de masse ». L'appel à une réforme de l'enseignement se généralise en France<sup>39</sup> jusqu'à devenir un sujet récurrent dans certaines revues spécialisées qui manifestent une certaine impatience : « nous en sommes réduits à vivre sur les souvenirs et les regrets du Plan Langevin-Wallon pourtant frappé d'obsolescence<sup>40</sup> ! »

<sup>35</sup> Didier PIVETEAU, « Éducation permanente et régionalisation », *Orientations*, n° 41, janvier 1972, p. 127-133.

<sup>36</sup> Michel CORNATON, *Analyse critique de la non-directivité : les malheurs de Narcisse*, Toulouse, Privat, 1975.

<sup>37</sup> Antoine PROST, *Éducation, société et politiques. Une histoire de l'enseignement de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil, 1997, p. 84.

<sup>38</sup> *Idem*, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France. Tome IV, L'école et la famille dans une société en mutation, depuis 1930*, Paris, Perrin, 2004, p. 264.

<sup>39</sup> *Idem*, « Mai 68 ou la politisation du débat pédagogique », dans Jacques GIRAULT (dir.), *Les enseignants dans la société française au XX<sup>e</sup> siècle : itinéraires, enjeux, engagements*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 150.

<sup>40</sup> Hélène DE GISORS, « Citron (Suzanne). - L'école bloquée », *Revue française de pédagogie*, vol. 21, 1972, p. 76-79.

Le modèle de Summerhill est alors cité non pour ce qui le caractérise en propre mais pour ce qu'il représente : la possibilité d'un changement en éducation à un moment où l'impression de stagnation croît. On trouve cette idée chez Émile Copfermann qui travaille alors chez l'éditeur français de *Libres enfants de Summerhill*, François Maspero :

Que Summerhill soit ou non la solution, soit ou non l'utopie éducative enfin réalisée, peu importe : l'ouvrage a dit très simplement que quelque chose devait et pouvait être changé<sup>41</sup>.

De même, le psychosociologue Gilles Ferry écrit en 1972 :

L'essentiel n'est pas dans l'histoire de Summerhill mais dans sa signification à la fois critique et prospective [...] : rien ne sera plus possible aux parents et aux éducateurs s'ils ne sont pas du bord de l'enfant<sup>42</sup>.

### *Summerhill comme métaphore de l'expérimentation pédagogique*

Le recours à Summerhill dans les argumentaires produits en France permet aussi de défendre les vertus de l'expérimentation pédagogique. Dans la presse spécialisée et généraliste du début des années 1970 on souligne le mérite qu'a eu Alexandre Neill d'avoir expérimenté concrètement quelque chose de différent :

Un homme a choisi de ne pas attendre que toutes les contradictions de la société soient résolues pour essayer d'inventer un espace éducatif nouveau. Cela mérite plus que de l'indulgence, mais un certain respect<sup>43</sup>. [...] pourquoi une expérience aussi positive, aussi nécessaire à une époque où tout le système de l'enseignement, [...] de la maternelle à l'université, se révèle en faillite, est-elle si rare<sup>44</sup> ? »

Summerhill sert donc d'étendard, parfois avec d'autres modèles, pour défendre la réalisation d'expériences pédagogiques alternatives, comme l'illustrent les deux exemples qui suivent.

Parmi les acteurs impliqués dans le mouvement des « écoles parallèles » évoqué ci-dessus, il arrive que ceux qui ont été rassemblés par la chronique tenue dans *Charlie Hebdo* puis dans *La Gueule Ouverte* utilisent Summerhill comme figure de ralliement pour se réunir autour d'un projet : « Nous sommes quelques-uns à envisager de vivre ensemble [...]. Nous avons un intérêt commun pour l'éducation des enfants. Summerhill, notre référence<sup>45</sup>. » Même la

<sup>41</sup> É. COPFERMANN, « À propos de Summerhill... », *op. cit.*

<sup>42</sup> Gilles FERRY, « Neill (A.S.). - *Libres enfants de Summerhill*, trad. de l'anglais », *Revue française de pédagogie*, vol. 19, 1972, p. 61-63.

<sup>43</sup> B. GINISTY, « Comptes rendus... », *op. cit.*, p. 124.

<sup>44</sup> Madeleine CHAPSAL, « L'école de la liberté », *L'Express*, n° 982, mai 1970, p. 161-162.

<sup>45</sup> « Après Censeau », *La Gueule Ouverte*, n° 21, juillet 1974, p. 31.

journaliste qui a initié la chronique dans *Charlie Hebdo*, assez critique à l'égard de l'école d'Alexandre Neill<sup>46</sup>, passe par l'évocation de Summerhill pour donner une idée du projet qu'elle et ses lecteurs aimeraient voir naître :

[...la] recherche [de l'école parallèle] [...] va beaucoup plus loin que n'importe quelle réforme pédagogique, école nouvelle, méthode Freinet, éducation active et le reste, y compris Neil[] et ses livres enfants de Summerhill. D'abord, elle mélange parents, enfants et vie de tous les jours [...]. Ensuite, elle tente de prendre le problème [...] à la naissance de l'enfant [...]. Enfin, elle part sans idée préconçue, elle n'a rien à prouver, rien à imposer, elle cherche<sup>47</sup>.

L'expression « y compris Neill et ses livres enfants de Summerhill » est révélatrice de ce que représente Summerhill aux yeux des lecteurs du journal : une expérience perfectible mais qui demeure une référence pour avoir prouvé qu'un renversement des normes éducatives traditionnelles était possible. L'argumentation de la journaliste, qui vise à montrer l'originalité du projet de « l'école parallèle », aboutit à une promotion de l'expérimentation pédagogique.

L'école de Summerhill est aussi utilisée de manière spécifique dans le journal *Le Monde*, comme emblème servant à valoriser un ensemble de pédagogies alternatives. Lu en majorité par des diplômés de l'enseignement supérieur, étudiants, cadres supérieurs et moyens ou employés<sup>48</sup>, ce quotidien d'audience nationale a acquis durant les années 1950 la réputation d'un journal indépendant fournissant une information complète<sup>49</sup>. La ligne éditoriale du *Monde* se caractérise par la défense de la liberté, un anti-autoritarisme mesuré et une orientation parfois contestataire<sup>50</sup>. L'intérêt que manifeste ce journal pour des innovations pédagogiques très diverses et peu connues pour certaines d'entre elles comme la République des enfants de Bemposta ou le Lycée expérimental d'Oslo<sup>51</sup> apparaît donc en adéquation avec cette image de marque. Or parmi les expériences citées dans le journal, Summerhill et les thèses d'Ivan Illich occupent une place de choix. Entre 1970 et 1974, soit un an après la mort d'Alexandre Neill, on dénombre dans *Le Monde* 48 articles mentionnant Ivan Illich, et 16 concernant Alexandre Neill. La fréquence d'articles faisant référence à Ivan Illich s'explique aisément par l'audience importante qu'a reçue

<sup>46</sup> Isabelle CABUT, « Quelque chose d'autre qui n'a pas encore de nom », *La Gueule Ouverte*, n° 6, avril 1973, p. 21.

<sup>47</sup> *Eadem*, « Résumé des chapitres précédents », *Charlie Hebdo*, n° 93, 28 août 1972, p. 15.

<sup>48</sup> Patrick EVENO, *Histoire du journal Le Monde : 1944-2004*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 256.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>50</sup> *Idem*, « *Le Monde*, un journal en péril ? », *Inaglobal*. 13 octobre 2010 [en ligne : <<https://www.inaglobal.fr/presse/article/le-monde-un-journal-en-peril>>, consulté le 24 juillet 2018].

<sup>51</sup> Voir par exemple, Luc BERNARD, « Le bilan d'une expérience "La république des enfants" », *Le Monde*, 24 novembre 1973 ; Frédéric GAUSSEN, « Un livre et un débat sur le lycée expérimental d'Oslo », *Le Monde*, 4 février 1976.

sa proposition de « déscolariser » la société. En revanche le nombre d'articles évoquant Summerhill reflète, par contraste avec les revues spécialisées en éducation de notre corpus<sup>52</sup>, la valeur symbolique conférée par *Le Monde* à l'école d'Alexandre Neill. Celle-ci est présentée par le quotidien comme un exemple positif et emblématique, traitement qui contribue à la valorisation de l'expérimentation pédagogique de manière générale. Ce choix est justifié, dans l'un des articles dédiés à l'école de Summerhill en 1972, par la description emphatique de la popularité que connaît désormais l'établissement :

elle est devenue un lieu de pèlerinage. [...] En France, Summerhill est en train de devenir le symbole de la pédagogie « antiautoritaire » prônée par certains enseignants d'avant-garde. [...] Les ouvrages du directeur ont une telle audience que celui-ci [...] a dû limiter les visites, le flot des curieux ne cessant d'augmenter<sup>53</sup>.

### *Summerhill : un exemple utile pour promouvoir l'éducation libertaire ?*

La mobilisation de Summerhill répond encore à un autre objectif rhétorique consistant à mettre en valeur des pédagogies de type libertaire.

Dans le cas de la maison d'édition Maspero, la publication de *Libres enfants de Summerhill* participe à la valorisation des pédagogies libertaires entendues au sens d'« anti-autoritaires ». Cet usage élargi du terme « libertaire » est fréquent dans l'après Mai 1968 en France. L'école de Summerhill avait déjà été présentée en 1968 dans l'une des revues de Maspero au sein d'un dossier consacré à des expériences libertaires. Dans la réédition de ce dossier en 1971, l'objectif de promotion de l'éducation libertaire est assumé par la maison d'édition qui entend « démontrer [...] qu'une éducation libertaire est possible<sup>54</sup>. » L'auteur de cette citation, Émile Copfermann, se trouve être également le directeur de la collection dans laquelle *Libres enfants de Summerhill* a été publié en France. Intitulée « Textes à l'appui », cette collection comprend une « Série Pédagogie » dont le catalogue est tourné vers les expériences pédagogiques libertaires ou alternatives. Les titres très évocateurs des ouvrages de cette série participent à la promotion de l'éducation libertaire : *Le maître camarade et la pédagogie libertaire*, *Les boutiques d'enfants de Berlin, éducation anti-autoritaire et lutte pour*

---

<sup>52</sup> Dans *Orientations*, nous n'avons trouvé que deux recensions et deux brèves références concernant Summerhill, ainsi que deux allusions à Alexandre Neill sur toute la durée de sa publication, de 1962 à 1975, et dans *Inter-éducation*, un unique passage élogieux mais bref sur Summerhill, de 1968 à 1977. Même en tenant compte de la possibilité d'une marge d'erreur de notre part, les mentions de Summerhill demeurent très limitées.

<sup>53</sup> Anne GALLOIS, « Pèlerinage à Summerhill », *Le Monde*, 20 mars 1972.

<sup>54</sup> Émile COPFERMANN, « Préface », dans Theo DIETRICH, Célestin FREINET *et alii*, *Pédagogie : éducation ou mise en condition ? Partisans*, Paris, Maspero, 1971, p. 6.

*le socialisme*<sup>55</sup>, etc. D'autres choix d'édition dans la collection accentuent cette coloration libertaire. L'historien Christian Roith a par exemple montré comment les éditions Maspero ont infléchi le sens du livre *Le maître camarade et la pédagogie libertaire* portant sur les Communautés de Hambourg en le rééditant avec une préface qui « suinte l'optimisme révolutionnaire de la fin des années 1960 »<sup>56</sup> écrite par le trotskiste Boris Fraenkel, et avec un titre ambigu employant le mot « libertaire » absent du titre original. Cette réédition tend à montrer que l'ouvrage favoriserait l'idéal libertaire alors que l'auteur conclut à l'échec des Communautés de Hambourg. On peut supposer que le choix de traduction du titre de l'ouvrage d'Alexandre Neill répond à des objectifs similaires : on passe de *A Radical Approach to Child Rearing* dans la version originale, c'est-à-dire « une approche radicale de l'éducation de l'enfant », à « Libres enfants de Summerhill », qui évoque davantage l'idéal libertaire avec l'apparition de l'adjectif « libres ». *Libres enfants de Summerhill* participe donc à l'objectif de promotion de l'éducation libertaire poursuivi par la maison Maspero, et ce d'autant plus que son succès a pu susciter de l'intérêt pour d'autres récits d'expériences libertaires publiés par l'éditeur.

Cependant, pour certains auteurs anarchistes comme Guy Ambauves et Jean-Marc Raynaud, Summerhill est au contraire un contre-modèle qui ne fait qu'augmenter l'incompréhension de ce qu'est une « authentique » pédagogie libertaire :

C'est ainsi que l'on voit pulluler livres et expériences relatifs [...] à la libération de l'enfant, à la pédagogie libertaire. Malheureusement, ce bouillonnement – libertaire dans un sens très large – recouvre une réalité pleine d'ambiguïtés [...]. Summerhill, les communautés scolaires de Hambourg, le jardin expérimental de Moscou, Bemposta, la pédagogie Freinet, institutionnelle, les écoles parallèles [...] constituent un ensemble confus et contradictoire qui n'a de libertaire que le nom<sup>57</sup>.

L'école de Summerhill et les autres expériences pédagogiques citées servent de repoussoirs pour définir ce qu'est une « réelle » pédagogie libertaire aux yeux des auteurs, à savoir une pédagogie tenant compte du « caractère social de l'éducation ». Cela leur permet de mettre en avant d'autres modèles tels que la Ruche de Sébastien Faure ou l'orphelinat de Cempuis de Paul Robin, plus anciens mais s'inscrivant dans une véritable tradition anarchiste.

---

<sup>55</sup> Jakob Robert SCHMID, *Le maître camarade et la pédagogie libertaire*, Paris, Maspero, 1971 ; Katia SADOUN, Valérie SCHMIDT et Eberhard SCHULZ, *Les boutiques d'enfants de Berlin, éducation anti-autoritaire et lutte pour le socialisme*, Paris, Maspero, 1972 (traduit de l'allemand par Patrick Sadoun).

<sup>56</sup> Christian ROITH, « Educational Theory and Practice in Post-Revolutionary Times : The European Academic Debate on the Experimental Schools in Hamburg (1919–1933) in the 1930s and 1970s », *Paedagogica Historica : International Journal of the History of Education*, vol. 50, t. 5, septembre 2014, p. 631-650. Citation originale : « Fraenkel's text exudes the revolutionary optimism of the end of the 1960s ».

<sup>57</sup> Guy AMBAUVES et Jean-Marc RAYNAUD, *L'éducation libertaire*, Paris, Spartacus, 1978, p. 13-14.

## Un modèle anglo-saxon peut-il être un modèle pour les Français ?

### *Le stéréotype français de l'empirisme anglais*

Comme tout discours sur un modèle étranger, l'évocation de Summerhill laisse transparaître un discours sur soi et sur l'« Autre » qui n'échappe pas à certains stéréotypes nationaux.

L'une des critiques que l'on adresse à Alexandre Neill en France est le manque de rigueur théorique de sa pensée, associé fréquemment à une caractéristique qui serait spécifique aux Anglais. La psychanalyste Maud Mannoni affirme ainsi qu'Alexandre « Neill suit dans son livre une démarche typiquement anglaise, celle de l'expérience. » Elle ajoute que :

sa répugnance, voire son désintérêt à l'égard de toute théorisation risque de le desservir auprès du lecteur français habitué à des démarches théoriques plus rigoureuses<sup>58</sup>.

Comme l'explique Clarisse Berthezène, l'opposition entre une démarche empirique « anglaise » et une approche théorique typiquement « française » constitue un cliché traditionnel<sup>59</sup>. On le retrouve chez le psychopédagogue Joseph Mazure : « [...] la pédagogie au sens où nous l'entendons en France semble avoir été le cadet des soucis de ce pédagogue sans didactique<sup>60</sup>. »

Mais la critique de « l'empirisme » d'Alexandre Neill en France n'est pas uniquement motivée par des stéréotypes. Elle révèle aussi une exigence en matière de théorisation pédagogique souvent exprimée dans les revues spécialisées de l'époque :

Nous avons besoin de données précises et strictement vérifiées dans ce domaine. Trop de tâtonnements, de petites expériences noient les véritables problèmes<sup>61</sup>.

Cette exigence, pas nécessairement unanime<sup>62</sup>, s'inscrit dans le contexte de l'institutionnalisation progressive des sciences de l'éducation qui gagnent une légitimité nouvelle dans les années 1960-1970, avec la fondation de l'Institut pédagogique national en 1950 et l'apparition des premières chaires universitaires dédiées aux sciences de l'éducation en 1967. La critique des carences théoriques de la pensée d'Alexandre Neill en France peut donc être vue à la fois comme un discours sur soi, dans la mesure où le recours à

<sup>58</sup> M. MANNONI, « Préface », dans A. S. NEILL, *Libres enfants...*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>59</sup> Clarisse BERTHEZENE, « Intellectuels anglais : un faux paradoxe », dans Michel LEYMARIE et Jean-François SIRINELLI (dir.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 45-61.

<sup>60</sup> J. MAZURE, *Enfant à l'école...*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>61</sup> Pierre DEZERT, « LAWTON Denis – Langage, classe sociale et éducation », *Inter-éducation*, n° 23, septembre-octobre 1971, p. 73-76.

<sup>62</sup> Harold PORTNOY, « À propos de la non-directivité », *Inter-éducation*, n° 16, juillet-août 1970, p. 18-20.

Summerhill sert à définir des attentes communes en matière de théorisation pédagogique, et comme un discours empreint de stéréotypes nationaux marquant une certaine réticence à adopter complètement un modèle étranger.

### *Un modèle trop « anglo-saxon » ?*

*Libres enfants de Summerhill* arrive en France avec un double bagage culturel en 1970. Il s'agit d'un livre décrivant une innovation pédagogique anglaise, mais publié aux États-Unis avant de l'être en Grande-Bretagne. Lors de l'introduction des idées d'Alexandre Neill en France, l'expérience de Summerhill a donc déjà été commentée par nombre d'Américains dont les critiques sont connues en France<sup>63</sup>. Les États-Unis ont à cet égard pu jouer le rôle d'un « tiers » dans ce transfert culturel<sup>64</sup>. Ainsi peut-on faire l'hypothèse selon laquelle *Libres enfants de Summerhill* a été identifié en France comme un objet culturel « anglo-saxon » en quelque sorte trop éloigné des références intellectuelles et culturelles françaises.

*Libres enfants de Summerhill* est destiné à l'origine à des lecteurs américains parce qu'Alexandre Neill voulait faire connaître son expérience aux États-Unis<sup>65</sup>. Son ouvrage a donc été édité pour être adapté à leurs attentes : l'éditeur Harold Hart a par exemple réduit les références faites au psychiatre Wilhelm Reich en raison de sa réputation controversée aux États-Unis<sup>66</sup>, et n'a pas accepté que la préface du livre soit rédigée par l'écrivain Henry Miller, considéré comme un auteur trop subversif<sup>67</sup>. Par ailleurs, les trois principales sources d'inspiration d'Alexandre Neill étant des personnalités américaines, elles sont difficiles à situer dans l'« horizon d'attente<sup>68</sup> » des Français. Homer Lane demeure peu connu en France ; John Dewey l'est peut-être davantage en raison de son lien avec l'Éducation Nouvelle, mais Alexandre Neill n'y fait référence que dans un écrit<sup>69</sup> bien antérieur à *Libres enfants de Summerhill*. Seul Wilhelm Reich a une certaine notoriété en France puisque certains de ses écrits, redécouverts à la fin des années 1960, le rendent populaire notamment auprès

<sup>63</sup> Le dossier *Summerhill: For and Against* est traduit en français dès 1970. Voir H. HART (dir.), *Pour ou contre Summerhill...*, *op. cit.*

<sup>64</sup> Michel ESPAGNE, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013 [en ligne : <<http://journals.openedition.org/rsl/219>>, consulté le 15 décembre 2017] : « Un transfert culturel n'a jamais lieu seulement entre deux langues, deux pays ou deux aires culturelles : il y a quasiment toujours des tiers impliqués. »

<sup>65</sup> J. CROALL, *Neill of Summerhill...*, *op. cit.*, p. 348.

<sup>66</sup> Ses écrits engagés en faveur de la libération sexuelle entraînent plusieurs campagnes de diffamation qui nuisent à sa réputation. Voir Roger DADOUN, « Reich, Wilhelm », dans Alain DE MIJOLLA (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 1498.

<sup>67</sup> J. CROALL, *Neill of Summerhill...*, *op. cit.*, p. 351-352.

<sup>68</sup> Concept emprunté à Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 50-51 (traduit de l'Allemand par Claude Maillard).

<sup>69</sup> Alexander Sutherland NEILL, *A Dominie Dismissed*, Londres, Herbert Jenkins, 1917.

de la jeunesse contestataire<sup>70</sup>. Mais son influence est peu visible dans le livre à la suite de l'escamotage réalisé par Harold Hart. L'éloignement des sources d'inspiration d'Alexandre Neill des références habituelles des Français transparait dans le rapprochement fréquemment fait en France entre le directeur de Summerhill et Jean-Jacques Rousseau<sup>71</sup> alors que le philosophe n'est pas cité dans *Libres enfants de Summerhill*.

Ce sentiment d'écart culturel entre les États-Unis et la France a d'ailleurs pu être interprété par certains comme un retard de la France, comme le montrent ces deux citations :

Dix ans après sa parution à New-York, les éditions Maspéro nous donnent la traduction de cet ouvrage qui a donné lieu à beaucoup de controverses (à croire que le public français ne pouvait accepter cette publication que bien longtemps après l'Amérique et en tout cas, après Mai 1968)<sup>72</sup>.

En 1960, l'éditeur américain Harold Hart lance sur le marché *A Radical Approach to Child Rearing*. [...] Huit années plus tard, Micheline Laguillhomie, que son long séjour en Nouvelle-Angleterre prévient d'un *cultural gap*, rapporte en France pour les traduire, ces quelque trois cents pages<sup>73</sup>.

### *Un faux problème*

En réalité, si Summerhill n'est pas un modèle pour tous en France, ce n'est pas tant à cause d'un écart culturel impossible à combler et encore moins d'un « retard » qu'en raison d'une certaine vision de l'éducation qui semble incompatible avec le projet d'Alexandre Neill, surtout chez les experts.

Beaucoup critiquent l'inachèvement politique du projet summerhillien qui ne prévoit pas une réforme d'ensemble de la société. Aux yeux des spécialistes, Summerhill est « une solution sans avenir social<sup>74</sup> » car Alexandre Neill, en dépit de sa critique radicale de la société, « n'a rien proposé à la place<sup>75</sup>. » La phrase du directeur de Summerhill « Ma destinée n'est pas de réformer la société, mais d'apporter le bonheur à un tout petit nombre

<sup>70</sup> Jean-Marc LACHAUD, « Du "Grand refus" selon Herbert Marcuse », *Actuel Marx*, vol. 45, n° 1, 2009, p. 137.

<sup>71</sup> Voir par exemple J. MAZURE, *Enfant à l'école...*, *op. cit.*, p. 46 ; M. MANNONI, « Préface », dans A. S. NEILL, *Libres enfants...*, *op. cit.*, p. 8 ; M. CHAPSAL, « L'école de la liberté... », *op. cit.*, p. 161-162.

<sup>72</sup> B. GINISTY, « Comptes rendus. A.S. Neill... », *op. cit.*, p. 123.

<sup>73</sup> Guy AVANZINI, « Introduction », dans Jean-François SAFFANGE, « La pensée pédagogique d'Alexander Sutherland Neill », thèse de doctorat en sciences de l'éducation, sous la direction de Guy Avanzini, Université Lyon II, 1981, p. 1.

<sup>74</sup> J. MAZURE, *Enfant à l'école...*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>75</sup> M. MANNONI, « Préface », dans A. S. NEILL, *Libres enfants...*, *op. cit.*, p. 9.

d'enfants<sup>76</sup> » est souvent condamnée<sup>77</sup>. Cette déception est à replacer dans le contexte particulier des années 1970 durant lesquelles, en France, toute entreprise pédagogique semble indissociable d'un projet politique<sup>78</sup>, avec la radicalisation du débat pédagogique qui s'opère selon Antoine Prost après Mai 1968<sup>79</sup>. La publication en 1964 des *Héritiers* de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron avait de fait déjà contribué à renforcer cette conception politique de l'éducation. Leur critique des mécanismes de sélection sur la base du capital culturel à l'école ancre l'idée d'une nécessaire action politique pour lutter contre les inégalités sociales scolaires. Dans ce contexte, l'école de Summerhill est souvent présentée en France comme un îlot privilégié<sup>80</sup>.

Cependant, même si l'on retrouve des critiques similaires aux États-Unis<sup>81</sup>, il se peut que, là aussi, cette vision de l'éducation soit influencée par des stéréotypes français sur la réalité anglaise. Selon Agnès Tachin, à la fin des années 1960 la Grande-Bretagne est perçue par les Français comme « le pays des inégalités sociales, du conservatisme », par opposition à la France « pays où la compétence, le mérite, l'effort, l'égalité ont un sens<sup>82</sup>. » Un passage de la préface à l'édition française de *Libres enfants de Summerhill* écrite par Maud Mannoni pourrait être interprété en ce sens :

La France a eu ses pionniers en matière d'éducation (Freinet, Deligny, A. Vasquez et F. Oury), pionniers qui ont eu pour souci de mettre l'éducation au service du peuple. Telle ne fut pas la démarche d'A.S. Neill à qui on pourrait reprocher [...] de mettre une idéologie anarchisante au service de la bourgeoisie<sup>83</sup>.

Derrière la critique de l'inachèvement politique du projet d'Alexandre Neill apparaît un désaccord plus spécifique sur le recrutement social privilégié des enfants de Summerhill. Cet élément critique transparait dans la comparaison fréquente en France entre Summerhill et l'école de Barbiana, utilisée pour démontrer que le choix d'une éducation fondée sur la liberté comme à Summerhill entre en contradiction avec le modèle de Barbiana qui fait de l'école un instrument de lutte contre les inégalités sociales<sup>84</sup>. Bien que l'école

---

<sup>76</sup> A. S. NEILL, *Libres enfants...*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>77</sup> G. SNYDERS, *Où vont les pédagogies...*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>78</sup> Louis Pierre JOUVENET, *Horizon politique des pédagogies non directives*, Toulouse, Privat, 1982, p. 14.

<sup>79</sup> A. PROST, « Mai 68 ou la politisation... », *op. cit.*, p. 147-164.

<sup>80</sup> G. AVANZINI, *Immobilisme...*, *op. cit.*, p. 216.

<sup>81</sup> M. ROSSMAN, dans H. HART (dir.), *Pour ou contre Summerhill...*, *op. cit.*, p. 125-139.

<sup>82</sup> Agnès TACHIN, *Amie et rivale. La Grande-Bretagne dans l'imaginaire français à l'époque gaullienne*, Bruxelles, Peter Lang, 2009, p. 355.

<sup>83</sup> M. MANNONI, « Préface », dans A. S. NEILL, *Libres enfants...*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>84</sup> Ginette MICHAUD, « Analyse institutionnelle et pédagogie », *Recherches*, septembre 1969.

de Barbiana ne soit pas considérée comme un modèle, ses méthodes pédagogiques étant jugées peu modernes<sup>85</sup>, on la préfère souvent à Summerhill :

Entre, d'une part, Summerhill, son droit au bonheur, [...] ses enfants d'artistes, de professeurs et de diplomates et, d'autre part, Barbiana, et son bague pour paysans, où « ça ne rigole pas », je choisis Barbiana, c'est-à-dire la pédagogie qui arme pour l'analyse et l'action. Pour les plus défavorisés, ce n'est pas vrai que la liberté d'apprendre s'apprend librement<sup>86</sup>.

Le pédagogue marxiste Georges Snyders va plus loin dans l'analyse critique du recrutement de l'école de Summerhill en accusant celle-ci d'être une entreprise conservatrice. Si Alexandre Neill considère que la liberté permet aux enfants de se rapprocher de leurs intérêts « naturels »<sup>87</sup>, Georges Snyders affirme au contraire qu'un enfant d'ouvrier laissé libre dans son apprentissage ne développera pas les mêmes centres d'intérêts qu'un enfant de cadre, situation qui entraînera la reproduction des inégalités sociales d'origine<sup>88</sup>. Ce dernier conclut donc, contre Alexandre Neill, à l'importance de la transmission d'une culture générale et politique à l'école, sans quoi les enfants, privés d'esprit critique, ne feront qu'imiter leur entourage, perpétuant ainsi la société de classes<sup>89</sup>.

Les arguments critiques exposés par Georges Snyders et ceux qu'avance Maud Mannoni dans la préface à *Libres enfants de Summerhill* ont influencé la réception de Summerhill en France, au moins dans les cercles spécialisés en éducation<sup>90</sup>. Ils sont cependant formulés selon une grille de lecture à la fois technique et marxiste qui n'est ni celle du grand public, ni celle d'Alexandre Neill, et n'empêchent donc nullement l'important succès du livre en France. Ce décalage est souligné dès 1972 par le sociologue François Gresle :

[...] les « erreurs » que nous, sociologues, pouvons débusquer dans les écrits de Neill, et l'audience qu'elles rencontrent, prouvent que le fossé se creuse entre la Société savante et le champ social dans lequel s'enracine la production sociologique<sup>91</sup>.

---

<sup>85</sup> Marie-Joëlle DARDELIN et Daniel HAMELINE, *La liberté d'apprendre : Situation II : Rétrospective sur un enseignement non-directif*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1977, p. 76.

<sup>86</sup> M. CORNATON, *Analyse critique...*, *op. cit.*, p. 141. L'auteur précise plus loin qu'il ne considère pas Barbiana comme un modèle.

<sup>87</sup> A. S. NEILL, *Libres enfants...*, *op. cit.*, p. 22.

<sup>88</sup> G. SNYDERS, *Où vont les pédagogies...*, *op. cit.*, p. 42.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>90</sup> Pour l'influence de Georges Snyders, voir J. MAZURE, *Enfant à l'école...*, *op. cit.*, p. 50 ; Pour celle de Maud Mannoni, voir B. GINISTY, « Comptes rendus... », *op. cit.*, p. 124 et F. GRESLE, « Neill A.S., *Libres enfants...* », *op. cit.*, p. 136.

<sup>91</sup> F. GRESLE, « Neill A.S., *Libres enfants...* », *op. cit.*, p. 136.

L'analyse des discours produits sur Summerhill en France dans les années 1970 montre comment différents acteurs (experts, journalistes ou militants) ont pu tirer parti de l'utilisation d'un modèle étranger à des fins rhétoriques diverses. Qu'il s'agisse de défendre une réforme de l'éducation, de valoriser l'expérimentation pédagogique, ou de promouvoir l'éducation libertaire, on utilise l'exemple de Summerhill pour sa signification symbolique et prospective davantage que pour lui-même.

L'école d'Alexandre Neill est donc une référence plus qu'un modèle en France, et le recours à cette expérience étrangère dans les discours est ambivalent : mise en avant pour son originalité, elle est aussi marginalisée par le recours à des stéréotypes nationaux comme l'« empirisme anglais ». La mise à l'écart de Summerhill en France tient également à des motifs politiques, le projet pédagogique d'Alexandre Neill ne coïncidant pas avec certaines attentes en matière de lutte contre les inégalités sociales à l'école, même si là encore, cette vision des choses a pu être influencée par des préjugés nationaux. Si l'on insiste aussi sur la dimension étrangère des autres modèles pédagogiques mis en avant à l'époque, tels celui de Barbiana ou d'Ivan Illich, les stéréotypes à leur égard sont moins évidents. Les remarques sur l'archaïsme des méthodes de Barbiana sont peut-être le fait de préjugés sur le « sous-développement » de cette région, mais elles n'associent pas explicitement cet aspect à une caractéristique typique des Italiens comme on le fait parfois avec Summerhill. Quant aux stéréotypes sur Ivan Illich, ils varient selon qu'il s'agit de ses contradicteurs ou de ses défenseurs, mais aussi parce que ses multiples origines le rendent difficile à situer à la différence d'Alexandre Neill. Ainsi, Illich peut aussi bien être présenté comme un pragmatique dont le savoir « a la saveur et le piquant des technologies primitives<sup>92</sup> » que comme un homme dont la « triple origine, croate, slave et juive » est responsable d'un « charme », d'un « don exceptionnel pour les langues » et d'un « esprit hypercritique<sup>93</sup> ».

La plupart des discours produits sur Summerhill proviennent de spécialistes qui se situent dans une démarche critique non représentative du grand public, comme le laisse supposer le large succès de *Libres enfants de Summerhill*. Il reste difficile, en l'état actuel de nos sources, de déterminer quelles catégories dans le public appréciaient Summerhill mais il est possible d'identifier deux groupes, d'importance inégale. Les lecteurs du *Monde*, un quotidien, qui, tout en défendant la liberté et un certain anti-autoritarisme, se présente comme anti-communiste à l'époque<sup>94</sup>, ont probablement constitué un vivier important, car Summerhill incarnait la demande, fréquente à l'époque, de remise en cause de l'« autoritarisme » de l'institution scolaire sans souscrire aux thèses marxistes des experts français. De plus, d'un point de vue socio-culturel, il est probable

---

<sup>92</sup> J. MAZURE, *Enfant à l'école...*, op. cit., p. 94.

<sup>93</sup> Henri FESQUET, « Visages de l'Église en Amérique Latine », *Le Monde*, 17 octobre 1968.

<sup>94</sup> P. EVENO, *Histoire du journal Le Monde...*, op. cit., p. 224-225.

que certains de ces lecteurs ressemblaient aux parents anglais qui décidaient de mettre leurs enfants à Summerhill. Plus spécifiquement, *Libres enfants de Summerhill* a sans doute été aussi lu avec attention par ceux qui aspiraient à concrétiser leurs idées au sein du mouvement des « écoles parallèles ». Certes, ils ont regretté que leur public se compose surtout d'enfants de la « petite bourgeoisie » intellectuelle<sup>95</sup>, mais tout comme Alexandre Neill, ils souhaitaient avant tout prouver qu'une éducation fondée sur la liberté était réalisable.

---

<sup>95</sup> « Parades... et auto-critiques », *Autrement*, n° 13, avril 1978, p. 104-119.

II.

AUTOUR D'UNE SOURCE

CULTURE, NATION ET POLITIQUE

PENSER L'ESPAGNE DANS L'EUROPE DE 1868

SUR L'OPINION QUE L'ON SE FAIT AUJOURD'HUI DE L'ESPAGNE



*CULTURE, NATION ET POLITIQUE*  
*PENSER L'ESPAGNE DANS L'EUROPE DE 1868*

Alexandre DUPONT

Dès sa première livraison, au mois de mars 1868, *La Revista de España* affirme les principes qui président à sa publication :

la croyance de ceux qui y écrivent dans la marche progressive de l'humanité, raison pour laquelle [...] nous défendrons l'avantage relatif de notre âge sur les précédents, et la plus grande excellence et l'influence bénéfique des idées qui gouvernent aujourd'hui ou sont appelées à gouverner les sociétés humaines<sup>1</sup>.

C'est donc dans un esprit éclairé et réformateur que les auteurs de la revue se proposent, par-delà les différences politiques, de s'adresser à leurs contemporains au moyen d'une revue qui prétend aborder les sujets les plus divers, de la politique à la littérature en passant par l'histoire. Cette revue, qui allait devenir l'une des principales publications de l'Espagne du Sexennat Démocratique (1868-1874) et de la Restauration (1874-1931) jusqu'à sa disparition en 1894 est fondée par José Luis Albareda (1828-1897), un journaliste ex-député libéral qui connaîtrait une carrière ministérielle dans les années 1880<sup>2</sup>.

L'orientation libérale-conservatrice de la revue est aussi celle de l'un de ses principaux promoteurs, Juan Valera, qui ne ménage pas ses efforts pour convaincre ses correspondants d'y écrire. Né en Andalousie en 1824, fils d'un officier de marine et d'une marquise, Juan Valera fait des études de droit avant d'entamer, à partir de 1847, une carrière diplomatique qui le conduit à résider au cours des années 1840 et 1850 dans de nombreux pays en Europe et en Amérique. Il rentre en Espagne à la fin des années 1850 et se lance dans une carrière politique et intellectuelle ; député à plusieurs reprises, il exerce aussi une

---

<sup>1</sup> *La Revista de España*, n° 1, 1868, p. 6.

<sup>2</sup> Une présentation en ligne de la revue sur le site de la Biblioteca Nacional de España : <<http://hemerotecadigital.bne.es/details.vm?q=id:0002715600&lang=fr>>. L'ensemble des numéros de la revue est numérisé sur cette hémérothèque digitale.

activité littéraire à travers laquelle il fréquente les penseurs espagnols de son temps<sup>3</sup>. La fondation de *La Revista de España*, à laquelle il participe dès ses débuts, s'inscrit dans cette trajectoire, que les événements des mois suivant la publication de son article *Sobre el concepto que hoy se hace de España* viennent renforcer.

Au moment où Valera publie cet article, le régime libéral-conservateur en vigueur en Espagne connaît une crise de plus en plus aiguë. Depuis la majorité de la reine Isabelle II, en 1843, les modérés, faction conservatrice du libéralisme espagnol, ont tenu les rênes du pouvoir de façon quasi-ininterrompue, si l'on excepte les deux ans du Biennat Progressiste (1854-1856), au cours desquels les progressistes ont tenté d'imprimer un virage plus libéral et démocratique au pays, et les cinq ans de gouvernement de l'Union libérale (1858-1863), le mouvement dirigé par le général Leopoldo O'Donnell (1809-1867), au cours desquels le pouvoir tente de maintenir le système existant tout en l'amendant dans ses aspects les plus contestables, en particulier s'agissant de l'exercice des libertés publiques. Face à cette situation, les différentes tendances de la gauche espagnole, socialistes et républicains en premier lieu, puis démocrates, et enfin les progressistes eux-mêmes à partir de 1864, avaient décidé de ne plus participer à un jeu politique dans lequel les modérés s'assuraient la domination par le système électoral et le fonctionnement des institutions. Unie dans une stratégie révolutionnaire, la gauche espagnole aspire au renversement du système isabellin, option qu'une partie des unionistes rejoint à partir de 1866, alors que la conflictualité socio-politique s'aiguise en Espagne et que le pouvoir se raidit dans une répression tous azimuts<sup>4</sup>.

Dans ce contexte tendu, l'article de Valera se veut donc une tentative de prendre du recul et de la hauteur, en particulier par son ancrage international. Le but est d'offrir un certain nombre de perspectives politiques à son pays. Si l'ambition de l'article n'est pas court-termiste – ou alors pas seulement –, elle souligne le fait que la crise que connaît le pays n'est pas que politique et qu'elle touche à l'identité même de la nation espagnole. Il est donc peu étonnant que Valera, malgré son opposition à l'option révolutionnaire, voie d'un bon œil le renversement de la reine Isabelle II en septembre 1868, par une révolution qui offre la possibilité d'une expérience libérale et démocratique de six ans : le Sexennat Démocratique. Dès 1869, Valera est d'ailleurs député aux Cortès Constituentes qui établissent le suffrage universel masculin et la liberté des cultes pour la première fois en Espagne. Il devient aussi l'un des principaux partisans de la candidature au trône du duc d'Aoste, fils de Victor-Emmanuel II, et fait partie de la délégation qui se rend en Italie en 1870 pour le convaincre

<sup>3</sup> Carmen BRAVO-VILLASANTE, *Vida de Juan Valera*, Madrid, Ed. de cultura hispánica, 1989.

<sup>4</sup> Isabel BURDIEL (coord.), *España. La construcción nacional (1830-1880)*, Madrid, Taurus, 2012. Pour une introduction à l'histoire de l'Espagne en français : Jordi CANAL (dir.), *Histoire de l'Espagne contemporaine de 1808 à nos jours : politique et société*, Paris, Armand Colin (coll. « U : Histoire »), 2009.

de devenir roi d'Espagne<sup>5</sup>. Le duc d'Aoste est élu quelques mois plus tard par les Cortès pour régner sous le nom d'Amédée I<sup>er</sup>.

Dans cet article toutefois, c'est plus au titre de savant connaisseur de l'Europe et du monde que d'homme politique que Valera s'exprime. L'article *Sobre el concepto que hoy se forma de España* constitue en effet une réflexion sur l'image de l'Espagne dans l'Europe de l'époque et sur les répercussions de ce regard extérieur sur le peuple espagnol et sur l'avenir du pays. Bien qu'il le qualifie lui-même dans une lettre du 13 mars de « très léger »<sup>6</sup>, l'article de Valera constitue, par son ambition d'aborder un grand nombre de sujets, un remarquable observatoire des processus complexes qui régissent au XIX<sup>e</sup> siècle les relations de l'Espagne au reste de l'Europe. En cela, il met au jour les dimensions internationales de la construction de l'État-nation espagnol avec ses difficultés, tout en les historicisant et en rappelant leur caractère politique. Ce sont ces différents aspects que l'on tentera de brièvement souligner dans ce propos introductif.

## Savoirs et représentations sur l'Espagne au XIX<sup>e</sup> siècle

### *Les voyages, source de connaissances ?*

L'article de Valera fait référence à de nombreux récits de voyage de contemporains, qui ont publié leurs impressions et souvenirs après avoir effectué un séjour en péninsule. Ces voyages en Espagne, qui se multiplient au cours du siècle, en particulier grâce au développement du chemin de fer, s'inscrivent à la croisée de plusieurs phénomènes<sup>7</sup>. D'abord, et bien qu'elle n'inclut pas l'Espagne, la tradition du « Grand Tour » héritée du XVIII<sup>e</sup> siècle se transforme tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et finit par se fondre dans un tourisme qui commence à prendre son essor – les premiers guides touristiques à proprement parler datent du milieu du siècle<sup>8</sup>. Le cas de Byron et de son voyage initiatique en Méditerranée au tournant des années 1810 est sans doute le plus chimiquement pur à cet égard. Ensuite, l'essor de la génération romantique et

<sup>5</sup> Matilde GALERA SANCHEZ, *Juan Valera, político : espolario inédito a don Francisco Moreno Ruiz e intervenciones parlamentarias desconocidas*, Córdoba, Diputación provincial de Córdoba, Ayuntamiento de Cabra, 1983. Sur le Sexennat Démocratique : Rafael SERRANO GARCIA (coord.), *España (1868-1874). Nuevos enfoques sobre el Sexenio Democrático*, Valladolid, Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Castilla y León, 2002.

<sup>6</sup> J. VALERA, *Correspondencia...*, op. cit., p. 342.

<sup>7</sup> Sur le voyage en Espagne, l'ouvrage publié par Lucie et Bartolomé Bennassar reste incontournable : Bartolomé et Lucile BENNASSAR. *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998.

<sup>8</sup> Le cas italien a été particulièrement étudié : Gilles BERTRAND, *Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2008 ; Nicolas BOURGUINAT, « Traces et sens de l'Histoire chez les voyageuses françaises et britanniques dans l'Italie préunitaire (1815-1861) », *Genre & Histoire*, n° 9, automne 2011 [en ligne : <<http://journals.openedition.org/genrehistoire/1460>>, consulté le 18 septembre 2018].

les évolutions artistiques qui traversent le continent européen font du voyage à l'étranger une source d'inspiration pour les artistes, en particulier s'agissant des peintres. Plus précisément, c'est la recherche de l'ailleurs qui préside à ces voyages artistiques, et l'Espagne devient l'un des théâtres privilégiés de l'exotisme en Europe<sup>9</sup>, un espace où les artistes projettent leurs représentations de l'altérité<sup>10</sup>. Enfin, les voyages en Espagne sont aussi des voyages « professionnels », motivés par des objectifs concrets, comme dans le cas de George Borrow parti convertir les Espagnols à la foi réformée. L'essor des transports permet des connexions toujours plus rapides et intenses entre l'Espagne et le reste de l'Europe.

Toutefois, Valera relève à juste titre que ces voyages ne débouchent pas, la plupart du temps, sur une meilleure connaissance du pays : les stéréotypes projetés par les voyageurs sur l'Espagne masquent la réalité de la société espagnole. Cette dénonciation, sur laquelle on reviendra plus loin, reflète le regard déformé que l'Europe porte sur l'Espagne tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Valera s'arrête particulièrement sur le récit de voyage de George Sand, mais c'est sans doute celui de Théophile Gautier, réédité à de multiples reprises dans les décennies centrales du siècle, qui influence le plus le regard français sur l'Espagne<sup>11</sup>. Souvent, le voyage sert ainsi à retremper ses préjugés dans l'observation déformée de ce qui s'offre aux yeux du voyageur, même si, dans certains cas, il a pu permettre d'acquérir un véritable savoir sur le pays visité, dans un siècle où le goût pour la connaissance scientifique s'affermait<sup>12</sup>. Valera lui-même, par son article, souligne que les circulations de savants, d'écrivains, d'artistes et d'hommes politiques ont favorisé les échanges et les transferts culturels : sa connaissance du paysage intellectuel de l'Europe et de l'état des connaissances et des représentations sur l'Espagne révèle une construction transnationale de son savoir<sup>13</sup>.

---

<sup>9</sup> María Elena BAYNAT MONREAL, *Visión de España y los españoles en la literatura francesa de viajes del siglo XIX : Théophile Gautier y Alexandre Dumas*, Valencia, Universitat de València, 2003.

<sup>10</sup> José VARELA ORTEGA, « El hechizo de España. La imagen romántica y emocional o la construcción del español apasionado (1790-1860) » dans *Idem*, Fernando RODRIGUEZ LAFUENTE et Andrea DONOFRIO (éd.), *La mirada del otro : la imagen de España, ayer y hoy*, Madrid, Fórcola, Fundación José Ortega y Gasset-Gregorio Marañón, 2016, p. 67-94.

<sup>11</sup> Théophile GAUTHIER, *Voyage en Espagne*, Paris, Charpentier, 1859 (1<sup>ère</sup> éd. 1843). Sur les voyages en Espagne, voir aussi Nikol DZIUB, *Voyages en Andalousie au XIX<sup>e</sup> siècle. La fabrique de la modernité romantique*, Genève, Droz, 2018.

<sup>12</sup> Pierre SINGARAVELOU (dir.), *L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Belin, 2008.

<sup>13</sup> Anne RASMUSSEN, « L'internationale scientifique (1890-1914) », thèse de doctorat sous la direction de Jacques Julliard, EHESS, 1995. Voir aussi Pascale RABAULT-FEUERHAHN et Wolf FEUERHAHN (dir.), « La fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques de 1865 à 1945 », *Revue germanique internationale*, n° 12, 2010.

*Orientalisation et stéréotypes*

À travers les récits de voyage, principale source de savoirs sur l'Espagne pour les opinions publiques européennes, on transmet une image fautive de l'Espagne, dénoncée par Valera. En effet, la perception de l'Espagne à l'étranger au XIX<sup>e</sup> siècle est saisie au prisme déformant de plusieurs faisceaux de représentations. Ce champ de recherches a donné lieu à de très importantes études, en particulier s'agissant de la relation entre la France et l'Espagne et entre le Royaume-Uni et l'Espagne, et leurs conclusions soulignent la dépréciation et l'exotisation du pays dans l'imaginaire européen de l'époque pour plusieurs raisons<sup>14</sup>.

L'Espagne devient dès les premières décennies du siècle l'un des espaces où s'exprime le romantisme naissant. Poètes et écrivains y voient un espace de l'ailleurs, une terre sauvage séparée du reste de l'Europe par ses mœurs, ses coutumes, ses paysages et son histoire. Le passé musulman de l'Espagne est particulièrement mis en avant dans cette perspective : les sept siècles de la présence musulmane auraient façonné une altérité radicale du pays, et l'aurait davantage rapproché de l'Afrique que de l'Europe, comme l'illustre le célèbre proverbe rapporté par Valera, selon lequel l'Europe s'arrêterait aux Pyrénées. On verra plus loin que ce recours à l'histoire pour exclure l'Espagne du continent européen ne se limite pas à la période médiévale et a une portée politique très nette. Quoi qu'il en soit, l'Espagne est l'objet de représentations orientalistes de la part des artistes de ce courant qui connaît un grand succès au cours du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Si le concept d'orientalisme forgé par Edward Saïd, pour désigner un discours européen qui essentialise et fantasmatisme les spécificités des sociétés arabo-musulmanes pour mieux justifier la supériorité et la domination des Européens<sup>16</sup>, ne s'applique pas à la situation espagnole, l'Espagne n'en est pas moins assimilée, dans les représentations de l'époque, à l'Orient et ainsi rejetée hors des frontières de l'Europe<sup>17</sup>.

En effet, le texte de Valera l'évoque à plusieurs reprises, le XIX<sup>e</sup> siècle voit naître peu à peu l'idée d'une Europe divisée, entre un Nord qui aurait pris le train de la modernité, de l'industrialisation et du capitalisme, et un Sud, l'Europe méditerranéenne, qui se maintiendrait dans l'arriération et le refus de

---

<sup>14</sup> Voir en particulier, en France, les nombreux travaux de Jean-René Aymes. Ce champ de recherches a été profondément renouvelé en Espagne par Xavier ANDREU MIRALLES, *El descubrimiento de España. Mito romántico e identidad nacional*, Barcelona, Taurus, 2016.

<sup>15</sup> Voir notamment les travaux de Christine PELTRE, *Les Orientalistes*, Paris, Hazan, 2018 (1<sup>ère</sup> éd. 1997).

<sup>16</sup> Edward Wadie SAID, *L'Orientalisme*, Paris, Seuil, 2005 (1<sup>ère</sup> éd. 1978).

<sup>17</sup> Xavier Andreu Miralles propose ainsi le terme de « semi-orientalisation » de l'Espagne : Xavier Andreu MIRALLES. « El triunfo de Al-Andalus: las fronteras de Europa y la "(semi)orientalización" de España en el siglo XIX », *Saitabi*, n° 55, p. 2005, p. 195-210.

la modernité<sup>18</sup>. Ce discours, bien qu'il ne soit pas univoque, repose en partie sur des considérations socio-économiques, mais aussi voire surtout sur des éléments culturels : les pays de l'Europe méridionale seraient en retard par rapport à ceux du Nord en raison de leurs héritages culturels, du poids de la religion catholique – par opposition au Nord protestant ou sécularisé – voire, dans certains discours, de l'appartenance raciale, l'Europe étant de plus en plus divisée entre Latins, Germains et Slaves, surtout à partir de 1870<sup>19</sup>. Si la dimension stéréotypée des discours romantiques sur l'Espagne est aujourd'hui visible, il convient donc de garder à l'esprit que ces représentations exotiques allaient de pair avec un discours pseudo-scientifique qui prétendait lui aussi essentialiser l'Espagne dans un passé figé, et qu'un tel discours a eu une efficacité politique réelle, dont Valera tente de conjurer les effets à travers cet article.

### *Défense et illustration de la culture espagnole*

Si l'on se place du point de vue de la culture, l'article de Valera s'apparente à une défense et illustration de la culture espagnole, contre une double dépréciation : d'une part, l'Espagne n'aurait pas produit de véritable culture et serait restée dans l'arriération, une idée qui remonte au moins au siècle des Lumières et dont on verra qu'elle constitue un pan essentiel de la fameuse légende noire de l'Espagne ; d'autre part, l'Espagne serait une nation de seconde zone dans le champ de la culture européenne, ses artistes ayant produit des œuvres intéressantes mais d'un niveau inférieur à celles de ses voisins<sup>20</sup>. C'est donc à la fois contre un discours de mise à distance et contre un discours de subordination de la culture espagnole que se dresse Valera. De longs passages de l'article sont ainsi consacrés à la promotion des grandes figures intellectuelles et artistiques du pays.

La mise en valeur de la période dite du Siècle d'Or – soit le XVI<sup>e</sup> et la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècles – est à cet égard intéressante : on constate que le discours selon lequel l'Espagne aurait atteint la plénitude de son rayonnement culturel à cette époque est déjà bien en place, tant chez les Européens que chez les Espagnols eux-mêmes. Valera, héritier de la génération romantique, met également en avant les figures espagnoles de ce courant littéraire, et

---

<sup>18</sup> Jean-Yves MOISSERON et Manar BAYOUMI. « La Méditerranée comme concept et représentation », *Revue Tiers Monde*, vol. 209, n° 1, 2012, p. 179-196 ; Gilles BERTRAND, « Le voyage et les usages de l'espace méditerranéen à l'époque du Grand Tour », *ILCEA*, n° 28, 2017, [en ligne : <<http://journals.openedition.org/ilcea/4087>>, consulté le 18 septembre 2018].

<sup>19</sup> Sarah AL-MATARY, « Idéalisme latin et quête de "race". Un imaginaire politique entre nationalisme et internationalisme (France-Amérique hispanique, 1860-1933) », thèse de doctorat sous la direction de René-Pierre Colin, Université Lumière-Lyon 2, 2008.

<sup>20</sup> Léon-François HOFFMANN, *Romantisme Espagne. L'image de l'Espagne de France entre 1800 et 1850*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.

particulièrement Manuel José Quintana. Néanmoins, c'est bien dans le panthéon traditionnel des écrivains du Siècle d'Or qu'il va chercher la plupart de ses exemples<sup>21</sup>. La polémique qu'il entame contre le livre de Paul Rousselot sur les mystiques espagnols souligne la complexité des transferts culturels et de la commensurabilité des courants intellectuels dans cette Europe du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup> : Rousselot a jugé bon de comparer les mystiques espagnols aux prédicateurs français de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, alors que ces deux courants n'ont rien à voir, sans doute pour rendre accessible son étude au public français ; de son côté, Valera répond en reprenant les termes de la comparaison pour affirmer la supériorité des mystiques sur les prédicateurs français.

Derrière ces disputes intellectuelles se croisent en effet des enjeux extrêmement complexes, qui ont trait tout autant à la construction nationale à l'œuvre sur le continent à la même époque, qu'à la structuration progressive d'un champ transnational du savoir, à l'échelle du continent européen, voire du monde atlantique, qui s'intéresse à l'espace hispanique des deux côtés de l'océan dès le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Que Valera fasse preuve dans cet article d'une connaissance poussée de la production scientifique sur son pays et des débats qu'il suscite à l'étranger peut éventuellement être attribué à son expérience de diplomate dans plusieurs pays d'Europe et d'Amérique. Elle a pu le mettre en contact avec des savants étrangers – historiens, linguistes ou spécialistes de la littérature<sup>23</sup> – dont il salue la qualité du travail et l'apport à la connaissance du passé et de la culture de l'Espagne<sup>24</sup>. Ce n'est pas encore le temps des hispanistes étudiés par Antonio Niño, mais ces recherches sur l'Espagne se multiplient<sup>25</sup>. Dès lors, cet article permet de nuancer une historiographie qui insiste encore sur les discours caricaturaux sur l'Espagne jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au détriment de la

---

<sup>21</sup> Sur l'émergence du concept de Siècle d'Or : Juan Manuel ROZAS LOPEZ, « Siglo de Oro. Historia de un concepto, la acuñación del término » dans *Estudios sobre el Siglo de Oro : homenaje al profesor Francisco Yndurain*, Madrid, Editora Nacional, 1984, p. 411-428.

<sup>22</sup> Michel ESPAGNE et Michael WERNER, *Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand : XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988.

<sup>23</sup> Jean-René AYMES, *Voir, comparer, comprendre. Regards sur l'Espagne des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003.

<sup>24</sup> Cf. les premières pages de l'article.

<sup>25</sup> Antonio NIÑO, *Cultura y Diplomacia : Los hispanistas franceses y España, 1875-1931*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez y Société des Hispanistes Français, 1988. L'hispanisme désigne, en France, un courant intellectuel et universitaire bien délimité qui se constitue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir aussi Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX<sup>e</sup> siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, 1994.

progression et de la circulation des savoirs<sup>26</sup>. Une telle prééminence s'explique toutefois par la meilleure fortune qu'ont connue ces discours stéréotypés, et par les répercussions qu'ils ont eues sur la construction nationale espagnole et sur la perception de l'Espagne dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **Construction nationale, enjeux transnationaux**

#### *L'Espagne dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*

La défense de la culture espagnole produite par Valera, sa volonté de réhabiliter les grands artistes et les grands savants de l'époque moderne et de son temps et de les montrer à l'égal de ceux des autres nations européennes ne se limitent pas à un contre-discours destiné à faire face aux stéréotypes sur la culture espagnole. Derrière les enjeux culturels se cache en effet la question de l'appartenance de l'Espagne à l'Europe. Valera mobilise dès le début de l'article une série d'arguments pour affirmer une telle appartenance. Deux sont abordés successivement : les nations ne meurent pas, même si elles connaissent des périodes fastes et néfastes, et même si le primat peut passer de l'une à l'autre ; *a fortiori*, les nations de race indo-européenne disposent d'une résilience remarquable<sup>27</sup>.

Ces deux arguments fonctionnent ensemble et visent tous deux à défendre une même idée : l'Espagne connaît peut-être un affaiblissement momentané en ce XIX<sup>e</sup> siècle, mais on ne saurait en conclure qu'elle est pour cette raison hors de l'Europe, à laquelle elle appartient par ailleurs sur le plan racial. Si le mot race n'a pas encore le sens qui lui sera attribué à partir de la fin du siècle, Valera voit dans la nation l'expression civilisée de la race et la marque d'une autonomie politique qui prouve la vitalité de celle-ci. Dès lors, l'existence d'une nation espagnole s'inscrit de plain-pied dans l'Europe des États-nations, même si le rôle moteur du continent revient à l'Angleterre ou à la France. Valera rappelle d'ailleurs que ce primat est éphémère et pourrait un jour passer à un autre pays.

L'argument le plus intéressant, toutefois, est le rapprochement qu'effectue Valera entre la situation de son pays et la situation de la Grèce et de l'Italie. Il rappelle ainsi que l'Espagne est une nation méditerranéenne, à l'instar des deux autres péninsules de l'Europe, et que la Grèce comme l'Italie ont connu une spectaculaire renaissance nationale au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, à la suite de la guerre d'indépendance des années 1820 pour la première et du

---

<sup>26</sup> Pour un bilan sur cette question : Jorge URÍA. « Éditorial. Modèles politiques et mouvements sociaux en Espagne : influences françaises et échanges internationaux dans le long XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Mouvement Social*, n° 234, janvier-mars 2011, p. 3-15.

<sup>27</sup> Eric HOBBSAWM, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1992.

*Risorgimento*, en voie d'achèvement en 1868, pour la seconde<sup>28</sup>. Il y a donc la volonté d'attacher l'évolution de l'Espagne à celle de ces deux nations au riche passé et aux perspectives d'avenir attrayantes, en particulier l'Italie<sup>29</sup>. La Grèce et l'Italie servent par ailleurs d'illustration à Valera pour sa théorie sur la résilience des nations.

Cependant, un autre argument est présent sans être explicité : la Grèce et l'Italie ont bénéficié, dans leur processus d'indépendance et d'unification, de l'appui d'une part importante des sociétés européennes de l'époque<sup>30</sup>. Les guerres d'indépendance grecque et italiennes ont notamment suscité un important volontariat venu de toute l'Europe qui souligne la place du transnational dans les processus de construction nationale<sup>31</sup>. Il y a là, chez Valera, une façon de mettre en parallèle la sympathie internationale pour la Grèce et l'Italie et la dépréciation dont fait l'objet l'Espagne dans les opinions publiques européennes. S'il considère qu'un tel regard négatif peut se révéler à terme positif pour le pays, forcé de réagir, il lui attribue aussi une valeur performative qui explique l'abaissement de l'Espagne. La dialectique complexe qu'il dessine à travers ce double paradoxe mérite d'être explicitée, en premier lieu par l'examen des racines de ce discours.

### *La légende noire de l'Espagne*

Par-delà les représentations de l'Espagne comme un ailleurs exotique, par-delà le mépris du Nord pour le Sud, le pays de Valera fait l'objet d'un discours spécialement dépréciatif, dont ne souffrent pas au même titre la Grèce et l'Italie, même si le *Mezzogiorno* est lui aussi l'objet de représentations négatives précoces<sup>32</sup>. Il y a là un élément qui s'explique par l'émergence, dès le XVII<sup>e</sup>

---

<sup>28</sup> Patrick CABANEL, *La question nationale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 1997. Le rapprochement entre Grèce et Italie est assez artificiel étant donné les destins différents de ces deux États-nations nouveaux dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle ; que soient revendiqués ces deux modèles non-ibériques montre assez l'importance, dans l'esprit de Valera, de la mobilisation des opinions publiques européennes en faveur des nationalités italienne et grecque.

<sup>29</sup> Isabel María PASCUAL SASTRE, *La Italia del Risorgimento y la España del sexenio democrático*, Madrid, Marcial Pons, 2002.

<sup>30</sup> Voir respectivement : Hervé MAZUREL, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris, Les Belles Lettres, 2013 ; Gilles PECOUT, « Pour une lecture méditerranéenne et transnationale du Risorgimento », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 44, 2012, n° 1, p. 29-47.

<sup>31</sup> *Idem*, « Philhellenism in Italy : political friendship and the Italian volunteers in the Mediterranean in the nineteenth century », *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 9, n° 4, 2004, p. 305-327.

<sup>32</sup> Voir Nicolas BOURGUINAT, « Voyager dans le royaume de Naples à l'époque française », dans Pierre-Marie DELPU, Igor MOULLIER et Mélanie TRAVERSIER (dir.), *Le royaume de Naples à l'heure française. Revisiter l'histoire du decennio francese (1806-1815)*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2018 ; Silvana PATRIARCA, *Italian Vices : Nation and Character from the Risorgimento to the Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010 ; Anne Marie JATON, *Le Vésuve et la Sirène. Le mythe de Naples chez Madame de Staël et Nerval*, Venise, Pacini, 1988.

siècle, d'une légende noire de l'Espagne qui est présente tout au long de l'article de Valera et qui irrigue son analyse. Cette légende noire est essentielle à la compréhension de la position de l'Espagne au sein de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>.

La légende noire constitue une question très débattue dans l'historiographie, les historiens différant notamment entre eux sur la réalité objective de cette légende. Traditionnellement, on considère qu'elle est le produit de plusieurs discours critiques sur l'Espagne ayant émergé au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et ayant convergé au cours de la Guerre de Quatre-Vingts Ans (1568-1648) dans les milieux protestants proches de Guillaume d'Orange. Elle aurait ensuite été reprise par l'Angleterre au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, avant d'être propagée par les Lumières au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les éléments avancés par Valera pour le XIX<sup>e</sup> siècle s'inscrivent donc dans une histoire longue.

La légende noire consiste dans un discours de dénonciation de la monarchie espagnole, en particulier du règne de Philippe II (1556-1598), qui marque à la fois l'apogée de cette monarchie et le début de la guerre aux Pays-Bas espagnols. Trois lignes d'attaque sont généralement avancées : le despotisme sanguinaire de Philippe II et sa persécution du protestantisme ; le massacre des Amérindiens par les *conquistadores* pendant la conquête des Amériques ; l'omniprésence de l'Inquisition et l'obscurantisme qui caractérise cette institution. C'est principalement cette dernière ligne qui est mobilisée au XIX<sup>e</sup> siècle, même si les États-Unis n'hésitent pas à réactiver la deuxième, pendant la guerre hispano-américaine de 1898 par exemple, et même si la première est encore assez populaire pour que Verdi consacre un opéra à Don Carlo (1867), le fils de Philippe II qui aurait, selon la légende, été assassiné sur ordre de son père.

Cette légende noire, dont Valera évoque plusieurs éléments dans son texte, construit une représentation de l'Espagne comme un pays arriéré, soumis à l'influence de l'Église et du tribunal de l'Inquisition, qui n'est définitivement supprimé qu'en 1820, incapable de se moderniser et d'embrasser le libéralisme. S'entremêlent donc des considérations culturelles, nationales et politiques pour former un tableau de l'Espagne calamiteux, dans lequel la société espagnole se trouverait encastrée dans le passé. Cela a deux conséquences : d'une part, les étrangers ne parviennent à penser l'Espagne que d'après des représentations tirées du siècle précédent, notamment les figures du *majo* et de la *manola*<sup>34</sup> ; d'autre part, la guerre d'indépendance espagnole de 1808-1814 contre les troupes napoléoniennes, événement d'une portée similaire pour l'Espagne au *Risorgimento* pour l'Italie ou à la guerre d'indépendance grecque, n'a pas suscité

---

<sup>33</sup> Deux références, parmi de nombreuses autres : Ricardo GARCIA CARCEL, *La leyenda negra. Historia y opinión*, Madrid, Alianza, 1998 ; Joseph PEREZ, *La légende noire de l'Espagne. XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 2009.

<sup>34</sup> Sur ces figures, voir *infra*, note 16, p. 177 et note 30, p. 178.

un appui international de long terme à l'Espagne, à la différence des deux autres péninsules<sup>35</sup>.

### *Le sentiment national*

Ainsi, près d'un demi-siècle avant que Julián Juderías ne théorise le concept de légende noire de l'Espagne pour désigner ces discours critiques contre son pays, dans un ouvrage à grand tirage<sup>36</sup>, Juan Valera pointe la mauvaise image dont pâtit son pays à l'étranger, pour des raisons qui tiennent à la fois à la situation de l'Espagne dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle et à l'accumulation de stéréotypes et de représentations qui en font un espace extra-européen au sein de l'Europe. Pour autant, son article ne vise pas seulement à dénoncer de tels poncifs : derrière la polémique intellectuelle avec les savants de son temps – polémique ambiguë en ce qu'elle reconnaît les apports de ces recherches à la connaissance du pays tout en déplorant les stéréotypes qu'elles continuent de véhiculer –, Valera propose une réflexion sur la construction nationale de l'Espagne au cours du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>.

À plusieurs reprises, il explique que l'effet le plus délétère des discours dépréciatifs des Européens sur l'Espagne est à chercher chez les Espagnols eux-mêmes, qui en viennent à les incorporer et à considérer leur construction stato-nationale comme un échec, et leur trajectoire dans le XIX<sup>e</sup> siècle comme une anomalie dans la marche vers la modernité. En cela, il identifie une dimension importante de la construction de l'Espagne comme nation, étudiée par la suite par les historiens : le sentiment des Espagnols d'être en retard par rapport à un modèle idéal de modernité, le regard négatif qu'ils portent sur leur propre pays<sup>38</sup>.

Dans la réflexion de Valera, cela conduit à deux réactions opposées : soit une réaction d'orgueil qui conduit à rejeter l'étranger au nom du génie espagnol, soit la volonté d'imiter servilement les modèles étrangers considérés comme supérieurs. Là encore, il s'agit d'un débat qui agite les classes supérieures de l'Espagne depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Alors que le casticismo défend les spécificités nationales de l'Espagne, une tendance que l'on retrouve encore dans le slogan « *Spain is different* », développé pour attirer les touristes étrangers en Espagne

---

<sup>35</sup> Richard HOCQUELLET, *Résistance et révolution durant l'occupation napoléonienne en Espagne (1808-1812)*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001.

<sup>36</sup> Julián JUDERÍAS, *La leyenda negra y la verdad histórica : contribución al estudio del concepto de España en Europa, de las causas de este concepto y de la tolerancia política y religiosa en los países civilizados*, Madrid, Tip. de la Revista de Archivos, 1914.

<sup>37</sup> Javier MORENO LUZON (dir.), *Construir España. Nacionalismo español y procesos de nacionalización*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2007. L'ouvrage se penche sur l'émergence d'un sentiment national espagnol et sur les processus qui le rendent possible et le favorisent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>38</sup> *España. Reflexiones sobre el ser de España*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1997.

pendant la dictature franquiste<sup>39</sup>, la tendance *afrancesada* consiste, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à défendre le modèle français et l'imitation de ce modèle par l'Espagne<sup>40</sup>. C'est d'ailleurs ce qui détermine le ralliement en 1808 d'une partie des élites espagnoles à la monarchie de Joseph I<sup>er</sup>, le terme d'*afrancesado* prenant, à la suite de la guerre d'indépendance, le sens de traître à la nation espagnole<sup>41</sup>. Cela n'empêche pas que la France demeure aussi un modèle d'État-nation abouti dans l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle, un modèle à la fois admiré et craint avec lequel des relations étroites se maintiennent<sup>42</sup>, malgré l'attraction du modèle britannique – en particulier chez les modérés partisans d'un régime libéral conservateur – puis de la culture allemande – en particulier dans le domaine de l'éducation<sup>43</sup>.

Dès lors, il apparaît que la construction des nations au XIX<sup>e</sup> siècle ne constitue pas un processus endogène. Ce n'est pas un mince apport de l'article de Valera que de montrer, à travers l'exemple de l'Espagne, que l'émergence de la nation est le produit d'une dialectique complexe entre le national et le transnational<sup>44</sup>. L'article tisse alors des réseaux de réflexion entremêlés, qui touchent à la culture et à la nation, et met en valeur la dimension proprement politique de ces enjeux.

## Une politique espagnole de la modernité

### *Nation et politique : une dénonciation de la contre-révolution*

Valera ne se contente pas de décrire les dimensions transnationales de la construction nationale espagnole : il en distingue les effets politiques et les met en discussion. S'il critique ceux qui estiment que l'Espagne doit suivre servilement les modèles de modernité proposés par d'autres pays, il adresse ses

<sup>39</sup> Voir à ce sujet les travaux de Sasha David PACK, « Turisme, modernització i idiosincràsia nacional a l'Espanya del segle XX », *Segle XX. Revista catalana d'història*, n° 2, 2009, p. 41-62.

<sup>40</sup> Jean-René AYMES et Javier FERNANDEZ SEBASTIAN (dir.), *L'image de la France en Espagne (1808-1850)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996.

<sup>41</sup> Miguel ÁRTOLA, *Los afrancesados*, Madrid, Alianza Editorial, 2008. Néanmoins, nombre de jospéphins sauront faire oublier cette étape de leur parcours pour se couler dans le courant libéral modéré des années 1820. Cf María Cruz ROMEO MATEO, « “Nuestra antigua legislación constitucional” ¿modelo para los liberales de 1808-1814 ? », dans Jordi CANAL et Pedro RUJULA (dir.), *Guerra de ideas. Política y cultura en la España de la Guerra de la Independencia*, Madrid, Marcial Pons, 2011, p. 75-103.

<sup>42</sup> Jean-Philippe LUIS, « L'influence du modèle napoléonien en Espagne (1814-1845) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 336, 2004, p. 199-219.

<sup>43</sup> Juan Francisco GARCIA BASCUÑANA, « Les grandes langues européennes en Espagne au XIX<sup>e</sup> siècle ou comment les Espagnols “découvrirent” l'Allemand et la culture allemande entre 1840 et 1880 », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 53, 2004 [en ligne : <<http://journals.openedition.org/dhfiles/4054>>, consulté le 18 septembre 2018].

<sup>44</sup> Benedict ANDERSON, *Imagined communities : reflections on the origin and spread of nationalism*, New York, Verso, 1993.

plus sévères reproches aux tenants du courant casticiste. En effet, la singularisation de l'Espagne au sein de l'Europe dans les représentations a pour conséquence politique le renforcement d'une position politique de rejet de la modernité libérale, dont Juan Valera pointe bien la puissance dans l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'allusion est ici claire : le libéral Valera s'en prend au courant absolutiste espagnol, le carlisme, qui défend depuis 1833 les droits à la couronne de la branche aînée des Bourbons d'Espagne et un programme politique fondé sur le triptyque : Dieu, patrie, roi, soit une vision du monde contre-révolutionnaire qui aspire à construire un système politique et social inspiré de l'Ancien Régime. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, cette culture politique reste particulièrement influente en Espagne, et conteste le modèle libéral en construction. Cela passe entre autres choses par le recours à la guerre civile, puisque le pays connaît deux guerres carlistes entre 1833 et 1840 puis entre 1872 et 1876. Toutefois, les années 1860 sont marquées par une grave crise au sein du carlisme et par son effacement quasi-total de la scène politique, avant que la révolution de septembre 1868 ne lui permette de retrouver sa place sur l'échiquier politique espagnol<sup>45</sup>.

Dès lors, si les accusations de Valera visent la puissance sociale et culturelle que conserve le carlisme, elles sont sans doute aussi le produit des débats internes au camp libéral qui se tendent au cours des années 1860. Dès les années 1850, la frange la plus conservatrice du camp libéral se rallie aux thèses du philosophe Juan Donoso Cortés, libéral passé à la contre-révolution lors du Printemps des Peuples. Ces néo-catholiques, influents au parlement, prônent une évolution du système isabellin vers un catholicisme intransigeant qui refuserait tout compromis avec la modernité libérale<sup>46</sup>. De façon plus générale, les modérés, l'aile conservatrice du libéralisme espagnol, connaissent un processus de radicalisation grandissant dans ces mêmes années, en réponse aux contestations de plus en plus vives du système dont ils sont les tenants. Les troubles de 1865-1866 conduisent ainsi aux gouvernements ultra-conservateurs de Ramón Narváez puis de Luis González Bravo<sup>47</sup>.

Il y a donc dans l'article de Juan Valera une charge politique contre les tendances contre-révolutionnaires à l'œuvre dans la société et dans la politique espagnole, et qui s'appuient sur la force d'un courant culturel casticiste, qui répond aux discours dépréciatifs contre l'Espagne par une exaltation de la

---

<sup>45</sup> Sur le carlisme, la référence est : Jordi CANAL, *El carlismo*, Madrid, Alianza Editorial, 2000.

<sup>46</sup> Begoña URIGÜEN, *Orígenes y evolución de la derecha española : el neo-catolicismo*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1986.

<sup>47</sup> Juan Francisco FUENTES, *El fin del Antiguo Régimen (1808-1868). Política y sociedad*, Madrid, Síntesis, 2007.

différence espagnole et un rejet de la modernité libérale<sup>48</sup>. Valera identifie le risque que présente la puissance d'une telle culture politique et rappelle à quel point le catholicisme contre-révolutionnaire constitue au XIX<sup>e</sup> siècle une force sociale et culturelle majeure qui marque les processus de construction du libéralisme<sup>49</sup>. C'est donc à l'élaboration d'un modèle alternatif qu'il tâche de se livrer dans cet article.

### *Le chemin espagnol vers la modernité*

De fait, Valera ne préconise pas le décalque des systèmes existants dans d'autres pays. Outre une critique des admirateurs de la France, qui reprend la grande tradition de la satire des *petimetres* au XVIII<sup>e</sup> siècle et des *afrancesados* au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>, Valera procède à une attaque contre le discours essentialisant porté par ces mêmes acteurs sur l'Espagne. Ce discours a notamment cours dans le domaine économique : l'Espagne n'aurait ni les ressources naturelles, ni les capacités économiques, ni les moyens humains de connaître le processus d'industrialisation et de développement de l'agriculture qui touche les pays du nord de l'Europe. On retrouve là les discours dépréciatifs contre l'Europe méditerranéenne qui ont toujours cours à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : la chaleur et le soleil appauvriraient les sols et alanguiraient les populations, dans une réminiscence de la théorie des climats envisagée au prisme de l'économie politique<sup>51</sup>.

---

<sup>48</sup> Cette exaltation de la différence est d'ailleurs tout à fait paradoxale de la part d'un courant politique qui s'inscrit plus largement dans un vaste courant contre-révolutionnaire transnational, dont les relations par-delà les frontières sont nombreuses : Jordi CANAL, « Guerres civiles en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, guerre civile européenne et Internationale blanche » dans Jean-Paul ZUÑIGA (dir.), *Pratiques du transnational. Terrains, preuves, limites*, Paris, Centre de Recherches Historiques, 2011, p. 57-77. Cela montre la complexité de l'articulation, dans la contre-révolution européenne du XIX<sup>e</sup> siècle, entre une pensée de la nation, encore trop méconnue, et une pensée de la solidarité transnationale s'appuyant entre autres sur le catholicisme et les liens dynastiques entre familles régnantes. Sur ces questions, je me permets de renvoyer à : Alexandre DUPONT, « “Las causas justas son hermanas”. El internacionalismo contrarrevolucionario entre tradición e innovación política » dans Francisco Javier RAMON SOLANS et Pedro RUJULA (dir.), *El desafío de la Revolución. Reaccionarios, antiliberales y contrarrevolucionarios (siglo XVIII y XIX)*, Grenade, Comares, 2017, p. 137-153.

<sup>49</sup> Jean-Clément MARTIN (dir.), *La contre-Révolution en Europe. XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001.

<sup>50</sup> On voit dans cette généalogie combien la réflexion de Valera s'inscrit dans un débat pluriséculaire au sein de l'opinion publique espagnole sur les influences étrangères, et notamment française.

<sup>51</sup> Xavier HUETZ DE LEMPS et Jean-Philippe LUIS (dir.), *Sortir du labyrinthe. Études d'histoire contemporaine de l'Espagne*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012. Voir la première partie, qui s'attache à déconstruire ces stéréotypes. De récentes études ont montré combien l'Espagne était partie prenante du processus de mondialisation et d'industrialisation de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, certes à un degré moindre que l'Angleterre, l'Allemagne ou la France et avec une chronologie décalée et des spécificités propres. Voir Gérard CHASTAGNARET, *L'Espagne, puissance*

À cette argumentation, Valera oppose un discours volontariste qui voit dans les Espagnols une nation qui ne saurait se résigner à devenir un pays de second rang, au vu de son passé et de sa culture. Le registre de cette réponse est révélateur : il ne s'agit pas de réfuter les arguments des détracteurs de l'Espagne par d'autres arguments, mais d'y opposer la volonté populaire. On se trouve ici face aux prodromes de la naissance des intellectuels à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : déjà, dans l'esprit des promoteurs de la *Revista de España*, la revue doit être un lieu de production intellectuelle, mais aussi un lieu d'engagement politique dans les débats de la cité<sup>52</sup>. Une brève prosopographie des premiers contributeurs à la revue souligne d'ailleurs cet étroit mélange entre science et politique, puisqu'on y trouve des hommes comme Antonio Cánovas del Castillo, Antonio Aguilar y Correa ou Manuel Alonso Martínez, qui devaient tous connaître une carrière ministérielle brillante dans l'Espagne de la Restauration. Tous ont d'ailleurs un parcours assez voisin : pour la plupart proches des modérés sous Isabelle II, ils s'en éloignent peu à peu lorsqu'ils constatent l'impasse politique dans laquelle se trouve le régime et voient d'un œil favorable la Révolution de septembre, avant que la radicalisation politique du début des années 1870, avec l'avènement de la République en 1873, n'en fasse des partisans de la Restauration, dans laquelle le système du *turno*, l'alternance pacifique et programmée au pouvoir des conservateurs et des libéraux, leur permet de s'épanouir<sup>53</sup>.

C'est à la lumière de ces éléments qu'il faut comprendre le projet politique que dessine Valera dans son article : alors que le régime d'Isabelle II est de plus en plus menacé, Valera fait le pari d'une régénération de l'Espagne, de la mise en place d'une nouvelle politique qui saurait adapter l'Espagne à la modernité et vice versa. L'idée d'une voie nationale vers la modernité libérale n'est ni neuve ni exceptionnelle dans les années 1860<sup>54</sup> ; qu'on pense à l'influence d'un Friedrich List qui défendait l'existence de telles particularités nationales dans le domaine économique et considérait que chaque nation suivait une voie qui lui était propre vers l'industrialisation<sup>55</sup>.

Il prend toutefois une résonance particulière en Espagne, où le concept de régénération est au cœur de la pensée politique d'un certain nombre de responsables qui considèrent que le futur de l'Espagne dépend de la capacité de ses élites à réformer le pays en profondeur<sup>56</sup>. Le régénérationnisme de Joaquín

---

*minière dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, Madrid, Éditions de la Casa de Velázquez, 2000 ; Jordi NADAL (dir.), *Atlas de la industrialización de España, 1750-2000*, Barcelona, Crítica, 2003.

<sup>52</sup> Christophe CHARLE, *Les Intellectuels en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1996.

<sup>53</sup> Ángel DUARTE, *La España de la Restauración (1875-1923)*, Barcelona, Hipòtesi, 1997.

<sup>54</sup> Pierre-Marie DELPU, « Fraternités libérales et insurrections nationales : Naples et l'Espagne, 1820-1821 », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 49/2, 2014, p. 195-213.

<sup>55</sup> David LEVI-FAUR, « Friedrich List and the Political Economy of the Nation-State », *Review of International Political Economy*, vol. 4, n° 1, 1997, p. 154-178

<sup>56</sup> Pablo SANCHEZ LEON, « Decadencia y regeneración : la temporalidad en los conceptos fundamentales de la modernidad española » dans Javier FERNANDEZ SEBASTIAN et Gonzalo

Costa et d'Antonio Maura au début du XX<sup>e</sup> siècle est ainsi la conséquence directe des impasses du système de la Restauration, rendues visibles par le Désastre de 1898<sup>57</sup>, qui imposent une transformation radicale et par le haut du pays pour régénérer la nation espagnole, quitte à avoir recours à un « chirurgien de fer<sup>58</sup> » pour ce faire. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, un tel discours est perceptible et Valera s'inscrit dans cette veine, quoique d'une façon optimiste. Il y a là sans doute une particularité de l'Espagne et des penseurs politiques de ce pays, qui consiste à remettre en cause en permanence la capacité de leur pays à trouver sa voie vers la modernité, particularité qui est directement liée aux effets sur les mentalités espagnoles des représentations extérieures de leur propre pays, notamment la légende noire. C'est néanmoins en libéral du XIX<sup>e</sup> siècle que Valera conclut son article, par une affirmation de sa foi dans le progrès et dans la civilisation, et la certitude du fait que son pays est capable de suivre sa propre voie vers la modernité.

*Sobre el concepto que hoy se forma de España* est donc un texte complexe, qui ne se limite pas à une simple déploration du regard injuste porté par l'étranger sur l'Espagne. Tout à la fois démonstration d'érudition et de culture, réflexion sur la nation espagnole et proposition politique pour le futur de l'Espagne, cet article illustre les rapports complexes des hommes du XIX<sup>e</sup> siècle à la question de la modernité, telle qu'elle se dessine de plus en plus clairement dans la deuxième moitié du siècle sous la forme de l'État-nation libéral.

Si Valera se révèle un observateur disert et original sur la place de l'Espagne dans l'Europe de son temps, il faut aussi souligner les qualités intellectuelles d'une réflexion qui propose de nombreux éléments originaux. Trois caractéristiques méritent d'être relevées. Tout d'abord, la pensée des phénomènes à plusieurs échelles, nationale et internationale, s'avère particulièrement convaincante. Ensuite, la pensée de Valera est une pensée de la contingence historique et de l'évolution perpétuelle des sociétés, qui tente de laisser de côté la vieille théorie de la *translatio imperii*. Enfin, l'analyse des représentations de l'Espagne comme construction historique tranche avec l'essentialisation qui préside à la plupart de ces représentations, tout comme le

---

CAPELLAN DE MIGUEL (éd.), *Conceptos políticos, tiempo e historia : nuevos enfoques en historia conceptual*, Santander, Editorial de la Universidad de Cantabria, Madrid, McGraw-Hill Interamericana de España, 2013, p. 271-302.

<sup>57</sup> Il s'agit de la crise générale que connaît le pays à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dont l'apogée est la perte des dernières colonies – en particulier Cuba – après la guerre hispano-américaine de 1898. Cette crise conduit à l'émergence du courant régénérationniste. Voir Juan PAN MONTOJO (coord.), *Más se perdió en Cuba : España, 1898 y la crisis de fin de siglo*, Madrid, Alianza Editorial, 1998.

<sup>58</sup> L'expression est de Joaquín Costa qui désigne ainsi un chef de l'État qui saurait, par son caractère hors du commun, son autorité et sa bienveillance, mettre vigoureusement l'Espagne sur la voie de la modernisation et du progrès. Cette image sera reprise par le dictateur Miguel Primo de Rivera entre 1923 et 1930.

refus de Valera de s'inscrire dans la controverse entre casticisme et imitation des modèles étrangers, au profit de la défense d'une voie espagnole vers la modernité.

Car c'est aussi la question des modèles nationaux au temps de l'émergence de l'État-nation qui est question ici. Entre une tradition élitaire et libérale issue des Lumières qui considère qu'il n'est point de salut pour l'Espagne hors de la mise en conformité du pays avec les canons de la modernité définis par les nations vues comme avancées – au premier chef l'Angleterre et la France – et une tradition conservatrice qui exalte l'exceptionnalité espagnole et le rejet des modèles venus de l'extérieur, et qui s'incarne au XIX<sup>e</sup> siècle dans un puissant courant contre-révolutionnaire, Valera refuse de trancher. Ce refus procède d'une part de sa défense d'une voie modérée qui verrait l'Espagne trouver à l'extérieur ses sources d'inspiration et adapter celles-ci aux particularités nationales ; mais il procède d'autre part de la mise en évidence des postures qui sous-tendent les deux traditions concurrentes.

En effet, les libéraux espagnols produisent dès les années 1810 un bagage théorique et constitutionnel qui s'incarne dans la Constitution de Cadix de 1812, laquelle s'efforce d'inscrire le libéralisme dans une filiation proprement nationale. Ce constitutionnalisme gaditan devient lui-même un modèle dans la Méditerranée des années 1820, lorsque les révolutionnaires du Portugal à la Russie, en passant par la Grèce et les États italiens, revendiquent l'importation de cette constitution dans leur propre pays. Quant aux carlistes et aux catholiques, si prompts depuis 1789 à dénoncer l'influence corruptrice et pernicieuse des idées venues d'outre-Pyrénées, ils s'insèrent dans des réseaux de solidarité transnationale qui autorisent à parler d'une véritable Internationale blanche, et qui reposent sur une vision du monde partagée par-delà les frontières et sur des mobilisations européennes en faveur de telle ou telle cause, en particulier au cours des deux guerres carlistes (1833-1840 et 1872-1876).

N'y a-t-il pas, pour autant, un retour par la fenêtre des modèles étrangers que Valera congédie explicitement dans son texte ? L'exaltation d'une modernité *sui generis*, d'une voie particulière vers l'État-nation propre à chaque nation et à ses particularités, est une figure classique des discours des responsables politiques des décennies centrales du siècle, alors même que les circulations de savoirs, de pratiques et de modèles se multiplient au même moment entre les États – des circulations dont le diplomate Valera se sera sans doute fait l'acteur, et que ce texte aspire à prolonger, tout en s'en défendant.

En somme, cette introduction aspirait à mettre au jour quelques aspects d'un texte riche et complexe, en montrant comment culture, nation et politique s'entremêlaient dans un article sur les regards de l'étranger sur l'Espagne et leurs conséquences dans ce pays, comment inspirations étrangères et particularismes nationaux entretenaient une dialectique complexe dans le discours des élites européennes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Reste toutefois aussi un texte plaisant à lire pour lui-même, et parce qu'il illustre parfaitement une

vision de l'Espagne depuis l'extérieur qui s'est forgée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et dont nous sommes encore en partie les héritiers.

\* \* \*

### Notes sur la traduction du texte

Le texte qui suit est la traduction quasi-intégrale, à l'exception de quelques passages érudits qui ont été coupés, de Juan Valera, « Sobre el concepto que hoy se forma de España », *La Revista de España*, 1868, n° 1, p. 46-70.

Les notes de bas de page – avec appel de note en chiffres romains – sont celles de Juan Valera lui-même, qui ont été traduites. Lorsqu'il est fait référence à un ouvrage, on a indiqué entre crochet la référence en entier.

La traduction est accompagnée d'un appareil critique rassemblé dans les notes de fin de document – avec appel de note en chiffres arabes. Dans de rares cas, on trouvera ensemble un appel de note de bas de page et un appel de note de fin de document.

On trouvera également ci-dessous un index onomastique recensant et présentant brièvement tous les personnages – nombreux – auquel il est fait allusion dans le texte.

Le texte peut se lire sans difficulté majeure sans les notes, qui visent à éclairer certaines allusions, ainsi que les éléments importants présents dans le texte et utiles à la compréhension de ses enjeux, qui sont abordés dans le texte d'introduction.

\* \* \*

### Guide onomastique

Laura Junot, duchesse d'Abrantès (1784-1838) : mariée à un général d'Empire devenu fou et qui se suicide en 1813, la duchesse d'Abrantès se lance dans une carrière de mémorialiste avec l'aide d'Honoré de Balzac et laisse des *Mémoires historiques sur Napoléon* (1831-1835).

Antonio Alcalá Galiano (1789-1865) : homme politique et théoricien espagnol, proche à ses débuts du libéralisme exalté et conspirateur contre le régime de Ferdinand VII, il évolue ensuite vers le modérantisme et le libéralisme doctrinaire dont il devient un des principaux piliers intellectuels.

Dante Alighieri (1265-1321) : poète italien particulièrement connu pour la *Divine Comédie*, œuvre considérée comme l'un des chefs d'œuvre de la littérature mondiale et comme l'acte de naissance de la langue italienne.

Alphonse I<sup>er</sup> (693-757) : roi des Asturies de 739 à sa mort, il est le gendre de Pélagé. C'est à lui qu'on attribue le véritable commencement de la *Reconquista*, avec la conquête du Léon et du nord du Portugal.

Jean d'Avila (1499-1569) : théologien espagnol, docteur de l'Église, il remporte un grand succès dans son activité missionnaire et participe à la diffusion de la Compagnie de Jésus dans toute l'Espagne ; il laisse des œuvres de dévotion très populaires dans l'Europe moderne.

Thérèse d'Avila (1515-1582) : religieuse espagnole ayant réformé l'Ordre du Carmel, elle est surtout connue pour son mysticisme et les ouvrages qu'elle laisse sur la spiritualité, qui lui valent au XIX<sup>e</sup> siècle de devenir la première femme docteur de l'Église.

Jaime Balme (1810-1848) : prêtre, philosophe et théologien espagnol, il propose une philosophie originale fondée sur le catholicisme, et influence fortement le conservatisme espagnol par ses efforts pour en réconcilier les différentes familles autour des valeurs de l'ordre et du catholicisme.

Camillo Benso, comte de Cavour (1810-1861) : homme politique piémontais, premier ministre du Piémont-Sardaigne dans les années 1850, il est considéré comme l'un des principaux artisans de l'unification italienne et l'un des « pères de la patrie italienne ».

Johannes Nikolas Böhl de Faber (1770-1836) : consul et marchand allemand installé à Cadix, il est aussi hispaniste et principalement connu pour son rôle dans la redécouverte du théâtre du Siècle d'Or, notamment celui de Calderón. Il est le père de l'écrivaine espagnole Cecilia Böhl de Faber y Larrea, plus connue sous le pseudonyme de Fernán Caballero.

Napoléon Bonaparte (1769-1821) : général français d'origine corse, Premier consul puis empereur des Français de 1804 à 1815.

George Borrow (1803-1881) : écrivain, voyageur et philologue anglais, qui voyage dans la péninsule Ibérique de 1835 à 1840 et publie ses souvenirs de voyage dans *The Bible in Spain* (1843), qui rencontre un vif succès.

Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1709) : évêque de Meaux, écrivain et prédicateur français, il est très réputé pour ses sermons et ses oraisons funèbres qui révèlent ses talents d'orateur.

Vassili Pétrovitch Botkine (1813-1869) : écrivain, critique, traducteur et hispaniste russe, frère de Sergueï Botkine. Il fit de nombreux séjours en Europe occidentale, en particulier en Espagne en 1845.

Markos Botzaris (vers 1790-1823) : un des principaux chefs militaires des Grecs insurgés, il meurt pendant le second siège de Missolonghi en 1823.

Louis Bourdaloue (1632-1704) : jésuite français, réputé pour ses talents de prédicateur, il est l'auteur de sermons et de réflexions théologiques remarquables.

Manuel Bretón de los Herreros (1796-1873) : dramaturge espagnol, par ailleurs engagé dans le camp libéral, il appartient au courant néoclassique et est considéré comme l'héritier de Moratín.

George Gordon Byron (1788-1824) : poète britannique et grande figure du romantisme du début du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'engage dans différents combats de l'Europe des Restaurations et meurt au cours de son séjour en Grèce pendant la Guerre d'indépendance.

Fernán Caballero (1796-1877) : pseudonyme littéraire de Cecilia Böhl de Faber y Larrea, écrivaine dont l'œuvre se caractérise par son goût pour le pittoresque et son intérêt pour les coutumes populaires, et par son orientation conservatrice et catholique.

Antonio José de Cabanilles (1745-1804) : ecclésiastique, savant et homme des Lumières, réputé pour ses travaux en sciences naturelles, il réside à Paris de 1772 à 1789 et y publie en 1784 *Observations de M. l'abbé Cavanilles sur l'article « Espagne » de la Nouvelle Encyclopédie*, qui critique l'image de son pays proposée par cet article.

Pedro Calderón de la Barca (1600-1681) : dramaturge et poète espagnol, auteur de plus de deux cents pièces de théâtre, dont la plus connue est *La Vida es sueño* (*La vie est un songe*, 1636).

Tomaso Campanella (1568-1639) : religieux et philosophe italien, il est principalement connu pour son ouvrage *La Cité du soleil* (1604), dans lequel il propose un système politique utopique inspiré de Platon.

Bérengère de Castille (vers 1180-1246) : fille d'Alphonse VIII, reine consort de Léon par son mariage avec Alphonse IX de 1197 à 1204, puis régente de Castille entre 1214 et 1217, elle garde un rôle influent jusqu'à sa mort auprès de son fils Ferdinand III de Castille, futur saint de l'Église catholique.

Blanche de Castille (1188-1252) : fille d'Alphonse VIII et sœur de la précédente, elle est mariée en 1200 à Louis VIII de France au terme de négociations diplomatiques ; régente de 1226 à 1235 au nom de son fils Louis IX, futur saint de l'Église catholique, elle affronte avec succès plusieurs crises politiques.

Pierre I<sup>er</sup> de Castille, dit Pierre le Cruel (1334-1369) : roi de Castille et Léon à partir de 1350, son règne est marqué par sa répression contre la noblesse, ce qui lui vaut son surnom, puis par la guerre qui l'oppose à son cousin Henri de Trastamare qui lui dispute le trône, malgré une bien meilleure image auprès du peuple, qui le surnomme le Justicier.

Isabelle la Catholique (1451-1504) : reine de Castille et Léon à partir de 1474, elle épouse Ferdinand d'Aragon, formant une double monarchie qui ouvre la voie à l'unité politique du pays ; les Rois catholiques œuvrent à la reconquête du royaume de Grenade, financent l'expédition de Christophe Colomb et expulsent les Juifs du royaume en 1492.

Miguel de Cervantes (1547-1616) : romancier, poète et dramaturge espagnol du Siècle d'Or, considéré comme l'un des principaux représentants de la littérature espagnole et notamment connu pour *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (1605-1615).

François-René de Chateaubriand (1768-1848) : écrivain et homme politique français, il est considéré comme l'un des principaux représentants du romantisme français, en parallèle d'une carrière politique fournie sous la Restauration. Ses *Mémoires d'Outre-tombe* sont publiées à titre posthume et restent son grand œuvre.

Rodrigo Díaz de Vivar, dit le Cid (vers 1043-1099) : mercenaire chrétien à l'époque de la *Reconquista*, ayant acquis au fil du temps une renommée légendaire, il combat successivement avec les rois chrétiens et avec les rois musulmans ; en 1095, il conquiert Valence pour son propre compte et y règne jusqu'à sa mort.

Hernán Cortés (1485-1547) : conquistador espagnol, il conquiert l'Empire aztèque entre 1519 et 1521, ouvrant la voie à la création du viceroyaume de Nouvelle-Espagne et à la colonisation des Amériques.

Astolphe de Custine (1790-1857) : écrivain français qui fréquente les milieux littéraires de la France de la Restauration et de la monarchie de Juillet, il réalise de nombreux voyages qu'il met ensuite en récit, le plus connu étant son *Voyage en Russie* (1839), parfois considéré comme le pendant de *La Démocratie en Amérique* de Tocqueville.

Reinhardt Dozy (1820-1883) : orientaliste néerlandais qui se spécialise dans l'étude des musulmans d'Espagne. Il publie un ouvrage de référence sur la question : *Histoire des musulmans d'Espagne : jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110)* (1861).

Alexandre Dumas (1802-1870) : écrivain français particulièrement réputé pour ses nombreux romans historiques, comme *Les Trois Mousquetaires* ou *Le Comte de Monte-Cristo*, il est aussi l'auteur d'*Impressions de voyage. De Paris à Cadix*, publié en 1850 et plusieurs fois réédité.

José de Espronceda (1808-1842) : un des principaux poètes romantiques espagnols, il est aussi engagé contre Ferdinand VII dans les années 1820 et participe aux Trois Glorieuses en 1830.

François de Salignac de La Mothe-Fénelon dit Fénelon (1651-1715) : homme d'Église, théologien et écrivain français, adversaire de Bossuet, il publie en 1799 *Les Aventures de Télémaque*, roman didactique dont l'influence est considérable en France par la suite.

Octave Feuillet (1821-1890) : romancier et dramaturge français, académicien, auteur de nombreuses pièces et vaudevilles qui décrivent le monde de la noblesse sous le Second Empire.

Adolphe Franck (1810-1893) : philosophe français spécialiste de judaïsme et du droit, et entre autres du judaïsme espagnol au Moyen-Âge.

Juan Nicasio Gallego (1777-1853) : poète espagnol, membre éminent des préromantiques avec Quintana, et très engagé dans le camp libéral dès l'épisode des Cortès de Cadix (1812).

Garcilaso de la Vega (vers 1500-1536) : militaire et poète espagnol du Siècle d'Or, sa poésie s'inspire des modèles italiens de la Renaissance et se distingue par son lyrisme.

Fernando Garrido (1821-1883) : homme politique et écrivain espagnol, il est un des principaux chefs du courant démocrate-socialiste en Espagne et entretient des liens avec plusieurs responsables européens de la même couleur politique.

Théophile Gautier (1811-1872) : romancier et critique d'art français, éminent représentant du romantisme puis du Parnasse, il réalise de nombreux voyages en Espagne au cours de sa vie, dont il tire son fameux *Voyage en Espagne* (1843), réédité à de multiples reprises tout au long du siècle.

Delphine de Girardin (1804-1855) : femme de lettres et journaliste française, elle publie plusieurs romans et poèmes et est à la tête d'un salon fréquenté par les principaux écrivains de son temps.

Luis de Góngora (1561-1627) : poète espagnol du Siècle d'Or, adversaire de Quevedo, et principal représentant du cultéranisme, qu'il pousse à son paroxysme, notamment dans les *Solitudes* (1613).

Grégoire de Nysse (vers 330-vers 395) : saint de l'Église catholique et Père de l'Église, il laisse une œuvre théologique et mystique très importante.

Louis de Grenade (1504-1588) : religieux, prédicateur et écrivain espagnol, ses œuvres se penchent sur la foi et sur la prédication, avec un penchant prononcé pour le mysticisme et la spiritualité, et lui assurent une grande influence dans l'Europe de la Renaissance.

François Guizot (1787-1874) : historien et homme politique français, plusieurs fois ministre sous la monarchie de Juillet et *de facto* dirigeant du pays dans les années 1840 ; dans les années 1820, il publie ses principales études historiques, notamment *Histoire de la civilisation en Europe* (1828).

Heinrich Heine (1797-1856) : journaliste, essayiste et poète allemand, il est considéré comme le dernier représentant de la génération romantique ; il mène une vie d'exilé, en particulier dans la France de la monarchie de Juillet.

Jean-Joseph-Stanislas-Albert Damas-Hinard (1805-1891) : historien français et spécialiste de l'Espagne, il publie en France de nombreuses traductions d'œuvres classiques du Moyen-Âge et du Siècle d'Or espagnols, avec un appareil critique.

Homère : aède grec dont l'existence est douteuse, il aurait vécu au VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ et est considéré comme l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ce qui fait de lui le père de la littérature grecque.

Victor Hugo (1802-1885) : écrivain, poète et dramaturge français, il est considéré comme le plus important écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle français et l'une des figures majeures de la littérature mondiale ; sa vie est également marquée par son engagement politique républicain sous le Second Empire.

Washington Irving (1783-1859) : écrivain américain, auteur de nombreuses nouvelles et d'essais, notamment sur l'Espagne du XV<sup>e</sup> siècle ; ambassadeur des États-Unis en Espagne de 1842 à 1846.

Francisco Javier de Istúriz (1790-1871) : homme politique libéral, proche dans sa jeunesse des exaltés, il incarne à partir des années 1830 l'option modérée du libéralisme espagnol et occupe des positions importantes au sein de l'appareil gouvernemental.

Jamblique (vers 250-vers 330) : un des principaux représentants de l'école néo-platonicienne, courant de pensée majeur de l'Antiquité tardive.

Jules Janin (1804-1874) : écrivain et critique français, il est surtout connu pour cette dernière activité, qu'il exerce pendant quatre décennies au *Journal des Débats*.

Gaspar Melchor de Jovellanos (1744-1811) : écrivain et homme d'État espagnol, homme des Lumières, il devient l'un des principaux représentants du courant libéral modéré, partisan du modèle britannique, et influence durablement les libéraux espagnols.

Konstantínos Kanarís (1793-1877) : après s'être illustré dans la marine pendant la guerre d'indépendance grecque, Kanarís est amiral de la marine grecque et plusieurs fois premier ministre.

Meyer Kayserling (1829-1905) : rabbin et historien allemand, spécialiste de l'histoire et de la littérature des Juifs de la péninsule Ibérique.

Adamántios Koraïs (1748-1833) : philosophe, écrivain et humaniste se rattachant au courant des Lumières, Koraïs est considéré comme le père de la littérature grecque moderne et ses œuvres participent au réveil du sentiment national grec ; il est à ce titre considéré comme l'un des pères de l'indépendance grecque.

Alexandre de Laborde (1773-1842) : comte d'Empire, homme politique et archéologue français, sa carrière s'étend du Consulat à la monarchie de Juillet. On lui doit un *Voyage pittoresque et historique en Espagne* (1807-1818).

Alphonse de Lamartine (1790-1869) : poète et homme politique français de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il est l'un des principaux représentants de la génération romantique sur le plan littéraire comme sur le plan politique et se distingue par son rôle dans les premiers mois de la Deuxième République.

Francisco Javier Lampillas (1731-1810) : jésuite et érudit espagnol, auteur d'un *Saggio storico-apologetico della Letteratura Spagnola* (1778-1781) dans lequel il prend la défense de la littérature espagnole contre les accusations que lui portent les jésuites italiens.

Antoine de Latour (1808-1881) : précepteur puis secrétaire du duc de Montpensier, homme de lettres et poète, il diffuse en France de nombreux auteurs espagnols par ses traductions et ses essais, comme *Études sur l'Espagne. Séville et l'Andalousie* (1855).

Fray Luis de León (1528-1591) : poète, humaniste et religieux espagnol du Siècle d'Or, réputé pour ses réflexions théologiques et scolastiques, pour son travail sur la mystique et pour ses poèmes d'inspiration ascétique.

Léonidas (vers 540-480 av. J.-C.) : roi de Sparte, principalement connu par sa résistance héroïque aux Perses lors de la bataille des Thermopyles (-480). Il est à ce titre un des emblèmes de la lutte pour l'indépendance de la Grèce.

Giacomo Leopardi (1798-1837) : poète romantique italien, ayant influencé par ses écrits la génération du *Risorgimento*, il est considéré comme l'un des plus grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle.

Lope de Vega (1562-1635) : dramaturge et écrivain du Siècle d'Or, il est l'un des auteurs de théâtre les plus prolifiques de la littérature espagnole, et contribue à transformer durablement ce genre littéraire ; son œuvre reste très influente aujourd'hui.

Alessandro Manzoni (1785-1873) : écrivain, poète et dramaturge italien, il est surtout célèbre pour son roman *Les Fiancés*, dont la dernière version est publiée entre 1840 et 1842, emblématique du romantisme et du *Risorgimento* italien et considéré comme l'acte de naissance de la langue italienne moderne.

Juan de Mariana (1536-1624) : jésuite, théologien et historien espagnol, il fait partie des plus importants penseurs du Siècle d'Or, justifiant notamment le tyrannicide dans certaines circonstances, et est l'auteur d'une monumentale *Historiae de rebus Hispaniae* (1592-1605).

Aléxandros Mavrokordátos (1791-1865) : Phanariote et acteur majeur de l'indépendance grecque, homme politique libéral influent du jeune État grec, il est notamment premier ministre à plusieurs reprises.

Juan Álvarez Mendizábal (1790-1853) : homme d'affaires et homme politique libéral proche des exaltés et des milieux britanniques, il est l'un des principaux protagonistes de la Révolution libérale des années 1830, et mène à bien le processus de désamortissement des biens de l'Église, qui met fin à la propriété d'Ancien Régime en Espagne.

Prosper Mérimée (1803-1870) : écrivain, historien et archéologue français, auteur entre autres de *Carmen*, une nouvelle orientalisante qui se déroule en Andalousie et qui fixe pour longtemps une image fantasmée de l'Espagne.

François-Auguste Mignet (1796-1884) : conseiller d'État, écrivain et historien français, il est connu pour ses travaux sur la Révolution française, mais consacre aussi des recherches à l'Espagne de Charles Quint et Philippe II.

Miltiade (540-489 av. J.-C.) : stratège athénien, il est particulièrement connu pour avoir permis la victoire des Athéniens contre les Perses à la bataille de Marathon en -490.

María de Molina (1265-1321) : reine consort de Castille entre 1284 et 1295 par son mariage avec le roi Sanche IV, elle assume ensuite par deux fois la régence du royaume, pour son fils Ferdinand IV (1295-1301) puis pour son petit-fils Alphonse XI (1312-1321).

Salomon Munk (1803-1867) : érudit et orientaliste franco-allemand, spécialiste du judaïsme et auteur d'une édition et traduction de référence du *Guide des égarés* (1856-1866) de Moïse Maïmonide, rabbin et philosophe juif d'Espagne.

Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau (1749-1791) : écrivain et homme politique français, il est l'un des principaux orateurs du Tiers-État lors des États généraux de 1789 et un acteur majeur des premières années de la Révolution française.

Néron (37-68) : empereur romain, dernier des Julio-Claudiens, dont le règne est marqué par l'incendie de Rome en 64 et qui passe à la postérité comme un despote cruel, tyrannique et imprévisible, sans que la vérité historique soit entièrement établie sur ce point.

Barthold Georg Niebuhr (1776-1831) : diplomate et historien germano-danois, auteur d'une célèbre *Histoire romaine* publiée entre 1811 et 1832.

Charles Nodier (1780-1844) : romancier, écrivain et académicien français, il joue un rôle important dans l'émergence du mouvement romantique en France et publie plusieurs contes à tonalité fantastique.

Konstantínos Oikónomos (1780-1857) : prédicateur, écrivain et traducteur grec, il s'intéresse en particulier à la philologie grecque et à l'orthodoxie.

Alejandro Oliván (1796-1878) : homme politique espagnol et théoricien du libéralisme modéré, il est principalement connu pour son rôle dans la construction de l'administration espagnole dans les années 1830, et dans celle du droit administratif.

Frédéric Ozanam (1813-1853) : historien et essayiste catholique français, principalement connu pour avoir fondé la Société de Saint-Vincent-de-Paul en 1833. Il publie en 1853 le récit d'un voyage en Espagne, sous le titre : *Un pèlerinage au pays du Cid*.

Ali Pacha de Tébelen (1744-1822) : plus connu sous le nom d'Ali Pacha de Jannina, ce gouverneur ottoman de l'Épire, en Grèce, s'illustre d'abord dans la guerre qu'il mène contre les souliotes. Devenu plus tard pacha de Jannina, il s'allie aux chefs de la rébellion grecque face au discrédit dont il est victime à Istanbul, entrant alors en rébellion ouverte contre l'Empire ottoman. Des auteurs comme Byron ou Dumas en font une figure presque légendaire dès le XIX<sup>e</sup> siècle.

Giuseppe Parini (1729-1799) : poète italien, il est considéré comme l'une des figures les plus importantes de la littérature italienne.

Pélage (?-737) : premier souverain des Asturies, dont il serait le fondateur, à partir de 718, il entame la première étape de la *Reconquista* contre les musulmans, marquée par la victoire des chrétiens à la bataille de Covadonga (722).

Philippe II (1527-1598) : fils de Charles Quint, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile, archiduc d'Autriche, duc de Milan et souverain des Pays-Bas, il est l'un des souverains les plus puissants du XVI<sup>e</sup> siècle et un ardent défenseur du catholicisme, ce qui pousse ses adversaires à construire de son règne une légende noire qui se déploie au fil des siècles.

Francisco Pizarro (1475-1541) : conquistador espagnol, il conquiert l'Empire inca dans les années 1530, favorisant l'expansion espagnole en Amérique du Sud avant d'être assassiné par les partisans de son adversaire Diego de Almagro.

Platon (vers 428-vers 347 av. J.-C.) : philosophe athénien, considéré comme l'un des précurseurs et des principaux représentants de la philosophie occidentale.

Antonio Ponz (1725-1792) : ecclésiastique, historien et homme des Lumières, l'abbé Ponz se consacre à l'inventaire et à la réflexion sur le patrimoine national espagnol dans l'Espagne des Bourbons, et est également l'auteur d'un *Viaje fuera de España* (1785) dans lequel il prend la défense de son pays contre les préjugés dont il est victime à l'étranger.

William H. Prescott (1796-1859) : historien et hispaniste américain, dont les travaux se centrent sur l'Espagne et l'Amérique centrale du XVI<sup>e</sup> siècle ; auteur de plusieurs ouvrages devenus classiques sur l'histoire de l'Espagne et de son empire à cette époque.

Adolphe de Puibusque (1801-1863) : écrivain et hispaniste français, traducteur de plusieurs œuvres de l'espagnol au français et auteur d'une *Histoire comparée des littératures espagnole et française* (1843).

Pythagore (vers 580-vers 500 av. J.-C.) : philosophe présocratique et mathématicien n'ayant laissé aucun écrit, il est considéré comme le premier mathématicien en tant que tel.

José María Quadrado (1819-1886) : journaliste, écrivain et historien néo-catholique espagnol, proche de Balmes, il est l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire et de la littérature des Baléares au XIX<sup>e</sup> siècle.

Vicente Genaro de Quesada (1782-1836) : militaire espagnol dont la carrière commence pendant la Guerre d'Indépendance, il est un soutien fidèle de l'absolutisme de Ferdinand VII puis se rallie à la régence de Marie-Christine de Bourbon et combat les carlistes, avant d'être tué par la foule en 1836 après le soulèvement progressiste de La Granja.

Francisco de Quevedo (1580-1645) : poète et écrivain espagnol, il est l'un des auteurs les plus importants de la littérature espagnole du Siècle d'Or ; on lui doit notamment le roman picaresque *El Buscón* (1626).

Manuel José Quintana (1772-1857) : poète espagnol qui commence sa carrière au temps des Lumières et joue un rôle majeur dans l'essor du romantisme en Espagne, il s'engage aussi en politique auprès des libéraux dès la Guerre d'Indépendance espagnole.

Juliette Récamier (1777-1849) : femme de lettres française dont le salon réunit, pendant toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les principaux représentants de la culture française et européenne.

Ernest Renan (1823-1892) : philosophe, écrivain et historien français, un des principaux intellectuels de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en France, il publie en 1852 un essai philosophique consacré au philosophe arabo-andalou Averroès et à sa pensée.

Rigas dit Rigas Vélestinlis (1757-1798) : écrivain au service des Phanariotes, en particulier d'Alexandre Ypsilántis, il est influencé par les idéaux de la Révolution française et multiplie les écrits favorables à la démocratie et à l'indépendance des populations balkaniques, ce qui lui vaut d'être arrêté et exécuté par les Ottomans ; il est considéré comme l'un des pères de l'indépendance grecque.

Ángel de Saavedra, duc de Rivas (1791-1865) : homme d'État et écrivain espagnol, il occupe des fonctions importantes dans la diplomatie et le gouvernement de son pays tout en étant un des représentants importants du romantisme en Espagne.

Paul Rousselot (1833-1914) : agrégé de lettres et professeur de lycée, il est l'auteur de nombreux ouvrages de pédagogie et s'intéresse en particulier à l'éducation des femmes.

Eugène Rosseeuw Saint-Hilaire (1805-1889) : historien français principalement connu pour son *Histoire de l'Espagne* en quatorze volumes.

Adolf Ruge (1802-1880) : homme politique et philosophe allemand, il est un des membres éminents du groupe des hégéliens de gauche, avec lesquels Marx et Engels finissent par rompre.

George Sand (1804-1876) : pseudonyme littéraire d'Aurore Dupin, baronne Dudevant, romancière et représentante majeure du romantisme français, elle est notamment connue pour ses romans décrivant les campagnes de son Berry natal.

Adolf Friedrich von Schack (1815-1894) : poète et historien de l'art allemand, collectionneur renommé, il s'intéresse à l'Espagne, notamment à l'Espagne musulmane et de la *Reconquista*, et publie *Poesie und Kunst der Araber in Spanien und Sizilien* (1865), traduit en espagnol en 1881 par Juan Valera.

William Shakespeare (1564-1616) : dramaturge et poète anglais. Considéré comme l'un des auteurs majeurs de la littérature britannique et mondiale, il exerce une influence notable sur la culture occidentale.

August Wilhelm von Schlegel (1767-1845) : critique littéraire, traducteur et philologue, divulgateur des idées du romantisme allemand, il est l'auteur d'un *Spanisches Theater* (1803-1809) dans lequel il propose notamment des traductions d'œuvres de Calderón de la Barca.

Friedrich von Schlegel (1772-1829) : frère du précédent, poète, linguiste, critique et philosophe, il est l'un des fondateurs du romantisme allemand et propose différentes études sur la littérature et la poésie européenne.

Robert Southey (1776-1843) : écrivain romantique britannique, hispaniste et lusiste, il est l'auteur de nombreuses traductions de l'espagnol et du portugais, ainsi que de récits de voyage et d'ouvrages sur la Guerre d'Indépendance espagnole.

Thémistocle (524-459 av. J.-C.) : homme d'État et stratège athénien, il est un acteur de la victoire grecque lors de la deuxième guerre médique, notamment en menant les armées grecques lors de la bataille de Salamine en -480.

George Ticknor (1791-1871) : académicien et hispaniste, principalement réputé pour ses travaux sur la littérature espagnole d'où il tire une *History of Spanish literature* (1849).

Fotos Tzavelas (1770-1809) : un des principaux acteurs des guerres menées par les souliotes contre les Ottomans.

Kitsos Tzavelas (1801-1855) : fils du précédent, il joue un rôle important pendant la guerre d'indépendance grecque puis dans la vie politique du royaume de Grèce, dont il est le premier ministre en 1847-1848.

Louis Viardot (1800-1883) : écrivain, journaliste et hispaniste français, auteur d'une traduction remarquée du *Quichotte* (1836) et de nombreux travaux sur la peinture espagnole du Siècle d'Or, qu'il contribue à faire connaître en France.

Abel-François Villemain (1790-1870) : écrivain, universitaire et homme politique français, il est ministre de l'Instruction de 1839 à 1845 et est l'auteur de nombreuses études de littérature.

Viriathe (vers 180-vers 139 av. J.-C.) : peut-être berger, il prend la tête du mouvement d'opposition des Lusitaniens à la conquête romaine dans les années 140 et remporte de nombreux succès, en parvenant entre autres à unir entre elles les différentes tribus lusitaniennes. Il est finalement trahi et assassiné dans son sommeil par des hommes payés par Rome.

Ferdinand Wolf (1796-1866) : romaniste, hispaniste et lusiste autrichien, spécialiste des littératures espagnole et portugaise, en particulier de la poésie ; auteur d'une *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur* (1859).

José Zorrilla (1817-1893) : poète et dramaturge espagnol, il est l'un des principaux représentants du romantisme dans ce pays, auteur notamment de *Don Juan Tenorio* (1844)



## *SUR L'OPINION QUE L'ON SE FAIT AUJOURD'HUI DE L'ESPAGNE'*

Édition annotée

[...] Je crois, d'une certaine façon, en l'immortalité des nations d'Europe. Les anciennes civilisations et les anciens et colossaux empires de l'Orient sont morts, se sont évanouis : à peine reste-t-il des traces de leur grandeur passée. Ceci en conduit beaucoup à penser que les races et les peuples se succèdent et se transmettent la gloire, le pouvoir et la science, les uns tombant pour que se lèvent les autres. Les Égyptiens, et les Assyriens, et les Babyloniens, succombent lorsque se dressent les Mèdes et les Perses. Vient ensuite la Grèce ; puis Rome ; apparaissent ensuite les nations du nord de notre continent ; peut-être l'Amérique viendra-t-elle plus tard. Certains ne considèrent l'Histoire que comme une incessante succession de ruines, sur lesquelles fonde son principat, ou disons son *hégémonie*, une nouvelle nationalité, une nouvelle race. Ceux qui pensent ainsi, sans nier le progrès humain, comprennent que le sceptre, la couronne, le flambeau de la civilisation, plus brillant chaque jour, en somme : tout le trésor accumulé par l'étude, le travail et l'ambition, passe d'un peuple à l'autre au fil des siècles. Cette idée est si ancienne, si générale et si enracinée, qu'elle a été formulée dans un proverbe depuis bien longtemps :

*Tradidit Aegyptis Babylon, Aegyptus Achivis<sup>2</sup>.*

Ceux qui s'expriment ainsi, étant donné les conditions actuelles de la civilisation, ne peuvent aller jusqu'au point d'imaginer que telle ou telle nation, ou tel ou tel État, finisse englouti comme les antiques empires de l'Asie ; que, dans une époque illustre, à moins d'un cataclysme de la Nature, Paris, Londres ou Berlin en viennent à être ce que sont aujourd'hui Persépolis, Suse, Ecbatane, Memphis, Thèbes, Ninive ou Palmyre ; en revanche, ils imaginent bien que s'élèvent à des altitudes supérieures d'autres peuples, qui montent sur la scène de l'Histoire comme représentants d'une idée nouvelle, plus haute et plus générale, comme ministres d'un dessein providentiel supérieur et comme nouveaux responsables de la mission de diriger le progrès. Les nations qui étaient autrefois les premières se retrouvent alors sur le bord du chemin et comme coincées, ou en tout cas réduites à jouer un rôle à peine secondaire. La

décadence de ces nations est grande, bien qu'il soit rare qu'elle arrive au point de l'anéantissement des peuples asiatiques. Presque toujours, au moins parmi les peuples européens ou d'origine européenne, il faut de la vertu pour suivre, même à la remorque et avec difficulté, le mouvement progressif de la civilisation, à la tête duquel se trouvent, chacun à son tour, d'autres peuples ou d'autres races. On dit aujourd'hui que ceux qui mènent le mouvement sont les Allemands, les Anglais et les Français ; et nombreux sont ceux qui prévoient déjà, à l'avenir, la suprématie des Anglo-Américains et des Russes. Entretemps, ceux qui adoptent résolument cette opinion considèrent qu'il y a des nations, y compris en Europe, qui se montrent réticentes ; qui peut-être ont contribué à un moment donné, et de façon brillante et importante, au développement de l'esprit, au progrès général, à la marche majestueuse et providentielle des affaires humaines, mais qui ne se perfectionnent que jusqu'à un certain point, au-delà duquel elles ne peuvent aller. Ces nations meurent, et ceux qui défendent cette idée justifient leur mort, si elle a déjà eu lieu, ou la prédisent, si elle ne s'est pas encore produite. Parfois, ce n'est pas seulement la nation, dans sa forme politique, qui est absorbée ou annihilée, mais la race même, comme cela se produit actuellement avec les Indiens d'Amérique ; mais en général, c'est la nation seule qui disparaît, et la race demeure dans un état plus ou moins dégradé, avec plus ou moins de vitalité, avec des espoirs plus ou moins fondés de récupérer la nationalité, l'*autonomie*, le pouvoir politique indépendant ; il en est ainsi pour les Polonais et les Grecs de Crète, ou pour les Juifs et les Tsiganes<sup>3</sup>.

À mon avis, il y a dans cette façon de considérer l'Histoire beaucoup de vérité, beaucoup de choses vérifiées par l'expérience ; mais aussi une exagération notable. Même en adoptant vaguement l'essentiel de cette doctrine, il importe d'y apporter de nombreuses exceptions et distinctions, et il convient de donner quelques explications. Celle qui correspond le mieux à mon propos est que les peuples qu'on appelle *aryens* ou descendants des *aryens*, et que d'autres désignent comme race indogermanique, caucasienne ou japhétique<sup>4</sup>, c'est-à-dire les peuples de presque toute l'Europe et quelques-uns d'Asie, ont, entre autres qualités et avantages, celui de conserver, par-delà mille possibilités de bonne ou de mauvaise fortune et par-delà tous les accidents et circonstances extérieures, le sceau de leur caractère, l'énergie et la vertu et le courage qui leur sont propres et avec lesquels ils se sont signalés. Leur dégradation et leur abattement ont toujours été momentanés. Rarement ces peuples sont-ils tombés pour ne jamais plus se relever. Ils peuvent bien être pris par un évanouissement, mais jamais par la mort. [...]

Dans deux nations du midi de l'Europe, le primat a été si sublime, si durable et si supérieur, que si l'on étudie la question en profondeur et non pas d'une façon sommaire, en cédant à l'impression du moment, qui est défavorable, leur excellence se révèle permanente, ou presque ; la lumière ne s'éteint pas, même quand elle s'éclipse. La civilisation et l'époque de la Grande-Bretagne, de la France ou de l'Allemagne semblent éphémères, très inférieures par l'intensité et la durée, si on les compare avec celles de la Grèce et de l'Italie.

Les historiens situent la chute de ces nations au moment qui leur paraît le mieux convenir, mais avec davantage d'arbitraire que de justice. [...]

Même sous la terrible domination des Turcs, le peuple grec ne s'humilie pas et ne se dégrade pas ; bien plutôt, il prouve amplement qu'il a été en mille occasions, et en quelques-unes dépasse avec ses nouveaux exploits les plus célèbres de ses antiques héros. À mon sens, et à celui de quiconque connaît les faits, les guerres des Souliotes contre Ali, pacha de Jannina<sup>5</sup>, dépassent la gloire des Thermopyles. Fotos et Tzavelas valent autant que Léonidas. Plus tard, dans sa glorieuse guerre d'Indépendance, la Grèce a eu avec ses Botzaris, Mavrocordatos et Kanarís, de dignes successeurs de Miltiade et de Thémistocle<sup>6</sup>. La Muse hellénique ne se tait pas, de Homère à Korais et Rigas ; depuis les hymnes épiques des premiers rhapsodes jusqu'aux chants non moins épiques des klephtes<sup>6</sup> ; ses grands savants et philosophes se succèdent pendant dix ou douze siècles, de Pythagore à Jamblique, de Platon à Saint Grégoire de Nysse.

La permanence de la suprématie italienne est encore plus évidente. L'Empire de Rome s'étend et dure, et change la face du monde et influe sur les destins de l'Humanité comme aucun autre empire. Plus tard, la gloire dans les lettres et dans les armes d'une seule ville d'Italie, comme Gênes, Florence ou Venise, est supérieure à celle de bien des nations grandes et orgueilleuses. L'Italie est encore si féconde en hommes illustres, qu'elle les cède, pour ainsi dire, à d'autres pays. Elle donne à l'Espagne le découvreur du Nouveau Monde et le vainqueur de Saint-Quentin<sup>7</sup>, et elle donne à la France la langue et l'épée, le verbe et l'énergie de la Révolution, car il est facile d'affirmer que Riquetti, comte de Mirabeau, et Napoléon Bonaparte, étaient italiens<sup>8</sup>.

De nos jours, aucune autre nation d'Europe n'a ou n'a eu des hommes d'État comme Cavour ; des poètes lyriques comme Manzoni, Parini et Leopardi. Ses musiciens et ses philosophes ne trouvent de rivaux qu'en Allemagne, et ses sculpteurs sont, peut-être, les premiers au monde.

Avec tant d'illustres exemples, j'en viens à me persuader que c'est une vieille erreur que de comparer les peuples et les individus, lesquels ont leur enfance, puis leur jeunesse, et plus tard leur maturité, et leur vieillesse et décrépitude, et enfin la mort. Au contraire, je vois que, loin qu'il y ait des tels âges chez les peuples, et particulièrement chez ceux d'Europe, il existe des alternances de prospérité et de misère, d'élévation et d'effondrement, soumises à des lois historiques, à mon sens, ni expliquées ni découvertes par personne.

---

<sup>i</sup> Villemain, *État des Grecs depuis la conquête musulmane*. [Paris, Ladvocat, 1825].

<sup>ii</sup> Constantin Économe [Konstantínos Oikónomos], dans son traité de littérature *Grammaticon Biblia*, compte 1 200 poètes grecs de Homère à son époque. [Le texte, plus connu sous le nom de *Grammatika* serait paru en grec à Vienne en 1817 chez Tzvekiós].

Tournant à présent le regard vers notre Espagne, j'ose déclarer que, depuis cinquante ou soixante ans, il me semble que nous sommes dans un état pire que jamais, même si depuis un autre point de vue, et je vais tout de suite expliquer cette contradiction, il me semble que nous sommes aussi dans un état meilleur que jamais. Nous sommes dans un meilleur état que jamais, parce que la civilisation actuelle, la marche générale du monde et la solidarité de l'Espagne avec la grande république des nations européennes, malgré des difficultés, et bien plus en s'y accrochant qu'en lui imprimant un mouvement propre, l'a fait progresser en industrie, en population, en richesse, en commerce, dans les sciences et les arts ; mais nous sommes dans un état pire que jamais, parce que notre importance doit être évaluée par comparaison, et en l'évaluant de cette façon, la puissance, la richesse et le bien-être de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et d'autres États se sont tellement accrus que, en nous comparant, nous apparaissions très inférieurs.

Il ne m'appartient pas de discuter ici les raisons de cette infériorité, de ce retard, et encore moins les moyens d'y remédier. Le seul but de cet article est de parler de l'opinion que, au vu de ce retard et de cette infériorité, se font de nous les étrangers et que nous-mêmes nous faisons de nous. Mais bien que les apparences soient fort éloignées de ce qui est, elles contribuent toutefois à ce que ce qui est leur ressemble ; c'est-à-dire que l'opinion, le crédit, la réputation bonne ou mauvaise d'une entité ou d'une chose contribue, à la longue, à transformer cette chose ou cette entité. [...]

Tout ce que je viens de dire à propos de l'individu, peut s'appliquer également aux nations, ce qui explique que l'opinion qu'elles se font d'elles-mêmes ou que se font d'elles les étrangers influent sur leur valeur réelle, sur leur essor ou leur chute. Mais il faut souligner à ce propos que l'opinion des étrangers, quand elle est mauvaise, n'abaisse pas l'esprit d'un peuple, si le peuple est généreux, mais le stimule à se redresser et à se relever ; et ce qui le stimule encore plus, ce ne sont pas les louanges et l'adulation de ses membres, mais leur plus dure et amère satire. Il est certain que si l'Italie s'est relevée aujourd'hui, elle le doit en grande part au fouet de Parini et des autres illustres poètes de son école, qui n'ont pas hésité à traiter leurs compatriotes de foule d'esclaves battus, et à dire de l'Italie qu'il aurait mieux valu qu'elle devînt un désert plutôt que de produire des enfants si indignes. Dans notre patrie même, au nom d'un sentiment patriotique exaspéré, on a dit, dans des temps de prostration, comme celui qui a précédé le soulèvement contre le premier Bonaparte<sup>9</sup>, des choses terribles sur elle. Jovellanos en vient à supposer que, si les Berbères reviennent, ils nous conquerront plus facilement que la première fois, sans qu'il se trouve de Pélage et d'Alphonse pour résister<sup>10</sup>.

L'opinion que se font aujourd'hui de l'Espagne les étrangers est presque toujours déplorable. Il y a plus : dans l'ardeur, dans la chaleur avec laquelle ils se complaisent à nous dénigrer, on aperçoit parfois de la haine. Tous parlent en mal de notre présent ; beaucoup minimisent, minorent ou enlaidissent notre passé. À cela contribue, par-delà la passion, l'oubli dans lequel nous-mêmes

laissons nos affaires. Concernant la minoration de notre passé, il y a, à mon sens, une autre cause plus profonde. Pour tout objet qui vaut peu ou croit qu'il vaut peu dans le présent, l'esprit humain tend à rabaisser aussi l'opinion de ce qu'il a été ; et au contraire, quand le présent est grand, l'esprit tend toujours à embellir et magnifier les principes et même les moyens, si humbles et laids qu'ils soient. Comment, par exemple, quiconque pourrait-il qualifier de glorieuse la triste révolution anglaise de 1688 si l'Empire britannique n'était pas parvenu par la suite à un tel essor ? Shakespeare, dont je ne nie pas l'extraordinaire talent, malgré ses extravagances et ses monstruosité, serait-il si fameux, serait-il placé presque à la hauteur de Homère ou de Dante, si au lieu d'être anglais, il était polonais, roumain ou suédois ? Au contraire, quand un peuple est décadent et abattu, ses arts, sa littérature, ses travaux scientifiques, sa philosophie, tout est considéré bien en-deçà de sa valeur réelle. Montesquieu a dit que le seul bon livre que nous ayons était le *Quichotte*, soit la satire de nos autres livres. Nieburh soutient que nous n'avons jamais eu un *grand capitaine*, je ne me rappelle pas s'il met de côté celui qui a porté ce nom par antonomase<sup>11</sup>, et que depuis Viriathe jusqu'à nos jours, nous n'avons su faire la guerre que comme des bandits. Et Guizot prétend qu'on peut bien expliquer, écrire et exposer l'histoire de la civilisation en faisant fi de notre histoire, qu'il considère comme nulle. Je pourrais remplir un livre, si j'avais le temps et la patience de chercher et de citer des anathèmes de ce style, lancés contre nous dans des œuvres très sérieuses et écrites par des auteurs de premier ordre.

Néanmoins, on ne peut nier que, au moins en ce qui concerne l'opinion qu'ont les étrangers de notre passé, les choses se sont beaucoup améliorées depuis la chute du premier Napoléon. Notre héroïque résistance à son joug, puisqu'elle ne nous a rien apporté de la part des rois et de leurs gouvernements, nous a valu au moins une faveur momentanée dans l'opinion publique de l'Europe. Ceci, ajouté au développement et à l'avancement des études historiques et au souci vif et approprié de la curiosité littéraire et scientifique, a contribué à ce que soient appréciées nos affaires, même si c'était en général dans des ouvrages spécialisés, qui pour cette même raison ont presque toujours eu très peu de lecteurs hors d'Espagne, les offenses, les cruautés ou les injustices contre nous étant toujours réservées pour les livres d'un intérêt plus général, pour les livres agréables et légers et pour les journaux qu'on lit tant.

Quoi qu'il en soit, il convient d'indiquer ici, et il est juste d'en concevoir de la gratitude et même de l'envie, que parmi les multiples histoires générales de l'Espagne écrites par des étrangers, il en est une, bien que je ne croie pas qu'elle soit déjà achevée, qui vaut plus que toutes les plus récentes, y compris les nôtres, je veux parler de celle écrite par Rossieu de Saint-Hilaire<sup>12</sup> [sic] ; que Washington Irving, Ticknor, Prescott, Wolf, Böhl de Faber, Latour, Viardot, Mignet, Southey, les deux Schlegel, Puibusque, Hinard et de nombreux autres auteurs, surtout chez les Allemands, qui sont les plus cosmopolites, les plus aptes à estimer les qualités et la valeur des autres peuples, nous ont rendu justice et ont éclairé avec amour l'histoire de l'Espagne chrétienne ; et que la civilisation et le savoir des Espagnols mahométans et juifs ont été mis à la

connaissance du monde grâce à Dozy, Schack, Renan, Franck, Munk, Kayserling et d'autres. Cependant, il est bon de dire que ces auteurs, qui ont abordé sérieusement et dignement notre passé, montrent rarement leur estime pour notre présent<sup>iii</sup> ; que certains se sont chargés de faire des recherches sur notre histoire, non pas comme s'il s'agissait d'une nation vivante, mais d'un peuple mort ; et que chez plusieurs d'entre eux, même au milieu de l'enthousiasme qu'a tout auteur pour le sujet qu'il traite, on remarque souvent que l'envie de nous rabaisser les démange. Prenons pour exemple l'*Histoire de don Pèdre I<sup>er</sup>, roi de Castille* de Mérimée<sup>13</sup>. Nul doute que ce règne fut l'un des pires moments de notre histoire<sup>14</sup> ; l'état social de l'Espagne était alors épouvantable ; mais celui de la France n'était pas meilleur<sup>15</sup>, et même s'il l'avait été alors, on ne pourrait en conclure notre constante et immense infériorité par rapport à cette nation<sup>iv</sup>. Il faut aussi répéter que tous les travaux sur l'Espagne favorables ou justes ont été peu lus, et n'ont absolument pas modifié la mauvaise opinion que se fait de nous le peuple des nations étrangères, et j'entends par peuple la quasi-totalité des hommes, excepté quelques érudits, passionnés par nos affaires.

Le bon mot selon lequel *L'Afrique commence aux Pyrénées* passe pour très valable dans toute l'Europe. L'ignorance générale de ce que nous avons été et de ce que nous sommes semble incroyable. Quiconque a passé quelque temps hors d'Espagne pourra témoigner de ce qu'on lui demande ou de ce qu'on dit à propos de son pays. À moi, des étrangers ont demandé si en Espagne on chassait le lion ; on m'a expliqué ce qu'était le thé, en supposant que je n'en avais jamais bu, ni jamais vu ; et des personnes éclairées se sont plaintes avec moi de ce que le costume national – il faut comprendre la tenue de *majo*<sup>16</sup> – ne se porte plus à la cérémonie du baisemain, et de ce que nous ne dansions pas tous le boléro, le fandango et la cachucha<sup>17</sup>. Il est difficile de dissuader la moitié des habitants de l'Europe de penser que presque toutes nos femmes fument et que beaucoup portent un poignard à la jarretière. Les compliments que l'on fait à notre propos sont généralement si étranges et grotesques qu'ils sonnent comme des injures ou comme des plaisanteries. Notre sobriété est proverbiale ; avec une orange, nous avons de quoi nous alimenter pendant un jour. La *fierté castillane*, c'est-à-dire, notre vanité comique, n'est pas moins proverbiale. Pour

---

<sup>iii</sup> À part les idées démocratiques et révolutionnaires que nous réprouvons, un des rares livres qui fait le mieux connaître, de la façon la plus complète et la plus flatteuse, à l'étranger *L'Espagne actuelle*, sa littérature, ses sciences, ses arts, son commerce, etc., est celui que, sous ce titre, *Das heutige Spanien*, le fameux démocrate Arnold Ruge a traduit en allemand, augmenté et corrigé, avec la collaboration de l'auteur du livre Fernando Garrido. [Fernando Garrido, *Das heutige Spanien, seine geistige und äusserliche Entwicklung im 19. Jahrhundert*, Leipzig, E. Kummer, 1863].

<sup>iv</sup> Bien que dans les *Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la pública recepción de D. Francisco Javier de Salas*, on prouve qu'il y a eu plus de subtilité d'esprit chez les auteurs que d'absence de bonté et de vertu chez l'homme diabolique et féroce qui a eu pour nom Pierre I<sup>er</sup> de Castille, il n'en reste pas moins à nouveau prouvé, en passant, que les Rois et les peuples d'Espagne n'étaient alors pas pires que d'autres Rois et d'autres peuples.

qu'un voyageur soit bien reçu ici, il convient qu'il s'exclame sans cesse, et ce conseil a été imprimé dans un livre à grand tirage : « Les Espagnols, très très braves ! Les Espagnoles, très jolies, très jolies ! » On assure que nous sommes si fragiles et aveuglés qu'on ne peut nous signaler quelque erreur, pour notre bien, sans que nous nous offensions. Notre cuisine a toujours été pour les Français une source inépuisable de plaisanteries et de plaintes. Quelles blagues n'a-t-on pas faites sur le puchero<sup>18</sup> et le gaspacho ? Et sur l'huile ? Certains supposent que depuis Irun jusqu'à Cadix l'air qu'on respire est imprégné d'une insupportable puanteur d'huile rancie. On ne mange pas en Espagne ; on s'alimente. Que nous mangions des pois chiches est ce qui choque le plus, et on a fait contre le pois chiche mille épigrammes dont je n'ai jamais compris tout le sel. Je ne sache pas que les pois chiches soient pires que les haricots ou que les lentilles que l'on mange en France. Ce serait comme si nous nous moquions du fait qu'en France, on mange beaucoup de carottes et beaucoup de salsifis. Enfin, nous avons une remarquable réputation d'élégants, de paresseux et d'*amoureux fous*, surtout les femmes. Doña Sabine, la marquise d'Amaëgui, Rosita, Pepita et Juanita et autres héroïnes de vers, toujours légers et souvent idiots, composés par Victor Hugo et Alfred de Musset<sup>19</sup>, sont hors de l'Espagne l'idéal de la femme espagnole, quelque peu féline d'aspect, aux dents de tigre, ardente, fort jalouse, matérialiste et sensuelle, ignorante, voluptueuse et dévote, disposée à se livrer à Dieu comme au diable, et qui donne indifféremment un coup de poignard ou un baiser. La *Carmen* de Mérimée<sup>20</sup> est le prototype de ces femmes, et l'on ne peut nier qu'il est dessiné d'une main de maître. Un distique grec, déterré de l'Anthologie par l'auteur et placé comme épigraphe du roman, renferme en lui-même les traits les plus caractéristiques de la figure. Le distique dit, selon une traduction libre, que toute femme ayant du panache ou du caractère a deux beaux moments : le premier, dans les bras de son amant ; le second, lorsqu'elle tue ou est tuée par jalousie<sup>21</sup>. De ces informations et descriptions et d'autres, il résulte que tout voyageur transpyrénéen, bien qu'il vienne en Espagne avec la crainte de mal manger, de mourir de chaud et d'être volé par des bandits et dévoré de misère, emporte par ailleurs l'espoir, même s'il n'est qu'un *commis* ou un coiffeur, de faire la conquête de toutes les duchesses et marquises qu'il rencontrera, et de voir dans chaque ville, et surtout à Cadix, un reflet de Paphos ou de Cythère. Trois jours après avoir rencontré à Cadix une dame d'honneur, la fille ou la nièce de la tutrice, cette dame, selon ce que Byron écrivait à sa mère, drôle de confidence !, lui faisait déjà mille faveurs, lui disait mon beau, tu me plais beaucoup, et lui offrait une tresse de ses cheveux de trois pieds de long, que le poète envoie à sa mère, en la chargeant de la conserver jusqu'à son retour en Angleterre<sup>22</sup>. Cette dame à la tresse fut sans doute le fondement réaliste de l'Inès de *Childe Harold*<sup>23</sup> et de la jeune fille à l'œil noir dont le lord fait l'éloge dans une de ses chansons<sup>24</sup>. Et pourtant Byron, parce qu'il était grand poète et parce qu'à cette époque l'enthousiasme pour notre glorieuse guerre d'Indépendance était plus vif, est un des écrivains étrangers qui nous est le plus favorable. Mais Byron et d'autres, qui font notre éloge comme lui, revêtent leur éloge de couleurs si romanesques et le parent de traits si

absurdes, que pour notre bonne réputation il vaudrait mieux qu'ils ne le fissent pas. Qu'on se rappelle l'éloge que fit Tomé Cecial de la fille de Sancho Panza<sup>v25</sup>.

La cause principale de cette sorte de louanges, de cette façon churrigueresque<sup>26</sup> de nous poétiser est une espèce de convention tacite selon laquelle, à propos de l'Espagne et sur l'Espagne, on peut mentir impunément et autant qu'on veut, transformant notre pays en un pays fantastique, propre à servir de cadre à des péripéties bizarres, à des faits inouïs à propos de vantards et de voyous, de moines fanatiques, de femmes déchaînées et de nobles bandits. La majeure partie des voyageurs qui se proposent d'écrire et écrivent leurs *impressions* sur l'Espagne, arrive avec l'intention préalable de mettre beaucoup de couleur locale dans ces *impressions*, pour que tout en elles soit insolite et très différent de ce qui existe dans leur pays, et pour que l'œuvre soit parsemée de plaisanteries ou ornée de mille péripéties inattendues ou merveilleuses.

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu des voyageurs réfléchis qui ont écrit leurs récits de voyage en Espagne avec l'impartialité nécessaire : je citerai pour exemple monsieur Laborde. Il y en a eu aussi d'autres, comme Ozanam, pleins d'un véritable et noble enthousiasme à la contemplation des vestiges de nos gloires passées ; mais en général, ils écrivent en faisant notre éloge à la Tomé Cecial et en cherchant des moyens de réjouir et de divertir le public à nos dépens. Cela a été le cas pour Gautier et Dumas. Ils venaient pour dire du bien, sans doute ; mais leur démon intérieur a parlé et ils ont dit du mal, se trouvant dans la situation inverse de Balaam, le faux prophète. Parmi eux, il faut compter *George Sand*. Majorque et ses habitants sortent si mal considérés de sa plume, que même les sauvages de la Polynésie semblent moins sauvages<sup>27</sup>.

Voilà longtemps que des Espagnols orgueilleux écrivent des défenses contre ce type de diatribes ; mais aucune n'est arrivée au point, plus mérité que licite car c'est au fond une femme qui était attaquée, de celle que M. Cuadrado<sup>28</sup>, écrivain majorquin et collaborateur et ami de Balme, écrit contre la fameuse romancière française ; il termine en affirmant que « *George Sand* est le plus immoral des écrivains, et madame Dudevant, la plus immonde des femmes »<sup>29</sup>. Si ici l'insulte se paye par une autre insulte, d'autres ont écrit avec davantage de tempérance, mais, force est de l'avouer, avec moins de doigté

---

<sup>v</sup> L'éloge de la beauté des femmes espagnoles, des gaditanes surtout, a été fait par de nombreux poètes étrangers, à commencer par Anacréonte ; mais aucune bouffonnerie insultante n'a été dite sur elles qui atteigne celle que contiennent ces vers de *Childe Harold*, chant I, strophe 71 :

Much is the Virgin teased to shrive them free

(Well do I ween the only virgin there)

From crimes as numerous has her beadsmen be.

Il faut rappeler ceci afin de ne pas s'enthousiasmer ni remercier Byron pour les compliments qu'il adresse aux héros de l'Indépendance et l'enthousiasme avec lequel il parle de *the lovely girl of Cadix*, pour laquelle il délaisse les *ladies* britanniques.

que d'orgueil, et en répondant avec des exagérations favorables aux exagérations défavorables, comme Ponz et les abbés Lampillas et Cabanilles.

Quant à moi, dans l'intervalle, j'estime que ces critiques des étrangers ne devraient pas exciter notre fureur, mais notre rire, puisqu'elles sont, comme souvent, infondées ; que certaines sont si absurdes, qu'il est ridicule de les réfuter, et, enfin, il faut le dire, même si c'est triste, que la réfutation n'atteint presque jamais son but, parce que personne ne la lit.

D'un autre côté, le dédain avec lequel les étrangers regardent notre situation présente doit être combattu en nous faisant valoir et respecter, plutôt qu'avec des réfutations. Notre passé, littéraire et politique ; ce que nous valions, dans l'action comme dans la pensée, ceux qui savent l'Histoire le savent déjà ; et sur ce point on ne peut nier que, depuis le début de ce siècle, certains étrangers ont fait plus que les Espagnols eux-mêmes. Leur enlever de l'esprit l'image exagérée qu'ils ont de notre langueur et de notre décadence actuelle, cela ne se fera pas avec des écrits, si éloquents soient-ils, mais avec des faits qui les contredisent et les détruisent. D'ici là, il est très dur de se voir maltraiter avec la plus grande injustice ; mais c'est un mal dont le remède n'est pas facile.

Chez nous le proverbe s'applique qui dit : *Tirer sur l'ambulance*. Il n'y a pas un étranger qui se prenne un peu pour un écrivain et qui se rende en Espagne pour un motif quelconque, qui n'aille ensuite écrire et publier mille horreurs. Même la partie poétique, quoique grotesque, qui existait auparavant dans les *impressions*, disparaît peu à peu. Le voyageur actuel est trompé dans ses espérances. Le romanesque, la couleur locale, les singularités qu'il cherchait, manquent à présent, et ceci le met en fureur. En effet : il n'y a presque plus de *manolas* et de *majos*<sup>30</sup> ; nous avons le chemin de fer et quelques auberges ; il y a plus de cheminées dans les maisons ; dans quatre ou cinq villes, on s'est mis à faire et vendre du beurre de vache frais, et il n'y a presque plus de bandits, tout au moins pas aussi fameux que José María, les *Niños de Écija*, le *Chato de Benamejí* et le *Cojo de Encinas Reales*<sup>31</sup>. L'étranger qui voit cela se considère *attrapé et volé*, et exprime son indignation en mille invectives. Celles-ci sont sans doute fondées sur une certaine fatalité, une certaine réalité inévitable, avec laquelle il nous faut compter dans notre difficile renaissance : la réalité et la fatalité de l'imitation. Il serait par exemple impossible que notre société élégante revienne aux usages, aux coutumes, au langage, à l'habillement et aux cachotteries de l'époque de Calderón ; elle doit donc être en quelque sorte semblable à la bonne société de France ou de n'importe quel autre peuple cultivé. Nous n'avons pas à nous vêtir, à nous loger, à inventer des meubles et des ustensiles originaux et curieux, comme les Chinois et les Japonais ; et, par conséquent, tout ceci doit être, pour nous, ou fabriqué en France ou une imitation souvent maladroitement de ce qui se fabrique là-bas. Enfin, bien qu'il y ait aujourd'hui en Espagne un grand mouvement littéraire, scientifique et philosophique, nos lettrés, nos savants et nos philosophes ne pourraient ignorer, comme Guizot veut le faire avec l'Espagne dans l'histoire de la civilisation, combien on a inventé, pensé et imaginé à l'étranger depuis que sur notre propre terre le fanatisme religieux et le

despotisme théocratique ont fini par garrotter<sup>32</sup> ou étouffer la pensée. De tout cela naissent les plaintes et les regrets parce que nous sommes en train de perdre ou nous avons perdu notre caractère propre et original, parce que nous sommes une pâle copie et comme une esquisse d'autres civilisations plus avancées, et parce qu'il n'y a ici presque plus rien de vraiment espagnol et authentique.

Pour donner une illustration de plus de cette façon de penser des étrangers, il suffit de citer un article qu'a récemment publié la fameuse et respectée *Revue d'Édimbourg*, en guise d'éloge des œuvres de *Fernán Caballero*. Dans cet article, on affirme que de Quevedo jusqu'à *Fernán Caballero*, il n'y a pas eu un seul auteur en Espagne qui mérite les honneurs de la critique<sup>33</sup>. L'auteur cite Quintana et Gallego et trois ou quatre autres auteurs, entre Quevedo et le nouveau romancier, mais il les qualifie de très moyens et de simples imitateurs de la littérature étrangère.

Il existe en Russie un lettré appelé Botkine, si je me rappelle bien, qui a écrit des lettres sur l'Espagne très renommées<sup>34</sup>. Botkine a voyagé dans notre pays et parle de notre littérature. À ce qu'il semble, il a aussi traduit en russe quelques *romances* castillans. Je confesse que je n'ai rien lu de tout cela parce que je ne parle pas russe ; mais j'ai rencontré Botkine, et je peux assurer qu'il ignorait complètement jusqu'au nom de nos plus célèbres auteurs contemporains, comme Espronceda, Zorrilla, le duc de Rivas et Bretón de los Herreros. Pour lui, comme pour l'auteur de la *Revue d'Édimbourg*, notre activité intellectuelle prend sans doute fin avec les plaisanteries et les calembours de Quevedo.

La supposition qu'en Espagne il n'y a pas de classe moyenne, et que notre classe supérieure ressemble à une mauvaise traduction, un arrangement du français, est chose commune pour le voyageur transpyréen, qui pense écrire ses impressions, en ne parlant avec amour et en n'étudiant attentivement que la classe inférieure, la seule chez laquelle il imagine trouver un certain *cachet*. L'exemple le plus fameux de ce type d'écrivains a été le très extravagant Anglais George Borrow, auteur de *La Bible en Espagne*<sup>35</sup>. Une bonne partie de ses pérégrinations s'est faite à dos de mule et en compagnie de gitans, dont les coutumes et le langage lui étaient si connus qu'il a écrit un livre spécifique à ce sujet, et qu'il a même traduit dans la langue des gitans *L'Évangile selon Saint Luc*. George Borrow est venu en Espagne au nom de la Société Biblique, davantage que pour nous *évangéliser*, pour prendre le pouls de notre *capacité religieuse* et voir si nous étions disposés à devenir de *bons chrétiens*<sup>36</sup>.

Ce que George Borrow dit de nous dans *La Bible en Espagne*, livre qui a fait les délices de la société anglaise, est généralement si extraordinaire et raconté avec tant de bonne foi, qu'on ne peut croire qu'il l'a inventé, mais plutôt qu'il l'a rêvé et que lui-même le tient pour vrai. Quand il ne rêve pas, il y a dans ce qu'il rapporte beaucoup de vrai et peu de malveillance. Il a vécu parmi nous en 1838, et toutes ses descriptions de la révolution de La Granja, de la mort du général Quesada, des nationaux, de la guerre civile, etc., etc.<sup>37</sup>, sont

d'une vigueur, d'une vérité et d'une vivacité de couleurs très agréables. Ses conversations et ses rencontres avec Galiano, Mendizábal, Istúriz, Oliván et le duc de Rivas, pour obtenir qu'ils le laissent publier *Les Saints Évangiles*, sont rapportées avec beaucoup de candeur et de grâce et laissent voir que tous les individus susmentionnés prennent George Borrow pour un fou à lier extravagant. Mais c'est quand George Borrow délire qu'il est vraiment délicieux. Une des choses qu'il avance est que dans le plus profond et reculé des monts de Guadarrama il existe une vallée dite de las Batuecas, où, loin de tout commerce humain, vit depuis des milliers d'années une petite nation innocente, qui parle une langue primitive, et a des coutumes et des lois typiques de l'Âge d'Or<sup>38</sup>. Mais sa découverte la plus prodigieuse, parce que finalement la vallée de las Batuecas nous est déjà bien connue, c'est qu'en Espagne il y a de nombreux mahométans, fort riches et puissants, qui vivent cachés et font la plupart du temps semblant d'être chrétiens et pauvres. Leur prince ou leur calife est un homme de l'Estrémadure qui, pour se dissimuler, exerce le métier de fabricant de chorizo, mais qui dans sa maison apparemment pauvre cache des salons royaux, des pierres précieuses, de l'or, de l'argent et d'autres beautés et richesses, dignes des *Mille et une nuits*. Une ou deux fois par an, le faux fabricant de chorizo réunit sa Cour, déploie toute sa pompe et sa magnificence, et tous les mahométans, ou au moins les plus illustres, parmi lesquels on trouve quelques évêques et archevêques, viennent lui rendre le plus fervent hommage.

Mais parmi tous les livres de voyage à travers l'Espagne, aucun ne fait notre éloge d'une façon plus idiote, ni ne nous raille et nous calomnie d'une façon plus infâme et brutale que celui écrit par le marquis de Custine sous le titre *L'Espagne sous Ferdinand VII*<sup>39</sup>. Ce voyageur s'est rendu en Espagne dans les dernières années du règne dudit monarque, et même pour cela son ouvrage est étrange. Il peint la société que la révolution allait totalement changer, et il la peint avec des couleurs plus noires que celles employées par la suite pour peindre la nouvelle Espagne par d'autres voyageurs et écrivains français. Le marquis de Custine aime et défend pourtant l'Ancien Régime. Ce n'est pas la haine envers nos institutions qui le pousse à nous traiter de façon si inique.

Les hommes et les femmes en Espagne sont fort cruels, à peine moins que des anthropophages. Notre physionomie est si barbare et nos dents si semblables à celles du tigre, que même le plus beau visage a une expression dure : notre sourire est effrayant. « La paresse est le principe de la philosophie pratique de tout Espagnol »<sup>40</sup>. Nos femmes sont de deux espèces. Les jolies et les gracieuses, qui sont folles, joyeuses et passionnées ; les autres, les plus nombreuses, le marquis souhaiterait qu'on ne les appelle pas des femmes : ce sont des monstres sans âme, grosses, stupides, des êtres désavantagés par la Nature. En somme : pour le marquis, les compatriotes de sainte Thérèse, d'Isabelle la Catholique, de María de Molina, de la mère de saint Louis et de la mère de saint Ferdinand<sup>41</sup> sont soit des bacchantes soit des truies. Les quatre

tomes de l'œuvre du marquis de Custine sont pleins des plus atroces insinuations ou d'affirmations définitives contre l'honneur et la chasteté de nos femmes<sup>vi</sup>.

Notre vie est : « de rester enveloppés dans un manteau pendant des journées entières, à causer ou à rêver sur la place publique, [ou] de guetter sur le grand chemin le voyageur désarmé »<sup>42</sup>. Nos mendiants font en public leur dégoûtante *toilette*, et forment une race immonde, obstinée et sans vergogne, qui n'a son pareil dans aucun pays. Les vols et les assassinats sont en Espagne le pain quotidien. Pour faire l'éloge des chevaux andalous, le marquis dit qu'ils sont plus civilisés que les hommes. « Refuser un étranger me semble, pour les Espagnols, un plaisir de premier mouvement. [...] Il me restera la ressource d'offrir quelques réaux [...]. Don Basilio et Figaro sont les types des Espagnols modernes comme don Quichotte et Sancho l'étaient des anciens Castellans »<sup>43</sup>. « Il résulte de tant de vices publics et privés une masse de corruption dont aucun autre pays civilisé de l'Europe n'offre aujourd'hui d'exemple. Tous les esprits sont ployés d'avance à l'injustice, à la vénalité à la trahison, même des autres, et les gens de bien qui restent à découvert parmi ce peuple de masques, sont intimidés de leur petit nombre et se perdent à dessein dans la masse des fripons »<sup>44</sup>.

Le marquis a une bien piètre opinion de notre littérature contemporaine. Cervantes, Garcilaso et Fray Luis de León lui semblent bien ; mais « [il] bâill[e] à la prose et aux vers de Quintana »<sup>45</sup> ; « En général, les Espagnols me paraissent avoir l'esprit lent et peu brillant ; je ne leur trouve guère d'imagination ; depuis la domination des princes français, ils sont devenus imitateurs plus qu'inventeurs et cela en toutes choses »<sup>46</sup>. À un autre endroit, le marquis qualifie nos auteurs modernes de foule de pédants, sans imagination, limeurs de phrases, etc. Au milieu de toutes ces diatribes, le marquis fait notre éloge. Je citerai l'un de ces éloges : « Les Andalous ont conservé un respect profond pour les convenances. Ils détestent les discours indécents et gardent sur les actes les plus scandaleux un silence de complicité qu'il serait impossible d'obtenir d'une société moins profondément dépravée. Le libertinage étant ici le fait de tout le monde, personne ne trouve son intérêt à le reprocher à personne : la médisance serait si facile à retourner contre quiconque l'emploierait, que cette arme n'est plus d'usage dans les relations de la vie. On se dit : le désordre est devenu si général, qu'à présent ce serait l'ordre qui dérangerait l'existence. Le mieux est donc de ne pas faire un grand état d'un mal, trop universel pour le guérir par la satire »<sup>47</sup>.

J'ai cité tant de ces abominations, de ces horribles calomnies, de ces taches d'infamies avec lesquelles le marquis de Custine a voulu sceller l'image de notre nation et l'exposer à la honte devant l'Europe entière, parce que si le

---

<sup>vi</sup> Nous ne reproduisons pas ici ces horribles calomnies, car elles sont répugnantes, même pour être citées dans une accusation.

marquis était bien un homme d'un grand vice et n'était à aucun titre autorisé à juger des vices des autres, son œuvre a été beaucoup lue et célébrée, et comme elle se présente sous la forme de lettres, envoyées à Lamartine, Chateaubriand, Jules Janin, Heinrich Heine, madame de Récamier, la duchesse d'Abrantès, Charles Nodier, madame Girardin et Victor Hugo, l'impression est que tous ces illustres personnages approuvent tacitement le fait de nous diffamer et de nous déshonorer en parrainant le calomniateur.

Il ne faut pas s'étonner que des écrivains moins connus aient suivi les traces du marquis de Custine, et que dire du mal de nous dans des journaux, des romans, des récits de voyage et tous types d'œuvres soit devenu à la mode. Cela ne fait pas deux ans que la *Gazette Universelle d'Augsbourg* a publié une série d'articles, sous le titre *La situation actuelle de l'Espagne*<sup>48</sup>, dans lesquels la scène et les personnages sont les mêmes que dans l'œuvre du marquis de Custine : seuls les costumes ont changé. Il résulte de la série d'articles qu'il n'y a ni foi ni principes chez aucun de nos hommes politiques ; que tous désirent s'approprier le budget ; que nous sommes des fainéants sans industrie, sans commerce et sans savoir ; que nous sommes pleins d'ambition, d'envie et de préoccupations ; en somme : qu'on ne peut rien imaginer de pire et de plus immoral, ni de plus rabaissé que l'Espagne dans le monde.

Au vu de cela, tout le monde doit bien convenir que, si nous nous fâchons, ce n'est pas sans motif. En nous fâchant, nous ne nous faisons pas la preuve de notre susceptibilité. Je crois même que nous sommes devenus très humbles à force d'entendre des injures. Nous qui lisons en Espagne, et hélas nous ne sommes pas nombreux, nous sommes enchantés par tout nouveau livre qui nous traite avec décence et respect. Si un savant étranger prend pour objet de son travail quelque chose qui participe à notre bonne réputation, bien qu'il fasse notre éloge, l'éloge nous semble de trop. Nous devons toujours remercier que l'on parle d'une chose dont nous n'avons pas su, voulu ou pu parler nous-mêmes. Je prendrai comme exemple de cela le récent livre de Rousselot *Les mystiques espagnols*<sup>49</sup>. Il nous déclare incapables pour la philosophie ; il rabaisse tous nos savants et tous nos penseurs, et affirme que cette incapacité n'est pas le produit de la conception intellectuelle des inquisiteurs, mais que l'Inquisition elle-même a été le produit de notre fanatisme atavique, et de notre haine pour la pensée et la discussion. Et pourtant, nous lui pardonnons de telles affirmations, parce qu'il fait l'éloge, sublime, et fait connaître sainte Thérèse, les deux Louis<sup>50</sup> et d'autres mystiques, dans lesquels il condense et résume toute la philosophie espagnole. Je confesse que dans la mesure où nous n'avons même pas fait valoir et compter cela, comme il se devait, nous devons grandement remercier Rousselot. « L'ère des Jean d'Avila, dit-il, des Louis de Grenade, des Louis de Léon, est pour l'éloquence sacrée, dans leur patrie, ce qu'a été en France, toute proportion gardée, l'ère des Bossuet et des Bourdaloue »<sup>51</sup> ; mais dans la phrase *toute proportion gardée*, il affirme notre très grande infériorité, même dans le mysticisme, l'unique chose qu'il nous concède. Et, néanmoins, l'un et l'autre des deux Louis valent autant dans l'absolu que son Bossuet ou son Fénelon, ou ses

autres auteurs dévots. Fray Luis de León, du seul point de vue du poète lyrique, n'a pas d'égal en France.

Il y en a pour affirmer que l'ardeur que mettent les étrangers à nous dénigrer vient, en partie, de combien nous avons été insolents à l'époque de notre prospérité ; mais je doute que notre insolence d'alors ait égalé même de loin l'insolence et l'arrogance des Anglais d'aujourd'hui, et encore moins la pétulance et l'*outrrecuidance* des Français dans tous les âges. Je vois plutôt chez nos antiques auteurs, et chez nos personnages historiques un grand respect et même une grande admiration pour ce qu'il y a de bon chez les nations les plus ennemies. Góngora porte aux nues les Anglais avant qu'ils ne tombent dans l'hérésie, et ceci dans son chant consacré à l'Invincible Armada<sup>52</sup>. Lope dit qu'il ne peut rivaliser avec les poètes italiens, uniques et rayonnants<sup>53</sup> :

Moi, avec mes rudes vers espagnols<sup>54</sup>.

Mariana se montre toujours très intéressé par les affaires de France, et Cervantes par celles d'Italie. Si les Espagnols, aujourd'hui, paraissent moins attachés aux étrangers, c'est parce qu'ils sont las de se voir vilipendés.

Dans l'opinion que nous Espagnols, nous nous faisons de nous-mêmes aujourd'hui, l'opinion dans laquelle nous tiennent les étrangers compte beaucoup, parfois parce qu'elle nous abat et nous incline à croire à notre énorme infériorité ; parfois parce qu'elle nous soulève contre un si dur jugement, mais pas toujours à juste titre, à mon avis.

Parfois, nous ne nions pas le défaut qu'on nous attribue, et nous le reconnaissons comme tel. Nous disons comme le font les enfants en colère : « Allons ! tant mieux », et nous nous mettons à encenser le défaut comme une vertu, après l'avoir accepté. L'Inquisition, l'intolérance religieuse, les énormes erreurs et les crimes qui ne sont pas rares des rois de la maison d'Autriche, de Philippe II surtout, reçoivent, en partie, par esprit de contradiction, les plus ardentes apologies non moins paradoxales que celle que fit Quevedo de Néron et du roi Pierre le Cruel<sup>55</sup>, ou celles que ferait un Français des *noyades* de Nantes, de la nuit de la Saint-Barthélemy ou des massacres de septembre<sup>56</sup>.

Les plaisanteries sur notre retard et notre ignorance, la compassion irritante que montrent les étrangers parce qu'il n'y a pas en Espagne autant de prospérité, de bien-être matériel et de confort que dans d'autres pays, conduisent certains Espagnols à célébrer ce retard, cette pauvreté et cette ignorance, comme gage et garantie d'une plus grande religiosité et de plus grandes vertus. Ainsi, ils nous incitent à rester ignorants, retardés et pauvres, pour rester saints et bons. Cela en arrive au point que récemment on a prêché dans une comédie la propriété sanctifiante et même purifiante du pois chiche. Un homme de grand mérite a déclaré, en présence d'une docte Académie, la radicale inaptitude des Espagnols à tous les arts du plaisir, en soutenant que cette supposée grossièreté et cette supposée rudesse sont un bien, sont une condition essentielle de notre grand être et de notre grande valeur morale et politique. Dans de nombreuses comédies et de nombreux romans d'aujourd'hui

on note une grande haine contre la civilisation moderne, un ferme dessein de nous écarter du courant des idées du siècle et un esprit de socialisme démocratique de sacristie qui suscite le dégoût. Dans d'autres de ces productions populaires, pour prouver que notre retard est innocence, candeur et religiosité, se déploie une *sensiblerie* mièvre et simplette, qui n'a jamais été ni un gage ni un trait du caractère espagnol, dont on prétend faire le portrait. Borrow croyait que les Batuecas existaient dans un recoin de l'Espagne ; mais ces auteurs font de toute l'Espagne une Batuecas. Leur style est en résonance avec ce qu'il y a de mielleux et de moralisateur dans leur pensée ; tout est pureté, douceur, paix et charité. Par exemple, le jour se lève dans le village, et sur la petite croix du clocher reflète le soleil naissant ; et le léger zéphyr fait *ou, ou, ou*, parmi les feuilles et les branches ; et les petites pommes semblent dire dans les petits arbres : *mangez-moi, mangez-moi* ; et les grenouilles font : *coa, coa*, dans l'étang ; et les petits oiseaux chantent : *cui, cui, cui* ; et le coq, *cocorico* ; et les petites poules, *cot, cot, cot* ; et les enfants qui sont déjà éveillés, même s'ils sont encore dans leurs petits lits, si gracieux et bien bâtis, le Ciel les bénisse et en fasse des saints, crient : « Maman, papa ! » ; et tous ensemble forment un concert qui signifie ou qui dit : « Béni soit le Seigneur, qui nous a laissé nous éveiller et nous a offert une si belle journée. » En somme : nous en sommes venus à faire de l'Espagne toute entière une Arcadie sur un mode mystique et dévot, que la civilisation étrangère ne pourrait que corrompre et vicier. La force que tire de ces égarements le parti absolutiste est impossible à mesurer.

Les étrangers nous traitent d'ignorants, et beaucoup d'Espagnols, au lieu de prouver qu'ils ne le sont pas, se flattent de l'être, se moquent du savoir ou le rejettent comme un venin. Il ferait perdre l'originalité ; c'est ce qu'a soutenu toute une école de poètes et d'autres auteurs.

Moi, avec de l'érudition, combien j'en saurai !<sup>57</sup>

Mais le plus singulier et le plus lamentable, c'est que de nombreux Espagnols, principalement ceux qui voyagent et lisent ont fini par se forger sur leur pays une opinion aussi mauvaise que les étrangers eux-mêmes. Non seulement ils connaissent tous les défauts de l'Espagne, mais ils les exagèrent et les multiplient et les élèvent à un tel niveau qu'on ne peut faire plus. Ce qu'il y a de bien dans notre pays, ils l'ignorent en substance. Ils commencent à mal parler de leur langue maternelle ou à la parler en la truffant de gallicismes et de fautes de grammaire. Je connais un sujet élégant qui dit *faisse* et *indifférence*, mais qui critique la moindre faute de français ; qui est enchanté par les *marivaudages* de Feuillet et ne comprend pas ou trouve naïves les confidences de Lope ; et qui condamne comme de mauvais goût et ringardes les blagues de Bretón et s'extasie et qualifie de fort élégants les sous-entendus les plus sales du Palais-Royal ou du plus mauvais et obscène *vaudeville*. D'autres personnes plus sérieuses, et qui n'atteignent pas le ridicule d'une telle manie, se montrent tout de même très insatisfaites et désabusées à propos de l'Espagne, leur patrie ; mais personne n'ose en public signaler les défauts qu'il note. En public, on dirait que nous voulons nous tromper, nous moquer de nous-mêmes ou nous

étourdir. Il s'agit de ne parler que de Lépante<sup>58</sup>, Pavie<sup>59</sup>, Otumba<sup>60</sup>, Saint-Quentin<sup>61</sup>, le Cid, Pélage, Cortès, Pizarro, Numance<sup>62</sup> et mille autres gloires, victoires et trophées. En public, il n'y a rien de mieux que l'Espagne. En privé, en secret, à l'oreille, nous nous disons les pires insultes. Cette hypocrisie, cette duplicité, est répugnante ; il vaudrait mieux ne pas tant aduler le vulgaire, ni flatter avec des mots vides et exagérés la vanité patriotique des ignorants ; signaler et dire avec franchise nos fautes, et ne pas croire en même temps qu'elles soient si graves, si invétérées et si irrémédiables. Mais si un Espagnol blâme en public toutes les affaires d'Espagne, signe du patriotisme le plus typique, il s'expose à perdre sa bonne renommée. Au contraire, dans les cafés, les casinos et les cercles, il peut à l'abri renier son pays. En public, nous sommes fatigués d'entendre dire, surtout aux absolutistes, que cette nation est la plus noble, la plus catholique et la plus fertile en héros et en saints, la plus innocente et la mieux gouvernable qu'on puisse imaginer ; mais, en confidence, ces mêmes messieurs et beaucoup d'autres disent que *cette nation ne peut se gouverner qu'avec des coups*, ce qui nous fait croire que ce sont eux qui les méritent.

En bref : nous inclinons vers deux extrêmes également vicieux. Les gens qui n'ont ni voyagé ni lu, les gens de bonne foi, et les autres pour flatter les premiers, se figurent qu'il n'y a rien de mieux que l'Espagne. L'Espagne est un pays éminemment agricole du fait de la fécondité de son sol. Ici, tout pousse en abondance. L'Andalousie, surtout, est la terre de Dieu et de la Très Sainte Marie. Le trône de la Très Sainte Trinité est placé précisément au zénith de Cordoue ou de Séville. Dans les pays étrangers, comme la terre est fort stérile, les hommes doivent vivre de l'industrie et de la machine. Là, tout est farce, bavardage, fanfaronnade et luxe apparent et ostentatoire, sans consistance et sans force. Ici, tout est solide, réel, consistant, massif et fiable. Un Andalou qui défendait une telle opinion se rendit à Paris et, après un mois passé là à voir les boutiques, les théâtres, la magnificence des édifices publics et privés et toutes les beautés et les splendeurs de cette nouvelle Babylone, alla rendre visite à un de ses compatriotes et lui dit : « Savez-vous ce que je pense, M. Untel ? » « Allons, que pensez-vous ? », répondit l'autre. Et l'Andalou de répliquer : « Je pense qu'ici *aussi* il y a de l'argent ». Je sais très bien que cette anecdote de l'Andalou devient chaque jour plus invraisemblable et qu'il n'y a presque plus aucun Espagnol qui ignore qu'il y a *aussi* de l'argent hors d'Espagne, et même qui ne soupçonne pas qu'en Espagne il y en a proportionnellement très peu. Mais, en échange, nous fantasmons pour l'Espagne mille excellences, dans lesquelles nous dépassons encore toutes les régions, les races, les langues et les tribus du monde universel. Par malheur, cette admiration de ce qui nous est propre, ce patriotisme aveuglé, est inutile quand il n'est pas nocif. Il couvre nos manques ou nous les présente de sorte que, au lieu de nous pousser à vouloir les amender, il nous fait penser et dire le déjà cité : « Allons ! tant mieux. »

L'autre extrême, néanmoins, est encore pire. Ceux qui croient que tout est irrémédiablement perdu ; que l'Espagne a un sol stérile comme les déserts d'Afrique ; que nos fleuves sont des torrents que l'on ne peut canaliser pour l'irrigation ; que nous sommes inaptes à l'industrie, parce que nous sommes

radicalement paresseux et pleins d'indolence, etc., etc., nous condamnent, dans les conditions actuelles du monde, à une infériorité perpétuelle et à un perpétuel désespoir. Car l'Espagne et tous les Espagnols qui l'habitent, nous ne parviendrons jamais à nous résigner à jouer un rôle humble, à être, pour ainsi dire, une nation modeste de second ou de troisième ordre. Le vif souvenir, indélébile, de notre grandeur passée, sera toujours un aiguillon qui nous excitera et une douleur qui nous affligera et nous tourmentera.

Il y a aujourd'hui des Espagnols qui, continuant et complétant une pensée de Campanella dans son fameux livre *De Monarchia hispanica*<sup>63</sup>, comprennent que, tout comme les peuples du Nord eurent le pouvoir tant que la force brute l'emportait sur tout, et ensuite, quand l'astuce, l'ingéniosité et l'habileté ont plus valu que la force, une fois inventées l'imprimerie et l'artillerie, *rerum summa rediit ad hispanos, homines sane impigros, fortes et astutos*<sup>64</sup>, à présent que tout le nerf et la vigueur des nations consiste dans le travail mécanique, le pouvoir s'éloigne pour toujours de nous et retourne aux nations boréales. D'autres imaginent que l'avantage et la suprématie de ces nations boréales ne peut cesser de prévaloir tant que durera la forme actuelle de la civilisation, parce que les hommes d'aujourd'hui étant, ou devant être, plus indépendants de l'autorité, et intervenant tous davantage dans le gouvernement et le maniement de la chose publique, dans les pays du Nord la grande capacité et la vivacité d'esprit sont concentrées chez quelques-uns, auxquels les autres font confiance et se soumettent de bon gré alors que dans le sud de l'Europe, l'esprit et la capacité sont présents chez tous, ou presque tous, et ainsi le vulgaire fait moins confiance et blâme davantage et ne reconnaît de bon gré peu ou aucune supériorité chez ceux qui par hasard s'élèvent, raison pour laquelle la violence doit intervenir et pour laquelle il doit y avoir mille bouleversements stériles, à moins que l'abnégation patriotique et l'amour de l'ordre suppléent ou dissimulent l'insubordination et le manque de respect<sup>65</sup>. D'autres ajoutent, enfin, que la difficulté pour que l'Espagne se relève vient de notre peu de patience, de notre désir même de nous relever, de notre idéal, de notre aspiration, de notre ambition démesurée. Le souvenir de ce que nous fûmes nous encourage à redevenir, et nous ne parvenons pas à examiner de façon posée. La prudence ne sert à rien contre un sentiment si véhément. À peine récupérons-nous quelque force, que nous voulons l'employer dans la lutte, sans donner de temps à la convalescence.

En somme, je vois que tous les Espagnols, même ceux qui trouvent l'Espagne perdue et dans le pire des états, ont conscience de la grande âme de cette nation et de son haut destin, et que la confrontation entre cette conscience et la réalité présente est ce qui les pousse à dire tant de mal de leur patrie. Mais ce n'est pas une raison pour désespérer ou pour prévoir la mort. Bien plutôt, l'excès même de notre mal, et tout ce dont nous nous plaignons, et combien nous sommes mal aimés, et l'ardeur avec laquelle les étrangers nous critiquent, sont des indices du fait que nous ne sommes pas tombés pour toujours, et sont presque de bon augure.

Ce qui importe à présent est de ne pas nous aduler en public, ni nous vanter de ce que nous avons été, mais de signaler nous-mêmes tous nos manques, en en cherchant le remède. Il ne faut pas chercher de consolation dans le fait que le soleil ne se couchait pas sur notre empire, parce que

Le sol en minéraux [nous] versait ses largesses ;  
Des perles l'Océan apportait les richesses ;  
Quelle que fût la rive où ce fier roi des eaux  
Lançait en conquérant ses redoutables flots,  
Partout il rencontrait une côte espagnole<sup>66</sup>.

Et néanmoins, il ne faut rien oublier de tout cela ; bien plus : puisqu'on ne peut oublier même quand on le veut, il faut garder à l'esprit à la fois les vitupérations et les vexations que nous avons évoquées dans cet article, pour que le vrai patriotisme ne soit pas une vaine fanfaronnade.

Si l'Espagne, comme le dit Campanella, fut puissante et respectée quand l'esprit et le génie ont prévalu sur la force brute, et lorsque l'on a inventé l'imprimerie et l'artillerie, aujourd'hui, alors que prévaut non seulement le travail mécanique, mais aussi l'intelligence, il n'y a pas de raisons que l'Espagne reste en-dessous des autres nations. Ce qui importe, c'est d'ouvrir grand la porte aux fruits de cette intelligence, d'où qu'ils viennent ; ne pas aspirer pour nous à un idéal de Batuecas ; ne pas croire à une Arcadie idiote à la mode mystique, et espérer confiants que notre avenir sera heureux.

Juan Valera.

---

<sup>1</sup> Juan VALERA, « Sobre el concepto que hoy se forma de España », *La Revista de España*, 1868, n° 1, p. 46-70. Les principes de traduction et d'édition sont exposés *supra*, p. 146.

<sup>2</sup> « Babylone a tout transmis à l'Égypte, et l'Égypte aux Achéens » (Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1756).

<sup>3</sup> Valera cite ici deux nationalités qui n'avaient pas encore obtenu leur indépendance dans les années 1860 et dont le sort préoccupait de longue date les opinions publiques européennes, à savoir les Polonais sous domination russe et les Grecs de Crète sous domination ottomane (toutes deux révoltées d'ailleurs en 1863 et 1866 respectivement), et deux diasporas qu'il assimile à des nationalités, les Juifs – le sionisme connaît à cette époque ses premiers balbutiements – et les Tsiganes.

<sup>4</sup> Valera désigne ici les Indo-Européens, comme on les appelle plus volontiers depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, où la recherche linguistique sur une langue ancestrale commune à tous ces peuples prend son essor.

<sup>5</sup> Les Souliotes sont les habitants d'une région de l'Épire qui se soulèvent entre 1788 et 1803 contre la domination d'Ali, le pacha de Jannina, qui aspire à centraliser davantage l'administration de la région et à réduire l'autonomie des communautés locales. Ils sont considérés comme les prédécesseurs des combattants de la Guerre d'Indépendance.

<sup>6</sup> À l'origine bandits des montagnes qui menaient une vie de rapine et de guérilla contre les troupes ottomanes, tout en remplissant le rôle de bandits sociaux pour les populations

chrétiennes, les klephtes deviennent par la suite des acteurs de la Guerre d'Indépendance grecque dans les années 1820 ; leurs chants sont renommés dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle qui construit une image mythifiée des klephtes typique du romantisme.

<sup>7</sup> La périphrase désigne le duc Emmanuel-Philibert de Savoie (1532-1580), vainqueur des Français à la bataille de Saint-Quentin (1557).

<sup>8</sup> Aucun indice historique ne vient confirmer l'hypothèse d'une origine italienne de la famille Riquetti.

<sup>9</sup> Avant l'invasion de la péninsule Ibérique par les armées napoléoniennes, en 1807-1808, l'Espagne connaît des troubles politiques et sociaux qui marquent la seconde période de présence à la tête du gouvernement de Charles IV de Manuel Godoy (1801-1808), dont la politique d'alliance avec la France et le despotisme éclairé provoquent la chute lors du *motín* d'Aranjuez en mars 1808 et assurent pour de nombreuses années la légende noire du personnage.

<sup>10</sup> En 711, la conquête de la quasi-totalité de la péninsule Ibérique par les troupes majoritairement berbères de Tariq ibn Ziyad, venues d'Afrique du Nord, marque la fin du royaume wisigothique qui s'était installé deux siècles plus tôt et le début de la domination musulmane en Espagne ; dans le même temps, la résistance des chrétiens à partir d'un réduit dans les Asturies sous la direction de Pélage puis d'Alphonse I<sup>er</sup> marque le début du processus de *Reconquista* qui ne s'achève qu'en 1492.

<sup>11</sup> Allusion est ici faite à Gonzalo Fernández de Córdoba (1453-1515), appelé en français Gonzalve de Cordoue, chef de guerre au service des Rois Catholiques et envoyé après la prise de Grenade en Italie où il combat les Français, remportant des succès qui lui valent le surnom de *Gran Capitán*. Il est à l'origine de la formation militaire des *tercios*, caractéristique de l'armée espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>12</sup> Eugène ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII*, Paris, Furne, Jouvot et C<sup>ie</sup>, 1844-1879, 14 vol.

<sup>13</sup> Prosper MERIMEE, *Histoire de Don Pèdre I<sup>er</sup>, roi de Castille*, Paris, Charpentier, 1848.

<sup>14</sup> Le règne de Pierre I<sup>er</sup> de Castille (1350-1369) est marqué par les multiples conflits qui opposent le souverain à la noblesse, au royaume d'Aragon et à son frère Henri de Trastamare, la Castille connaissant une guerre civile. Ces événements valent à Pierre I<sup>er</sup> le surnom de *Cruel* de la part de ses détracteurs, même si une contre-mémoire appuyée sur sa popularité au sein de la population voit en lui le *Justicier*.

<sup>15</sup> Valera fait sans doute ici un parallèle avec les guerres intestines qui opposent un peu plus tard en France les Armagnacs et les Bourguignons, dans le contexte de la Guerre de Cent Ans (1407-1435).

<sup>16</sup> La figure du *majo* est le produit de débats complexes hérités du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui croisent histoire des arts, histoire sociale et histoire politique : à la figure ridicule du *petimetre* influencé par la mode française, la comédie espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle opposait le type non moins caricatural du *majo*, représentant de la classe populaire espagnole et madrilène et du *casticismo*, imperméable aux contaminations étrangères. L'engouement d'une partie de la noblesse pour cette figure du *majo* (et de son corrélatif féminin, la *maja*) achève de figer le stéréotype et les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle s'abreuvent à ces clichés pour construire leurs regards sur l'Espagne. Voir Álvaro MOLIN et Jesusa VEGA, *Vestir la identidad, construire la apariencia (la cuestión del traje en la España del siglo XVIII)*, Madrid, Ayuntamiento de Madrid, 2004.

<sup>17</sup> Variante andalouse du boléro.

<sup>18</sup> Plat proche du ragout.

<sup>19</sup> Doña Sabine fait référence au poème « Guitare » de Victor Hugo (*Les Rayons et les Ombres*, XXII) ; la marquise d'Amaëgui est évoquée dans le poème de Musset « L'Andalouse » publié dans le recueil *Premières poésies* (1829), avant d'être le surnom donné à une prostituée dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert (voir Nicolas BOURGUINAT, « De Séville à Barcelone : l'Espagne dans *L'Éducation Sentimentale* », dans Éléonore REVERZY et Pierre GLAUDES (dir.), *Relire « L'Éducation*

---

*Sentimentale* », Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 197) ; Pepita est un personnage récurrent des écrits de Hugo et la destinataire d'un poème d'Alfred de Musset (*Premières poésies*) ; Rosita est au centre de plusieurs poèmes des *Chansons des rues et des bois* de Hugo ; Juanita fait sans doute référence au poème « À Juana » de Musset (*Premières poésies*), même si on trouve aussi des Juanas chez Hugo. Sur Hugo et les femmes espagnoles, Sophie DELVALLEZ-LEGENDRE, « Les influences hispano-orientales dans l'œuvre poétique, graphique et dramatique de Victor Hugo (1820-1860) », thèse de doctorat sous la direction de Steve Murphy, Université Rennes 2, 2012, chapitre 2.

<sup>20</sup> Prosper MERIMÉE, *Carmen*, Paris, Michel Lévy frères, 1846.

<sup>21</sup> « Πᾶσα γυνή χόλος ἐστίν· ἔχει δ' ἀγαθὰς δύο ὥρας, τὴν μίαν ἐν θαλάμῳ, τὴν μίαν ἐν θανάτῳ ». La citation est attribuée à Palladas. Mérimée traduisait : « Toute femme est comme le fiel ; mais elle a deux bonnes heures, une au lit, l'autre à sa mort ».

<sup>22</sup> George BYRON, *The Works of Lord Byron. Letters And Journals*, Londres, John Murray, 1898, vol. 1, lettre 128.

<sup>23</sup> *Childe Harold's Pilgrimage (Le Pèlerinage de Childe Harold ; 1812-1818)* est un long poème narratif dans lequel Byron évoque ses voyages en Méditerranée au tournant des années 1810.

<sup>24</sup> Il s'agit du poème « The Girl of Cadiz » (1809). Sur Byron et l'Espagne, voir Diego SAGLIA, *Byron and Spain. Itinerary in the writing of place*, Lewiston, The Edwin Mellen Press, 1996.

<sup>25</sup> Dans la seconde partie du *Quichotte*, Sancho Panza évoque la beauté et la force de sa fille, à quoi Tomé Cecial, écuyer du « Chevalier des Miroirs », répond : « De quoi être non seulement comtesse, mais nymphe des Bois ! Ah, putain de sa mère, elle doit avoir les chairs sacrément fermes, la coquine ! », avant de parvenir à convaincre Sancho, justement offensé, qu'il s'agit là d'un éloge. Miguel DE CERVANTES, *L'ingénieur Hidalgo don Quichotte de la Manche*, Paris, Seuil 1997, vol. 2, p. 102. La traduction d'Aline Schulman parue dans cette édition a l'avantage de restituer au plus proche l'oralité et le rythme de l'œuvre de Cervantes.

<sup>26</sup> Le baroque churrigueresque, qui tire son nom de la famille d'architectes baroques des Churriguerras, apparaît en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle et se caractérise par son abondance ornementale.

<sup>27</sup> L'allusion renvoie ici à *Un hiver à Majorque* (1842), récit de voyage autobiographique dans lequel George Sand se montre extrêmement critique et injuste envers les habitants de l'île. Sur ce récit et les réactions qu'il a provoquées en Espagne : Antoni FERRER, « George Sand, *Un hiver à Majorque* et ses deux auberges espagnoles », *Cahiers d'études romanes*, n° 17, 2007, 361-403.

<sup>28</sup> Nous rétablissons l'orthographe catalane Quadrado dans l'index onomastique, *supra*, p. 154.

<sup>29</sup> José María QUADRADO, « A Jorge Sand. Vindicación », *La Palma*, n° 30, 1841, p. 252.

<sup>30</sup> La *manola* est l'équivalente féminine du *majo*, que l'on appelle aussi *manolo*. Cf. *supra* note 16.

<sup>31</sup> Il est fait référence ici à de célèbres bandits : *los Siete Niños de Écija* (les Sept Enfants de Écija) étaient une bande active en Andalousie, dans les années 1810 ; José María *el Tempranillo* (José María le Lève-Tôt), *el Chato de Benamejí* (la Face Plate de Benamejí), *el Cojo de Encinas Reales* (le Boiteux d'Encinas Reales) étaient eux aussi à la tête de bandes de malfaiteurs au début du XIX<sup>e</sup> siècle en Andalousie. Ces figures de bandits sont passées à la postérité en Espagne.

<sup>32</sup> Référence à un des modes d'exécution en vigueur en Espagne entre 1820 et 1974 : le *garrote vil*, qui mettait à mort les condamnés par strangulation.

<sup>33</sup> « The novels of Fernán Caballero », *Edinburgh Review*, vol. CXIV, n° 223, 1861, p. 99. L'article n'est pas signé.

<sup>34</sup> Vassili BOTKINE, *Lettres sur l'Espagne*, Paris, Centre de Recherches Hispaniques, 1969 (1<sup>ère</sup> éd. 1857).

<sup>35</sup> George BORROW, *La Bible en Espagne*, Paris, Amyot, 1845 (1<sup>ère</sup> éd. 1843).

<sup>36</sup> Lors de son séjour en Espagne et au Portugal entre 1835 et 1840, Borrow est l'agent de la Société biblique britannique et étrangère, l'une des plus importantes sociétés bibliques qui aspirent alors à diffuser l'Évangile partout dans le monde. Sur l'influence de ces sociétés

protestantes dans le monde du XIX<sup>e</sup> siècle : Philippe BOUTRY, « Bible », dans Pierre SINGARAVELOU et Sylvain VENAYRE (dir.), *Histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2017, p. 424-428.

<sup>37</sup> Référence est faite ici aux troubles que connaît l'Espagne après la mort de Ferdinand VII et la montée sur le trône de sa fille Isabelle II, alors âgée de quatre ans. Cette succession ouvre la voie à une sortie de l'Ancien Régime sous la régence de la reine Marie-Christine. À ces processus s'opposent les partisans de l'Ancien Régime, réunis autour de l'infant don Carlos, frère de Ferdinand VII et privé du trône par l'abolition de la loi salique. Les carlistes, ou absolutistes, déclenchent alors une guerre civile de sept ans contre le pouvoir en place, au moment même où celui-ci met en place les fondements du libéralisme en Espagne. Le camp libéral est lui-même divisé entre modérés et progressistes, et ces derniers reviennent au pouvoir en 1836 après le soulèvement des sergents de La Granja en août, qui force la régente à écarter les modérés du gouvernement. Le processus de sortie de l'Ancien Régime connaît alors une accélération notable. C'est à la suite de ce mouvement révolutionnaire que le général Vicente de Quesada, qui avait connu des revers importants contre les carlistes en Navarre en 1834, est tué par la foule à Madrid. Voir Raquel SÁNCHEZ GARCÍA, « La Revolución Liberal en España. Un estado de la cuestión », dans Diego CARO CANCELA (éd.), *El primer liberalismo en Andalucía (1808-1868), política, economía y sociabilidad*, Cadix, Universidad de Cádiz, 2005, p. 11-62.

<sup>38</sup> Sur la légende de las Batuecas, voir François DELPECH, « Les *Batuecas* revisitées. Éléments pour l'étude génétique et stratigraphique d'une légende territoriale » dans *Idem* (dir.), *L'imaginaire du territoire en France et en Espagne (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2008, p. 327-353. François Delpech y rappelle que le mythe dans sa formulation classique veut que les Batuecas aient été habitées par des descendants d'un groupe de Wisigoths réfugiés là pour échapper à l'invasion musulmane et qui, coupés pendant des siècles de la civilisation, auraient fini par oublier leurs origines et se seraient persuadés d'être les seuls habitants d'un monde réduit à leur vallée, où ils auraient continué à parler une forme archaïque d'espagnol avant d'être redécouverts par un monde extérieur qui ignorait complètement leur existence. Il voit dans les Batuecas « la terre la plus célèbre, commentée et controversée d'une Péninsule dont elle a fini par symboliser, en en projetant la forme la plus extrême, la profonde et supposée irréductibilité aux normes sociales, culturelles et anthropologiques de la civilisation occidentale moderne » (p. 328).

<sup>39</sup> Marquis DE CUSTINE, *L'Espagne sous Ferdinand VII*, Paris, Ladvocat, 1838.

<sup>40</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 25.

<sup>41</sup> Respectivement Blanche de Castille et Bérengère de Castille.

<sup>42</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 25.

<sup>43</sup> *Ibid.*, t. 4, p. 219. Don Basilio et Figaro sont des personnages du théâtre de Beaumarchais (*Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro*) ; don Quichotte et Sancho sont les principaux protagonistes du *Don Quichotte* de Cervantes.

<sup>44</sup> *Ibid.*, t. 4, p. 236.

<sup>45</sup> *Ibid.*, t. 4, p. 273.

<sup>46</sup> *Ibid.*, t. 4, p. 245.

<sup>47</sup> *Ibid.*, t. 4, p. 240-241.

<sup>48</sup> Nous n'avons pu retrouver la référence de cet article.

<sup>49</sup> Paul ROUSSELOT, *Les mystiques espagnols*, Paris, Didier et Cie, 1867.

<sup>50</sup> Luis de León et Louis de Grenade.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 457.

<sup>52</sup> « De la Armada que fue a Inglaterra » (1588). L'Invincible Armada désigne la flotte envoyée par Philippe II en 1588 pour conquérir l'Angleterre, contrainte de rebrousser chemin à cause des intempéries, et considérée comme vaincue par la *Royal Navy* anglaise.

<sup>53</sup> Jeu de mots intraduisible en français : « *solos y soles* ».

---

<sup>54</sup> « La Gatomaquíá » (1634), *silva* VI. La *silva* est une strophe particulière de la métrique espagnole. Une traduction très libre de la « Gatomaquíá » par Damas-Hinard dans *La Revue indépendante*, t. 6, 1843, p. 555-590.

<sup>55</sup> « Cruel llaman a Nerón », romance XLI (1643).

<sup>56</sup> Référence est ici faite aux exécutions sommaires pratiquées à Nantes par le représentant en mission Carrier à l'hiver 1793-1794, qui se traduisent par des noyades massives dans la Loire de présumés contre-révolutionnaires ; à la nuit du 24 au 25 août 1572, lorsque les protestants réunis à Paris pour les noces de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois sont massacrés ; aux massacres des prisonniers soupçonnés de soutien à la royauté par les sans-culottes à Paris au mois de septembre 1792.

<sup>57</sup> José DE ESPRONCEDA, *El diablo mundo*, 1840-1841.

<sup>58</sup> Victoire décisive des armées chrétiennes de la Sainte Ligue contre la marine ottomane en 1571, qui met un terme à l'expansionnisme ottoman. La marine espagnole y joue un rôle important.

<sup>59</sup> Victoire espagnole contre les armées françaises en 1525 pendant les guerres d'Italie. François I<sup>er</sup> y est fait prisonnier et la bataille met un terme aux tentatives de domination française sur le nord de l'Italie.

<sup>60</sup> Victoire inespérée des conquistadors menés par Hernán Cortés en 1520 contre l'armée aztèque qui les pourchassait depuis Tenochtitlan. Cette victoire ouvre la voie à la conquête définitive du Mexique par les Espagnols.

<sup>61</sup> Victoire espagnole sur la France en 1557. Le siège de Saint-Quentin, qui s'inscrit dans les affrontements entre la France et les Habsbourg est mené par 60 000 hommes qui finissent par prendre la ville, ouvrant aux armées espagnoles la route de Paris.

<sup>62</sup> Ville célèbre pour avoir été assiégée par les Romains en 133 avant Jésus-Christ ; sa résistance désespérée et le suicide d'une bonne part de ses défenseurs ouvre la voie à la colonisation romaine de l'Hispanie et donne à l'épisode une valeur mythique qui prend une prégnance particulière au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir la thèse en cours d'Hervé STOU, « L'esprit de Numance : mythologie obsidionale et construction nationale en Espagne de la Restauration au franquisme (1874-1955) », thèse de doctorat sous la direction de Jean-François Chanet et Jean-Philippe Luis.

<sup>63</sup> Tommaso CAMPANELLA, *De Monarchia hispanica*, Amsterdam, chez Louis Elzevier, 1640 [1620].

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 9 : « le commandement du monde revint aux Espagnols, des hommes vraiment ardents, forts et rusés ».

<sup>65</sup> On trouve de telles considérations, par exemple chez Charles-Victor DE BONSTETTEN, *L'homme du midi et l'homme du nord ou L'influence du climat*, Genève, J.-J. Paschoud, 1824.

<sup>66</sup> QUINTANA, « A España después de la Revolución de marzo », traduction : Manuel DE QUINTANA, « À l'Espagne, après la révolution de mars, traduit de l'espagnol, de Quintana, par M. Moulas, Membre résidant », *Mémoires de la société royale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*, Lille, impr. de L. Danel, 1836, p. 370. La révolution de mars fait référence au soulèvement d'Aranjuez, le 17 mars 1808, à la suite duquel Ferdinand VII met fin au règne de son père Charles IV et au pouvoir du premier ministre Godoy, ce qui fournit à Napoléon I<sup>er</sup> un prétexte pour déposer les deux dynastes et imposer sur le trône d'Espagne son frère Joseph à la suite de l'entrevue de Bayonne.

### III.

COMPTES RENDUS, ANNONCES, CHANTIERS EN COURS



## UN NOUVEL AXE POUR L'ARCHE EA 3400 : « TRANSMISSION(S) : ENSEIGNEMENT, MODELES, PATRIMOINES »

Denise BORLEE et Hervé DOUCET

Pendant les travaux de préparation du plan quinquennal 2018-2022 de l'équipe ARCHE EA 3400 réunissant historiens et historiens de l'art, médiévistes, modernistes et contemporanéistes, nous avons proposé la création d'un nouvel axe de recherches, alors que la pérennisation d'un des trois axes existant jusque-là n'était pas assurée.

### Un nouvel axe, pourquoi et pour quoi faire ?

#### *Des recherches en cours*

L'idée et la formulation de ce nouvel axe *Transmission(s) : enseignement, modèles, patrimoines* résultent des recherches que nous menons l'un et l'autre depuis plusieurs années sur ces questions, individuellement ou ensemble.

Hervé Doucet travaille sur le message politique véhiculé par l'architecture de la période contemporaine. Dans l'exposition *La Neustadt de Strasbourg : un laboratoire urbain 1871-1930*<sup>1</sup> ainsi que dans l'ouvrage qui l'accompagnait<sup>2</sup>, il a notamment démontré que le recours à certains modèles spécifiques pour la construction des bâtiments officiels de la *Neustadt* participait de la propagande allemande. Cette dimension politique est également très présente dans les travaux qu'il mène sur l'Art nouveau<sup>3</sup>, un mouvement qui a pour principale caractéristique d'être animé par des artistes partageant une forte

---

<sup>1</sup> Cette exposition s'est tenue à l'église Saint-Paul (Strasbourg) du 29 septembre 2017 au 10 décembre 2017. Hervé Doucet en a assuré le commissariat aux côtés de Marie Pottecher, Olivier Haegel et Coralie Pissis du Service de l'Inventaire de la Région Grand-Est.

<sup>2</sup> Marie POTTECHER, Hervé DOUCET et Olivier HAEGEL (dir.), *La Neustadt de Strasbourg. Un laboratoire urbain 1870-1930*, Lyon, Lieux-Dits, 2017.

<sup>3</sup> Voir notamment Hervé DOUCET, « L'École de Nancy, Alliance provinciale des industries d'art » dans Valérie THOMAS (dir.), *L'École de Nancy. Art nouveau et industries d'art*, Paris, Somogy, 2018, p. 12-21.

ambition sociale. En outre, l'Art nouveau, qui s'est développé en dehors des capitales traditionnelles de l'art, était le moyen pour des villes secondaires d'affirmer leur indépendance culturelle vis-à-vis de la capitale politique dont elles dépendaient. Cette problématique a été au centre des communications du colloque *L'Art nouveau aux confins d'Empire : Strasbourg et Riga* qu'il a organisé en collaboration avec la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNU) en novembre 2018<sup>4</sup>.

Denise Borlée, quant à elle, travaille entre autres sur l'usage des modèles dans la création artistique au Moyen Âge. Afin de tenter de répondre à la question, souvent abordée par les historiens de l'art durant ces dernières décennies, du recours à l'usage de modèles par les sculpteurs des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles pour l'élaboration de leurs statues et reliefs, elle a initié, en 2016, un projet d'histoire de l'art expérimentale. Celui-ci a consisté à faire réaliser par un sculpteur de la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg, Vincent Cousquer<sup>5</sup>, une tête en ronde-bosse à partir d'un dessin exécuté par Villard de Honnecourt vers 1220. L'expérience a permis de mettre en évidence les différentes étapes du travail et de soulever les questions et difficultés liées à l'exercice de la transposition du dessin en 3D. Le film réalisé à cette occasion<sup>6</sup> a été présenté lors du colloque « Modèles supposés, modèles repérés : leurs usages dans l'art gothique » organisé avec Laurence Terrier Aliferis à l'Université de Genève à l'automne 2016<sup>7</sup>, et un article figure dans les actes du colloque<sup>8</sup>. Le film et la tête sculptée ont également fait l'objet d'une exposition-dossier à destination d'un public élargi au Musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg<sup>9</sup>.

Ensemble, nous travaillons depuis 2012 sur l'histoire de l'enseignement de l'histoire de l'art à l'Université de Strasbourg, notamment à partir de

---

<sup>4</sup> Ce colloque qui s'est tenu les 8 et 9 novembre 2018 a été organisé par Hervé Doucet, Julien Gueslin (responsable du Pôle Sciences humaines, BNU), Suzanne Pourchier-Plassereau (membre du Centre de recherches en histoire des Slaves, Institut Pierre Renouvin, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et Catherine Soulé-Sandic (responsable du Pôle Arts, langues et littératures, BNU).

<sup>5</sup> Vincent Cousquer est en outre actuellement doctorant en histoire de l'art et donc, à ce titre, membre de l'ARCHE EA 3400.

<sup>6</sup> Le film a été réalisé par Margot Dawance, alors étudiante en cinquième année de Didactique visuelle à la Haute école des arts du Rhin de Strasbourg. Il peut être visionné *via* le lien suivant : <<http://www.oeuvre-notre-dame.org/web/ond/la-fondation-oeuvre-notre-dame/la-fondation-aujourd-hui/developpement-innovation/la-recherche-experimentale-en-l-histoire-de-l-art>>.

<sup>7</sup> <<https://unige.ch/lettres/armus/conferences-et-colloques/colloque-modeles/accueil>>.

<sup>8</sup> Denise BORLEE, « Du dessin à la ronde-bosse : la tête de saint Pierre de Villard de Honnecourt en 3D. Essai d'histoire de l'art expérimentale », dans *Idem* et Laurence TERRIER ALIFERIS (éd.), *Les modèles dans l'art du Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols (coll. « Les Études du RILMA », n° 10), 2018, p. 151-163.

<sup>9</sup> *Le modèle au Moyen Âge. Un projet d'histoire de l'art expérimentale*, exposition, Strasbourg, Musée de l'Œuvre Notre-Dame, 24 février-11 juin 2018.

l'importante collection de plaques de projection de son institut. Lors d'une journée d'études organisée à l'Université de Bordeaux<sup>10</sup>, nous avons évoqué l'usage des plaques de projection dans le cadre de cours qui soulignaient l'appartenance de l'Alsace au II<sup>e</sup> puis au III<sup>e</sup> Reich : un lot de plaques portait sur l'architecture médiévale de la région – dont bien sûr la cathédrale de Strasbourg – et l'autre, constitué par Hubert Schrade entre 1941 et 1945, sur l'architecture contemporaine<sup>11</sup>. L'édition 2014 du *Forum Kunstgeschichte Italiens*, organisée par l'Université Johannes Gutenberg de Mayence, a été une nouvelle occasion de présenter, au sein de la section « Vom Kunstwerk zur Fotografie », une communication sur la collection de photographies de l'Institut d'histoire de l'art de Strasbourg et l'enseignement de l'art italien (1872-1945)<sup>12</sup>. L'enjeu de cette contribution était avant tout de montrer la variété des supports pédagogiques utilisés par les enseignants successifs et, partant, de mettre en évidence l'évolution de la pédagogie elle-même. À la suite, et parallèlement à diverses actions pédagogiques menées avec les étudiants<sup>13</sup>, s'est inscrit le colloque international « Plaques photographiques, fabrication et diffusion du Savoir » tenu à Strasbourg en 2016<sup>14</sup>. La plaque photographique y a été envisagée à la fois comme support d'enregistrement de données et comme support d'un discours qu'elle illustre (on l'appelle alors « plaque de projection »), le même objet revêtant souvent les deux fonctions<sup>15</sup>.

### *Un sujet multiséculaire au cœur de l'actualité scientifique*

Si la transmission est *a fortiori* une préoccupation majeure pour l'historien, elle est aussi au cœur même du métier d'enseignant. La transmission est cependant bien plus que cela. C'est un véritable « enjeu de civilisation », selon les termes de Régis Debray dans son ouvrage *Transmettre* paru en 1997<sup>16</sup>. La transmission est en effet omniprésente et polymorphe, ce qui explique

<sup>10</sup> *Les collections photographiques universitaires d'histoire de l'art au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : naissance d'une discipline, construction d'un savoir, valorisation d'un patrimoine*, journée d'étude organisée par Marion Lagrange et Florent Miane, Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 30 mai 2012.

<sup>11</sup> Denise BORLEE et Hervé DOUCET, « Identité et idéologie : la collection photographique de l'Institut d'histoire de l'art de l'université de Strasbourg », dans Marion LAGRANGE (dir.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 167-177.

<sup>12</sup> *Forum Kunstgeschichte Italiens*, Université de Mayence, 3-5 avril 2014.

<sup>13</sup> Parmi celles-ci, citons l'exposition intitulée *À côté de la plaque. La cathédrale de Strasbourg et la collection de plaques de projection de l'Institut d'histoire de l'art*, Strasbourg, Palais universitaire, 16 mai 2015 (Nuit des musées).

<sup>14</sup> Colloque international organisé par Denise Borlée et Hervé Doucet, université de Strasbourg, 16-18 mars 2016 [en ligne : <<http://www.canalc2.tv/video/13804>>, consulté le 21 janvier 2019].

<sup>15</sup> Denise BORLEE et Hervé DOUCET, *Plaques photographiques, fabrication et diffusion du Savoir, actes du colloque, université de Strasbourg, mars 2016*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg (à paraître en 2019).

<sup>16</sup> Régis DEBRAY, *Transmettre*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 21.

l'intérêt qu'elle suscite dans les débats et plus particulièrement au sein des cercles scientifiques, ainsi que le montrent quelques très récentes manifestations qui entendaient interroger à leur tour cette notion.

Sans souci d'exhaustivité, quelques exemples peuvent être cités ici. En mai 2017, une journée d'études intitulée « La transmission des arts auprès de l'architecture » s'est tenue à l'École nationale supérieure d'architecture de Normandie. La transmission y a été abordée dans le domaine artistique. Il s'agissait plus particulièrement d'étudier la réception dans l'architecture de modèles ou de pratiques issus des arts plastiques. Le 143<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques qui s'est déroulé à Paris du 23 au 27 avril 2018 avait pour titre *La transmission des savoirs*. Cette vaste problématique y était abordée selon trois axes : la définition des savoirs ; les acteurs, facteurs et vecteurs de la transmission de ces savoirs ; et enfin la destination de ces savoirs : pour quel public et à quelles fins ? Enfin, il faut encore mentionner le colloque *Transmission* organisé conjointement en mai 2018 par l'Institut universitaire de France et l'Université de Strasbourg dans lequel le thème de la transmission était envisagé dans toutes ses acceptions (la propagation du mouvement, la transmission de privilèges, le signal nerveux en neurobiologie, la sauvegarde du patrimoine, la transmission du signal en physique, le transfert d'une information, la transmission du savoir, la communication des concepts par le langage, la transmission des émotions dans l'art, la transmission génétique, la sauvegarde d'une civilisation...). Le thème de la transmission, qui jouit donc d'une actualité certaine dans les milieux universitaires, ouvre des perspectives multiples dans lesquelles les auteurs de cette présentation souhaitent inscrire les activités du nouvel axe.

### **Un thème, trois déclinaisons**

En tant qu'historiens, il nous a paru intéressant de décliner, au sein de ce nouvel axe, la notion de transmission selon trois sous-thématiques, qui, sans être exhaustives, sont susceptibles de fédérer des recherches aussi bien individuelles que collectives et de susciter des collaborations entre historiens de l'art et historiens, voire, pourquoi pas, avec des spécialistes d'autres disciplines. Celles-ci devraient permettre d'envisager aussi bien les modes de transmission que ses modalités, tout autant que les « objets » transmis eux-mêmes.

#### *Enseignement et diffusion du Savoir*

Sans aucun doute particulièrement fédérateur, ce thème pourra permettre une réflexion sur nos pratiques actuelles nourrie par une meilleure appréhension de l'histoire de l'enseignement, de l'évolution des modalités et des supports pédagogiques, autant qu'une meilleure compréhension des sujets traités et de leurs significations à partir de sources restées pour le moment en grande partie inexploitées. Ainsi, par exemple, l'histoire de l'enseignement de l'histoire de l'art à l'Université de Strasbourg entre 1872 et 1945 pourra être

étudiée. Pour ce faire, quelques travaux anciens<sup>17</sup> et d'autres à la fois plus récents et ponctuels<sup>18</sup> constituent une base de réflexion qui pourra notamment être complétée par l'exploitation de la très riche collection de photographies (tirages papier et plaques de projection<sup>19</sup>) que possède l'Institut d'histoire de l'art de Strasbourg, mais aussi par l'étude précise des programmes de cours, de la biographie et de la bibliographie des enseignants qui s'y sont succédé. Pour comprendre les spécificités de l'enseignement strasbourgeois, il sera nécessaire de procéder par comparaison avec d'autres universités où a été dispensé à la même époque un enseignement en histoire de l'art. Dans la continuité des travaux entrepris par les auteurs, un projet de recherche fédérant plusieurs universités françaises et étrangères et portant sur les collections de plaques de projection est par exemple envisagé. À terme, un tel projet permettra d'écrire un chapitre de l'histoire de l'enseignement de l'histoire de l'art en France et en Europe, Strasbourg occupant alors un rôle charnière.

Ici se font jour aussi des liens étroits avec des recherches menées ou en cours de collègues historiens. On peut entre autres citer les travaux menés par Laurence Buchholzer sur l'histoire des bibliothèques d'Alsace<sup>20</sup>. L'histoire des sciences est également au cœur des recherches d'un certain nombre de membres de l'ARCHE EA 3400 : parmi eux, Isabelle Laboulais, spécialiste de l'histoire sociale des sciences à la période moderne, qui a notamment collaboré avec Martial Guédron à la direction de l'ouvrage *Écrire les sciences. Études sur le*

---

<sup>17</sup> On peut citer : Liliane CHATELET-LANGE, « L'Institut d'Histoire de l'art de Strasbourg », *Formes*, n° 7, 1989, p. 13-31 ; Albert CHATELET, « De l'Institut d'histoire de l'Art moderne à l'Institut d'histoire de l'Art 1919-1988 », *Formes*, n° 7, 1989, p. 33-46.

<sup>18</sup> Hervé DOUCET, « Histoire de l'art et propagande à la Reichsuniversität de Strasbourg (1941-1944). Hubert Schrade et sa collection de plaques de projection », *Source(s). Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe*, n° 12, 2018 (dossier thématique « La vie artistique à Strasbourg 1870-1945 »), p. 109-124. Plusieurs mémoires de Master sont actuellement en cours sur certaines figures de l'Institut d'histoire de l'art. Alors que Beate Wechsler a entrepris des recherches sur Hubert Janitschek, qui fut entre autres le directeur de thèse d'Aby Warburg, Célia Fuhro travaille, elle, sur Hubert Schrade. Jean-François Baldet s'intéresse à Louis Grodecki, à son enseignement et à son rôle dans la création du Service régional de l'Inventaire à Strasbourg.

<sup>19</sup> Grâce à l'obtention d'un crédit IDEX (levier Université & cité), les auteurs ont pu entreprendre avec l'aide du Service commun de documentation (SCD) de l'Université de Strasbourg, l'inventaire et la numérisation de l'ensemble de la collection de plaques de projection de l'Institut d'histoire de l'art.

<sup>20</sup> Laurence BUCHHOLZER, « La KULB de Strasbourg dans la guerre (1914-1918) », « De l'Allemagne à la France (1918-1939) », dans Frédéric BARBIER (dir.), *Bibliothèques, Strasbourg, origines-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris/Strasbourg, Édition des cendres/BNUS, 2015, p. 222-231 et p. 259-290 ; Laurence BUCHHOLZER, « La Kaiserliche Universitäts- und Landesbibliothek de Strasbourg : dons et échanges avec les bibliothèques allemandes (1871-1918) », *Histoire et civilisation du livre*, 2017. Laurence Buchholzer a également initié avec Catherine Maurer des travaux sur l'histoire des bibliothèques d'instituts d'histoire (1872-1939) dans le cadre d'un séminaire de master durant l'année 2016-2017.

XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>, consacrant ainsi la collaboration fructueuse entre historiens et historiens de l'art.

### *Modèles*

La seconde thématique s'articulera autour de la notion de « modèle », éminemment complexe tant les sens donnés au terme même sont multiples :

il renvoie en effet à un champ sémantique très large où l'on peut distinguer au moins trois ensembles conceptuels : d'abord celui de l'imitation, de la reproduction et donc de la ressemblance et de l'image ; ensuite, celui de la norme, de la règle, de l'exemple, du patron, de l'étalon ; enfin celui du système, de la structure, de la forme, de la référence, de l'idée, pour ne pas dire de la « cause finale » au sens aristotélicien de l'expression<sup>22</sup>.

Il s'agit en outre d'une notion très large, qui non seulement touche toutes les périodes du champ historique, mais qui peut aussi s'appliquer à des domaines très divers. S'il n'est pas le lieu ici d'en dresser la trop longue liste, il faut souligner le lien intrinsèque qui ancre la question des modèles dans l'histoire, celle des héritages et donc de la transmission, comme le souligne encore Jacques Verger<sup>23</sup>. La transmission des savoirs, des savoir-faire ou encore des traditions se retrouve en effet le plus souvent, par le biais de modèles multiformes, au cœur des recherches des historiens et des historiens de l'art et ce quelle que soit la période sur laquelle ceux-ci travaillent. Pour les derniers, ce sont les reprises iconographiques, stylistiques, formelles et/ou techniques, totales ou partielles qui interrogent, pour une œuvre ou un ensemble donné(e), sur le recours par l'artiste ou l'artisan à un modèle. Les questions se posent alors de la nature dudit modèle, de son ou ses différents usage(s), de son accessibilité, et donc des modes de sa transmission, que peut le cas échéant éclairer une enquête sur les motivations et la finalité (initiative propre du maître d'ouvrage ou demande du commanditaire ?) d'une telle pratique et le contexte dans lequel celle-ci a eu cours<sup>24</sup>. Selon une approche transpériode, la réflexion sur le modèle dans l'art sera dans un premier temps articulée à partir d'un cycle

---

<sup>21</sup> Martial GUEDRON et Isabelle LABOULAIS (dir.), *Écrire les sciences. Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, Les Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015.

<sup>22</sup> Jacques VERGER, « Conclusion », dans Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (éd.), *Apprendre, produire, se conduire : le modèle au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne (coll. « Histoire ancienne et médiévale », n° 139), 2015, p. 383.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Sur les usages des modèles dans la création artistique à l'époque gothique par exemple, voir Denise BORLEE et Laurence TERRIER ALIFERIS, « Des modèles artistiques et de leurs usages à la fin du Moyen Âge » dans Denise BORLEE et Laurence TERRIER ALIFERIS (éd.), *Les modèles dans l'art du Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols (coll. « Les Études du RILMA », n° 10), 2018, p. 11-12 et, dans le même volume, Laurence TERRIER ALIFERIS, « les modèles gothiques : un état des questions », p. 13-25.

de conférences autour de la notion de « néo » qui se déroulera dans le cadre d'un séminaire du master Histoire de l'art également ouvert aux étudiants d'autres masters de l'université, aux collègues intéressés et à un public élargi<sup>25</sup>.

Mais la question des modèles outrepassa bien entendu le domaine artistique. Le modèle peut être incarné ou symboliquement incarné quand il est Dieu, la Vierge Marie, un saint, mais aussi une figure pastorale, spirituelle ou encore politique dont on s'inspire ou que l'on cherche à imiter. Le modèle peut encore être scientifique ou littéraire tandis que les ouvrages manuscrits font parfois l'objet de nombreuses copies. Dans le domaine de l'écrit toujours,

les diplomates ont montré que l'usage des copies d'actes ou de lettres, utilisées comme modèles, constituent le principal mode de transmission des savoirs administratifs, notamment au sein des chancelleries. La constitution de formulaires – dans le sens de recueils d'actes (réels ou fictifs) utilisés dans l'objectif de servir de modèles – est une pratique générale, et ce depuis la fin de l'Antiquité<sup>26</sup>.

### *Patrimoine(s)*

Peut-être plus spécifique – mais non exclusive – à l'histoire de l'art, la thématique ayant trait au(x) patrimoine(s) porte sur l'émergence et la création de nouveaux patrimoines. Quelles mémoires sont-ils chargés de véhiculer, de symboliser ? Les objets désignés comme patrimoniaux procèdent d'un choix, d'un tri dont les ressorts méritent d'être étudiés. Ce thème plus qu'un autre permet de souligner les liens étroits qui unissent l'Université et la Cité. Force est de reconnaître le rôle essentiel joué par les universitaires dans la reconnaissance du patrimoine. Comme ailleurs, ceci est vrai à Strasbourg. Quelques figures illustres peuvent être ici rapidement évoquées, comme Franz-Xaver Kraus qui, enseignant à l'Institut d'histoire de l'art de Strasbourg à partir de 1872, est nommé en 1876 conservateur des Monuments historiques. Georg Dehio, enseignant à Strasbourg à partir de 1893, entreprend la rédaction de son célèbre *Handbuch der deutschen Denkmäler*<sup>27</sup>, un guide répertoire qui permet une meilleure connaissance du patrimoine allemand auquel, à l'époque, est évidemment associé le patrimoine alsacien. Plus récemment, Louis Grodecki joua non

---

<sup>25</sup> La première partie de ce cycle de conférences s'est tenue durant le premier semestre de l'année universitaire 2018-2019 : François Loyer, directeur de recherches émérite au CNRS, a donné une conférence intitulée *Le néoantique grec dans l'éclectisme du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle* le 15 octobre ; le 22 octobre, Anne Vuilleumard-Jenn, Docteur en Histoire de l'art, évoquait les *Peintures murales et polychromies néogothiques en Alsace : entre restauration et création* ; enfin, le 26 novembre, Antonio Brucclerli, maître de conférences à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Val de Seine, présentait *La vision de l'architecture de la Renaissance italienne dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*.

<sup>26</sup> Isabelle BRETTHAUER, « Formulaires et modèles d'actes : formation pratique et théorique des hommes de loi normands dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle », dans Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (éd.), *Apprendre, produire, se conduire...*, *op. cit.*, p. 201.

<sup>27</sup> Le premier tome du *Handbuch der deutschen Denkmäler* paraît en 1905.

seulement un rôle central dans la création du Service régional de l'Inventaire d'Alsace, un service déconcentré du Ministère de la Culture créé par André Malraux, mais, par ses recherches personnelles, il participa aussi à l'émergence de patrimoines jusque-là déconsidérés. Ainsi en est-il de son étude sur les restaurations pratiquées sur la cathédrale de Strasbourg de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1970<sup>28</sup>, qui contribua à une meilleure prise en compte des différentes strates historiques qui se superposent sur un monument remarquable<sup>29</sup>. Il en va de même des recherches qu'il dirigea à la fin des années 1960 sur les créations Art nouveau de Strasbourg<sup>30</sup>. Celles-ci comptent parmi les premières à s'intéresser à un patrimoine rejeté car évocateur de la période de l'annexion de l'Alsace par le II<sup>e</sup> Reich. Peut-être peut-on dater de cette étude le début d'une lente réhabilitation qui a conduit, en juillet 2016, au classement au patrimoine de l'Humanité par l'UNESCO de la *Neustadt* de Strasbourg ? Par leurs recherches, leur pédagogie et leur implication dans la vie de la cité, les enseignants participent à l'évidence à façonner le regard de la société sur son histoire, sur son patrimoine et, de fait, sur l'image qu'elle a d'elle-même selon l'idée qu'une société sans passé n'a pas d'avenir.

Tout un champ nouveau de réflexion s'ouvre aujourd'hui. En effet, la sauvegarde et les mesures prises pour la protection des objets patrimoniaux sont également des questions d'une actualité brûlante pour ce qui concerne certaines œuvres architecturales remarquables du XX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>. Malgré les mesures de protection dont elles font l'objet, les œuvres jugées dignes d'être conservées ne sont pas à l'abri de transformations profondes qui peuvent en modifier l'appréhension, voire la nature. Ainsi en est-il, par exemple, de la fameuse Maison du Peuple de Clichy (1935-1938), œuvre magistrale de Marcel Lods, Eugène Beaudouin, Jean Prouvé et Vladimir Bodiansky, dont l'intégrité est actuellement menacée par un projet d'adjonction d'une tour au bâtiment classé. Les acteurs de la recherche en histoire de l'architecture ont non seulement la mission de distinguer les œuvres exemplaires mais ils doivent également alerter l'opinion des risques qui pèsent sur le patrimoine.

Par-delà ces projets immobiliers aberrants au sein desquels le patrimoine se retrouve finalement au cœur de juteux enjeux commerciaux, de nombreux

---

<sup>28</sup> Louis GRODECKI, « Le "néo-gothique" et le "néo-roman" à la cathédrale de Strasbourg de 1770 à 1970 », *Reviews of the Hungarian Academy of Sciences*, 1973, p. 873-876.

<sup>29</sup> Cet intérêt de Louis Grodecki pour ce domaine est confirmé par d'autres de ses écrits : *Idem*, « Tendances actuelles dans la restauration des Monuments historiques », *Les Monuments historiques de la France*, n° 4, 1965, p. 201-214, ou encore *Idem*, « De l'utilisation des monuments historiques en France : problèmes anciens et actuels », dans *Beiträge zur Kunstgeschichte und Denkmalpflege. Walter Frodl zum 65. Geburtstag gewidmet*, Stuttgart, Wilhelm Braumüller, 1975, p. 9-21.

<sup>30</sup> *Idem*, « Avertissement », *Autour de 1900. Travaux de l'Institut d'Histoire de l'art* (extrait du *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, mai-juin 1968), non paginé.

<sup>31</sup> Voir Jean-Jacques LAROCHELLE, « Menaces sur le patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle », *Le Monde*, dimanche 24-lundi 25 juin 2018, p. 16.

monuments souffrent d'un défaut d'entretien qui les met en péril. Ceci s'explique par le manque de moyens financiers notamment dans les pays où la richesse (et l'inflation) patrimoniale est particulièrement importante comme en France ou en Italie...

Enfin, le patrimoine court un autre risque : son instrumentalisation à des fins de propagande. Si ce phénomène n'est bien sûr pas récent – il n'est qu'à penser aux ravages révolutionnaires – sa pratique renvoie aussi à une actualité dramatique dont témoignent, entre autres, le dynamitage des bouddhas de Bamyân en 2001 et de certains des vestiges les plus importants de Palmyre à partir de 2015, tout autant que la démolition de neuf mausolées de saints musulmans de Tombouctou en 2012. Le patrimoine est en effet au cœur des luttes politiques et idéologiques, et sa destruction s'avère une arme médiatique particulièrement efficace.

C'est autour de cette question qu'a été construite la séance inaugurale de l'axe « Transmission(s). Enseignement, modèles, patrimoines » qui s'est tenue le 16 avril 2018. Intitulée « Patrimoine détruit, patrimoine sauvegardé : quelle mémoire ? », cette séance s'est ouverte avec une conférence de Claire Maingon<sup>32</sup>, maître de conférences en histoire de l'art contemporain à l'université de Rouen. Celle-ci portait justement sur l'instrumentalisation du patrimoine en période de conflit en s'appuyant sur le rôle joué par une exposition présentée à Paris en 1916 au titre évocateur : « Exposition d'œuvres d'art mutilées », également connue sous le titre « Musée des atrocités allemandes ». Claire Maingon a démontré à cette occasion combien le patrimoine avait été utilisé pendant la Première Guerre mondiale pour mobiliser les hommes et les esprits et dans quelle mesure les commissaires souhaitaient faire une analogie entre les œuvres endommagées et les soldats blessés. L'objectif ultime de cette exposition était bien de plonger le public dans le drame des territoires envahis et de faire vibrer la corde patriotique.

Lors de la table ronde qui a suivi, Claire Maingon a été rejointe par Camille André, architecte du patrimoine, Nicolas Lefort, docteur de l'université de Strasbourg et spécialiste de l'histoire des institutions patrimoniales en Alsace, et Louis-Napoléon Panel, conservateur des Monuments historiques à la Direction régionale des Affaires culturelles (DRAC) d'Alsace. Les très riches débats ont porté sur les problèmes actuels de préservation du patrimoine ainsi que sur les modes de sélection des monuments classés au titre des Monuments historiques. L'importance de l'auditoire (plus de quarante personnes ont assisté

---

<sup>32</sup> Parmi les thèmes de recherches de Claire Maingon, l'art de la Grande Guerre occupe une place centrale. Elle a récemment publié deux ouvrages sur ce thème : *Le musée invisible. Le Louvre et la Grande Guerre (1914-1921)*, Paris, Presses universitaires de Rouen et du Havre/Musée du Louvre éditions, 2016 et *L'art face à la guerre*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2015. Elle a par ailleurs assuré le commissariat de l'exposition « Le Patrimoine s'en-va-t-en guerre » qui a été présentée à la Cité de l'architecture et du patrimoine en 2016.

à cette séance inaugurale) montre l'intérêt pour ces questions. Gageons qu'il s'agit là d'un signe très encourageant pour les activités de ce nouvel axe !

**RENCONTRE EN POLOGNE AVEC UN ILLUSTRÉ DIPLOMÉ DE  
L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG**

**ENTRETIEN AVEC PIOTR CYWINSKI, DIRECTEUR DU  
MUSÉE D'AUSCHWITZ**

Propos recueillis par Audrey KICHELEWSKI  
au musée d'Auschwitz, le 18 juillet 2018

*Piotr Cywiński est né en 1972 à Varsovie. Historien médiéviste de formation, passé par l'Université de Strasbourg, il dirige le musée d'État d'Auschwitz depuis 2006. Nous avons souhaité le rencontrer pour évoquer non seulement ses jeunes années strasbourgeoises, mais également son travail au musée, pour lequel la France l'a fait chevalier de l'ordre des Palmes académiques en 2015 et, le 17 janvier 2019, chevalier de la Légion d'honneur.*

*Pourquoi vous êtes-vous retrouvé à Strasbourg pour vos études et quels souvenirs gardez-vous de vos années d'études en histoire à l'Université ?*

Mon père était dissident en Pologne, il s'est retrouvé par hasard en Italie le 13 décembre 1981, lors de l'instauration de la loi martiale. Il était probablement la personne la plus haut placée au sein de Solidarność se trouvant à l'étranger, donc il ne pouvait pas rentrer. Nous avons vécu six ans d'abord en Suisse romande puis mon père s'est déplacé en Alsace et c'est ainsi que j'ai atterri après mon Bac à Sélestat à ce qui s'appelait à l'époque l'USHS [Université en Sciences sociales et humaines] de Strasbourg en 1990. À ce moment-là, toute ma famille est rentrée en Pologne et moi je suis resté à l'université. J'ai vécu à la cité universitaire Paul Appell pendant trois ans et j'ai fait le DEUG et la licence d'histoire à Strasbourg, avant de rentrer en Pologne. La plupart de mes amis rencontrés à la cité universitaire n'étaient pas historiens.

Je me souviens de plusieurs professeurs de l'époque, comme Michel Hau en histoire économique, dont la pensée nous était assez difficile à suivre mais très intéressante. Il y avait également Vladimír Fišera, sur l'histoire des Slaves au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, avec une énorme connaissance de toutes les minorités, il était issu de la vieille école tchèque qui se voulait panslaviste utopique façon

début du XX<sup>e</sup> siècle et me reprochait toujours le fait que les Polonais n'avaient pas rejoint cette idée panslaviste tchèque qui était selon lui la bonne voie au sortir de la Première Guerre mondiale. J'étudiais également durant le bicentenaire de la Révolution française et les TD en histoire moderne étaient assurés par Christine Lebeau. Une autre spécificité de Strasbourg qui m'a beaucoup marqué par la suite est le système concordataire, et par conséquent l'enseignement de l'histoire des religions, très intéressant pour moi car il est difficile de saisir l'évolution culturelle et sociale de l'Europe si on omet le facteur religieux. Méthodologiquement, c'était également intéressant : le professeur chargé de l'histoire ancienne, spécialiste de Mycènes, était dans une approche très interdisciplinaire, avec beaucoup d'archéologie. Au début, je comptais me spécialiser en histoire contemporaine, mais ces trois années à Strasbourg m'ont fait reculer de plus en plus loin dans le passé et je me suis bien senti dans le Haut Moyen Âge, période que j'ai étudiée ensuite à mon retour en Pologne à l'Université de Lublin puis à l'Académie des Sciences de Varsovie.

J'avais dès le départ le désir de rentrer en Pologne, mais je ne souhaitais pas rentrer sans continuer d'étudier, il me semblait plus intéressant de faire ma maîtrise en Pologne afin d'entrer plus aisément dans le milieu des historiens polonais. C'est pour cela que je suis parti après la licence. Je n'ai pas beaucoup gardé de contacts pendant les premières années, mais avec Internet et les réseaux sociaux, les données ont changé et nous avons pu nous retrouver. J'ai revu plusieurs personnes lorsque je suis revenu il y a trois ans pour une conférence. La plupart de mes amis de l'époque n'ont pas terminé leurs études en histoire.

*Vous rentrez donc en Pologne en 1993 pour terminer vos études et vous vous engagez alors également au sein du Club des Intellectuels Catholiques (KIK), pourquoi ?*

En 1993, tout avait changé par rapport à la Pologne que j'avais quittée enfant. Le communisme était tombé, l'économie capitaliste avait totalement changé les villes, tout était complètement différent, un peu comme le passage d'un film muet à une superproduction hollywoodienne, c'était une vraie révolution. Et finalement, il n'y avait que le KIK qui restait plus ou moins inchangé depuis ce que j'en avais comme souvenirs, comme milieu, société, manière de penser aussi. Par ailleurs, le KIK, surtout celui de Varsovie, était une très grande association regroupant des milliers de personnes. C'était pour moi un peu comme une « petite patrie » socialement et culturellement<sup>1</sup>. C'était aussi le moment où la Pologne était en train de se reconstruire, de se repenser, de retrouver sa place dans le monde et en Europe. Or ces grandes questions

---

<sup>1</sup> Le père de Piotr Cywiński, Bohdan, était un membre actif du KIK dès les années 1960.

étaient souvent liées à des penseurs qui appartenait à cette mouvance KIK comme Tadeusz Mazowiecki et beaucoup d'autres. C'était un noyau d'effervescences, d'idées, de discussions fascinantes pour moi à l'époque.

J'ai fait ma maîtrise à Lublin, en vivant à Varsovie. J'ai dû rattraper des éléments que je n'avais pas eus en France comme l'histoire de la Pologne. J'ai continué ensuite par un doctorat à l'Académie des Sciences de Varsovie, portant sur le X<sup>e</sup> et le début du XI<sup>e</sup> siècle, plus précisément sur saint Bruno de Querfurt, un de ces évêques itinérants chargés de la christianisation des espaces à l'est de l'Europe. C'était assez intéressant, cette période est marquée par l'élargissement de l'Europe chrétienne vers le nord et vers l'est, les espaces slaves, baltes, vikings. Cela ressemblait à bien des égards à ce qui se passait dans les années 1990 avec l'élargissement d'une Europe libre, démocratique, non communiste vers l'est. Je trouvais qu'il y avait de quoi réfléchir.

J'ai eu du mal à trouver un groupe de travail pour doctorants car les médiévistes de l'Académie commençaient plutôt vers le XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle, donc ils ne savaient pas trop avec qui me mettre à l'Institut d'histoire. Durant la première année, j'étais dans le groupe formellement dirigé par Bronislaw Geremek – mais qui n'y participait plus car il était engagé en politique donc n'avait plus le temps – mais qui s'occupait surtout du XIV<sup>e</sup> siècle avec une histoire sociale et de l'édition des sources. C'était un petit groupe d'une dizaine de personnes, sur une périodisation assez large allant même jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, et très fort sur la méthodologie et les sciences auxiliaires. J'y ai donc trouvé des personnes avec qui échanger sur le plan des idées. Mais à un certain moment, ils ont voulu me mettre avec les archéologues, car ma période et mon sujet avaient si peu de sources écrites que c'était finalement assez proche de l'archéologie pour cette partie de l'Europe. J'ai refusé : mon idée était de devenir historien, pas Indiana Jones.

*Comment avez-vous commencé à vous intéresser au musée d'Auschwitz ?*

Juste avant de terminer mon doctorat, en l'an 2000, le professeur Władysław Bartoszewski, ancien prisonnier d'Auschwitz, à l'époque ministre des Affaires étrangères, m'a dit qu'ils étaient en train de recréer un Conseil international à Auschwitz, composé de 25 personnes, et qu'il ressentait le besoin d'avoir quelqu'un de jeune dans ce conseil, qui tienne le rôle de secrétaire. L'autorité de Bartoszewski était tellement énorme – l'équivalent de Simone Veil ou Serge Klarsfeld en France - qu'on ne pouvait pas refuser une telle proposition. Il connaissait mes parents depuis longtemps et cherchait une personne en qui il pouvait avoir confiance. C'est comme cela que j'ai commencé à m'intéresser à Auschwitz. J'ai occupé cette fonction de secrétaire pendant six ans. Nous n'avions que deux réunions par an, c'était une activité bénévole.

Ce Conseil avait été refondé. Auparavant, il était auprès du ministère de la Culture mais en 2000, il a été rattaché auprès du Premier ministre Jerzy Buzek. À l'époque, la plupart des membres de ce conseil étaient encore des anciens survivants d'Auschwitz. Ce comité comporte, encore aujourd'hui, des personnes de la Pologne, d'Israël, des États-Unis, d'Allemagne, tous faisant autorité dans leur pays et avec des perspectives très diverses. Il est renouvelé tous les six ans. Il gère les questions les plus difficiles liées à Auschwitz et aux autres centres de mise à mort situés en Pologne. Son rôle est consultatif. Il sert à créer un consensus moral autour des questions les plus difficiles. Le Premier ministre nomme le président de ce conseil, qui en propose les membres.

Au bout de six ans, alors que le directeur du musée partait à la retraite, on m'a demandé de prendre la relève. Cela a tout chamboulé pour moi car il n'était plus possible d'être à la fois médiéviste et de s'occuper d'Auschwitz. Mais pendant toutes ces années de secrétariat, j'avais gardé l'ambition de devenir historien. Cependant, revenir à l'histoire contemporaine ne m'attirait guère car elle me semblait beaucoup trop politique et trop proche des faits. Je voyais mal la différence entre lire le travail d'un historien du XX<sup>e</sup> siècle et lire une analyse dans un journal.

*Durant ces années 1990-2000, comment suivez-vous et percevez-vous l'évolution de la Pologne par rapport à son passé juif ?*

Les années 1990 furent très difficiles. D'une part la société sortait de générations de communisme, il y avait beaucoup à retravailler dans l'histoire ; d'autre part, avec la chute du rideau de fer et les débuts de l'enseignement de l'histoire de la Shoah en Europe occidentale qui a vraiment commencé seulement au début des années 1990. Je me souviens encore de mon manuel d'histoire au lycée en 1988 : il y avait deux pages sur la déportation avec un tout petit encadré à droite où il était dit que parmi les déportations, il y avait aussi des familles entières juives dont la spécificité était que peu sont revenus...

Ici en Pologne se sont rencontrées deux histoires véhiculées par des expériences individuelles totalement différentes. Auschwitz était perçu en Occident dans les années 1990 comme le lieu de la Shoah et de la mémoire juive et en Pologne, c'était une mémoire des déportés politiques, une autre facette du même site. Il a fallu au moins dix à quinze ans pour que ces deux histoires, liées au même lieu mais bien sûr porteuses d'un souvenir divergent commencent à s'apercevoir, s'autoriser l'une l'autre, se comprendre, puis créer une histoire faisant de la place à chacun. C'est aussi le moment de l'éveil de la mémoire des Roma et des Sinti, qui a également provoqué des tensions, peut-être moins politiques, moins perceptibles pour le grand public. Puis dans les années 2010, il y a eu en Russie une évolution de la perception des prisonniers de guerre russes, qui jusqu'alors étaient perçus, en accord avec l'idéologie stalinienne, comme ceux qui se sont fait prendre, donc qui ne se sont pas battus

jusqu'à la dernière goutte de sang. Ce n'est en fait que durant cette dernière décennie que la mémoire de leur tragédie a été purifiée de cette approche et où l'histoire individuelle de ces soldats soviétiques a commencé à apparaître. Il y eu toute une évolution, souvent houleuse, même si le grand public n'en a retenu qu'une partie : le Carmel (1984-1993) ou l'affaire des croix (1998-1999).

*Quel a été votre rôle depuis votre nomination à la tête du musée d'Auschwitz en 2006 ?*

Durant les premiers mois suivant ma nomination, j'ai surtout observé, il fallait que je comprenne comment les choses fonctionnaient. Il m'a fallu du temps pour m'imprégner du site, des personnes qui y travaillaient, des problèmes qui existaient, des priorités etc. Assez rapidement, des priorités sont apparues. Il y a tout d'abord celle de la conservation de l'authenticité du site et ensuite celle de l'éducation. Tout le reste, y compris les travaux scientifiques, sont comme des sciences auxiliaires de ces deux buts. Si avec l'éducation, on peut travailler sur un développement stable, sur la longue durée, avec la conservation, la situation était beaucoup plus complexe car il fallait des spécialistes de nombreuses approches. En 2003 fut ouvert le premier laboratoire de conservation, grâce à l'aide de la Fondation Lauder. Cinq ou six conservateurs repéraient les urgences. On s'est alors rendu compte que le vieillissement des vestiges, bâtiments, objets ou documents, se produit beaucoup plus vite que nos réponses de conservation. Nous avons alors rassemblé des fonds, en créant une fondation, à une hauteur de 120 millions d'euros, afin que les recettes de ce fonds puissent financer d'une manière durable et stable de sérieux travaux de conservation. Cela a pris quelques années, nous avons discuté avec de nombreux gouvernements et des personnes privées. Au début tout le monde était sceptique sur cette idée et sur le montant. Il n'était pas possible que la Pologne puisse seule assumer ces travaux. D'abord parce que les sommes sont colossales et ensuite parce que le budget, qui relève du ministère de la Culture, est voté annuellement et les élections peuvent remettre en question les budgets. La question qui se posait était celle de la pérennité du site. Jusqu'à la création de ce fonds, la Pologne était le seul fondateur. Il arrivait qu'un gouvernement étranger finance une partie – la réfection d'une ruine, un baraquement, une partie des archives – mais cela ne permettait pas de créer une équipe qui comprenne la spécificité du site, qui est autre chose qu'une cathédrale ou un château fort ou des archives municipales... En outre, chaque gouvernement finançait en fonction de ses propres intérêts, mais qui aurait financé par exemple la tour des SS ? Cette fondation a permis d'échapper à des décisions strictement politiques car elles sont toujours intéressées d'une manière ou d'une autre et sont à courte durée, en fonction des élections ou des stratégies politiciennes. On ne pouvait continuer avec cette conservation ponctuelle qui ne menait nulle part. Je ne connais pas d'autre site dans le monde qui fonctionne de cette manière, et pourtant au début personne

n'y croyait. Pourtant le site est classé au patrimoine de l'UNESCO depuis 1979, mais cela n'avait rien apporté au niveau concret.

Actuellement nous avons près d'une trentaine de conservateurs de toute spécialisation. Il y a trois ans, nous avons commencé à restaurer les baraquements en brique etc. Et à présent cela fonctionne bien.

*Quelles ont été les évolutions du musée quant à la muséographie ?*

Le plus important était de s'occuper de l'exposition générale, qui date de 1955, la plus vieille au monde. Elle est certes vieillotte, mais a été réalisée par des survivants du camp, elle laisse une très forte impression sur le visiteur. Nous nous sommes dit qu'il fallait toutefois la refaire, ne serait-ce que pour des raisons de conservation des expôts, mais aussi pour une meilleure compréhension du public. Nous avons travaillé très longtemps sur le scénario de cette exposition car presque toutes les expositions actuelles sont narratives, or ici, il n'y a pas de début ou de fin car le public entre d'abord dans le camp avant d'entrer dans l'exposition, et ensuite il reste encore sur le site. L'exposition ne fait qu'expliquer le site. Par ailleurs nous souhaitions conserver le caractère phénoménologique de l'ancienne exposition qui ne raconte pas l'histoire mais la montre. C'est une approche très différente et que nous souhaitions sauvegarder. Cette nouvelle exposition est en cours de montage. Comme il nous est impossible de fermer le musée pour trois ans, nous allons procéder étape par étape, cela prendra plus de temps. La première partie pourrait ouvrir fin 2021-début 2022 et la dernière partie fin 2025. Elle restera classique, sobre, pas du tout interactive mais centrée sur l'objet.

La narration est chez nous véhiculée par le guide. Nous guidons en 17 ou 18 langues différentes, aucun musée au monde n'a cette offre. Mais c'est normal car notre public est jeune et ne connaît pas forcément l'anglais. La présence d'un guide pour les visites est à présent obligatoire durant certaines périodes. Nous avons dû également limiter la fréquentation à 1 000 personnes par heure et demander une pré-inscription par internet car ce n'était plus possible, y compris du point de vue de la sécurité. Sur ces dernières années, nous avons reçu plus de deux millions de visiteurs annuellement, venant du monde entier, avec des différences de compréhension historique énormes, des approches différentes et des points de repères thématiques différents. Les Chinois arrivent et pensent à la Manchourie, les Coréens [du Sud] à la Corée du Nord, les Russes au Goulag, les Africains au Rwanda etc. C'est pour cela qu'on essaie de travailler avec nos guides, surtout liés à une langue particulière.

*Comment gérez-vous la formation des guides ?*

Nous avons une contradiction naturelle à gérer entre notre besoin important en nombre de guides et notre volonté qu'ils soient vraiment bons. Lorsqu'une personne se présente ici, elle doit passer des examens historiques, pratiques, certifier son aptitude linguistique. Or nous sommes assez loin des grandes villes ici, ce qui n'est pas si facile de recruter 300 guides en 18 langues à partir d'un bassin urbain de 40 000 habitants, où la première école post-bac a été fondée il y a onze ou douze ans seulement. Ensuite ces guides reçoivent une formation continue par conférences, rencontres, voyages sur d'autres sites. Yad Vashem est un partenaire important. Chaque année nous essayons d'envoyer un ou deux groupes de guides et d'éducateurs suivre une formation à Yad Vashem en Israël et nous recevons aussi des guides de Yad Vashem pour une semaine de formation chaque année, depuis plus d'une vingtaine d'années. Cela a permis de rapprocher ces deux institutions qui sont fondamentales pour l'avenir de la mémoire. À l'automne dernier, une partie de nos guides francophones sont partis à Paris au Mémorial de la Shoah pour suivre une formation. C'est aussi très important pour qu'ils sentent l'évolution sur l'enseignement de la Shoah, sur les discussions en cours. À distance, par internet, on peut lire les journaux bien sûr mais il faut voir sur place, voir ce qui se vend dans les librairies etc. Je vais moi-même souvent en France, je suis membre du conseil d'administration de la Maison d'Izieu depuis plusieurs années, et il est clair que rien ne remplace le contact direct avec une zone culturelle.

*Comment le musée considère-t-il les questions politiques, avec le fait que chaque pays gère son propre pavillon ?*

Il y a toujours des difficultés bien entendu. Chaque pays paie pour son exposition et prépare son scénario, s'ensuivent des discussions avec nous car chaque gouvernement a sa vision de l'histoire et cela prend parfois assez longtemps avant d'arriver à un consensus, d'où le rôle du Conseil international d'Auschwitz qui doit valider ce scénario. Nous sommes donc en relation constante avec les différentes ambassades. Je pense qu'aucun autre musée au monde n'a autant de relations para-diplomatiques avec les ambassadeurs. Car ces pays sont ceux qui ont doté la fondation donc sont intéressés par le travail qui est fait, certains ont des pavillons, il y a des visites officielles, il existe un véritable agenda international. L'actualité est en constante évolution : actuellement l'Autriche est en train de refaire son pavillon, la Grèce pense à en créer un... Ces pavillons aussi vieillissent et doivent se renouveler.

Notre but n'est pas de faire entrer les gens ici, c'est de les faire passer par. C'est comme un rite de passage : les gens entrent et doivent sortir un peu différents. C'est cela l'essentiel d'un lieu de mémoire Ce n'est pas comme un

monument où l'on pourrait venir tout seul ou avec un livre ou quelqu'un d'autre. L'essence même c'est ce rite de passage.

*Piotr Cywiński n'a pas souhaité s'exprimer sur les attaques qu'il a subies depuis fin janvier 2018, notamment par le biais d'insultes et de pétitions réclamant sa démission. Ces milieux haineux estiment que le musée d'Auschwitz n'est pas assez « polonais », autrement dit qu'il marginaliserait la mémoire des détenus politiques polonais du camp au profit des autres mémoires – sous-entendu celle des Juifs, qui pourtant représentent plus de 90% des victimes. Cette campagne de haine est à mettre en lien avec le contexte du vote d'une loi condamnant quiconque incriminerait l'État ou la nation polonaise pour les crimes nazis. C'est en effet la veille du 27 janvier 2018, jour des commémorations annuelles de la libération d'Auschwitz que le parlement avait adopté cette loi, suscitant une protestation de l'ambassadrice d'Israël pendant la cérémonie. Cet événement a déclenché un déferlement de haine contre le directeur et son musée. Cette loi semble avoir délié les mauvaises langues, accusant notamment la narration du musée d'être « étrangère et non polonaise ». Après quelques semaines de silence, le ministère de la Culture a finalement pris la défense du directeur du musée. Piotr Cywiński a par ailleurs reçu le soutien de nombreuses personnalités en Pologne et à l'étranger ainsi que de la part du Conseil international d'Auschwitz. L'attribution du grade de chevalier de la Légion d'honneur, remise le 17 janvier 2019 à l'ambassade de France à Varsovie, est un signe du soutien de la France à l'action du directeur du musée d'Auschwitz.*

*RENCONTRE DE JEUNES AU BUNDESTAG A L'OCCASION DES ACTES  
DE COMMEMORATION DU 74<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION DU  
CAMP D'AUSCHWITZ*

*COMPTE-RENDU*

Berlin, 28-31 janvier 2019

Nathalie HELLER

N'oubliez pas que cela fut,  
Non, ne l'oubliez pas ;  
Gravez ces mots dans votre cœur.  
Pensez-y chez vous, dans la rue,  
En vous couchant, en vous levant ;  
Répétez-les à vos enfants.

Ces quelques vers tirés du poème introduisant le témoignage de Primo Levi<sup>1</sup>, rescapé d'Auschwitz-Monowitz où il fut déporté en 1944, expriment la difficulté de faire partager une histoire aussi douloureuse que celle des déportations sous le III<sup>e</sup> Reich dans une société au quotidien tellement éloigné de ce vécu. En Allemagne, la mémoire des crimes du national-socialisme constitue un enjeu politique particulièrement important. Chaque année, le Bundestag, dans le cadre de la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste, organise une commémoration officielle dans la salle plénière du parlement allemand et invite plusieurs dizaines de jeunes ayant entre 17 et 35 ans à réfléchir sur les événements de cette époque et à rechercher les moyens de lutter contre l'antisémitisme contemporain. Ainsi, du 28 au 31 janvier 2019, 78 jeunes issus de sept pays (Allemagne, Autriche, France, République Tchèque, Russie, Pologne et Israël) se sont rassemblés à Berlin. Ma candidature ayant été appuyée par le Centre mondial de la Paix, j'ai eu

---

<sup>1</sup> Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Turin, Editions Julliard, 1987, p. 9

L'opportunité de participer à quatre jours de visites, de conférences, de travaux de réflexion et de dialogues avec des témoins.

Cette année, la question des enfants cachés a été choisie comme fil conducteur de la rencontre et a également permis d'aborder une multitude de thèmes reliés. Ainsi, lors de la visite de l'Anne Frank Zentrum au centre de Berlin, nous nous sommes interrogés sur les moyens de lutter contre l'antisémitisme au quotidien. À la Gedenkstätte Deutscher Widerstand, nous avons trouvé des exemples concrets de résistance civique à travers l'exposition *Stille Helden* (Héros silencieux). À la suite de la conférence intitulée « Les enfants juifs en Allemagne » présentée par l'historienne Beate Kosmala, nous avons réfléchi en groupes de travail à la meilleure façon d'intégrer dans notre société le souvenir de l'histoire terrible qui fut celle d'individus et de groupes persécutés parce que Juifs, homosexuels, Roms, communistes, réfractaires ou encore francs-maçons.

L'un des éléments clés de ces quatre jours de rencontre étaient les témoignages apportés par d'anciens enfants cachés pour échapper aux persécutions. Hélène Waysbord, actuellement présidente du Mémorial de la Maison d'Izieu, était l'un de ceux-là. Née en 1936 de parents émigrés polonais, elle a grandi à Paris et s'est trouvée dès son plus jeune âge sous le coup des lois anti-juives. Ses parents, qui avaient senti le climat d'insécurité grimper depuis la loi du 3 octobre 1940 « portant statut des Juifs », cherchèrent à fuir les rafles devenues systématiques en 1942 et quittèrent Paris pour emménager au cœur d'un petit village en Mayenne où ils se lièrent d'amitié avec Marcel Médée et sa femme Marie. Fin 1942, Hélène se retrouva brusquement orpheline après la déportation de ses parents et n'aurait sans doute pas pu survivre sans l'aide active de Marcel et Marie Médée qui l'ont hébergée jusqu'à la fin de la guerre et qu'elle a, en remerciement, fait reconnaître au titre de Justes parmi les Nations. Entendre des exemples concrets de courage civil historiquement fiables est un aspect important de ces rencontres qui vont dans le sens de l'adage *Historia magistra vitae*.

Le second élément marquant de ces journées fut la cérémonie de commémoration du 74<sup>e</sup> anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz le 31 janvier 2019 dans la salle plénière du Bundestag. Elle a rassemblé la grande majorité des élus et a accueilli le vibrant témoignage du grand historien Saul Friedländer. L'auteur de *L'antisémitisme nazi : histoire d'une psychose collective*<sup>2</sup> a échappé à la persécution nazie grâce à l'humanité de l'administration d'un pensionnat catholique qui l'a caché en son sein jusqu'en 1945. C'est à la fois la bonté de personnes qui ont pris des risques non négligeables pour le soustraire au danger de la déportation et la dureté d'un quotidien où il devait taire sa véritable identité à ses camarades sous peine de dénonciation qu'il présenta aux élus du Bundestag, insistant sur l'ambivalence d'une société pourtant éduquée

---

<sup>2</sup> Saul FRIEDLÄNDER, *L'antisémitisme nazi : histoire d'une psychose collective*, Paris, Éd. du Seuil, 1971.

où le meilleur côtoie le pire. Son récit fut cependant conclu sur une note joyeuse, l'historien et témoin s'émerveillant des initiatives prises par le gouvernement allemand pour ancrer le souvenir dans son identité avec comme maxime affirmée : « Plus jamais ça ! ».

Après cette cérémonie, nous avons eu le privilège d'un débat d'une heure et demi avec Saul Friedländer et Wolfgang Schäuble, président du Bundestag. Si les thèmes portant sur la politique actuelle de l'Allemagne ont été soigneusement évités par les organisateurs, cet entretien a toutefois été l'occasion pour nous de questionner le rapport du gouvernement allemand au passé lourd qui pèse sur le pays. Ayant changé à trois reprises de prénom, Saul Friedländer s'est exprimé sur l'importance d'avoir une identité claire et reconnue par les autorités et par les autres, élément essentiel lorsque l'on sait que les déportés n'étaient, dès leur arrivée, plus qu'un numéro. Wolfgang Schäuble, quant à lui, a défendu un discours axé sur le futur puisque la majorité du Bundestag se préoccupe de la montée de l'antisémitisme en Europe et des remises en cause de l'existence des camps d'extermination. Ainsi, cette rencontre de jeunes s'inscrit dans une entreprise beaucoup plus large et globale qui est de sensibiliser inlassablement la jeunesse à ce qui fut et n'aurait jamais dû être. Cet échange fut aussi l'occasion pour moi de présenter le projet strasbourgeois porté par Thierry Roos d'un monument représentant la synagogue du Quai Kléber brûlée en 1940 et dynamitée un an plus tard, dans le but de commémorer les victimes strasbourgeoises du nazisme.

En l'espace de quatre jours, c'est un véritable héritage mémoriel que nous avons reçu, avec un appel des témoins et des organisateurs à chercher la vérité et à combattre le fanatisme, quel qu'il soit. Car, comme l'affirma Sarah J. Bloomfield lors de l'inauguration de l'exposition « Some Were Neighbours » (Certains étaient des voisins), prêtée au Bundestag par le United States Holocaust Memorial Museum et présentant les réactions diverses du voisinage à la persécution d'habitants du même quartier ou du même village, ce n'est pas seulement l'histoire d'une période et de contextes particuliers qu'il s'agit de raconter. Il ne faut pas se contenter de transmettre l'histoire du nazisme, du fascisme ou de tout autre régime politique raciste ou ségrégationniste. Car ce qui est véritablement en jeu, c'est la nature de l'homme, et il convient de se rappeler à chaque instant que ce furent des hommes qui ont souffert des persécutions mais aussi que ce furent des hommes qui en ont été les instigateurs.

C'est entre autres dans ce sens que la mémoire de la Shoah est un sujet central d'une mémoire universelle. Il est clair que si la rencontre au Bundestag se préoccupait essentiellement de ce qui est advenu, c'est avant tout pour fournir, grâce à des éléments historiques vérifiés, une mise en garde contre les conséquences d'une politique discriminatoire et ségrégationniste qui attire aujourd'hui de plus en plus de citoyens. Il est à souhaiter que ce type d'initiatives se développe massivement dans tous les pays du monde.



*LA VIE QUOTIDIENNE EN ZONE FRONTALIERE FRANCO-  
ALLEMANDE DANS LA PREMIERE MOITIE DU XX<sup>e</sup> SIECLE*

*PERSPECTIVES TRANSNATIONALES*

Journée d'études franco-allemande  
Strasbourg, Palais universitaire, 14-15 mars 2019

André GOUNOT et Jan HASSINK

Cette journée d'études s'inscrit à la fois dans les thématiques de l'axe de recherche « Transfrontalier, transnational, transcontinental » de l'équipe strasbourgeoise *Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe* (ARCHE EA 3400) et dans une série de trois manifestations scientifiques dans le cadre d'un projet de recherche international dirigé par Anke Hilbrenner (Université de Göttingen) et financé par la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG). Ce projet, dédié au thème « Sport et violence dans les territoires occupés par l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale en Europe orientale et occidentale », vise à examiner la dynamique des expériences, des appartenances et des loyautés sous l'occupation national-socialiste au-delà des catégories binaires de collaboration et de résistance, élargissant ainsi les perspectives historiographiques. L'histoire du quotidien offre en effet la possibilité d'analyser plus en profondeur différents lieux d'interactions culturelles et sociales potentiellement laissés en marge par les « grandes narrations » de l'histoire politique. La première manifestation, intitulée « Alltag im Zweiten Weltkrieg transnational », s'est tenue à Göttingen en juin 2018 et proposait une mise en perspective de différentes régions de guerre et d'occupation en Europe, ce qui revenait à questionner la séparation entre l'Est et l'Ouest dont est toujours assez fortement empreinte l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale<sup>1</sup>. Une troisième et dernière manifestation de la série est prévue à Katowice en automne 2019.

---

<sup>1</sup> Voir le programme dans le blog du projet de recherche : <<https://besatzung.hypotheses.org/234>>.

La journée d'études strasbourgeoise sera consacrée à la vie quotidienne dans la zone frontalière franco-allemande pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'Alsace étant l'un des territoires phares du projet. Entre 1914 et 1945, cette région s'est trouvée à plusieurs reprises au centre des confrontations guerrières entre la France et l'Allemagne. Les changements d'appartenance nationale, les occupations et les guerres se sont traduits par différentes formes de migrations ainsi que d'expériences de violence qui se sont fortement répercutées sur la vie de la population. Or, l'analyse des pratiques quotidiennes rend également perceptibles certaines formes de normalité dans des contextes particuliers.

Les communications du 14 et 15 mars se pencheront sur des aspects aussi variés que les pratiques de contrôle de la frontière franco-allemande au début du 20<sup>e</sup> siècle, la sexualité, la communication quotidienne lors des évacuations de 1939-1940, le quotidien des bourreaux au camp de concentration de Natzweiler-Struthof, les contacts économiques pendant l'occupation et enfin les loisirs, en particulier les pratiques sportives. L'étude du sport, considéré comme instrument politique et idéologique de contrôle de la population mais aussi comme lieu de distraction, de déviance et de subversion individuelle, s'inscrit dans une approche pluridimensionnelle du quotidien, sans *a priori* sur une cohérence quelconque ou un sens clairement défini des pratiques sportives et associatives. C'est cet *Eigensinn* du sport, sa « subjectivité rebelle » pour reprendre la traduction d'Alexander Neumann<sup>2</sup> de ce concept introduit en sciences historiques par Alf Lüdtke,<sup>3</sup> qui fait du sport un excellent objet pour analyser la complexité des expériences quotidiennes en région frontalière. Les défis méthodologiques de l'histoire franco-allemande du 20<sup>e</sup> siècle seront au cœur de la conférence principale de Johannes Großmann qui renverra à un grand nombre d'études menées sur l'histoire de la zone frontalière au cours de la Seconde Guerre mondiale. Une autre intervention mettra en perspective l'espace étudié avec le cas de la Haute-Silésie.

La dimension transnationale sera présente sous plusieurs formes : tout d'abord l'espace étudié est fortement empreint d'échanges et de croisements, de transferts et de circulations transnationales d'objets, de pratiques, de personnes et d'idées. Ensuite, l'approche scientifique décrite plus haut invite à dépasser les catégories et les références nationales. Enfin, les rencontres et les discussions entre chercheurs qui travaillent sur l'histoire du quotidien en France et en Allemagne sont aussi une manière de se diriger vers une culture scientifique transnationale.

---

<sup>2</sup> Alexander NEUMANN, *Après Habermas : La théorie critique n'a pas dit son dernier mot*, Paris, Delga, 2015, p. 129-142.

<sup>3</sup> Alf LÜDTKE, « Geschichte und Eigensinn », dans BERLINER GESCHICHTSWERKSTATT (éd.), *Alltagskultur, Subjektivität und Geschichte. Zur Theorie und Praxis von Alltagsgeschichte*, Münster 1994, p. 139-153 ; *Idem* (éd.), *Histoire du quotidien*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994.

Le blog scientifique du projet<sup>4</sup> contiendra des résumés de communications puis un rapport de cette journée d'études.

\* \* \*

### **Comité d'organisation**

André Gounot, professeur en histoire du sport, Université de Strasbourg.

Jan Hassink, doctorant en histoire contemporaine, Université de Strasbourg et Georg-August Universität Göttingen.

### **Programme**

#### **Jeudi 14 mars**

16h00-16h15. Mot de bienvenue et introduction

16h15-17h15. Nouvelles approches thématiques

Martin Borkowski-Saruhan (Göttingen) : *Pourquoi l'Alsace ? Une mise en perspective avec la Haute-Silésie.*

Loïc Lutz (Strasbourg) : *La vie et le quotidien des bourreaux du camp de concentration de Natzweiler-Struthof (1941-1945).*

André Gounot (Strasbourg) : *Sportpraxis und mentale Grenzverschiebungen im badisch-elsässischen Raum (1890-1914) / Pratiques sportives et déplacements mentaux de frontières dans l'espace badois-alsacien (1890-1914).*

17h30-19h00. Conférence avec débat

Johannes Großmann (Tübingen) : *Jenseits der Vogel-Perspektive. Für eine postnationale Geschichte deutsch-französischer Beziehungen / Au-delà de la perspective du vol d'oiseau. Pour une histoire post-nationale des relations franco-allemandes.*

---

<sup>4</sup> <<https://besatzung.hypotheses.org>>.

## Vendredi 15 mars

9h30-10h45. Panel 1 : *Rencontres et conflits*

Sarah Frenking (Göttingen) : *Grenzpolizei im Alltag. Kontrolle, Konflikte, Kontakte an der deutsch-französischen Grenze 1887-1914 / La police des frontières au quotidien. Conflits, contrôles et contacts à la frontière franco-allemande, 1887-1914.*

Arne Radtke-Delacor (Göttingen) : *Wirtschaftsalltag und Westexpansion. NS-Annexionspolitik diesseits der Nordost-Linie im besetzten Frankreich 1940-1944 / Quotidien économique et expansion vers l'Ouest. La politique national-socialiste d'annexion de ce côté de la ligne nord-est dans la France occupée, 1940-1944.*

11h00-12h15. Panel 2 : *Sexualité et communication dans des contextes singuliers*

Frédéric Stroh (Strasbourg) : *Vivre une homosexualité en Alsace au gré des changements de frontière (1914-1945).*

Maude Williams (Saarbrücken) : *Vivre et communiquer au quotidien lors de l'évacuation de la région frontalière franco-allemande 1939/1940.*

13h30-14h45. Panel 3 : *Sport, pouvoir et Eigensinn*

Ralf Schäfer (Berlin) : *Sport. Macht. Deutsche. Sport im nationalsozialistisch besetzten Elsass zwischen politischem Programm, Pragmatismus und Eigensinn / Sport, pouvoir, Allemands. Le sport en Alsace sous l'occupation national-socialiste entre programme politique, pragmatisme et subjectivité rebelle.*

Jan Hassink (Göttingen) : *Besatzungsalltag jenseits von Kollaboration und Widerstand. Sport und Gewalt im von Deutschland besetzten Elsass (1940-1944) / La vie quotidienne sous l'occupation au-delà de la collaboration et de la résistance. Sport et violence en Alsace sous l'occupation allemande (1940-1944).*

15h00-16h00. Discussion et conclusion

« DE L'IMMEUBLE A LA PETITE CUILLERE » : L'ARCHITECTE,  
LE DECOR, L'OBJET

Colloque international  
Strasbourg et Mulhouse, 21-22 mars 2019

Hervé DOUCET et Aziza GRIL-MARIOTTE

André Chastel, en écrivant que le champ d'intervention de l'inventaire des richesses artistiques de la France s'étendait de « la cathédrale à la petite cuillère », entendait inclure tous les objets appartenant à l'activité humaine. En s'appropriant et en détournant cette expression, maintes fois reprise<sup>1</sup>, ce colloque cherche à aborder l'implication de l'architecte dans l'idée de globalité du projet architectural. Dans les traités d'architecture du XVIII<sup>e</sup> siècle, apparaît l'idée d'une unité décorative dans les espaces d'habitation qui inclut l'ameublement. Néanmoins, il faut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que s'impose l'adéquation entre l'habitat et son décor intérieur – des revêtements muraux au mobilier, en passant par les arts de la table. Depuis l'énoncé de William Morris, « la véritable unité de l'art est un bâtiment avec tout son mobilier et toutes ses ornementsations<sup>2</sup> », les architectes et les décorateurs n'ont cessé de revendiquer cette conception de la création à laquelle parvinrent les acteurs de l'Art nouveau avec leur idéal de l'œuvre d'art total. Nombreux, en effet, sont les architectes qui, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours, ont développé des projets qui relèvent de la décoration intérieure ou de l'objet mobilier<sup>3</sup>, à l'image de Charles Percier<sup>4</sup> ou de Zaha Hadid, dont la forme

---

<sup>1</sup> Citons l'ouvrage de Nathalie HEINICH, *La fabrique du patrimoine, de la cathédrale à la petite cuillère*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'homme, 2009.

<sup>2</sup> Cette définition est donnée lors de la conférence « L'Art et l'Artisanat aujourd'hui », à Edimbourg, le 30 octobre 1889, pour l'Association nationale pour le progrès de l'art.

<sup>3</sup> L'exposition qui s'est tenue, du 18 avril au 31 juillet 2016, à la Stanze del Vetro de Venise intitulée *Il Vetro degli architetti. Vienna 1900-1937*, montre le récent intérêt international pour le domaine particulier de l'objet d'art conçu par l'architecte. On peut également évoquer le colloque qui s'est tenu à Houston en 2016 sur le thème : « A Sense of Proportion : Architect-Designed Objects, 1650–1950 ».

organique de certains des meubles rappelle celle de son architecture<sup>5</sup>. On pourrait également citer Jean Nouvel qui, en 1995, créa Jean Nouvel Design (JND), un atelier parallèle à sa société d'architecture<sup>6</sup>. Inversement, certains acteurs du monde du design, par leur traitement de l'espace, s'approchent du domaine de prédilection de l'architecte : on peut notamment citer Philippe Starck<sup>7</sup> ou encore les frères Ronan et Erwan Bouroullec<sup>8</sup> et Matali Crasset.

Par-delà la figure de l'architecte-décorateur, pourront également être évoquées les relations que l'architecte entretient avec le décorateur dans le cadre d'un projet précis. L'œuvre ainsi produite, fruit de la collaboration étroite de deux artistes aux compétences différentes et complémentaires, se différencie-t-elle de celle pensée dans sa globalité par le seul architecte ? Que dire des relations entre ces acteurs : comment se passe la collaboration ? Quelle est la répartition des tâches ? Une hiérarchie se met-elle en place ? Quelle est la place du commanditaire – qu'il soit privé ou public – dans la répartition des rôles ?

Pourra également être évoqué le décorateur faisant œuvre d'architecte – ou usant du titre d'architecte, à l'exemple, pour n'en citer que quelques-uns, d'Armand Albert Rateau<sup>9</sup>, qui s'associa en 1921 avec Jeanne Lanvin pour fonder la société « Lanvin-décoration », ou de Pierre Chareau, dont Francis Jourdain affirmait qu'il « [...] n'a pas cessé – quelle que fût la charge par lui assumée – de faire œuvre d'architecte. Ses dons d'invention, il les a appliqués, non pas à décorer la demeure, mais bien plutôt à la penser, à l'organiser en fonction de l'occupant [...]»<sup>10</sup>. Ici Jourdain proposait en creux une répartition des tâches habituellement dévolues à l'architecte et au décorateur, accordant au second un rôle somme toute accessoire dans la réalisation de l'espace domestique.

L'objectif de ce colloque est, d'une part, de saisir l'implication des architectes dans la conception de l'aménagement intérieur et de l'ameublement du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, en contribuant ainsi à une meilleure connaissance de la profession d'architecte, de ses pratiques, de la formation qui permet d'y

---

<sup>4</sup> Jean-Philippe GARRIC et Vincent COCHET, *Charles PERCIER (1764-1838). Architecture et design*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2017.

<sup>5</sup> L'activité de Zaha Hadid s'étendit jusqu'au domaine de la mode lorsqu'elle conçut des modèles de chaussures pour femmes.

<sup>6</sup> Un article consacré à Jean Nouvel Design est paru : Maxime GASNIER, « Jean Nouvel Design, de l'architecture à l'objet radicalisé », *Archistorm*, n° 72, mai-juin 2015, p. 136-140.

<sup>7</sup> Franco BERTONI, *Philippe Starck, l'architecture*, Bruxelles, Mardaga, 1994.

<sup>8</sup> Deux des quatre expositions qui leur ont été récemment consacrées à Rennes renvoient clairement au monde de l'architecture : *Réveries urbaines* et le Kiosque installé dans la cour du parlement de Bretagne (du 25 mars au 28 août 2016).

<sup>9</sup> Hélène GUENE-LOYER, *Décoration et haute couture. Armand Albert Rateau pour Jeanne Lanvin, un autre Art déco*, Paris, Les Arts décoratifs éditions, 2006.

<sup>10</sup> Francis JOURDAIN, préface pour le livre *Un inventeur... L'architecte Pierre Chareau*, Paris, Éditions du Salon des arts ménagers, 1954.

accéder ou de la constitution de ses prérogatives au cours de la période contemporaine<sup>11</sup>. D'autre part, ce colloque fait suite à plusieurs manifestations scientifiques consacrées à la question de la figure de décorateur et à son rôle dans l'aménagement de l'architecture et à la relation entre le décor et l'architecture à l'époque moderne<sup>12</sup>. Il entend donc également poursuivre les recherches autour du métier de décorateur, autant dans sa formation que l'exercice de son activité.

\* \* \*

### **Comité scientifique**

Jérémie Cerman, maître de conférences en Histoire de l'art contemporain, Sorbonne Université

Anne-Marie Châtelet, professeur d'Histoire et culture architecturales, École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg

Rossella Froissart, professeur d'Histoire de l'art contemporain, Université Aix-Marseille

Gilles Marseille, maître de conférences en Histoire de l'art contemporain, Université de Lorraine

Christine Peltre, professeur d'Histoire de l'art contemporain, Université de Strasbourg.

### **Comité d'organisation**

Hervé Doucet, maître de conférences en Histoire de l'art contemporain, Université de Strasbourg.

Aziza Gril-Mariotte, maître de conférences en Histoire de l'art, Université de Haute-Alsace

---

<sup>11</sup> Il s'agira là de contribuer à la réflexion actuelle menée sur la profession de l'architecte dont témoigne, parmi les dernières manifestations en date, le colloque intitulé « L'enseignement de l'architecture au XX<sup>e</sup> siècle. Quelles sources ? Quelle histoire ? » qui a eu lieu à la Cité de l'architecture et du patrimoine en février 2016, sous la responsabilité d'Anne-Marie Châtelet ou la journée d'étude « Construire l'histoire des architectes : autour du Dictionnaire des élèves architectes de l'École des beaux-arts (1800-1968) » organisée par Marie-Laure Crosnier-Lecomte à l'INHA le 13 avril 2016.

<sup>12</sup> Les deux manifestations proposées simultanément à l'automne 2016 attestent d'un champ de recherches particulièrement fructueux et témoignent d'un renouvellement de l'approche de l'architecture et du décor intérieur : colloque international organisé par l'INHA et les Arts Décoratifs de Paris, « Pour une histoire culturelle du décorateur (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) », 7-8 octobre 2016 et le colloque international de l'Université de Lausanne sur « La relation entre le décor et l'architecture à l'époque moderne », 24-25 novembre 2016.

## Programme

### Mercredi 20 mars

14h. Session 1 : *L'œuvre d'art total.*

Strasbourg, nouveau Patio, amphithéâtre Alain Beretz.

Priska Schmückle von Minckwitz (doctorante, Sorbonne Université) : *Henry van de Velde, architecte de la couleur.*

Paola Cordera (chargée de recherche, Politecnico di Milano, Scuola del Design) : *L'atelier milanais d'Eugenio Quarti entre artisanat et industrie.*

Eléa Le Gangneux (doctorante, Sorbonne Université) : *La Maison-Atelier des designers Janine Abraham et Dirk Jan Rol (1966-1980).*

Anne-Laure Sol (conservatrice du Patrimoine, Service régional de l'Inventaire Île-de-France) : « *Les meubles sont les fondations humaines, les ports de l'habitation* », *architecture et mobiliers d'Hervé Baley (1933-2010) et Dominique Zimbacca (1928-2011).*

### Jeudi 21 mars

9h30. Session 2 : *Théories et pratiques.*

Strasbourg, nouveau Patio, amphithéâtre Alain Beretz.

Carl Magnusson (assistant en histoire de l'art, Université de Neuchâtel) : *L'unité comme carcan au sein des débats sur la décoration dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

Eline Stoop (doctorante, Université de Bruxelles) : *A modernist paradox in interwar architectural Journals : Belgium in an international perspective.*

Audrey Jeanroy (maître de conférences associée à l'École nationale supérieure d'architecture de Lyon) : *Les intérieurs obliques de Claude Parent ou la démonstration d'un projet architectural impossible.*

Camila Gui Rosatti, (post-doctorante, Université de Sao Paulo) : *De l'art décoratif au « design d'intérieur » : naissance et diversité du goût moderne dans le milieu cosmopolite des architectes de Sao Paulo des années 1950.*

14h. Session 3 : *L'architecture dans son environnement.*

Strasbourg, nouveau Patio, amphithéâtre Alain Beretz.

Amandine Clodi, (doctorante, Université de Strasbourg) : *Tendances architecturales et décoratives dans l'entre-deux-guerres à Strasbourg : l'exemple du quartier suisse.*

Delphine Jacob (docteur en Histoire de l'art, professeur d'arts appliqués) : *Pierre Guariche (décorateur des programmes de l'architecture des loisirs)*.

Cécile Modanese, (doctorante, Université de Haute-Alsace et animatrice du patrimoine) : *Le jardin arboré : un écrin pour l'immeuble*.

Camille Lesouef (doctorante et ATER, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) : *Architectes vs. jardiniers : un conflit professionnel à l'origine d'une réforme du jardin privé*.

## Vendredi 22 mars

9h30. Session 4 : *L'objet dans l'architecture*

Mulhouse, campus Fonderie, salle des colloques.

Aziza Gril-Mariotte (maître de conférences, Université de Haute-Alsace), *L'architecte et le tissu, ou comment le décor textile a participé à la notion d'unité décorative dans les intérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

Barbara Lasic (maître de conférences, University of Birmingham) : *Opulence by Design : Mewes and Davis and the Reconstruction of the Ancien Régime at the turn of the Nineteenth-Century*.

Jérémie Cerman (maître de conférences, Sorbonne Université) : *La société Maurice Dufrène & Cie (1912-1921)*.

Élise Koering (enseignante, École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg) : *Le Corbusier-Charlotte Perriand 1927 : une collaboration improbable ?*

Cécile Poulot (doctorante contractuelle, Université Sorbonne-Nouvelle et Università della Svizzera) : *Le catalogue de meubles d'Adolf Loos : entre réemploi et nouvel agencement*.

14h. Session 5 : *Métiers*

Mulhouse, campus Fonderie, salle des colloques.

Daniela Prina (chargée de cours, Faculté d'Architecture, Université de Liège) : *Une alternative à l'enseignement académique. La formation aux métiers de l'architecture dans les écoles des faubourgs bruxellois dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*.

Alexis Markovics (directeur pédagogique, École Camondo) : *Profession d'architecte d'intérieur*.



RESUMES DES ARTICLES DU DOSSIER  
« DE L'UTILISATION DES MODELES ETRANGERS »

français-anglais-allemand

*L'imprimeur allemand dans les premiers temps des presses européennes : modèle et contre-modèle* — Au-delà de la figure célébrée de Gutenberg, les typographes allemands ont joué un rôle fondamental dans la nouvelle industrie partout en Europe. Il s'agit ici de comparer le cas de Venise avec d'autres centres d'imprimerie dans des pays européens non-germaniques. À travers le transfert technologique, retrouve-t-on l'affirmation d'un modèle de l'imprimeur allemand en terre étrangère ? À Venise, ce modèle est développé par certains. Il rencontre cependant de nombreux obstacles, dans la lagune mais également dans d'autres villes, notamment la perception d'extranéité et d'altérité qu'on renvoie à ces typographes. Les Allemands perdent rapidement le monopole de la technique et donc un de leurs titres de gloire. Le modèle allemand est alors remplacé par un modèle qui semble indifférent à l'origine, mais qui favorise une élite de grands libraires produisant un discours normatif sur leur pratique, à destination du public et des auteurs européens.

Catherine Kikuchi est maître de conférences en Histoire médiévale à l'Université de Versailles Saint-Quentin et membre de l'équipe DYPAC EA 2449.

*The German printer in the early days of the European printing press : models and counter-models* — Beyond the celebrated figure of Gutenberg, German typographers played a fundamental part in the new industry throughout Europe. This paper aims to compare the case of Venice with other centres of printing in non-German European countries. With the transfer of technology, was a specific model of the German printer also embraced in foreign land ? In Venice, some typographers seem to have developed the model to a certain extent. However, there were also numerous obstacles to this development, in Venice as in other cities, especially the fact that such typographers were targeted as alien and different. Germans soon lost monopoly over the technology, on which part of their claim to fame rested. The German model was then replaced by another one, in which origin was of no matter but which foregrounded an elite of

important booksellers who produced a normative discourse on their practice, aimed at customers and at European authors.

Catherine Kikuchi is associate professor in medieval history at the University of Versailles Saint-Quentin and a member of the research team DYPAC EA 2449.

*Die deutschen Drucker in der ersten Zeit der europäischen Druckereien: Modell und Gegenmodell* — Über die gefeierte Figur Gutenbergs hinaus haben die deutschen Typographen überall in Europa eine herausragende Rolle in der neuen Branche gespielt. In diesem Beitrag wird die Situation in Venedig mit anderen Druckereizentren in außergegermanischen Ländern Europas verglichen. Lässt sich im Rahmen der technologischen Transfers ein deutsches Druckermodell im Ausland erkennen? In Venedig wurde dieses Modell eingebracht, es stieß dort aber, wie auch in anderen Städten, auf Widerstände, vor allem weil seine Vertreter als ausländisch und andersartig betrachtet wurden. Die Deutschen verloren schnell das technische Monopol und damit auch einen Teil ihrer Hochschätzung. Das deutsche Modell wurde durch ein Modell ersetzt, das offenbar nicht auf einer nationalen Herkunft basiert war, jedoch eine Elite großer Buchhändler begünstigte, die sowohl die Öffentlichkeit als auch die Autoren mit normativen Diskursen über ihre Praktiken bedienten.

Catherine Kikuchi ist Dozentin für Geschichte des Mittelalters an der Universität Versailles Saint-Quentin und Mitglied der Forschungsgruppe DYPAC EA 2449.

\*

*« Discurso(s) en razón de la Compañía que tienen los rebeldes de Olanda ». Les projets espagnols de réformes économiques en Asie au XVII<sup>e</sup> siècle à l'aune du modèle de la VOC* — Lorsqu'en 1519, Fernand de Magellan quitte Sanlucar de Barrameda, l'objectif de la Monarchie espagnole est clairement de s'immiscer dans le riche commerce des épices de l'Insulinde, notamment aux Moluques. Mais les Espagnols ne s'installeront en Asie qu'en 1565 et, durant les premières décennies de la colonisation, vont privilégier le commerce de produits chinois aux vieux rêves d'épices moluquoises. Suite à l'arrivée des Flamands dans la région, puis à la création de la Compagnie des Indes Orientales néerlandaise (VOC) en 1602, les Espagnols s'installent finalement aux Moluques en 1606, ce qui donne lieu à plusieurs projets de mise en place d'un commerce espagnol du girofle. Mais la monarchie va reculer devant la possibilité d'organiser un tel circuit commercial, de sorte que, tandis que l'Asie rapporte peu et coûte cher à l'État espagnol, le riche commerce de la VOC permet aux « rebelles de Hollande » de financer la guerre contre l'Espagne. Dans ce contexte, nombreux sont les observateurs contemporains qui vont pointer les raisons du succès batave. Dès lors, un débat va s'ouvrir autour d'une possible acclimatation du modèle de la Compagnie commerciale à l'espace ibéro-asiatique, ce que ce

travail se propose de mettre en évidence en s'attachant à décrire le contexte de ce débat, ses modalités et ses conséquences concrètes en Asie.

Jean-Noël Sanchez est maître de conférences en études ibériques à l'Université de Strasbourg et membre du CHER EA 4376

« *Discurso(s) en razón de la Compañía que tienen los rebeldes de Olanda* ». *Spanish plans for economic reform in Asia in the 17<sup>th</sup> century, designed in the light of the model of the Dutch East India Company* — When Ferdinand Magellan left Sanlúcar de Barrameda in 1519, the obvious goal of the Spanish monarchy was to gain a share in the spice trade of Insulinia, especially in the Moluccas. But the Spaniards only settled in Asia in 1565 and, in the early decades, mainly traded Chinese products rather than fulfilling their dreams of the Spice Islands. After the Flemish arrived in the area and created the Dutch East India Company (VOC) in 1602, the Spaniards finally settled in the Moluccas in 1606 and tried their hands at the clove trade. But the monarchy balked at organizing the trading circuit. Thus, while Asia cost a great deal and yielded little revenue to the Spanish State, the huge profits made by the VOC provided the “Dutch rebels” with funds for their war against Spain. In this context, numerous explanations were given to account for the success of the Netherlands, leading to debates about whether the model of the Dutch East India Company could be adapted to Iberian Asia. This paper outlines the context for such debates, describes their modalities and their concrete consequences in Asia.

Jean-Noël Sanchez is associate professor in Spanish and Portuguese studies at the University of Strasbourg and a member of the research team CHER EA 4376.

« *Discurso(s) en razón de la Compañía que tienen los rebeldes de Olanda* ». *Die wirtschaftlichen Reformprojekte Spaniens im Blick auf das Modell der VOC im 17. Jahrhundert* — Als Fernand de Magellan 1519 Sanlúcar de Barrameda verließ, war es ein klares Ziel der spanischen Monarchie, sich in den lukrativen Gewürzhandel mit dem Malaiischen Archipel, vor allem mit den Molukken, zu drängen. Jedoch setzten sich die Spanier erst 1565 in Asien fest und zogen in den ersten Jahrzehnten der Kolonisierung den Handel mit chinesischen Produkten dem alten Traum von molukkischen Gewürzen vor. Nach der Ankunft der Flamen in der Region und der Gründung der Niederländischen Ostindien-Kompanie (VOC) im Jahr 1602, ließen sich die Spanier letztlich 1606 auf den Molukken nieder, woraufhin mehrere Projekte eines spanischen Nelkenhandels entstanden. Jedoch gab die Monarchie ein solches Vorhaben auf, wodurch Asien ein teurer und wenig ertragreicher Boden für den spanischen Staat blieb, während der ergiebige Handel der VOC den « holländischen Rebellen » die Finanzierung des Krieges gegen Spanien ermöglichte. In diesem Kontext beschäftigten sich zahlreiche Beobachter mit den Gründen des batavischen Erfolges, woraufhin Debatten über die mögliche Anwendung des Modells der Kompanie auf den ibero-asiatischen Raum geführt wurden. Der Beitrag beschreibt den Kontext und die Modalitäten dieser Debatten und fragt nach ihren konkreten Auswirkungen in Asien.

Jean-Noël Sanchez ist Dozent für Iberische Studien an der Universität Straßburg und Mitglied der Forschungsgruppe CHER EA 4376

\*

*Réflexion sur les modèles curiaux : le cas des cours « d'entre-deux » au XVIII<sup>e</sup> siècle —*

L'historiographie des cours à l'époque moderne a longtemps été obsédée par le rayonnement de grandes cours, Madrid, Vienne ou surtout Versailles, qu'elle a érigées en modèles curiaux censés susciter l'imitation de cours secondaires. Observer le rayonnement de ces cours depuis des cours périphériques, au prisme des circulations et des transferts culturels, permet d'analyser de manière fine les processus d'imitation et de reprise des pratiques curiales et de comprendre l'élaboration de catégories de pratiques curiales assimilables à des modèles. On constate ainsi que ces cours secondaires, initialement situées dans l'orbite habsbourgeoise, cèdent au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'influence française en reprenant des éléments esthétiques, cérémoniels ou institutionnels qu'elles assimilent en les hybridant, sans pour autant céder à un mimétisme primaire.

Éric Hassler est maître de conférences en histoire moderne à l'université de Strasbourg et membre de l'ARCHE EA 3400.

*Models and influence among European royal courts : the case of 18<sup>th</sup> century "in-between" courts —*

The historiography of early modern courts has long been dazzled by the splendour of the great courts of Madrid, Vienna and especially Versailles, and has erected them as models which were supposedly imitated by secondary courts. Observing the influence of these primary courts from the vantage point of peripheral courts, through the study of cultural circulations and transfers, provides deeper insight into the processes of imitation and reuse of court practices and helps understand how categories of court practices were constructed and perceived as models. This study shows that the secondary courts, which were initially within the sphere of influence of the Habsburg Court, yielded during the 18<sup>th</sup> century to the prestige of the French court, borrowing from it aesthetic, ceremonial or institutional elements. They assimilated them through a process of hybridization, without lapsing into pure mimicry.

Éric Hassler is associate professor in early modern history at the University of Strasbourg and a member of the research team ARCHE EA 3400.

*Überlegungen zu den höfischen Modellen : ein Blick auf die « mittleren Höfe » im 18. Jahrhundert —*

Die Historiographie der höfischen Gesellschaften der frühen Neuzeit war lange auf die großen Königshöfe von Madrid, Wien und vor allem Versailles fixiert, die für die weiteren Höfe ein nachahmenswertes Modell dargestellt hätten. Betrachtet man ihre Wirkungen auf periphere Höfe durch das Prisma des Austauschs und des Transfers, lässt sich eine detaillierte Analyse der Nachahmungsprozesse und der Übernahme höfischer Praktiken durchführen und die Entwicklung diesbezüglicher Kategorien mit Modellstatus

nachvollziehen. Es lässt sich feststellen, dass diese nachgeordneten Höfe, die sich ursprünglich im Habsburger Spektrum bewegten, im 18. Jahrhundert verstärkt französische Einflüsse ästhetischer, zeremonieller und institutioneller Art aufnahmen, dies aber nicht in Form einfacher Imitationen, sondern mit Hybridisierungen.

Éric Hassler ist Dozent für Geschichte der Frühen Neuzeit an der Universität Straßburg und Mitglied der Forschungsgruppe ARCHE EA 3400.

\*

*Le textile, un objet interculturel ? Processus de valorisation et d'appropriation des modèles étrangers dans les toiles peintes (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)* — Le textile illustre la capacité des industriels à s'appropriier des sources variées, faisant de ce support un objet interculturel qui résulte des relations commerciales et des échanges culturels. L'étude des productions françaises, durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, révèle une attitude ambivalente des manufacturiers vis-à-vis des modèles étrangers, tantôt revendiqués, tantôt ignorés, l'invocation de leur origine relevant d'un discours de l'innovation. L'industrie de l'impression s'est développée en France grâce à l'appropriation de procédés techniques et de décors étrangers. En comparant les relations entre les Indes et l'Angleterre, nous analysons les procédés d'adaptation et d'hybridation en les confrontant aux discours qui les accompagnent, montrant ainsi que la réalité est toujours plus complexe.

Aziza Gril-Mariotte est maître de conférences en Histoire de l'art à l'Université de Haute-Alsace, membre du CRESAT EA 3436 et membre associé de l'ARCHE EA 3400.

*Textiles as intercultural objects. the uses of foreign models in 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> century painted fabrics* — Textiles exemplify the ways in which manufacturers can reuse various sources, thus becoming intercultural objects, created as a result of trade and cultural exchange. The study of the fabrics produced in France in the second half of the 18<sup>th</sup> century and the early 19<sup>th</sup> century reveals manufacturers' ambivalence towards foreign models, which were sometimes foregrounded and sometimes dismissed. Mention of their origin served as an argument in manufacturers' claims to innovation. The printing industry developed in France thanks to the appropriation of foreign technological devices and patterns. Through comparison with the relationships between the Indies and England, this paper analyses the processes of adaptation and hybridization, and examines them against the discourses which were held at the same time. Reality proves to have been in all cases much more complex.

Aziza Gril-Mariotte is associate professor in art history at the University of Haute-Alsace, belongs to the research team CRESAT EA 3436 and is an associate member of the research team ARCHE EA 3400.

*Textil als interkulturelles Objekt ? Prozesse der Verwertung und Aneignung ausländischer Modelle von bemalten Geweben (18.-19. Jahrhundert)* — Das Textil veranschaulicht insofern die Fähigkeit der Industrieunternehmer, sich verschiedener Quellen zu bedienen, als sie aus dieser Materie ein interkulturelles Objekt gemacht haben, das aus den Handelsbeziehungen und dem kulturellen Austausch entstanden ist. Die Untersuchung der französischen Produktionen in der zweiten Hälfte des 18. und am Anfang des 19. Jahrhunderts lässt eine ambivalente Haltung der Hersteller gegenüber den ausländischen Modellen erkennen, welche mal gefordert, mal ignoriert wurden, während die Berufung auf ihre Herkunft sich in einen Innovationsdiskurs einfügte. Die Druckindustrie hat sich in Frankreich mit Hilfe von Verfahrenstechniken und Dekor aus dem Ausland entwickelt. Unser Beitrag vergleicht die Beziehungen Frankreichs mit Indien einerseits und mit Englands andererseits und analysiert die Aneignungs- und Hybridisierungsprozesse, die im Vergleich zu den sie begleitenden Diskursen stets eine komplexere Realität spiegeln.

Aziza Gril-Mariotte ist Dozentin für Kunstgeschichte an der Universität Straßburg, Mitglied der Forschungsgruppe CRESAT EA 3436 und assoziiertes Mitglied der Forschungsgruppe ARCHE EA 3400.

\*

*Réception de modèles étrangers et tradition académique dans la conception des ensembles d'habitation en France (1945-1965)* — Cette contribution explore les ensembles de logements collectifs construits en France entre 1945 et 1965 en tant que champ d'interférences entre académisme et modernité. Les modèles urbains et architecturaux étrangers importés sont insérés dans un discours et traduits dans des formes affirmant la primauté de modèles français. La fortune tardive en France de certains concepts comme celui de l'unité de voisinage, l'importation de formes nouvelles ou de types inédits sont examinés à l'aune d'un horizon d'attente spécifique, celui de la scène professionnelle française des Trente Glorieuses, dominée par un cadre technocratique puissant et une génération d'architectes formés dans les ateliers de l'École des beaux-arts, perpétuant un vocabulaire académique.

Gauthier Bolle est maître de conférences en histoire et culture architecturales à l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg (ENSAS), chercheur titulaire à PASSAGES UMR 5319 et membre associé de l'ARCHE EA 3400.

*Foreign models and academic tradition in the design of housing estates in France (1945-1965)* — This paper studies the housing estates built in France between 1945 and 1965 as fields of tensions between tradition and modernity. Foreign urban and architectural models were imported but integrated within a discourse and translated into forms which extolled the primacy of French models. The belated adoption of certain concepts, for example the notion of neighbourhood unit, the importation of new forms or original types are analysed with reference

to the specific set of expectations and criteria developed among the French architectural profession in the Trente Glorieuses. The architectural profession was then dominated by a strong technocratic framework and by a generation of architects who had been trained in the École des Beaux-Arts and who perpetuated academic traditions.

Gauthier Bolle is associate professor in architectural history and culture at the ENSAS (National School of Architecture of Strasbourg), a senior researcher in the research unit PASSAGES UMR 5319 and an associate member of the research team ARCHE EA 3400.

*Zwischen Rezeption ausländischer Modelle und akademischer Tradition : Konzeptionen von Wohnsiedlungen in Frankreich (1945-1965)* — Der Beitrag untersucht die in Frankreich zwischen 1945 und 1965 errichteten Wohnsiedlungen im Spannungsfeld zwischen Akademismus und Modernität. Die aus dem Ausland importierten Architektur- und Städtemodelle wurden in Diskurse und Formen gekleidet, die den Vorrang der französischen Modelle bestätigen sollten. Der späte Erfolg bestimmter Konzepte, wie zum Beispiel die Einheitlichkeit der Umgebung, und der Import neuer Formen oder Typen werden in ihrem Zusammenhang mit dem spezifischen Erwartungshorizont des französischen Berufsstandes während der Trente Glorieuses betrachtet. Diese Zeit war von einem starken technokratischen Rahmen und von einer Architektengeneration geprägt, die an der staatlichen Kunsthochschule ausgebildet worden war und ein akademisches Vokabular aufrechterhielt.

Gauthier Bolle ist Dozent für Architekturgeschichte und -kultur an der École nationale supérieure d'architecture (Nationale Architekturhochschule) von Straßburg, Mitglied der Forschungsgruppe PASSAGES UMR 5319 und assoziiertes Mitglied der Forschungsgruppe ARCHE EA 3400.

\*

*Réception et usages français du livre « Libres enfants de Summerhill » dans les années 1970* — Cet article s'intéresse à la circulation transnationale des idées qui s'opère en France en 1970 suite à la traduction du livre anglais *Libres enfants de Summerhill*. L'ouvrage porte sur l'expérience éducative libertaire qu'Alexandre Neill a mise en place à Summerhill, l'école qu'il a fondée en 1921 près de Londres. Le livre obtient un succès rapide en France et Summerhill devient une référence dans les années 1970, à un moment où les débats sur une réforme de l'enseignement se multiplient. L'article analyse les objectifs rhétoriques auxquels répond l'utilisation de Summerhill dans ces débats. Souvent valorisé pour autre chose que pour lui-même, cet exemple étranger est aussi critiqué au profit d'autres modèles, cette mise à l'écart étant parfois soutenue par l'utilisation de stéréotypes nationaux.

Suzon Walin est titulaire d'un master recherche en histoire contemporaine, Université de Strasbourg.

*The reception and uses of the book « Summerhill : A Radical Approach to Child Rearing » in France in the seventies* — This paper explores the transnational circulation of ideas in France following the translation of the book *Summerhill : A Radical Approach to Child Rearing* in 1970. The book describes Alexander Neill's libertarian approach to education and the experimentation he led at Summerhill, the boarding school he founded in 1921 near London. The book soon acquired fame in France and Summerhill became a role model for alternative education in the seventies, at a time when there were numerous debates about education reform. This paper analyses the rhetorical uses which the reference to Summerhill was put to in such debates. This foreign example was often lauded for reasons that had nothing to do with its own specificities, but was also criticized and rejected in favour of other models. National stereotypes were sometimes marshalled to support such negative criticism.

Suzon Walin holds a Master's degree in contemporary history from the University of Strasbourg.

*Rezeption und französische Verwendungen des Buches « Libres enfants de Summerhill » in den 1970er Jahren* — Der Beitrag beschäftigt sich mit der transnationalen Verbreitung von Ideen, zu der es in Frankreich 1970 nach der Übersetzung des englischen Buches *Summerhill : a radical approach to child rearing* (französischer Titel *Libres enfants de Summerhill*) kam. Das Werk stellt die freiheitlichen Erziehungspraktiken dar, die Alexander Neill in seiner 1921 in Summerhill bei London gegründeten Schule erprobte hat. Es hatte in Frankreich einen schnellen Erfolg und wurde in den 1970er Jahren, als die Debatten über eine Bildungsreform zunahm, häufig zitiert. In diesem Artikel steht der rhetorische Gebrauch von Summerhill im Rahmen der Debatten im Mittelpunkt. Das ausländische Beispiel wurde einerseits oft zu fremden Zwecken angepriesen, andererseits zugunsten anderer Modelle kritisiert, wobei auch nationale Stereotypen in Kraft traten.

Suzon Walin hat ein Masterstudium in Neuerer und Neuester Geschichte an der Universität Straßburg absolviert.

Traduction anglaise : Stéphanie Alkofer

Traduction allemande : André Gounot





## I. DOSSIER : DE L'UTILISATION DES MODÈLES ÉTRANGERS

### *Présentation*

Séverine Antigone Marin

### *L'imprimeur allemand dans les premiers temps des presses européennes : modèle et contre-modèle*

Catherine Kikuchi

*« Discurs(s) en razón de la Compañía que tienen los rebeldes de Olanda ». Les projets espagnols de réformes économiques en Asie au XVII<sup>e</sup> siècle à l'aune du modèle de la VOC*  
Jean-Noël Sanchez

### *Réflexion sur les modèles curiaux : le cas des cours « d'entre-deux » au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Éric Hassler

*Le textile, un objet interculturel ? Processus de valorisation et d'appropriation des modèles étrangers dans les toiles peintes (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*

Aziza Gril-Mariotte

*Réception de modèles étrangers et tradition académique dans la conception des ensembles d'habitation en France (1945-1965)*

Gauthier Bolle

*Réception et usages français du livre « Libres enfants de Summerhill » dans les années 1970*

Suzon Walin

## II. AUTOUR D'UNE SOURCE

*Culture, nation et politique. Penser l'Espagne dans l'Europe de 1868*

Alexandre Dupont

*Sur l'opinion que l'on se fait aujourd'hui de l'Espagne*

Édition annotée

## III. COMPTES RENDUS, ANNONCES, CHANTIERS EN COURS

*Un nouvel axe pour l'ARCHE EA 3400 : « Transmission(s) : enseignement, modèles, patrimoines »*

Denise Borlée et Hervé Doucet

*Rencontre en Pologne avec un illustre diplômé de l'Université de Strasbourg. Entretien avec Piotr Cywinski, directeur du musée d'Auschwitz*

Audrey Kichelewski

*Rencontre de jeunes au Bundestag à l'occasion des actes de commémoration du 74<sup>e</sup> anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz. Compte-rendu*

Nathalie Heller

*La vie quotidienne en zone frontalière franco-allemande dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Perspectives transnationales*

André Gounot et Jan Hassink

*« De l'immeuble à la petite cuillère » : l'architecte, le décor, l'objet*

Hervé Doucet et Aziza Gril-Mariotte



Université

de Strasbourg